00100577

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

0C100577

L'ECUMOIRE,

OU

TANZAI

ET

NÉADARNÉ,

HISTOIRE JAPONOISE.

PRÉFACE.

CHAPITRE I.

De l'origine de ce Livre.

CET *Ouvrage est, sans contredit, un des plus précieux monumens de l'antiquité ; & les Chinois en font un si grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au célebre Confucius. En effet, pour la sagesse des préceptes, la bonté de la morale, la beauté de l'invention, la singularité des événemens, & l'ordre qui y est répandu, ils n'ont pu se dispenser de l'en croire l'auteur, ou du moins de souhaiter qu'il le fût. Ce livre, cependant, est de Kiloho-éé, personnage illustre, antérieur à Confucius de plus de dix siecles, premier mandarin de la loi, revêtu des emplois les plus grands, & connu à la Chine par un grand nombre d'ouvrages historiques, politi-*

ques, & moraux. Un savant Chinois * *qui a fait, il y a quatre cens ans, l'Histoire littéraire de sa patrie avec une exactitude admirable, a prouvé, par des raisons invincibles, que Kiloko-éé étoit seul l'auteur de ce livre. Ce qu'il en a donné n'est qu'un Fragment d'une histoire plus longue, un essai, pour ainsi dire, de celle de tout un peuple. Les raisons pour lesquelles il a abandonné son projet, ne nous sont pas connues. Quelque honneur que Kiloho-éé ait entendu de ce commencement, qui ne forme que l'histoire particuliere d'un prince, il n'a pu s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne langue Japonoise, sur un manuscrit très-vieux; & l'auteur Japonois l'avoit lui-même traduit de la langue des Chéchianiens, peuple qui dès ce tems-là ne subsistoit plus.*

Le Japonnois, dans un endroit, assure que sa nation tenoit à honneur de descendre des Chéchianiens: mais il semble n'être pas de cet avis, parce que de son tems même il ne restoit aucune preuve de cette descendance, & qu'il croit, en auteur judicieux, qu'une chose aussi importante ne peut être trop bien constatée. Il entre même sur cet article dans une dissertation que Kilo-

* Cham-hi-hon chu-ka-hul-chi. Hist. Litt. de la Chine, Pekin, 1306. p. 155. prem. Vol.

ho-éé n'a point traduite, parce qu'elle n'éclairciſſoit rien. Il ſeroit plus difficile aujourd'hui de ſçavoir ce qui en eſt. Sous le bon plaiſir du lecteur, on paſſera donc à des faits d'une diſcuſſion plus aiſée.

CHAPITRE II.

Comment ce tréſor a paſſé en France.

UN Hollandois, homme d'eſprit, ſe trouvant à Nankin il y a près de cent ans, fut obligé, par ſes affaires, d'y demeurer aſſez de tems pour pouvoir apprendre paſſablement le Chinois. Dans le tems que pour s'y former davantage il cherchoit à faire une traduction, ce livre lui tomba entre les mains, il l'admira, l'entreprit, & parvint, après un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois; mais très-imparfaitement, ſelon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au public, il repaſſa en Europe, & laiſſa ſon ouvrage au ſçavant Jean-Gaſpard Crocovius-Putridus, de Leipzig, ſon ami intime, & connu dans la littérature par la diſpute qu'il a eue avec Emmanuël Morgatus, ſur une choſe importante. Il

s'agiſſoit de ſçavoir ſi les meütes de la chaſte Diane étoient composées de chiens & de chiennes, ou ſeulement de l'un ou de l'autre ſexe de ces animaux. Après des conteſtations très-vives, la palme demeura à Putridus, qui prouva, par des raiſons tirées de la pudeur de la déeſſe, & par les témoignages des plus grands hommes de l'antiquité, qu'elle n'avoit jamais eu que des chiennes. Le Hollandois arriva dans le tems que Putridus étoit complimenté par tous les doctes d'Allemagne, ſur l'important ſervice qu'il venoit de rendre à la république des lettres; il le pria de commenter ſa traduction Chinoiſe. Crocovius la traduiſit en Latin, l'enrichit de notes & de commentaires, & il étoit près de la donner au public en trois volumes in-folio, lorſqu'une mort prématurée enleva ce ſçavant homme. Balthazar Oneroſus, & Melchior Inſipidus, ſes neveux, héritiers des biens & de la ſcience profonde de leur oncle, augmenterent encore ſon livre, le commenterent, éclaircirent ſes notes, en ajouterent de nouvelles, comparerent les leçons, reſtituerent les paſſages, & le faiſoient enfin imprimer à Nuremberg, en cinq volumes in folio, lorſque la peſte les emporta. Leurs enfans moins érudits & hors d'état peut-être de ſubvenir aux frais d'une édition

de cette importance, vendirent l'ouvrage de leurs peres à un Noble Vénitien qui se trouva pour lors à Nuremberg. Ce seigneur, nommé Annibal, Julio, Scipioner Buz-è-via, de gli Tasanari, de retour à Venise, le traduisit en sa langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très-imparfaitement le Latin, il laissa à part l'érudition: aidé par un frere Servite, & tous deux s'aidant d'un dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en langue Vénitienne. Si son excellence Buz-è-via avoit pu profiter des remarques sçavantes dont les Allemands avoient orné cet ouvrage, la France l'auroit plus complet, & mille choses qui ont besoin d'éclaircissemens, n'en resteroient pas privées. On ne se flatte pas d'avoir bien réussi à cette derniere traduction. Le Vénitien est un jargon difficile à entendre, & le traducteur François avoue que dans le Toscan même il y a bien des termes qui l'arrêtent. Ce qui ne paroîtra pas extraordinaire, quand on sçaura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois, sous un François de ses amis qui n'avoit été à Rome que six semaines.

CHAPITRE III.

Inconvéniens auxquels il a fallu remédier. Eloge du dernier Traducteur.

ON peut aisément inférer des différentes mains par lesquelles ce livre a passé, qu'il doit lui rester peu de ses graces nationales ; & je ne sçais, à tout prendre, s'il en sera moins bon. Les livres Orientaux sont toujours remplis de fatras & de fables absurdes ; les religions des peuples de l'Orient ne sont fondées que sur des contes qu'ils mettent par-tout, & qui seroient aussi ridicules pour nous, qu'ils sont vénérables pour eux. Ces religieuses folies donnent à leurs écrits un air bizarre, qui a pu plaire dans sa nouveauté, mais qui est trop rebattu aujourd'hui, pour que le lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font jouer toutes sortes de personnages, ils mettent en œuvre les Génies & les Dives ; *on les trouve dans leurs plus sérieuses histoires ; & si quelqu'un de leurs héros est dans quelque grand danger, c'est une Dive qui l'y a plongé, c'est une Ginne qui l'en*

retire. Ces êtres imaginaires fondent & dénouent les trois quarts de leurs livres ; & quoiqu'ils donnent souvent lieu à des événemens singuliers, on s'ennuie de ne voir jamais sur la scene que ces mêmes acteurs, & cela marque une stérilité d'imagination qui impatiente. D'ailleurs leur façon de narrer est remplie de métaphores, & de certains tours, que la simplicité de notre langue ne permet de rendre ni avec exactitude, ni avec agrément. La traduction d'un livre Oriental en François, est donc un ouvrage plus difficile qu'on ne pense. Quoique celui-ci ait été traduit du Vénitien, on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le seigneur Annibal a tout confondu ; & il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger les faits, comme on peut croire que Kiloho-éé l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous, j'ai substitué celui de Fée, dont nous faisons communément usage. Où j'ai pu retrancher les noms barbares, je l'ai fait. La Ginne Hic-nec sic la-ki-ha-tipophetaf formoit un nom tout-à-fait insupportable à prononcer, je l'ai changé ; en un mot, je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet ouvrage parfait, & je ne doute point qu'il ne le soit. Je l'ai embelli, en quantité d'en-

droits, de réflexions également neuves & judicieuses. Il est écrit avec un soin, une netteté, & une précision merveilleuse; & je suis persuadé que Kilohoéé est infiniment inférieur à cette traduction, quoique faite d'après une langue que je n'entends presque pas.

Pour le fonds il peut être extravagant, mais c'est vraisemblablement la faute de l'original. On auroit tort d'exiger de l'imagination d'un Chinois, la régularité & ce goût qui brillent dans nos auteurs François, qui toujours compassée, sont presque toujours fort raisonnables, & froids encore plus souvent. Fondés en cela sur je ne sçais quel précepte d'Horace, que de bon cœur je mettrois ici, si je m'en souvenois parfaitement; mais cet Horace prétend que la raison soit égayée, & n'ordonne pas qu'on ennuie ses lecteurs à force de sagesse. Je suis, au fond, très persuadé que ceux de nos auteurs que nous trouvons si arrangés, voudroient pouvoir l'être moins, & pécher un peu plus contre les regles. Leurs ouvrages en seroient moins décens; mais plus agréables & mieux lus.

TANZAI
ET
NEADARNÉ.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que le Prince Hiaouf-Zélès-Tanzaï.

DANS la grande Chéchianée, pays aujourd'hui perdu par l'ignorance des géographes, regnoit autrefois un roi, nommé Cphafou Céphaès, nom qui signifioit dans la langue du pays, aussi ignorée à présent que la langue Punique,

A 6

bonheur du peuple. Nom auguste que le hasard & la flatterie lui avoient peut-être donné. Ce prince ne se voyoit pour succéder à sa vaste puissance qu'un seul fils, pour lequel les Chéchianiens avoient un respect extraordinaire, & qui, dès ses plus tendres années, faisoit, sans qu'ils sçussent bien pourquoi, leurs plus cheres espérances. En ce tems-là les Fées gouvernoient l'univers.

On n'ignore pas que ces intelligences consultant plus le caprice que la raison, en devoient assez mal régler la conduite. Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes; & quiconque peut faire tout ce qui lui plaît, ne détermine pas toujours ses volontés sur la justice. C'est ce qui arrivoit aux Fées: elles étoient en grand nombre, connoissoient peu entre elles la subordination: leur sexe, les intérêts qui l'animent, peu importans quelquefois, mais toujours vifs; la jalousie du commandement, celle de la beauté, l'envie de faire parler d'elles, la fantaisie qui, pour des déités femelles, est un mobile considérable, faisoient naître entres ces puissances les guerres les plus sanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçu, en venant au monde, par la grande Fée Barbacela, protèctrice déclarée de sa maison, depuis un temps immémorial. Elle donna au jeune prince, à cause de sa grande beauté, le nom de Hiaouf-Zélès-Tanzaï (rival du Soleil), & le doua en même tems de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il savoit tout sans avoir rien appris : chez les personnes d'un haut rang, ce n'est pas chose rare qu'elles croient tout sçavoir; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là, & ses talens étoient effectifs. Il possédoit à un point égal la poésie, la peinture & la musique; le lyrique, l'épique, le dramatique, ne lui coûtoient pas plus l'un que l'autre; il ne réussissoit pas moins dans le badin & le puérile; & le madrigal, l'épigramme, l'élégie, l'idylle, l'éclogue, l'anagramme, & les bouts-rimés lui étoient aussi familiers que le reste. Cependant, comme il n'est pas de génie universel, il ne put jamais parvenir à faire des acrostiches. Quoique son goût le plus déterminé fût pour la poésie, il ne négligeoit pas les autres arts; tous les curieux de Chéchian avoient de ses tableaux dans leurs

cabinets, & tous les *ex voto* du grand temple n'étoient peints que par lui. On représentoit à Chéchian des opéra dont il avoit fait lui-même la musique & les paroles. On ne sçauroit nier qu'il n'eût le meilleur goût du monde, & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la vielle sur tous les autres instruments. Il avoit une si vive passion pour elle, que Céphaès, qui adoptoit aveuglément tous les caprices du prince, avoit fait suspendre dans les tours des temples de Chéchian, au lieu des timbales qui appelloient auparavant les peuples à la priere, des vielles d'une grosseur énorme. Des princes du sang avoient été chargés du soin d'en jouer dans les occasions nécessaires, & pour cela ils étoient décorés du titre suprême des grands vielleurs de l'état : cette charge devint une des plus grandes du royaume, & le plus ancien des vielleurs étoit déclaré connétable. Le roi, pour donner à cette dignité un plus grand lustre, honora ceux qui en étoient pourvus, de la culotte de peau d'ours garnie de marons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre, mais qui, selon les préjugés de ce peuple, étoit la marque de la plus particuliere

distinction. Tanzaï répondoit aux bontés de son pere avec cet attachement que donne une excellente éducation ; aimé des peuples qu'il devoit un jour gouverner, l'objet des attentions de la grande Fée Barbacela, l'admiration de toute la terre, rien ne paroissoit manquer à son bonheur. Cependant il étoit né avec un cœur tendre, & il ne lui étoit pas permis d'aimer.

La Fée, sur je ne sçais quels accidens dont le prince étoit menacé, s'il aimoit, ou s'il se marioit avant que sa vingtieme année fût accomplie, lui avoit expressément défendu l'un & l'autre, jusques au tems où le destin le laissoit maître de lui-même : ces ordres étoient précis, & il étoit aussi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir, qu'il lui étoit difficile de s'y soumettre. Comment, dans une cour où tout respiroit le plaisir, où les femmes joignoient à leurs agrémens ce que la coquetterie a de plus séduisant, où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les desirs & de les satisfaire, un prince jeune, aimable & sensible, pouvoit-il garder longtems son indifférence ? C'étoit en vain qu'il auroit pu s'en flatter. Aussi, Tanzaï sentant combien pour quelqu'un à

qui la vertu eſt recommandée, la cour eſt un ſéjour trés-pernicieux, & accablé par-tout ou de regards tendres, ou de déclarations preſſantes, réſolut enfin d'en ſortir, de ſe retirer dans un palais qu'il avoit ſur les bords de la mer, & d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût. Cette réſolution ſurprit extrêmement : on ignoroit les raiſons de cette retraite, & les femmes qui en furent choquées, répandirent des bruits fort déſavantageux à Tanzaï, qui ne les ſçut pas, ou qui ne s'en embarraſſa guere. Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette ſolitude, & il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya. Loin de ce ſexe charmant qui l'occupoit déjà tout entier, rien ne l'amuſoit, les reſſources de ſon eſprit lui devinrent inutiles : moins il connoiſſoit le plaiſir d'aimer, plus il s'en formoit une image flatteuſe. Cette union ſi tendre de deux cœurs que ſouvent il avoit peinte dans ſes ouvrages, ces tranſports, cette volupté ſi vive de l'amour, devinrent enfin le ſeul bien dont il voulût jouir. Son ennui ne faiſant qu'augmenter, il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit & retourner à Chéchian, & ſe marier, quelque

chose que le destin pût en dire. Barbacela n'oublia rien pour le détourner de cette idée; mais malgré ses remontrances il fixa le jour de son départ. La Fée, sans l'abandonner à son sort, le plaignit, & résolut de se servir de toute sa puissance pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver, ou pour les soulager du moins. Les lecteurs assez patiens pour continuer cette histoire, verront dans la suite combien servirent au prince les précautions de la Fée.

CHAPITRE II.

Retour du prince. Assemblée du conseil. Proposition de mariage. Arrivée des princesses; leurs agaceries; comme quoi reçues.

LE retour du prince donna lieu à de nouvelles conjectures, & fut pour les politiques de Chéchian une source inépuisable de raisonnemens & de chimeres. Le peuple, qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux ac-

tions de son souverain que quand elle lui est le plus cachée, s'épuisa en considérations, & ne devina pas plus les motifs du retour que ceux de l'absence. Les femmes furent moins embarrassées, & il n'y en eut pas une qui ne crut que Tanzaï, brûlé d'un feu secret que sa fierté avoit en vain combattu, ne revenoit que pour rendre à son vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuser. Mais à propos de quoi cette réserve ? Dans un rang aussi élevé, doit-on dissimuler ses desirs, & les princes sont-ils faits pour un amour timide ? Leurs idées n'étoient cependant pas sans fondement. Le prince étoit dévot : les personnes de cette espece peuvent être tentées, mais elles voilent leurs mouvemens plus qu'elles ne les combattent, & ne s'opposent à leur chûte qu'autant qu'elle ne peut point être ignorée. Combien ne doit-on pas de prudes à la crainte de l'éclat ! Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Zélès, sa gouvernante croyoit ses droits les mieux fondés, & ne doutoit pas qu'au moins par reconnoissance, si ce n'étoit par inclination, il ne lui donnât ses premiers soupirs, ou ses premieres fantaisies. Les coquettes

les plus expérimentées de la cour se disputerent aussi sa conquête, & étalerent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire a fait imaginer aux femmes, en mines & en façons. L'indifférence du prince n'en fut pas ébranlée : il vouloit une beauté modeste, simple, qui ne tînt rien de l'art, & qu'il pût, sans l'offenser, voir devant sa toilette. Il proposa même cette épreuve : elle embarrassa les prétendantes, quelque bonne opinion qu'elles eussent de leurs charmes ; & elles aimerent mieux renoncer au cœur de Tanzaï que de se montrer à ses yeux telles que les laissoient les veilles de la cour & les fatigues de leur état.

Le roi cependant songeoit sérieusement à marier son fils ; & comme c'étoit une affaire importante, il voulut en conférer avec son conseil. Les ministres étrangers proposerent chacun la fille de leur maître ; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette alliance : mais Céphaès ne jugeant pas que son fils pût épouser douze princesses, se trouva irrésolu sur le choix. Les rois dont on lui offroit les filles étoient extrêmement puissans, il étoit dangereux de les mécontenter, & l'on n'en pou-

voit contenter qu'un ; jamais matiere plus sérieuse n'avoit exercé la sagesse du conseil. Celle du prince, supérieure à tout, lui suggera alors un parti convenable au bien du royaume, & à la majesté des rois voisins : il proposa que chacun de ces princes envoyât à Chéchian la princesse qu'on lui destinoit pour épouse ; qu'elles restassent toutes à la cour treize semaines ; qu'il en employeroit douze tour-à-tour auprès d'elles, ou pour mieux juger de leur mérite, ou pour leur laisser la liberté de décider sur le sien ; que la treizieme semaine, après avoir pesé mûrement la beauté de leurs personnes, ou la douceur de leurs caracteres, il déclareroit son choix ; qu'en agissant de cette façon, aucun des souverains dont il étoit question ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur alliance, puisque les seuls agrémens le détermineroient. Le conseil applaudit à la résolution du prince ; les ministres en firent part à leurs maîtres qui y souscrivirent. On travailla à loger dans le palais les beautés qui alloient l'occuper, & bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus superbes signalerent le plaisir qu'on avoit de les voir :

on représenta divers opéra du prince, qui furent tous admirés par complaisance, ou par justice. Tanzaï, au premier coup-d'œil, trouvant les princesses également aimables, auroit bien voulu les épouser toutes ; mais le respect des loix le retint, & il se contenta de leur faire, tant en prose qu'en vers, les plus jolis complimens du monde. Si les princesses lui avoient plû, aucune de ses graces ne leur étoit échappée ; il plut à toutes, & cette conformité de sentimens augmenta l'aversion qu'elles se sentoient déjà les unes pour les autres. On sçait assez de quoi les femmes sont capables quand elles ont envie de s'enlever un amant ; mais comme on n'a jamais vu un homme seul être l'objet des vœux & des adorations de douze femmes, on dira simplement qu'il y avoit douze fois plus de haine & de médisance entre elles qu'on n'en voit d'ordinaire : par conséquent, douze fois plus de minauderies qui tournoient toutes au profit du prince, que ce manege ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche, ou de re-

garder; les autres, pour enchérir, devenoient louches, se faisoient remonter la bouche aux yeux, ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste : car sçachant que Tanzaï se piquoit de toutes sortes d'arts, elles étoient toutes poëtes, peintres, musiciennes, &c. & l'on ne sauroit imaginer combien cette émulation produisoit de sottes choses en tout genre. Tanzaï craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient cru injuste, voulut que le sort décidât entre elles de leur rang, & dispensa son tems de façon que dans la journée il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine. Il assistoit à sa toilette, lui donnoit la main partout, mangeoit avec elle; mais le soir, aux spectacles, ou au cercle, il voyoit toutes les autres, & c'étoit alors que ces rivales l'examinoient, lui trouvoient un air contraint & ennuyé, & jugeoient à sa physionomie que la princesse en place étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures, & les manieres de Tanzaï, quoique son cœur se fut déjà déterminé, étant les mêmes pour toutes, devoit

les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.

CHAPITRE III.

Amour du prince. Sagesse inouie de Neadarné.

ONZE semaines s'étoient déjà passées, & la princesse qui échut à Tanzaï pour la derniere, étoit celle pour qui, mais en secret, son cœur s'étoit déclaré. De quelque circonspection qu'il eût usé, son amour étoit sçu de la princesse; celui qu'elle se sentoit elle-même l'avoit éclairée sur les sentimens de Tanzaï, & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendresse avant que leur bouche en eut prononcé l'aveu.

Tanzaï n'auroit pu faire un plus beau choix. Le soin que toutes les princesses prenoient de l'imiter, la jalousie qu'elles avoient contre elle prouvoit assez son mérite : il l'avoit lui-même remarqué dès le premier jour; mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendît que le sort l'appro-

chât d'elle. Enfin, cet inſtant heureux venoit d'arriver. Preſſés tous deux de s'expliquer ce qu'ils ſentoient, de ſçavoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouir pour la premiere fois du bonheur ſuprême de s'aimer ſans contrainte, ils ne purent diſſimuler leur joie.

Néadarné (c'eſt ainſi que s'appelloit la princeſſe) juſtifioit les deſirs de Tanzaï. C'étoit une brune qui poſſédoit, avec les agrémens particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les blondes. Ses yeux noirs étoient extrêmement vifs; mais depuis qu'elle avoit vu le prince, une tendre langueur en paroiſſoit modérer l'éclat. Sa bouche, qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choſes les plus brillantes ou les plus ſenſées, étoit agréablement coupée & ornée des plus belles dents du monde. Sa taille haute, droite & majeſtueuſe étoit en même tems noble & libre. Ses jambes & ſes mains, tournées par les graces, donnoient ſur tout le reſte les préjugés les plus avantageux. Toutes ſes actions, tous ſes diſcours avoient une grace inexprimable; elle n'avoit recours pour plaire, ſoit pour ſa figure, ſoit pour ſon eſprit

esprit, ni à cette pétulance affectée, qui est toujours aux dépens de la raison & de la bienséance, ni à ces mots entortillés, & à ce fade jargon qui devroient être par-tout aussi méprisés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fût émue à cet objet!

Tanzaï ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa princesse, que pressé par les mouvemens de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres l'instant où il pourroit la voir.

Neadarné aussi inquiete que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui que Tanzaï faisoit en chantant amoureusement des impromptu qu'il composoit sur sa passion. Elle se leva précipitamment: mais craignant que la décence ne fût blessée si elle paroissoit à la fenêtre, & ne voulant pas, d'un autre côté, qu'elle lui fît perdre l'occasion de parler au prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzaï jugea qu'elle étoit éveillée, & se présenta pour entrer. Neadarné qui ne l'avoit vu auprès de ses rivales commencer la journée que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien

de ce commencement. Le prince l'a-borda avec ce trouble & cet égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime avec transport. Les femmes de la princesse s'étoient retirées. Comment s'y seroit-elle opposée ? la loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide : long tems ses yeux seuls parlerent de son amour, & la princesse les entendit mieux qu'elle n'auroit entendu ces discours impertinens & doux, que la sottise des hommes & la coquetterie des femmes ont depuis imaginés. Ce silence devoit pourtant cesser : on admire quelque tems, mais enfin on parle de ce qu'on admire, & ce que la princesse montroit d'appas aux yeux de Tanzaï, lui offroit une source intarissable de plaisir & de louanges. Il se détermina. Puis-je espérer, lui dit-il en bégayant, & avec une contenance mal-assurée, que vous ne vous méprendrez pas à mes soins, & que vous aurez assez de bonté pour y répondre ? Ah ! Seigneur, lui répondit-elle, s'ils sont sinceres, que ne devez-vous pas en attendre ? S'ils le sont, ma princesse ! ah que ce doute nous est injurieux ! En achevant ces paroles, il s'é-

toit jetté aux genoux de Néadarné, qui contente de ſon amant, l'écoutoit avec cette complaiſance que donne l'envie d'être perſuadée. Eh bien! je vous crois, cher prince, lui dit-elle tendrement; & comment, avec l'amour dont je brûle pour vous, ne vous croirois-je pas? Recevez, ajouta-t-elle, en lui tendant la main, les aſſurances de ma paſſion, parlez-moi ſans ceſſe de la vôtre: quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement! Tanzaï accablé de l'excès de ſes plaiſirs, baiſoit la main de ſa princeſſe. Avec quel tranſport ne lui parla-t-il pas de la premiere impreſſion que ſa vue avoit faite ſur lui, du dégoût qu'il avoit conçu pour ſes rivales, de la peine qu'il avoit eue à ſe contraindre, de ſon impatience! combien de ſermens d'aimer toujours! que d'amour éclatoit dans ſes yeux! Que la princeſſe qui attachoit ſur eux ſes regards avides, y liſoit & y puiſoit de tendreſſe! Tous deux troublés, tous deux enivrés de délices, ne ſentoient plus que leurs déſirs.

Tanzaï animé par tant de beautés, ſûr d'être aimé, voulut profiter du déſordre où il voyoit Neadarné. Il commença par un ſoupir qu'il acheva ſur les le-

vres, où l'amour lui-même le porta : elle auroit assurémennt voulu s'en défendre, mais il est douteux qu'en pareille occasion on ait toutes les force qu'on pourroit avoir. Un amant à qu l'on craint de déplaire, & qui n'a pa la même peur, est plus fort par votr foiblesse, que vous n'êtes foible par f force. Quoi qu'il en puisse être, le prin ce exigea qu'elle lui confirmât le baise qu'il avoit pris ; la vertu ne le vouloi pas, mais l'amour l'ordonnoit ; & semble que l'une n'ait été imaginée qu pour être sans cesse sacrifiée à l'autr Plus on a, plus on veut avoir ; un de sir satisfait en fait naître un autre da le cœur d'un amant : sur ce qu'on l permet, il voit ce qu'on peut enco lui permettre.

La princesse étoit dans un de ces dé habillés si négligés ; que par la fau d'une épingle qui vient à sauter, c expose plus de choses qu'on n'en défe doit auparavant : une tunique qui s'o vrit fit voir au prince une gorge d'u forme si admirable, & d'une blanche si éclatante, qu'il ne put assez se con nir pour ne pas avoir l'envie de perd encore le respect. Neadarné avoit long-tems combattu pour un simple ba

ſer, qu'il jugea que la moindre permiſſion qu'il lui demanderoit ſur ce nouvel objet qu'il découvrit, lui ſeroit ſévérement refuſée. Réſolu donc de ne devoir ce nouveau plaiſir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche : enſuite la princeſſe & lui, ne diſant mot, ne ſe regardant plus, ne revinrent de leur ſaiſiſſement que pour recommencer à s'y remettre. Qu'auroit-elle fait ? elle avoit de la vertu ; mais dans une ſituation auſſi embarraſſante, tout ce que peut une femme vertueuſe eſt moins de mettre un frein aux tranſports d'un amant, que de ſe ſouvenir qu'elle doit le faire.

La réflexion eſt alors d'une foible reſſource, s'il eſt vrai encore qu'elle puiſſe naître dans le ſein du plaiſir. Vient-elle après, de quoi a-t-elle ſauvé ? La princeſſe ſe trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la premiere fois qu'elle l'éprouvoit, & que faute d'expérience elle ne pouvoit le combattre. La violence des deſirs du prince commençoit cependant à l'effrayer, & elle le repouſſa doucement ; mais étoit-il en état de rien comprendre ? Dans ce mouvement, ſa jarretiere ;

peut-être mal attachée, tomba. Tanzaï, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le sçavoir-vivre, s'offrit respectueusement à la placer. Le lui refuser, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conséquence, & lui donner plus d'envie de la ravir : elle y consentit donc, n'ayant pas le tems de mieux faire. Lui, qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque dame que ce fût, ne sçachant où communément on les plaçoit, & d'ailleurs troublé au point, quand il l'auroit sçu, de ne s'en pas souvenir, mit si maladroitement celle de la princesse, que pour le coup un cri lui échappa. Ses femmes venant à sa voix, le prince fut contraint de se retirer. On demanda à la princesse ce qui l'avoit obligée de crier. Le moyen de le dire ? les princesses font ce qu'elles veulent. Elle ne répondit rien, & l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos cependant de prendre des mesures contre les emportemens de Tanzaï : elle ordonna à ses femmes, en soupirant, de ne la plus laisser seule avec lui, quelque chose que la loi qu'il avoit imposée en souffrît ; & résolut par vertu de prendre contre Tanzaï toutes les précau-

tions que beaucoup d'autres femmes, après une semblable aventure, ne prennent contre leurs amans que par coquetterie.

CHAPITRE IV.

Choix de Tanzaï. Présent de l'Ecumoire.

CEUX qui ne connoissent que la nature & ses mouvemens, croiront que si le prince fut fâché de se retirer, la princesse ne le fut pas moins de le voir sortir; peut-être même penseront-ils qu'elle se reprocha d'avoir crié assez haut pour qu'on l'entendît de son antichambre. Ceux qui portent leurs réflexions plus loin, diront que sa vertu couroit trop de risques dans cette occasion, pour qu'elle pût voir avec chagrin le départ du prince, & pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez tôt. Tel est le malheur des héros dont on transmet l'histoire à la postérité. Le lecteur les juge bien moins sur ce qu'ils auroient dû faire dans le cas où ils paroissent à ses yeux, que

ſur ce qu'il penſe qu'ils auroient pu faire : il ſe met de ſang-froid à leur place, & dépouillé des paſſions qui les animoient, les abſout ou les condamne, ſuivant le ſuccès de leurs entrepriſes; & n'examine point ſi les circonſtances leur permettoient le tems de délibérer, ou ſi leurs mouvemens leur laiſſoient ſeulement celui d'entrevoir la réflexion. Entre les perſonnes qui liſent, il en eſt peu qui diſcutent les faits avec jugement, & la plus grande partie de celles qui en ſont capables, s'en acquittent ſouvent avec injuſtice. On ne manquera donc pas ici de raiſonner, bien ou mal, ſur Neadarné. Quoi qu'on en diſe, qu'elle ait crié trop tôt ou trop tard, il eſt ſûr qu'elle a crié; & que bien des femmes en pareille occaſion s'en tiennent à la menace, ou ne l'effectuant que plus tard & plus bas que la princeſſe.

Elle n'étoit pas encore bien revenue de la frayeur que la vivacité du prince lui avoit cauſée, lorſqu'il revint lui annoncer qu'il ſortoit du conſeil, où il avoit déclaré ſon choix. Enfin, divine princeſſe, lui dit-il, vous allez être à moi : mon amour eſt trop violent pour s'aſſujettir aux loix qu'une

prudence timide, & aujourd'hui hors de saison, m'avoit fait croire nécessaires. On renvoie dès aujourd'hui les princesses qui prétendoient à ma main. J'abrége les chagrins de cette cruelle semaine qui devoit me déterminer : je n'ai plus à voir d'objets que vous me rendez odieux ; tout se prépare pour mon bonheur, & rien désormais ne peut plus le reculer, puisque vous consentez à le faire. Ah ! Tanzaï, s'écria-t-elle, pourquoi ne parlez-vous que de votre félicité ? Oubliez-vous que vous faites la mienne ? Le roi, qui en ce moment entra chez Neadarné, interrompit la conversation. Il venoit marquer à la princesse combien le choix que son fils avoit fait d'elle, lui étoit agréable. Ils réglerent entre eux le jour des nôces du prince, & on le fixa au commencement de la semaine suivante.

Le prince auroit bien voulu qu'il eût été moins éloigné ; mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe, qu'il falloit attendre ce tems-là pour que tout fût prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au peuple que Tanzaï prenoit pour épouse Neadarné, fille du grand roi de Coapiachullm. Cette alliance lui fut d'autant plus agréa-

ble, que ce roi étoit en effet très-puissant, que ses états touchoient à la Chéchianée, & que Neardarné en étant l'unique héritiere, ils s'unissoient après la mort de ce prince, sous Tanzaï, dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au prince, & l'on attribua à sa profonde politique, ce qui n'étoit qu'un effet du hasard & de l'amour. Ce que le peuple avoit pris si bien, ne le fut pas de même par les princesses: leur chagrin fut excessif, & il n'y en eut pas une qui n'en eût pendant huit jours la migraine, & les yeux battus. Quelques auteurs de ce tèms-là avancent même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces princesses, & leur amour pour Tanzaï, allerent si loin, qu'il n'y en eut pas une qui ne lui fit proposer sous main un accommodement. Epris comme il étoit de Neadarné, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu y entendre: peut-être même ce fait n'est-il pas vrai: ce qui est constant, c'est que sa sensibilité pour leur désespoir, ne lui fit pas changer de résolution. Au milieu de tant de joie, des réflexions tristes sur les menaces de Barbacela, se firent sentir à Tanzaï. Il considéra que,

ſans la conſulter, il avoit non-ſeulement choiſi, mais même annoncé ſon mariage à tout le monde avant de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punît, en ceſſant de le protéger, du peu d'égards qu'il avoit eu pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorſqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le roi. Je ne vous fais point de reproches ſur le choix que vous avez fait, lui dit-elle, il eſt conforme à mes intentions : mais je ſouhaiterois que vous n'allaſſiez pas plus loin, & que vous attendiſſiez auprès de Neadarné, que vous puſſiez la poſſéder ſans riſque. Le deſtin ne vous menace d'événemens fâcheux, qu'en cas que vous vous engagiez à l'hymen avant votre vingtieme année accomplie, & vous pourriez..... Je ſçais, être céleſte, interrompit Tanzaï, ce que votre prudence & votre bonté vont me conſeiller, mais je ne puis attendre. Si je ne poſſede pas bientôt Neadarné, je meurs. Quelque affreux que puiſſent être les coups que le deſtin me réſerve, ils me le feront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le deſtin eſt fâché

que je me marie avant vingt ans, & je ne sçaurois croire qu'un événement qui lui importe aussi peu que celui-là, le détermine à me persécuter. Mon fils, répondit la Fée, ma science peut bien aller jusques à prévoir les ordres du destin, mais la cause m'en est toujours inconnue. Vous devez cependant penser qu'il a ses raisons; & obéir sans les chercher, c'étoit ce que j'attendois de vous, sans l'espérer. Vos malheurs ne seront que trop réels; il est cependant encore, malgré votre mariage, un moyen de les éviter: le voici.

La Fée, à ces mots, tira de dessous sa robe une Écumoire d'or de trois pieds de long, & dont le manche rond étoit de trois pouces de diametre: le manche étoit percé, & le trou n'étoit que comme il le falloit, pour qu'une chaîne de prierreries le traversât. Quel est ce bijou? demanda le prince. C'est, reprit la Fée, ce que mon amitié vous réserve; & voici l'usage que vous en devez faire.

Le jour de vos nôces, vous trouverez auprès du temple une petite vieille: saisissez-vous en, & quelque résistance qu'elle vous fasse, de quelque priere qu'elle use, enfoncez lui, sans

pitié, le manche de cette Écumoire dans la bouche. Mais, altesse Éthérée, dit le prince, où trouverai-je une bouche à qui ce manche puisse convenir? Cette inquiétude n'est pas faite pour vous, reprit la Fée: aussi ne vous dis-je pas que la vieille ne souffre pas à soutenir cette opération. Ce n'est pas tout. Dans l'instant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette vieille, vous irez le porter au grand-prêtre, à qui vous ferez la même chose. Le grand-prêtre! s'écria le roi; il n'y consentira jamais: avaler le manche d'une Écumoire! Je ne sçais, reprit le prince, ce qu'il fera; mais à sa place aucune puissance ne m'y forceroit. C'est cependant ce qu'il faut tâcher qu'il fasse, dit la Fée, non par la violence, mais par la persuasion & les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle seroit pourtant plus sûre, reprit Tanzaï, que tout ce que vous dites. Mais supposons qu'il y consente, à quoi cela me servira-t-il? A détourner, répondit la Fée, les malheurs qui vous menacent. Et supposons à présent qu'il n'y consente pas? reprit encore Tanzaï. En ce cas, dit la Fée, il faudroit ne pas achever votre mariage, ou vous

ſoumetre à tout ce qui doit vous arriver de funeſte. O ! en ce cas là auſſi, reprit-il, le grand-prêtre avalera l'Écumoire. Je vous ai dit, répondit-elle, qu'il ne faut point que ce ſoit par violence. Mais de bonne foi, dit Tanzaï, croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille propoſition, puiſſe l'accepter ? Ce manche eſt d'une groſſeur ſi monſtrueuſe, qu'il n'y a point de bouche ſi énorme où il ne trouvât encore à fendre. Mais il m'eſt défendu, ajouta-t-il, d'uſer de violence, j'y puis employer l'adreſſe. Soit, dit la Fée ; mais ſouvenez-vous de ce que je vous recommande ; tenez la choſe ſecrete ; attachez l'Écumoire à votre boutonniere, & ſoyez ſûr que c'eſt la ſeule choſe qui puiſſe vous tirer d'embarras. Aſſurément, reprit le prince, ſi le deſtin me prépare des maux rares, il faut avouer qu'il m'ordonne des remedes bien ſinguliers. Souvenez-vous encore, dit la Fée, s'il vous arrive des choſes déſagréables, de ne pas m'implorer, & que je ne pourrai rien pour vous. La Fée, en achevant ces paroles, diſparut, & laiſſa Céphaès & Tanzaï, l'un dans l'étonnement de l'Ecumoire, & l'autre dans la réſolution de

s'en ſervir, de quelque maniere que ce pût être.

CHAPITRE V.

Dépit de Rouſſa Blaffarda; ſur quoi fondé. Quelle eſt la conſolation qu'on lui promet, & qui.

LA nouvelle du mariage de Tanzaï fut reçue par les princeſſes; en public, avec dédain; en ſecret, avec douleur. Quand ce coup n'auroit mortifié que leur vanité, il leur auroit toujours été cruel; l'amour qui s'en étoit mêlé, le rendoit inſoutenable, & avoit laiſſé dans leur cœur des mouvemens que le dépit n'effaçoit pas. Le ſéduiſant prince de la Chéchianée venoit avec tous ſes appas ſe retracer à leur imagination. L'une reliſoit des vers qu'il avoit faits pour elle; l'autre ſe rappelloit une converſation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du ſentiment; celle-ci ſe ſouvenoit d'un ſoupir, celle-là d'un regard; celle qui n'avoit à ſe ſouvenir de rien, ne laiſſoit pas de ſe ſouvenir de quelque choſe. Toutes en général

s'étoient crues préférées, & toutes mourroient de chagrin, tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux, que d'une autre injure plus récente encore, & sans doute bien piquante pour elles, puisqu'elles n'osoient pas s'en plaindre.

Entre celles qui se distinguoient par leur fureur, étoit l'altiere Roussa Blafarda, souveraine de l'isle Métissao. C'étoit la moins belle, & la plus fiere de ces princesses : elle avoit en présomption tout ce qui lui manquoit en agrémens. Un air dédaigneux répandu sur son visage, en rendoit les charmes inutiles. Elle se croyoit de l'esprit, & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas, il étoit si dur & si dénué de graces, qu'on ne pouvoit l'entendre parler sans être rebuté de la sécheresse de ses expressions, & de la rudesse de ses idées. Sa taille étoit aussi gauche que son esprit; elle ne faisoit pas un geste qui ne déplût, pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit à la vérité d'une blancheur éclatante, mais cette beauté étoit payée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Aussi avoit-elle un souverain mépris pour les brunes, & trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reste, elle

étoit cruelle, vindicative, ſcélérate & perfide. Telle que l'hiſtoire nous la donne, elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit. On n'a jamais bien ſçu ſur quoi elle ſe l'étoit imaginé; il y a apparence que ſa vanité, plutôt que les ſoins du prince, lui avoient fait naître cette idée; mais elle s'y étoit ſi bien accoutumée, qu'elle regarda ſon amour pour Neadarné, comme une infidélité qu'il lui faiſoit. Ce qui la déſeſpéroit le plus, étoit d'avoir aſſez compté ſur ſes charmes, pour avoir refuſé le ſecours d'une vieille Fée ſa nourrice, & ſon conſeil, qui étoit venue à Chéchian avec elle, & qui lui avoit promis de fixer pour elle les vœux de Tanzaï. L'ambitieuſe princeſſe, déchue de ſes eſpérances, fut obligée d'avoir recours à elle. Vous entendez, lui dit-elle, en frémiſſant de rage, vous entendez les cris de joie de ce peuple, & je ne ſuis pas vengée! le perfide Tanzaï & mon odieuſe rivale triomphent; ma douleur ſans doute augmente leurs plaiſirs. Ah! verrez-vous avec tranquillité une fête qui tous deux nous déshonore? Mon injure n'eſt-elle pas la vôtre? Depuis quand nos intérêts ſont-ils ſéparés? On m'outrage! que dis-je? on me porte un coup mor-

tel, & mes yeux n'ont pas encore vu couler le ſang de l'ingrat qui me trahit ! Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des ſupplices ! Toute la nature n'eſt pas armée pour ma vengeance ! Vous ! qui d'un ſeul mot confondez les élémens : Vous ! que j'ai vu, pour de moindres forfaits, prête à replonger le monde dans le chaos : Parlez, qui vous retient ? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la terre, ceſſe-t-il ſeulement pour moi ? L'ingrat n'a pu m'aimer, & il reſpire ! Ah ma mere ! vous ne m'aimez plus : Ma douleur vous auroit touchée, animée de la même fureur que moi. Le perfide, ma rivale, ce peuple que je haïs, feroient vainement cachés dans l'univers. Ah ma mere ! m'abandonnez-vous ?

Que votre douleur eſt injuſte, ma fille ! répondit la Fée. Croyez-vous, ſi je le pouvois, que je ne vous euſſe pas vengé au-delà même de vos déſirs ? Mais un pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traître Tanzaï. Barbacela, devant qui tout tremble, & qui me fait moi-même obéir, protege ce couple odieux, que votre haine voudroit accabler. Inviſible auprès d'eux, elle les ſauveroit de mes

coups, & rien ne pourroit me souſtraire à ſa vengeance. Mais ſi je ne puis rien contre leur vie, je puis du moins empoiſonner le bonheur dont ils croient jouir, & vous épargner le funeſte ſpectacle de leurs plaiſirs. Je vous aurois fait préférer à votre rivale, ſi vous l'aviez voulu; mais puiſque ce mal ne peut pas ſe réparer, ſoyez ſûre que je les punirai de vos peines, & que ne pouvant vous rendre heureuſe, je les rendrai du moins auſſi à plaindre que vous. Le jour fatal de leurs nôces approche, vous apprendrez bientôt quel ſera le genre de leurs peines. Rouſſa, contente des aſſurances que la Fée lui donnoit de la venger, ſentit ſon cœur cruel moins agité, & réſolue de diſſimuler ſon reſſentiment, attendit avec impatience une journée qui devenoit moins affreuſe pour elle, depuis qu'elle ſe flattoit d'y voir éclater ſa vengeance.

CHAPITRE VI.

Jour des Nôces. Toilette de Neadarné.

IL étoit enfin arrivé ce jour marqué pour tant de joie ; la plus brillante aurore venoit de l'annoncer ; un ciel pur & ſérein ſembloit témoigner aux Chéchianiens que leur divinité s'intéreſſoit aux plaiſirs de leur prince. Le Singe conſacré, auguſte protecteur du päys, avoit fait trois fois la culebute ſur ſon piédeſtal : à la vérité il l'avoit faite du pied gauche ; mais loin de prendre garde à ce pronoſtic, tout fâcheux qu'il étoit par lui-même, on crut que c'étoit par inadvertence que le grand Singe, qui avoit toujours eu des bontés particulieres pour le prince, avoit fait ſa culebute de travers. Ce qui le faiſoit penſer aux ſacrificateurs les plus ſuperſtitieux, n'étoit pas ſans fondement. Le ſoleil paroiſſoit ſans aucun nuage ; depuis huit jours, quoiqu'alors dans une ſaiſon orageuſe, le tonnerre ne s'étoit point fait entendre ; le mois dans lequel ſe faiſoit cette alliance deſirée, étoit le

plus heureux de l'année : & le roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme : ce qui, selon une vieille prédiction, ne devoit arriver que lorsque son fils feroit un mariage fortuné.

Déja les grandes vieilles enchantoient le peuple par leur harmonie, les rues ornées de feuillages & de de fleurs, les habitans vêtus d'habits superbes, la milice sous les armes, commençoient à donner aux spectateurs une idée pompeuse des fêtes de ce jour ; le temple retentissoit des vœux que les sacrificateurs y formoient pour leurs souverains. Tout étoit prêt enfin, lorsque Tanzaï, transporté d'amour & de joie, alla éveiller la princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver, une modeste rougeur peignit son visage ; elle voulut lui faire un compliment, mais l'amour faisant expirer sa voix sur les levres, elle ne put dire que ; A prince ! ah cher prince ! Tanzaï aussi déconcerté qu'elle, ne put lui rien répondre. L'étiquette des rois de Chéchianée étoit que le jour de leurs nôces ils habilloient seuls la reine future : mais il leur étoit en même tems défendu, de la part du grand Singe, de s'abandonner aux desirs que leur pou-

voient causer les agrémens qu'ils découvroient. La princesse, qu'on avoit instruite des coutumes du pays, vit sans s'étonner ses femmes sortir de son appartement.

Tanzaï ne fut pas plutôt seul avec elle, qu'il profita, malgré la modestie de la princesse, de la commodité de l'étiquette. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de tirer de son lit cette beauté dont il étoit idolâtre: elle disputa long-tems, & en personne bien née, les prétentions du prince. Malgré les précautions qu'elle avoit prises pour dérober à son amant des charmes qu'elle devoit le soir même lui abandonner, elle ne put empêcher qu'il ne la vît dans ce désordre où se met nécessairement quelqu'un qui se retourne souvent dans son lit.

Quel objet pour Tanzaï! & que les ordres du Singe alloient être mal exécutés, si la religieuse Neadarné n'eût arrêté ses emportemens. Les gens qui ont aimé, assurent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'usage, que de n'en pas voir du tout. Si cela est vrai, le prince se trouvoit dans une situation

gênante. Neadarné, qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretiere, éludoit l'étiquette tant qu'elle pouvoit, & ne se fut pas plutôt apperçue que les yeux de Tanzaï cherchoient autre chose que les siens, qu'elle répara promptement ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler avoit laissé à découvert. Il seroit fâcheux pour elle qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de sa part dans cette occurrence: dans ces tems-là, peut-être, on connoissoit moins qu'aujourd'hui en amour, l'art de faire naître des desirs qu'on ne vouloit pas satisfaire. Les femmes mêmes ont bien pu ne le mettre en pratique que par nécessité; & les amans d'autrefois pouvoient n'avoir pas besoin d'un manege qui manque encore bien souvent sur ceux d'à-présent. Au reste, il est prouvé que Neadarné étoit assez vivement aimée du prince, pour n'avoir pas à se servir avec lui de cette coquetterie. Il poussa un cri affreux, lorsqu'il vit la cruelle modestie de Neadarné lui enlever d'un seul coup tant de plaisirs. Ah barbare, s'écria-t-il. Hélas! prince répondit-elle, & le Singe? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'auriez-vous pas oublié? Et c'est parce que je vous aime,

dit-elle, que ses menaces me sont toujours présentes.

Tanzaï, en soupirant, la pressa alors d'entrer au bain; mais ils contesterent encore sur la façon dont elle y devoit être. L'opiniâtreté du prince fut obligée de céder à la vertu de Neadarné. Il s'agissoit cependant d'une tunique de bain que pendant long-tems il n'avoit pas cru nécessaire, & qu'il voulut mettre lui-même, quand il fut convaincu de sa nécessité. La princesse y consentit, persuadée que cela se pouvoit faire avec décence; & en effet il n'y a rien à craindre, quand ce n'est pas un amant qu'on charge de cette fonction. Neadarné avoit cru en être quitte pour cette complaisance; mais quand le prince eût rapporté la tunique, une autre contestation s'éleva encore. Il vouloit.... Que ne vouloit-il pas? toutes choses qui allarmoient la pudeur de la princesse, & auxquelles assurément elle n'auroit pas consenti, si elle avoit eu le tems de disputer. Il put donc jouir de la vue de presque tous les charmes de la princesse; & ne pouvant ni se contenir tout à fait, ni s'abandonner absolument à son désordre, il se contenta de l'accabler de ces caresses, que l'amour

ne

ne fait jamais avec plus de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais lentement, & ne pouvant se lasser de l'admirer & de la tenir. A peine y fut-elle, qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, ne l'étoit point assez. On ne sçauroit compter toutes les propositions qu'il lui fit, tous les écarts où il tomba; enfin jamais bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant, mal baignée, mais convaincue qu'elle étoit éperdument aimée. Le prince enfin, après bien des peines, parvint à la mettre en état de sortir du palais. Elle n'avoit jamais été coëffée plus irréguliérement que ce jour-là; mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main, & on sçait assez que quand il se trouve à une toilette, l'arrangement n'est pas de son ressort, ou qu'il n'est pas bien violent, quand il n'est pas bien mal-adroit.

CHAPITRE VI.

Suite du jour des Nôces. Essai de l'Écumoire. Colere, & refus de Saugrénutio.

LE bruit des trompettes & des clairons annonça au peuple qu'il alloit voir ses maîtres. Neadarné conduite par le prince, parut enfin. Ce qui venoit de se passer à cette toilette si pénible, lui avoit laissé une rougeur qui augmentoit sa beauté, & les desirs de Tanzaï. Le roi monta avec eux dans le même char. Le prince étoit ce jour-là magnifiquement vêtu, & sa superbe Écumoire passée en baudrier, attachée en haut par une chaîne de pierreries, & soutenue par une agraffe de même espece, relevoit infiniment sa bonne mine.

Neadarné, ainsi que tout le monde, avoit toujours été surprise du cas qu'il faisoit de cet instrument, & personne n'en sçachant la propriété, l'avoit attribué à ces fantaisies qui prennent quelquefois aux princes, qu'ils ne se soucient pas de justifier, & dont on n'ose

leur demander compte. Il n'y avoit pas un courtisan à qui cette Ecumoire n'eût paru ridicule, & qui n'eût voulu cependant en avoir de pareille ; & sans le prince, qui les défendit, bientôt on n'auroit vu que cela à la cour. Neadarné, résolue enfin de percer un mystere qui inquiétoit depuis long-tems sa curiosité, crut avoir trouvé le moment favorable pour se satisfaire. Source de ma joie, dit-elle au prince, en le regardant tendrement, ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette Ecumoire ? Princesse, lui répondit-il gravement, c'est ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette Ecumoire, reprit-elle, que peut-elle avoir de commun avec nous ? Vous en allez être instruite, répondit-il, & vos yeux seront peut-être témoins des événemens les plus singuliers. En achevant ces paroles, ils arriverent au temple. Le grand-prêtre, à la tête de tous les sacrificateurs, les y attendoit. Cet homme, qu'il est important de connoître, moins attaché au culte de sa divinité qu'à ses intérêts personnels, n'étoit parvenu à la place qu'il occupoit, qu'à force d'intrigues & de souplesse. Peu estimé, mais craint, il se servoit sou-

vent d'un pouvoir que la religion rendoit absolu, pour combattre les volontés du roi même. Il étoit encore jeune, & d'une figure agréable, qui lui avoit peut-être plus servi à la cour que toutes ses cabales. Mauvais théologien, mais séduisant auprès des femmes, remplissant mal les devoirs de son état pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'imposoit avec elles, il avoit, selon le bruit public, passé de l'appartement d'une princesse au pontificat de Chéchian. Curieux dans ses habits jusqu'à la plus excessive propreté; précieux dans ses discours, composé dans ses manieres, somptueux en équipages, délicat dans son luxe, aimant la table, asservi à toutes les passions, courtisan adroit, prêtre impérieux, bon chansonnier, conteur plaisant, on avoit de lui cent bonnes épigrammes; quant aux homélies, il les laissoit à son secrétaire. Il étoit vain, & aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes; & se piquoit, par-dessus tout, d'avoir la bouche & les dents d'une beauté singuliere. Tel étoit le personnage qui attendoit le prince.

La premiere chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre, fut de chercher

s'il ne découvriroit pas la vieille dont Barbacela lui avoit parlé. Il l'apperçut enfin qui, cachée derriere les gardes, faisoit son possible pour lui échapper ; il courut à elle. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut la nourrice de Roussa ! Il ne l'en retint pas moins ; mais croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire : C'est avec un regret sensible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter sur vous les ordres qui m'ont été prescrits : Vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, si vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc ? demanda la vieille. Au fond, c'est une bagatelle, reprit le prince : vous voyez le manche de cette Ecumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. A moi, barbare ! s'écria-t-elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut ; & puisque vous répondez si mal à mes bontés, nous allons voir. Qu'on la saisisse, ajouta-t-il. Alors la vieille, entre les mains des gardes, fut forcée de céder aux volontés du prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eût moins à craindre qu'une autre, le manche

étoit d'une grosseur si prodigieuse qu'elle ne put le regarder sans effroi. Tanzaï s'approcha, & malgré la colere de la vieille, s'apprêta à lui faire subir ce nouveau genre de supplice. Quelque dextérité qu'il employât à cette opération, quelque énorme que fût la bouche à qui il avoit affaire, il ne put si bien s'y prendre qu'il ne cassât à la vieille les deux seules dents qui lui fussent restées. La moitié des assistans rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pourquoi le prince se portoit à cette violence. Le grand-prêtre, sur tout, étoit surpris qu'il se passât à la porte du temple une chose qui lui paroissoit indécente; il en murmuroit tout haut; mais il fut bien plus scandalisé quand Zélès ayant retiré le manche, courut avec promptitude le lui porter: Allons, lui dit-il, que votre révérence se dépêche, tout dépend de sa diligence. Quoi? dit Saugrénutio. Je dis, repliqua le prince, que votre révérence doit lécher ce manche.

Lécher ce manche! dit le prêtre: moi! un pontife! vous n'avez pas espéré, sans doute, que j'accepterois cette proposition. Je vous assure que si, reprit Tanzaï; & j'ai assez compté sur

vous pour croire que vous ne désobéiriez pas quand vous sçauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémonie ; j'attendois de vous plus de complaisance. Mais parbleu, Monseigneur, reprit Saugrénutio, votre altesse n'y songe pas ; outre l'honneur que je crois intéressé à ne pas obéir, il faudroit, & n'avoir point vu la bouche d'où sort ce manche, & n'en avoir point à conserver, pour se soumettre à ce que vous exigez. D'ailleurs, si malgré la largeur de la bouche de cette vieille, le manche n'a pu y entrer sans lui casser les dents, que ne me feroit-il pas à moi qui les ai toutes ? En un mot, je n'en ferai rien. Vous le ferez, répondit le prince en colere ; mon salut y est attaché, ajouta-t-il en secouant sa terrible Ecumoire, & je ne prétends pas que votre sotte répugnance me le coûte. Jour-de Dieu ! s'écria Saugrénutio, si votre altesse m'approche, je lui perdrai le respect.

Tanzaï, pour punir ces insolentes paroles, voulut lui donner du manche sur les oreilles : mais Saugrénutio s'étant jetté au milieu des sacrificateurs, sembloit l'attendre de pied ferme. Le peuple, toujours superstitieux, prenoit

parti pour le prêtre ; la cour, toujours flatteuse, se rangeoit auprès du prince ; tout annonçoit la guerre : lorsque Tanzaï adressant la parole au peuple, lui raconta de point en point l'origine de l'Ecumoire, l'ordre qu'il avoit reçu de Barbacela de l'employer sur le grand-prêtre, comme il l'avoit fait sur la vieille, & le besoin où il se trouvoit d'obéir pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le prince eut parlé, Saugrénutio demanda audience. Il dit qu'il étoit sans exemple qu'on eût forcé un grand-prêtre, un homme vénérable par son état, à commettre une indécence de cette nature : que fidele aux devoirs de cet état même, il auroit obéi sans murmurer, si ce manche en avoit fait une partie, ou qu'il eût seulement lu quelque part, qu'aucun grand-prêtre, soit dedans, soit dehors la Chéchianée, eût léché le manche d'une Ecumoire, & sur-tout dans la situation où il s'étoit offert à ses yeux : Mais que dis-je ? léché ! ajouta-t-il : plût au ciel ! ô Chéchianiens ! qu'on ne voulût pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : ce qu'il en a coûté à cette vieille, annonce ce qu'il

m'en coûteroit, les dents & l'honneur. Ventrebleu, Chéchianiens ! je jure quand j'y pense : le prince assure que cela lui est nécessaire ; mais faut-il qu'il achete son salut de ma perte ? Non, Messieurs, je n'y consentirai jamais ; & s'il prétend m'en parler encore, dès à présent, je le charge de la malédiction du grand Singe, & je n'acheve pas son mariage.

A cette fatale menace le prince pâlit, Neadarné pleura, le roi frémit, le peuple s'étonna, Saugrénutio se calma.

Tanzaï, pressé par son amour, oublia les menaces de la Fée, ne vit que l'horreur de n'être point uni à sa princesse, & jura au grand-prêtre qu'il n'attenteroit rien contre lui. Saugrénutio alors fit ouvrir les portes du temple ; & la joie & la paix succéderent à la douleur & au trouble qui venoient de les agiter. Neadarné qui mouroit de peur que son mariage ne fût reculé, descendit de son char ; & Saugrénutio, rouge encore de colere, les conduisit devant le grand Singe, en présence de qui Tanzaï & la princesse devoient former ces nœuds charmans qui les unissoient pour jamais l'un à l'autre.

CHAPITRE VIII.

Vengeance de Concombre. Retour au Palais ; ce qu'on y apprend.

LE mariage alloit se célebrer, lorsqu'on vint avertir le prince que la vieille qu'il venoit de maltraiter, demandoit en grace, & comme un dédommagement, d'entrer dans le temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité, qu'il vouloit lui faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé.

Saugrénutio, après avoir dévotieusement encensé le Singe, commença l'hymne principal, & sans y penser ouvrit si fort la bouche, que Tanzaï, toujours occupé de son objet, crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occasion pour lui enfoncer l'Ecumoire. Dans l'enthousiasme où étoit le grand-prêtre, il y auroit réussi, si dans le moment qu'elle étoit presque sur ses levres, la vieille n'avoit éternué avec tant de force que Saugrénutio sortant de son extase, vit le mauvais tour que le prince vouloit lui jouer. Il pensa

rompre l'assemblée; mais croyant le prince assez puni de voir son dessein sans effet, il résolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc, tout haut & sans altération apparente, les paroles sacrées. La vieille pendant ce tems avoit proféré à voix basse quelques mots barbares. Saugrénutio eut à peine fini, que s'élançant légérement en l'air, elle cracha au visage du prince & de Neadarné. Souviens-toi, dit elle à Tanzaï, de ton Ecumoire, & gémis à jamais de la vengeance de la Fée Concombre. A ces mots elle se perdit aux yeux des spectateurs. Tous s'épouvanterent de ce prodige; Neadarné pensa s'en évanouir; mais le prince soutint, en assez mauvais physicien, que la vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien que de commun: que quant à ce qu'elle avoit dit de la vengeance, il n'y avoit pas à s'en effrayer, puisque ni la princesse, ni lui n'en portoient pas encore des marques.

On feignit d'être persuadé; mais le roi lui-même étoit consterné, moins encore des menaces de Concombre, que de ce que le grand Singe n'avoit cessé de se mordre la queue & de se gratter

la fesse gauche pendant tout le tems qu'on avoit été à l'autel.

On sortit du temple. Le premier soin du prince fut d'envoyer à l'appartement de Roussa pour sçavoir si la vieille n'y seroit pas retournée : il apprit que d'abord qu'elle avoit disparu dans le temple on l'avoit vue arriver chez Roussa dans un char traîné par deux limaçons ; que cet équipage, qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante, s'étant abattu sur le logement de cette princesse, la vieille l'avoit enlevée, & qu'elles avoient disparu toutes deux.

Cette fuite chagrina le roi, qui s'étoit flatté de retenir la magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jetté sur les deux époux. Il dissimula cependant ce qu'il en pensoit, craignant que de si tristes conjectures n'achevassent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzaï, tout rempli de son amour, partageoit peu les inquiétudes de son pere. Il regardoit sans cesse sa chere Neadarné, avec ces transports pressans que donne l'impatience d'être heureux. La princesse, dans un modeste silence, l'écoutoit avec distraction, & paroissoit s'occuper de choses importantes. Mais,

princesse, lui demanda-t-il enfin, quelles sont les idées qui vous rendent si rêveuse? Je ne sçais, reprit-elle, si je devrois vous les dire. Seroit-il vrai, repliqua-t-il, que, comme je le crains, vous ne vous fussiez donnée à moi qu'avec répugnance? Ah! s'écria-t-il, en lui baisant tendrement la main, rassurez moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours. Hélas! quand vous cessez de m'en assurer, je cesse de le croire. Découvrez-moi du moins ce qu'à présent vous pensez. Il seroit, reprit-elle, difficile de vous en instruire. Je desire, ajouta-t-elle en rougissant, plus que je ne pense. Ma pudeur inquiete de vos mouvemens veut se révolter contre eux, & pour finir ce combat, je voudrois que les dieux accourcissent cette journée. Vous parlez, & j'admire. Je vous regarde, & je soupire. Vous me touchez, & mon cœur se trouble. Ce baiser que vous venez d'imprimer sur ma main, a pénétré jusqu'à mon ame. Quand la violence de vos desirs vous fait approcher votre bouche de la mienne, mon cœur tout entier y vole, un doux frémissement s'empare de mes sens, & les confond. Ah prince! ah seul délice de ma vie! s'il est de plus grandes

voluptés, comment les soutient-on sans mourir ? S'il en est ! reine de mon ame ! s'écria-t-il, ne le devinez-vous pas à vos desirs ? ne le trouvez-vous pas dans les miens ?

Il est difficile de sçavoir comment cette conversation auroit fini, si l'on n'étoit venu avertir que le festin étoit prêt. Tanzaï, qui auroit mieux aimé entendre sonner minuit que le dîner, s'y rendit cependant avec quelque sorte d'espérance de convertir le grand-prêtre. Il devoit se trouver au repas ; & quoique dans les conjectures présentes il se crût mal à la cour, il pensa, en habile politique, qu'il lui convenoit de dissimuler ses ressentimens. Le prince qui avoit résolu de le gagner par la douceur, s'il étoit possible, le rencontrant dans le salon, lui demanda amicalement, si par son opiniâtreté il vouloit causer le malheur de sa vie. Prince, lui répondit Saugrénutio, je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : Outre l'indécence dont cela seroit, le manche de cette Ecumoire est d'une grosseur qui ne me permettra jamais d'obéir. Voilà donc, repartit le prince, voilà les effets de ce zele que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi ! Sujet perfide !...

Point d'injures, repartit le prêtre, il n'en sera ni plus, ni moins. Mon respect pour vous est profond, mon attachement sincere, mes intentions pures : mais je n'ai pas juré d'être la victime des unes ni des autres ; & quand j'ai promis d'obéir, il ne s'agissoit point d'Écumoir. Vous obéirez pourtant, traître que vous êtes ! s'écria Tanzaï, enflammé de colere. Vous obéirez, ajouta-t-il, en le saisissant par le bras. Corbieu ! Monseigneur, je n'en ferai rien, s'écria Saugrénutio, & la violence sera ici aussi inutile que la priere. Malgré les efforts de Saugrénutio, le prince qui étoit vigoureux, lui avoit déja porté ce manche fatal près de la bouche, lorsque le roi accourant au bruit, remontra à son fils que la Fée lui avoit défendu d'user de violence, & que celle qu'il faisoit au grand-prêtre le rendroit odieux, sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en prit à Saugrénutio, que le roi fût venu ; le prince le laissa, & lui jura de n'y plus penser. Saugrénutio rassuré, se mit à table, bénit les plats, & la joie commença à naître dans tous les cœurs. Tanzaï, qui n'avoit point perdu son dessein de vue, sûr de l'exécuter si Saugrénutio vouloit boire au point, ainsi

qui lui arrivoit souvent, de s'endormir à table, avoit soin de lui faire verser plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pû prendre. Cette précaution lui fut inutile. Saugrénutio mangea, chanta, but, parla, & ne s'enivra pas. Le festin finit enfin; le reste du jour s'écoula dans les plaisirs dont les nôces des princes sont accompagnées. Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzaï! combien de fois ne souhaita t-il pas qu'ils finissent! Que la comédie, quoiqu'elle fût de lui, lui parut longue! Que ce fut avec regret qu'il se vit contraint d'assister au souper! Neadarné, qu'il regardoit sans cesse, partageoit son impatience. Le roi, étourdiment, proposa à son fils d'aller au bal; mais Tanzaï, que tout chagrinoit, prit la princesse par la main, donna le bon soir à Céphaès, & se retira dans son appartement

TANZAI

ET

NÉADARNÉ.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE IX.

Nuit des Nôces.

SINGE lumineux ! pere de la Nature ! Œil vivifiant du monde ! Soleil ! retarde un peu ton retour, & que, s'il se peut encore, tes rayons divins éclairent les plaisirs de notre Prince ! Après cette exclamation de l'auteur Chéchianien, que j'ai peut-être copiée mal-à-propos, il répete, ainsi que le lecteur l'a pu voir dans le

précédent chapitre, que le prince emmena Neadarné. Il la déshabilla, à ce que dit l'hiſtoire, plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin. La princeſſe interdite & confuſe, n'oſoit preſque le regarder. Les tranſports de Tanzaï l'étonnoient. Quelquefois elle vouloit les contraindre, mais le devoir s'oppoſoit à ſa réſiſtance; & l'amour plus fort, & plus doux encore, aidoit à ſa facilité, & nuiſoit à ſa pudeur. Tanzaï parvint enfin à la mettre ſur la couche nuptiale. Bientôt il vola auprès d'elle, il dévora des yeux toutes les beautés que l'hymen lui ſoumettoit. Ce qu'il voyoit il le baiſoit; ce qu'il avoit baiſé il le revoyoit encore; ſes mains inquietes s'égaroient par-tout. Neadarné ſentit bientôt ſuccéder à ſa pudeur un ſentiment inconnu qui remplit toute ſon ame: elle ſoupira, & cédant à la douce émotion que Tanzaï faiſoit naître, le baiſer le plus tendre déclara enfin ſes tranſports. Déjà les paroles les plus flatteuſes voloient, le bruit des ſoupirs ſe répétoit dans la chambre; déjà Tanzaï ſe croyoit au comble de ſes vœux, lorſqu'avec les mêmes deſirs il ne ſe ſentit plus la même puiſſance. En vain, étonné d'un accident ſi peu pré-

vu, il serra la princesse dans ses bras; en vain, dans les plus tendres caresses il chercha un remede à son malheur, tout irritoit son ardeur, mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la princesse. Surpris & confus de l'état où il se trouvoit, il se retira d'auprès de Neadarné, comptant que cet anéantissement se dissiperoit, & qu'elle aideroit elle-même à le détruire.

Mais quel fut son étonnement, quand implorant le secours d'une main si chere, il vit que ce seroit inutilement qu'il voudroit l'employer! Il ne s'offroit plus à ses yeux d'objet sur qui pussent tomber les bontés de sa princesse. Il connut enfin la conséquence de sa perte, & moins elle étoit ordinaire, plus il la jugea irréparable. O Singe! ô juste Singe! s'écria-t-il, ô ma princesse! ô jour exécrable! ô abominable prêtre! Quel est donc ce désespoir? dit la princesse: qui le cause? n'y puis-je prendre part? Ah! dit Tanzaï, mon malheur ne vous regarde que trop, je serois trop heureux qu'il n'intéressât que moi. C'est trop long-tems me le cacher, reprit elle. Voyez donc, dit le prince, & jugez vous-même, si mes plaintes ne sont pas fondées sur le plus inouï & le plus cruel

des accidens. La princesse alors le considérant avec attention, ne laissa point, quoiqu'elle ne sçût pas, à ce qu'elle disoit, en quel état il devoit être, d'être fort surprise de celui où elle le voyoit. Oh mon prince! dit-elle en l'embrassant tendrement. Epargnez-moi, lui dit-il, des caresses qui redoublent mon infortune; ou plutôt, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras; venez; vous seule pouvez me rendre ma premiere forme. Ah! si je ne la trouve pas avec vous, je suis perdu à jamais! En achevant ces paroles, il la remit sur la couche nuptiale, & sentant subsister ses desirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation des appas qui le faisoient soupirer de rage. Enfin, outré de fureur & de lassitude, il prit le parti de se recoucher auprès d'elle, autant embarrassé de ce qu'il feroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.

CHAPITRE X.

Suite de la Nuit des nôces. Tour que joue l'Écumoire à Tanzaï.

ENFIN, dit Neadarné au prince, ne me découvrirez-vous jamais la cause de tout ce que je vois? Ne me direz-vous pas quel est ce changement de forme qui vous coûte tant de regrets? Au nom de vous-même, cher prince, contentez ma curiosité. Je vais vous satisfaire, dit Tanzaï. Sans le vouloir, vous ajoutez à mes malheurs, & le désespoir de les essuyer avec vous me les rend encore moins supportables; vous que j'adore; vous, l'objet de mes plus tendres vœux; vous, enfin, dont les attraits devoient me répondre d'un sort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais, lui dit Neadarné, ce malheur n'est-il arrivé qu'à vous? Il est arrivé, reprit-il, qu'en pareille occasion d'autres que moi ont éprouvé une langueur qui détruisoit leurs plaisirs: mais cet anéantissement, causé d'ordinaire par

trop d'amour ne dure pas ; il est du moins susceptible de secours, il se répare par l'amour même ; & votre compassion ne peut rien ici ; votre tendresse, la mienne, tout m'est inutile, apprenez quelle est mon infortune.

Alors, il lui raconta briévement les menaces de Barbacela, le don de l'Écumoire, l'usage qu'il en devoit faire, & la fureur où il étoit contre Saugrénutio, qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit.

Jamais, ajouta-t-il, je ne me serois douté qu'une journée aussi glorieuse pour moi fût le commencement de mes malheurs, & se terminât d'une façon si cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, est le plus honteux pour moi depuis que je respire. Sans me vanter (peut-être se vantoit-il) je suis de tous les hommes celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doué d'une façon si surprenante, que ce qui m'étonne le plus, est que ce présent devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait disparu sans que j'en aie rien senti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent. Eh quoi! lui dit Nea-

darné en l'embrassant, pensez vous que cet accident diminue l'amour que j'ai pour vous ? Non, prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le ciel. Vos desirs satisfaits, vous m'auriez peut-être moins aimée ; sans doute, c'est un moyen qu'il m'offre pour vous conserver toujours. Il m'auroit été plus doux de satisfaire votre passion : mais l'aurois-je pu sans risquer de la voir s'éteindre ? & quoi de plus flatteur pour moi que de vous voir aimer toujours ? Est-il pour des cœurs délicats une plus grande satisfaction : Que sont, sans l'amour, ces plaisirs que vous regrettez tant ? Non, cher prince, il n'en est pas qui vaille celui que je prends à vous dire que je vous aime. D'ailleurs, qu'avons-nous perdu ? ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver, que j'éprouve même encore auprès de vous, ne dépendent point de ce que vous n'avez plus. N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser ? vous-même, ne me rendez-vous pas mes caresses ? Ne vous exagerez-vous pas votre perte ? Ah Neadarné ! s'écria douloureusement le prince, que vous tiendriez un langage bien différent, si vous connoissiez de réputation seulement, ce

dont je déplore la perte ! Soit, reprit-elle, je veux que vous soyez justement affligé, je veux tout y perdre ; mais notre union n'en sera pas altérée.

Je le crois, répondit-il : mais pensez-vous qu'elle eût perdu de sa vivacité, si je fusse resté ce que j'étois ? Prince, lui dit-elle encore, au milieu de cet embarras, les dieux m'inspirent une pensée salutaire. La Fée, en vous donnant l'Écumoire, a sans doute eu ses raisons : un présent de cette nature seroit trop ridicule, si elle ne lui avoit pas attaché une vertu particuliere. Ce qui vous arrive, est l'effet de la colere de l'infernale Conçombre. Je suis sûre que l'Ecumoire, convenablement appliquée, détruiroit l'enchantement.

Puissent les dieux, s'écria Tanzaï, vous payer de ce conseil ! que vous êtes heureuse d'avoir dans une si grande calamité l'esprit aussi présent ! Il courut alors avec empressement détacher l'Ecumoire ; & se frottant de toute sa force, il demanda à la princesse si rien ne s'offroit à ses regards. Dans l'instant qu'elle lui répondoit non, le prince voulant continuer le frottement, trouva l'Ecumoire immobile ; elle s'étoit incrustée dans sa peau, & nuls efforts

efforts ne purent l'en arracher. De sorte qu'après des douleurs excessives, il fut contraint de la laisser, fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit, supposé qu'elle lui restât. Le jour vint enfin. Neadarné, accablée de fatigue, se laissa aller au sommeil, en exhortant le prince à en faire autant. Ses aventures l'occupoient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil; & il employa le reste de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus, étoit la façon dont il pourroit porter cette Ecumoire sans devenir la risée de toute la cour. Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment, mais toutes ses forces réunies ne purent jamais la faire pencher. Si à force il l'approchoit de lui, elle lui couvroit entiérement le visage; ce qui lui étoit d'une incommodité insupportable. En se perdant dans ces désagréables idées, il s'endormit. La douleur & l'accablement lui procurerent un sommeil si long, que Neadarné éveillée avant lui, eut tout le tems de contempler le funeste présent de Barbacela. Tanzaï, après avoir essayé différentes postures, s'étoit enfin couché sur le dos, & peu s'en falloit que dans cette situation l'E-

cumoire ne touchât à l'impériale. Elle étoit abymée dans les idées que cette vue lui donnoit, & doutoit en elle-même si ce que le prince avoit perdu, valoit, quoi qu'il en dît, ce qu'il venoit d'acquérir.

CHAPITRE XI.

Evénemens peu intéressans. Conseil rassemblé; à quoi il sert.

IL y avoit déjà long-tems que le prince dormoit, lorsque le roi, inquiet du succès de cette nuit, entra dans l'appartement, suivi de son capitaine des gardes, & de la plus grande partie de la cour. Il se mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le prince, & s'applaudissant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il badina assez fortement sur la nuit qu'avoit dû passer la princesse. Les courtisans stupéfaits de l'énormité de la chose, firent entre eux des plaisanteries plus convenables sur ce que devoit être Neadarné après une pareille épreuve. Tous enfin ne pouvoient concevoir comment

le prince avoit pu cacher si long-tems la majesté de ce qu'ils voyoient. Le roi, revenu de sa premiere joie, ne trouvant pas naturel que son fils fût dans cette situation, alloit l'éveiller pour s'instruire plus à fond de la chose, lorsque Neadarné dérangea le pavillon, & fit voir, au grand étonnement de tout le monde, l'Ecumoire jusques à sa racine. Singe cruel! que vois-je! s'écria Céphaès. Le prince, réveillé à cette exclamation, fut désespéré d'avoir toute la cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu cacher à toute la terre; mais, se servant habillement de son esprit dans une si fâcheuse occasion, il dit à son pere que depuis une heure, Neadarné badinant avec lui sur l'Ecumoire, l'avoit défié de la faire tenir dans l'équilibre où on la voyoit; & que sur le champ il l'avoit convaincue que la chose étoit possible; & que s'étant après laissé aller au sommeil, l'équilibre, sans qu'il sût comment, avoit subsisté. Les courtisans firent semblant de donner dans cette raison, tout impertinente qu'elle étoit, & chacun se retira pour laisser à la princesse le tems de sortir du lit. Le prince seul avec son pere, lui découvrit tous les

maux qu'il avoit soufferts, & finit par la-peine où il étoit de porter l'Écumoire sans que personne s'en apperçût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, proposa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres, & convint enfin que le cas étoit embarrassant. Tanzaï pensa que l'Écumoire pouvoit se limer : mais ni lime, ni tout ce qu'on put employer, ne l'entama. Le roi ne sçachant plus qu'imaginer, dit qu'il alloit au conseil, & laissa les deux époux ensemble. Le conseil assemblé, le roi lui exposa ce qui étoit arrivé au prince. Cette nouvelle ne surprit personne. L'equilibre n'avoit pas aussi bien pris, que le prince l'avoit cru; & le peuple, pour le coup, avoit réduit la chose au simple : non qu'il sût absolument ce dont il étoit question, mais un bruit sourd couroit dans la ville. On disoit que le prince avoit une Écumoire attachée où Neadarné avoit dû croire trouver moins, & mieux. D'autres, mais on ne se le disoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en Écumoire, qu'on l'avoit vu se promener sur la terrasse de son appartement, & qu'un officier du palais lui avoit longtems parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que fût cette rumeur, elle avoit cependant pris force dans l'esprit du peuple, qui, sot pour le moins autant que crédule, n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui est le moins vraisemblable. Le conseil, après avoir instruit le roi de tous ces bruits, donna ses idées sur l'accident de Tanzaï. L'un dit qu'il falloit inventer une habillement qui cachât cette difformité; l'autre, qu'il falloit plier l'Ecumoire; un troisieme dit qu'il falloit même la limer; & l'avis de Saugrénutio fut, qu'il falloit consulter le Singe. Eh morbleu! s'écria alors le roi, je sçavois tout cela par cœur; tâchez de me dire quelque chose que je n'aie point pensé. La prévoyance de votre majesté est si grande que... Maugrebleu du conseil, dit le roi en colere, je n'en ai vu de ma vie un si butor! Mais que faire dans cette extrêmité? Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. La colere du roi étoit montée au plus haut point, lorsqu'un des conseillers, jadis habile chirurgien, dit qu'il enleveroit l'Ecumoire à la pointe du ciseau. Qu'en faisant d'abord une incision autour, & creusant après par-delà le *scrotum*, il étoit sûr de son affaire. Que le prin-

ce, à la vérité, pourroit n'en pas revenir, mais que cela feroit toujours une parfaitement belle opération. La premiere idée du roi fut d'envoyer au fupplice cet impertinent, & il alloit prendre là deffus l'avis du confeil, qui l'auroit fait pendre par complaifance, lorfque Saugrénutio infiftant fortement fur le Singe, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le prince en état, que de le faire expliquer fur fa deftinée. Le confeil ne fçachant que dire, opina comme lui, & fe fépara. Le roi retourna auprès de fon fils, & Saugrénutio alla au temple préparer fon Singe à rendre l'oracle.

CHAPITRE XII.

Oracle du Singe. Départ du prince.

LES malheurs du prince vengoient trop bien Saugrénutio, pour qu'il y prît une part bien fincere. Maître de dicter les oracles que le Singe rendoit, ou de les interpréter du moins à fa fantaifie, il réfolut de fe fervir de l'occafion qui lui étoit offerte. Cette réfo-

lution n'étoit rien moins que charitable ; mais Saugrénutio étoit offensé à la face de tout un peuple, on lui avoit fait un affront cruel ; & pour en tirer vengeance avec moins de remords, il avoit mis le Singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui poursuivoit le prince, c'étoit la divinité même qui devoit s'armer : cette divinité, qui tranquille, & respectée dans son temple, s'inquiétoit peu dans le fond des chagrins qu'on faisoit essuyer à son prêtre. Saugrénutio étoit déja entré dans le sanctuaire, fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'oracle, lorsque la Fée Concombre lui apparut. Je partage, lui dit-elle, ton ressentiment : nous avons tous deux la même injure à venger. Sors d'inquiétude, je dicterai moi-même l'oracle. Sois sûr de ma protection, je te vengerai, te dis-je. Saugrénutio, tout dévôt qu'il étoit, remercia affectueusement Concombre, & il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur, lorsque le roi entra. Il se mit alors à encenser le Singe, & quand il lui demanda tout haut ce que le prince devoit faire, Concombre, invisible à tous les yeux, prononça très-intel-

ligiblement, par l'organe du Singe, ces paroles :

Qu'il aille : Qu'il parcoure :
Qu'il couche : Qu'il revienne.

Le roi fit de vains efforts pour dévoiler cette énigme, & moins instruit qu'auparavant, courut la porter au prince, qui toujours occupé de son désenchantement, fatiguoit en vain Neadarné. Que veut dire cet oracle ? dit Tanzaï, après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop, s'écria la tendre Neadarné : Plût aux Dieux cruels qu'il fût aussi obscur pour moi, que pour vous ! Eh de quoi vous allarmez-vous, princesse ? reprit Tanzaï. D'abord, dit elle, l'oracle veut que vous me quittiez, & ce n'est pas le seul malheur que ma tendresse me fasse craindre. Vous devez coucher en chemin... Ah ! dans l'état où je suis, s'écria le prince, devez-vous avoir cette inquiétude ? Vous pleurez, lorsque le destin m'offre un moyen de terminer nos malheurs ; vous craignez que je ne vous manque de foi ? pensez-vous, quand on me destineroit la déesse même de la beauté, que je puisse vous oublier ; que ce fut l'a-

mour qui me conduisit dans ses bras; que votre image ne m'y fût pas toujours présente; que sans cette charmante idée je puisse venir à bout de ma guérison.» Neadarné pleuroit, & ne répondoit rien. Le prince, quoique touché de ses pleurs, donna ses ordres pour son départ; & après les plus tendres embrassemens, des assurances d'une fidélité entiere, & du retour le plus prompt, il sortit du palais seul & à cheval, non sans avoir été fort embarrassé de son Ecumoire, qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de son coursier. Il pria encore son pere, avant de partir, de faire assembler les états & les sacrificateurs, pour condamner Saugrénutio à l'Ecumoire, en cas qu'il en fût débarrassé.

CHAPITRE XIII.

Aventure miraculeuse de la Fée au Chauderon.

LE prince avoit déjà parcouru trois ou quatre royaumes, fort inquiet du tems & du lieu où se termineroit sa

course, lorsque passant dans une forêt fort sombre, il vit une bonne femme occupée à faire bouillir dans un chauderon des herbes qui jettoient une écume extrêmement épaisse, & qui l'incommodoit d'autant plus, qu'elle n'avoit rien pour la chasser. Le prince fut touché de la peine qu'elle se donnoit : Vous me paroissez, lui dit-il, vous fatiguer beaucoup. Seigneur, répondit-elle, je ne suis embarrassée que parce que je n'ai point d'Ecumoire. Nous ne nous ressemblons pas dans nos peines, reprit-il; car si je suis embarrassé, c'est parce que j'en ai une. Ah, généreux inconnu ! s'écria la vieille, voudriez-vous me la livrer ? il n'y a rien que je n'en donnasse. Je ne serois pas fâché, repartit le prince, de vous rendre ce service; mais elle me tient de façon, que je doute que je pusse m'en défaire. Cependant je puis écumer cette chaudiere, puisqu'il vous importe si fort qu'elle le soit. Il descendit alors de son cheval, après avoir prié la bonne femme de s'écarter, soit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Ecumoire, soit qu'il fût naturellement modeste.

La vieille s'écarta donc, & le prince se mit à écumer de toutes ses forces,

en conduiſant l'inſtrument avec ſes mains. Mais à peine l'eut-il fait une minute, que l'Ecumoire ſe détacha. Tanzaï, à cette vue, pouſſa un cri de ſurpriſe & de joie ; & la vieille s'étant rapprochée, il alloit lui conter ſon hiſtoire, lorſque l'interrompant : Prince, lui dit-elle, je vous connois ; je ſçavois que vous deviez paſſer en ces lieux, & que nous nous y rendrions un ſervice réciproque. Je ſuis une Fée ; & pour donner à ces herbes la vertu qui leur eſt néceſſaire, j'avois beſoin de l'Ecumoire enchantée dont Barbacela vous a fait préſent. Je ne vous ai pas été inutile ; j'eſpere vous aider encore ; vous allez dans l'iſle des Couſins... Vous me tirez d'une grande peine ; je vous avouerai que je marchois ſans ſçavoir où j'allois. Et comment arriverai-je dans cette iſle ? Il m'eſt défendu de vous en inſtruire, reprit-elle. Autre embarras ! répondit-il ; penſez-vous que je fiſſe mal de m'en retourner ? Franchement, tout ceci commence à m'ennuyer. Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire ?... L'oracle du Singe ne vous en inſtruit-il pas aſſez ? Vous allez en bonne fortune. En bonne fortune dans l'iſle des Couſins ! s'écria-t-il ; &

dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la beauté qui y habite ? Sans vous en inquiéter plus, songez, dit-elle en riant, à ne pas manquer de courage. Vous me donnez, répondit-il, mauvaise opinion de ma conquête, & toute femme avec qui l'on a besoin de courage, n'est pas celle qui l'excite le plus. Mais quels sont donc ces importans services que vous me rendez ?.. Vous m'avez, à la vérité, débarrassé de mon Ecumoire, mais je n'en suis pas pour cela plus avancé : que voulez-vous qu'on fasse de moi dans l'état où je suis ? Pour peu que vous prissiez intérêt à la dame qui me fait voyager depuis si long-tems, vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'est impossible, repartit la Fée ; la dame qui vous aime, a seule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque. Cependant, comme la timidité pourroit nuire à votre guérison, & qu'il est important qu'elle n'ait rien à vous reprocher, je vais vous donner un flacon de cette eau : vous verrez que c'est avec raison que nous l'appellons l'eau de santé. Avant de vous mettre au lit, la nuit de votre désenchantement, ne manquez pas de boire tout ce

que je vais vous en donner. En ce cas, reprit le prince, vous pourriez étendre plus loin votre générosité : ce n'est pas que je croie avoir ordinairement grand besoin de cette eau de santé, mais en cas que cela arrivât, je ne serois pas fâché d'en avoir une plus ample provision. Je vous entends, & vous exauce, reprit la Fée : à votre retour à Chéchian, vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu, le premier Cousin sellé & bridé qui s'offrira à vos regards, vous conduira où vous devez aller.

Alors elle disparut, & le prince, après avoir serré son flacon, & rattaché son Ecumoire, remonta sur son coursier, moins occupé de sa guérison prochaine, que de la façon dont elle lui seroit procurée.

CHAPITRE XIV.

Arrivée du prince dans l'Isle des Cousins.

A PEINE Tanzaï avoit-il fait quelques lieues, qu'il rencontra le Cousin qui devoit le voiturer. Il étoit trois fois

gros comme son cheval, il pensa mourir de peur à l'aspect de cette énorme bête; cependant il se remit; & descendant promptement, il s'abandonna avec toute l'intrépidité d'un héros à la bonne foi de l'animal, qui ne le sentit pas plutôt sur lui, qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint, que le prince n'étoit pas encore au bout de son voyage. Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas, lorsque le Cousin s'abattit dans une isle où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir sourd. Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'isle des Cousins, & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant, il se laissa mener par son conducteur jusques à un palais superbe.

Beaucoup de Cousins richement vêtus vinrent le recevoir à la porte, beaucoup d'autres jouoient de toutes sortes d'instrumens. On sçait que les Cousins ont naturellement la voix harmonieuse: ceux d'entre eux qui sçavoient la musique, se mirent à chanter les louanges du prince, & formerent le plus singulier concert qu'on puisse jamais entendre. Tanzaï, déjà rassuré par cette obligeante reception, fut conduit dans des appartemens superbes, où des chouettes mises très-galamment, vin-

rent lui faire la révérence. Une d'elles, après les premieres cérémonies, lui demanda avec une voix touchante s'il ne vouloit pas entrer au bain ? Etourdi de la nouveauté de l'aventure, il fit signe de la tête qu'il le vouloit bien. Les chouettes s'avancerent alors pour le déshabiller. Mesdames, leur dit-il, il me paroît peu séant que vous vouliez vous donner ce soin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre sans doute, reprit la cameriere, mais nous savons que vous ne pouvez pas alarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles, & n'ayant rien de bon à y répondre, se mit au bain, se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut-être apporté s'il eût eu de quoi en prendre. Voilà, seigneur, lui dit la railleuse chouette, une bien louable modestie; mais elle ne me surprend pas de vous: de tous les hommes, vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi, dit Tanzaï en colere, cette rareté que vous vantez tant, cesseroit moins pour vous que pour qui que ce put être. Prince, repliqua-t-elle, cette réponse est peu polie. Eh corbieu! dit-il, depuis deux heures vous me tenez de mauvais discours. Ecoutez, n'ajoutez rien à ma

mauvaise humeur, je ne suis point accoutumé à respecter des hiboux. La Chouette enfin craignant d'aigrir trop le prince, se tut, & Tanzaï sortit du bain, parfumé comme un homme que l'on réserve aux plus douces aventures. A présent, dit-il à la chouette, contentez, de grace, ma curiosité. A qui dois-je ici des soins ? A qui appartient ce palais ? Que veulent dire ces singularités ? Des chouettes parlantes, des Cousins armés, que me veut-on ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous-même êtes-vous si extraordinairement parée ? Suis-je, répondit l'oiseau, la premiere chouette que vous ayez vue avec des ajustemens ? Mais sans vous inquiéter de tout ceci, formez-vous les plus douces idées, & par une réception aussi brillante, jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agrémens de celle qui vous aime vont de pair avec sa puissance. Imaginez ce que les cieux ont formé de plus beau, & vous serez loin encore des appas qu'on veut bien vous soumettre. Je ne vous dis rien de plus, vous jugerez du reste par vos yeux. La beauté qui vous est destinée paroîtra cette nuit à vos regards; elle seule peut vous remettre dans un état qui vous étoit bien

cher apparemment, puisque vous supportez avec tant d'impatience qu'on badine avec vous sur sa perte.

Tanzaï, à qui les discours de la Fée au Chaudron n'avoient pas promis un bonheur si parfait, sentit ses inquiétudes s'adoucir par les plaisirs que lui annonçoit la chouette; il crut enfin qu'une divinité brillante lui accordoit l'honneur de sa couche; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une déesse s'abaissoit moins en descendant jusques à un prince, que quantité de femmes titrées à qui l'amour & l'extravagance font faire tous les jours des pas plus choquans. Cette nuit qu'il alloit passer lui paroissoit si charmante, qu'il en oublioit presque celle où la tendre Neadarné lui prodiguant tous ses charmes, l'avoit trouvé si incapable d'en profiter. Il se flattoit même que sa princesse, qui étoit ce que les dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient se trouver en proie à ses desirs: son amour pour elle en diminua, & s'il se sentit quelques transports, ils furent tous pour la déesse. Aveuglement ordinaire des amans! qui sacrifient souvent à l'idée qu'ils se forment d'une conquête nouvelle la maîtresse dont ils

connoiſſent le plus le cœur & les charmes.

La chouette voyant rêver Tanzaï : Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une aventure auſſi flatteuſe vous fait naître : mais prenez un air plus gai, votre maîtreſſe hait mortellement les gens taciturnes ; & je ſçais plus de mille amans qui, par ce défaut, ont perdu ſes bonnes graces. Mille amans ! s'écria Tanzaï, c'eſt une façon de parler. Non aſſurément, reprit la chouette, je n'exagere pas ; deux mille vous ont précédé, deux mille & plus vous ſuivront ; & ce grand nombre d'adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la déeſſe. Et ſa bonté, ajouta-t-il. A ce que je vois, reprit la chouette, vous aimez les conquêtes neuves ; je vous conſeille cependant de n'être pas ſi délicat dans le monde, vous courriez riſque d'y demeurer oiſif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner, & du ſoin qu'on prend pour quelqu'un qui, puiſqu'il faut parler franchement, pourroit bien ne le pas juſticier... Je vous ai déjà dit, Mademoiſelle, que votre air d'aigreur & vos mauvaiſes plaiſanteries me déplaiſoient ; finiſſez, ou je vous quitte.

Il y a apparence que la chouette, qui faiſoit la précieuſe & le bel-eſprit, ne s'en ſeroit pas tenue là ſi le Couſin, maître-d'hôtel, ne fût venu annoncer qu'on avoit ſervi. Le prince ſe mit ſeul à table; on imaginera facilement le goût & la magnificence du repas: l'Amour l'avoit ordonné. Tanzaï, qui n'avoit jamais appliqué ſa morale à corriger ſa gourmandiſe, mangea beaucoup, cauſa de tems en tems avec la chouette, quoique dans le fond elle lui déplût. Le feſtin finit enfin, & le prince le termina par ſon eau de ſanté. La chouette ſe mit à rire déſagréablement. Prince, lui dit-elle, vous avez beſoin de précaution; & cette liqueur eſt ſans doute un préſervatif contre vos accidens ordinaires. Quoi qu'il en ſoit, reprit-il, & quelle que fut ſa vertu, elle échoueroit ſans doute contre une phyſionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle, reprit la chouette, mais vous aurez peut-être en votre vie des occaſions où vous ſouhaiterez d'en trouver une pareille. Vous ne vous êtes pas bien vue, répondit Tanzaï, ou vous avez un ridicule amour-propre.

CHAPITRE XV.

Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.

ON vint en cet instant dire au prince que sa déité seroit bientôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle ; la curiosité, un sentiment encore plus vif le troublerent, & il se laissa déshabiller par les chouettes sans proférer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robe de chambre, elles le conduisirent dans un appartement superbe, où les parfums qui brûloient dans des cassolettes d'or, embaumoient l'air, & faisoient respirer les odeurs les plus voluptueuses. Plein d'inquiétude & de desirs, après avoir traversé cinq ou six grandes pieces, il parvint enfin dans la chambre où la déesse étoit couchée. Un lit brodé des pierres les plus précieuses, soutenu par des colonnes de rubis, renfermoit cet objet miraculeux. Le prince, quoiqu'ébloui & arrêté d'abord par un spectacle si brillant, ne laissa pas de chercher des yeux ce chef-

d'œuvre ſi vanté. Il voyoit de loin quelque choſe qui ſe remuoit dans le lit; mais c'étoit une figure ſi informe qu'il ne douta pas que ce qu'il voyoit ne fût la guenon de la divinité. Il approcha, & la chouette ſe retira après lui avoir donné le bon ſoir. Tanzaï conſumé de deſirs, mais retenu par ſa timidité, reſtoit à la place où la chouette l'avoit laiſſé. Venez, prince, lui dit-on, & ne perdez aucun de ces momens précieux que l'amour vous donne. Il obéit, & ſe jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut, on ſe retourna; & ſa ſurpriſe ne fut pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans, les dentelles, il reconnut la Fée Concombre. C'étoit elle en effet qui, pour le recevoir décemment, avoit orné ſes oreilles de chouette des plus belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond mâronné, garni par-tout de fleurs & d'aigrettes; & quoiqu'elle fut coëffée en arriere, elle avoit mis pardeſſus cette parure, pour ſe donner un air plus touchant, une petite coëffe blanche mouchetée de couleur de roſe, avec un déſeſpoir de même couleur, galamment noué ſous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule étoit une

ſorte de viſage où l'on diſtinguoit des yeux éraillés, rouges & éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme, & couvert de verrues, alloit ſe perdre tendrement dans une bouche, lâche & enfoncée, qui laiſſoit pendre des levres violettes, & préſentoit aux yeux une mâchoire dégarnie qui, par laps de tems, avoit même perdu ſon coloris naturel. Ses joues pendantes répoſoient mollement ſur ſon oreiller. Une quantité innombrable de mouches & d'aſſaſſins de différentes eſpeces couvroit une peau noire & tachetée, dont les rides & la lividité perçoient au travers de la pommade huileuſe qui les déguiſoit. Un eſclavage de diamans & de perles à gros glands lui deſcendoit ſur la gorge. Ses tetons, aſſez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi, ſortoient d'un corſet garni de dentelles friſées, & qui étoient noués en trois endroits avec de la nompareille couleur de roſe.

Tanzaï, interdit à cet aſpect, auroit fui ſi la frayeur qu'elle lui inſpiroit lui en avoit laiſſé la force. Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur inſupportable, qui, malgré les parfums dont la Fée s'étoit fait oindre, rempliſſoit toute la chambre. Ciel! diſoit-il en lui-même,

voilà donc l'objet qu'on me destine ? ô Néadarné ! c'est donc ce que la nature a formé de plus hideux qui vous a balancée, que dis-je ? qui vous a anéantie dans mon cœur ! Juste Singe ! quelle bonne fortune ! Si le prince avoit voyagé, il auroit sçu, que celles dont nos petits-maîtres sont si fiers, ressemblent souvent à la sienne.

Il n'étoit revenu ni de son dégoût, ni de sa terreur, lorsqu'une voix rauque & cassée, sortant de cet effroyable squelette, lui adressa ces douces paroles : Vous voyez, prince, ce que je fais pour vous, & quel est l'excès de ma bonté : Vous n'auriez pas dû croire, après l'affront sanglant que vous m'avez fait, après la vengeance dont il a été suivi, que mes ressentimens se terminassent à vous admettre dans mon lit. La même main qui a causé vos larmes se présente pour les essuyer. Vous vous seriez exposé aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez, & c'est dans le sein des plaisirs que vous allez reprendre votre premiere forme. Je ne sçais si trop d'amour propre m'abuse, & m'exagere votre bonheur ; si les transports de tous les mortels qui m'ont vue ne me font pas trop présumer de mes

charmes; mais je dois croire qu'il n'y a pas de prince au monde qui ne souhaitât, qui ne voulût même payer de sa vie le sort que je vais vous faire. Je ne vous presse point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience; j'y découvre avec la joie la plus sensible, que vous ne pouvez plus supporter la violence de vos desirs. Abandonnez-vous y, cher prince, les miens vous répondent de votre félicité. Venez, ma pudeur ne peut soutenir plus long-tems ce spectacle; hâtez-vous de la confondre. Ah! dans des momens si doux, l'empire de la vertu devroit-il encore se faire sentir? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer! Tanzaï, demeuré immobile, n'entendit pas la moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, & il seroit sans doute resté abymé dans cette léthargie s'il ne se fut senti sur la main une griffe crochue que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler: mais considérant que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver seroit d'être pour toujours dans l'état où il étoit, il abandon-

na cette idée, quelque ſéduiſante qu'elle fût. Il ne ſçavoit enfin à quoi ſe déterminer, lorſque la Fée lui enfonçant tendrement ſes ongles dans la peau : Quoi, prince, lui dit-elle, vous êtes interdit? Je pardonne à l'amour l'anéantiſſement où je vous vois, mais il auroit déjà dû céder à l'impétuoſité de vos feux, & à ma tendreſſe. C'eſt donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajouta-t-elle; & ſi les charmes que je t'ai laiſſé voir, ne ſont pas aſſez puiſſans pour te rendre à toi-même, eſſayons ſi ce qui m'en reſte peut te rappeller à la vie. Alors, jettant avec fureur le peu de drap qui receloit ſes beautés encore non apperçues, & roulant les yeux avec violence : Vois, barbare, dit-elle en ſoupirant, vois tout ce que mon amour t'abandonne. Miſéricorde ! s'écria le prince, ah, grands Dieux ! où ſuis-je? Sortant alors bruſquement du lit, il ſe débarraſſa des griffes qui le retenoient, & cherchoit à ſortir, lorſque le lecteur verra dans le chapitre qui ſuit, l'arrêta.

CHAPITRE XVI.

Illusion. Bonheur du prince évanoui. A quel prix on le lui rend.

TANZAÏ transporté de rage, alloit sortir de l'appartement, lorsqu'une voix douce, & qu'il crut reconnoître, l'appella. Ciel! quelle fut sa surprise, lorsqu'en se retournant du côté du lit, il vit Neadarné plus charmante que jamais! O ma princesse, s'écria-t-il en courant vers elle. Arrête, ingrat, lui dit Neadarné, homme sans courage! tu ne mérites plus mes bontés. Tu sçavois que notre bonheur dépendoit de cette épreuve, & tu n'as pas eu la force de la supporter. Ces apparences difformes me cachoient; c'est moi qui, par la protection de Barbacela, sous la forme d'une Fée, t'ai débarrassé de ta fatale Ecumoire; c'est moi encore qui, pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offriroit à tes yeux, t'ai fait prendre de l'eau de santé. Malheureux! ajouta-t-elle en versant quelques larmes, tu as trahi mes soins & mes bon-

tés, & tu vas pour toujours rester dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma princesse ! s'écria Tanzaï, qui vous auroit devinée ? Il fit alors de nouveaux efforts pour l'embrasser : mais la princesse & l'appartement disparurent à ses yeux, & il se sentit transporté dans la chambre où on l'avoit reçu à son arrivée. Son désespoir augmenta en y retrouvant la fâcheuse chouette qui, assise dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi ! lui dit-elle d'un ton gai, si-tôt de retour ! une nuit passe avec vous comme une minute. Si vous ne les faites jamais plus longues, on peut sans scandale vous en accorder ; je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux ! s'écrioit douloureusement le prince, de quels malheurs empoisonnez vous ma vie ? Ah ! dit la chouette, je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident, ou, pour mieux dire, le même subsiste ; cela est malheureux pour vous ; car quel usage voulez-vous qu'on fasse de votre personne ? Sçavez-vous bien, vous qui parlez si mal-à-propos, dit le prince avec fureur, que je vous tords le col, si vous osez encore proférer une parole ? Puis, revenant à lui-

même, je vous demande pardon, Mademoiſelle, ajouta-t-il, de ce que je viens de vous dire : mais tant d'événemens me confondent, me mettent hors de moi-même, que je ne ſçais ni où je ſuis, ni ſi je ſuis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune. Vous avez, dit-il, en finiſſant ſon récit, beaucoup de crédit en ce palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-je pas me trouver dans cette occaſion que mon imprudence m'a fait perdre ? mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me propoſez là eſt difficile, reprit la chouette : je vais cependant eſſayer ſi mon crédit peut vous être utile. Attendez ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle ſortie, que Tanzaï ſe mit à rêver. Qui l'auroit deviné, ſe diſoit-il, que ma princeſſe eût pu m'être offerte ſous cette exécrable forme ? Hélas ! j'avois déjà ſenti l'effet de l'eau de ſanté, déjà je me reconnoiſſois, j'allois réparer ma gloire & mes infortunes. Mais qui l'aſpect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible ſouvenir me glace encore. A peine ma princeſſe m'a-t elle fui, que retombant dans mon néant, je me ſuis vu auſſi loin de moi-même.

que je l'étois. Malheureuſe condition des rois, d'être ſoumis, malgré leur pouvoir, aux injuſtices des Fées! Y a-t-il rien de ſi bizarre que ce qui m'arrive? Ma deſtinée dépend d'une vile Ecumoire! Ah! ſi jamais mon hiſtoire eſt écrite, qui pourra y ajouter foi? Ou ſi elle trouve de la crédulité, quel ſujet d'entretien pour les ſiecles à venir!

Sans la chouette qui vint interrompre ſes réflexions, il les auroit peut-être pouſſées plus loin. Eh bien, divin oiſeau, lui dit-il, mon malheur eſt-il ſans remede? Je tremble que vos ſoins n'aient été inutiles. Vous êtes plus heureux que vous ne penſez, lui dit-elle en ſouriant; on vous pardonne, ce n'eſt pas ſans peine, mais enfin, vous pouvez encore tenter l'aventure, le champ vous eſt ouvert. Je vais donc, reprit-il, revoir Neadarné? Ah Dieux! prince, reprit-elle, ce ſera en effet Neadarné, mais toujours ſous la même forme de Concombre. Vous friſſonnez? Conſultez-vous, votre premier refus vous coûte déjà aſſez, prenez garde au ſecond. Si d'abord vous aviez ſurmonté votre répugnance, &

100577

que la Fée prétendue vous eût reçu dans ses bras, à peine y auriez vous été que la princesse auroit pris sa place. Actuellement cela est devenu plus difficile; il faut que vous souteniez treize fois l'épreuve prescrite, avant que de voir la métamorphose. Hem! que dites-vous, dit Tanzaï; que parlez-vous de treize fois? Vous m'entendez, dit la chouette, treize fois, cela se comprend. Allez, on n'y pense pas, reprit Tanzaï; ce seroit tout ce que je pourrois faire, si la princesse étoit de moitié. Prévenu que ce sera Neadarné, la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur. Vous me rendez-là de plaisans services; faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne se peut, dit la chouette, c'est le dernier mot; mon zele ne doit pas vous être équivoque, je ne gagne rien à ce marché-là. Treize fois! s'écria encore le prince. Comment, dit-elle, vous vous effrayez de ce dont l'homme du monde le plus décrédité s'acquitteroit sans peine? En effet, reprit Tanzaï, je voudrois bien pour ce que vous faites pour moi, que vous le sçussiez par expérience. Encore un coup, reprit-elle, déterminez-vous, c'est une honte que si peu

de chose vous arrête ; j'avois dans le fond meilleure opinion de votre valeur. Ecoutez, dit le prince, vous sçavez qu'il y a quantité de choses que les circonstances seules rendent pénibles, & vous avouerez avec moi que la figure de Concombre n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, conduisez-moi, & que le ciel m'assiste. La chouette le prenant par la main, le mena dans l'appartement des délices, plus troublé & plus désagréablement occupé que la premiere fois.

CHAPITRE XVII.

Nuit délicieuse de Tanzaï

DE quelque courage que le prince se fût armé, il frissonna en revoyant Concombre. Prince, lui dit-elle, recouchez-vous, & venez mériter votre grace, ou combler vos malheurs. Trêve de harangue, repartit-il brusquement, le comble de mes malheurs est de me retrouver auprès de vous ; & le seul de mes desirs, d'en sortir le plutôt que

je pourrai. Ainsi, point de compliment; il vous siéroit mal de m'en faire, après l'etat où vous me réduisez. Mais quelle fureur vous tient de vouloir que je passe une nuit avec vous? La répugnance que je vous montre, ne devroit-elle pas vous en guérir? S'il est vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi, ne devroit-il pas vous suffire pour le bannir, que je réponde mal à vos sentimens? Et si vous ne cherchez qu'à vous venger de l'Ecumoire, est-ce à moi que vous devez votre courroux?

Prince, reprit Concombre, vous parlez le mieux du monde, & vos discours me persuaderoient, s'il pouvoit vous être de quelque utilité, que je fusse convaincue de ce que vous me dites. Ce n'est ni l'envie que j'ai de vous punir, ni un mouvement d'amour qui vous met aujourd'hui dans mes bras : l'ordre du destin seul me fait subir une épreuve encore plus humiliante pour moi, qu'elle n'est pénible pour vous. Croyez-vous que ma modestie ne souffre pas de voir si près de moi un homme qui n'y est point appellé par mon choix? Pensez-vous qu'on s'abandonne sans regret aux transports de quelqu'un qui nous est indifférent? Est-il rien de plus,

cruel pour une femme ſenſible & née avec de la vertu, que d'eſſuyer des careſſes que ſon cœur n'avoue pas. Quant à ces tranſports & ces careſſes dont vous parlez, puiſqu'elles vous font tant de peine, je puis, dit Tanzaï, vous les épargner; je ne ſuis pas aſſez impoli pour vous ravir des faveurs auſſi précieuſes que les vôtres. Oh non! dit la Fée, je ſuis ſoumiſe aux volontés du deſtin, & ma réſignation m'aidera. Vous étiez, tout-à-l'heure, reprit Tanzaï, plus emportée & moins dévote. Mais, quoi qu'il en ſoit, on m'a promis Neadarné, & je ne commence point que je ne la voie. On vous l'a promiſe, à la vérité, reprit Concombre, mais vous ſçavez à quel prix. Allons donc, dit le prince, qui, malgré lui, ſe ſentoit renaître; mais il faut aimer éperdument pour ſe ſoumettre à ce qu'il m'arrive.

Alors ſe bouchant le nez & fermant les yeux, il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit du devoir preſcrit. La Fée, pour le lui rendre plus facile, ſoupiroit tendrement, & s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré ſon indifférence, tous ces noms emportés que l'amour inſpire. Elle faiſoit ſuccéder l'indolence à la fureur, la vivacité à l'abattement. On

aſſure même que pour lui prouver plus de ſenſibilité, elle jura plus d'une fois. Tanzaï, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de ſuite (choſe ſurprenante, & qui n'eſt pas celle de cette hiſtoire qui peut choquer le moins) la moitié de ſon martyre, & l'eau de ſanté agiſſant miraculeuſement, le mettoit en état de s'acquitter du reſte avec autant de promptitude, lorſque la Fée le pria de ſuſpendre ſes travaux, & de la laiſſer reſpirer.

Le prince l'ayant ſatisfaite, voyez-vous, prince, lui dit-elle, je ne ſuis pas de ces femmes ſans délicateſſe, qui n'eſtiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une converſation tendre que le ſentiment animé, que ces voluptés honteuſes que les amans ordinaires recherchent ſans ceſſe. Combien, dites-vous, qu'il vous reſte à faire de cette nuit? Sept, reprit-il bruſquement. Ce que je vous demande-là, repartit elle, n'eſt pas que je m'en ſoucie. Si j'en étois crue, vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reſte ſept? je crois que vous vous trompez. Il ſe peut bien, reprit-il, je compterois au moins ſur neuf d'acquit-

tés. Ce n'est pas ainsi, dit-elle, que je compte; j'étois moins égarée que vous, & je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu, cela n'est pas vrai! dit Tanzaï en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas des disputes là-dessus; mais vous êtes le plus étonnant de tous les hommes, & j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement vous valussiez d'aucune façon ce que vous valez aujourd'hui. Vous sçavez mieux que personne, reprit Tanzaï, pourquoi je vaux tant; & le présent qu'on m'a fait de l'eau de santé, est une précaution que vous avez prise pour vous-même. Mais en conscience, ne devriez-vous pas me remettre le reste? Cela ne se peut, reprit-elle. En ce cas, dit-il, je m'en tiendrai où je suis, je ne vous crains plus. Nous verrons, reprit Concombre en le touchant. Ah barbare! s'écria le prince qui se sentit décroître, il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez, & votre main pour opérer ce que je sens, n'avoit pas besoin de magie. Le discours est tendre, dit Concombre, & c'est le moyen d'obtenir grace. Si vous n'êtes point généreuse par rapport à moi,

soyez-le du moins, dit Tanzaï, par rapport à vous-même. Je suis, reprit-elle, moins méchante que vous ne croyez, & vous verrez que je puis de cette main que vous méprisez tant..... Eh de grace! s'écria Tanzaï, ne me touchez point. Malgré sa peur, la Fée lui tint parole; & lui, qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença sa corvée.

Il étoit enfin arrivé au douzieme inclusivement, sans qu'il vît Neadarné, & il en témoigna sa surprise à Concombre. C'est apparemment, dit-elle, que son recouvrement est attaché au nombre mystérieux de treize. Je vois assez, reprit-il, qu'on ne l'a pas mise à bon marché; mais finissons. Le prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Neadarné, mais ne la voyant point paroître: Que veut donc dire ceci? demanda-t-il. Pourquoi ne vois-je pas Neadarné? M'auroit-on trompé? Hélas! prince, dit la Fée, vous vous êtes trompé vous-même, vous avez mal calculé. Oh corbleu! dit Tanzaï, il ne faut pas être un Barême pour sçavoir compter jusques à treize, ils y sont bien. Mais le moyen! reprit-elle, vous voyez bien que cela

ne se peut pas : vous auriez Neadarné en votre pouvoir, si ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même, cher prince, prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu, dit-il, c'est qu'il n'y en a point. Enfin, reprit-elle, par votre obstination vous ne verrez point Neadarné ; & par un esprit de ménage mal-entendu, vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel ! s'écria-t-il, me laissez-vous en proie à l'injustice ? Et faut-il..... Mais hélas ! peut-être avez-vous raison : je ne vois point Neadarné, & son absence suffit pour me convaincre. Voyons donc si je puis m'en tirer.

Tanzaï excédé de fatigue, eut toutes les peines du monde à terminer sa pénitence. Il ne fut pas à cette fois plus heureux qu'aux autres, & reconnoissant combien inhumainement on l'avoit trompé, il se jetta avec fureur sur Concombre, dans le tems qu'elle alloit lui reprocher une seconde erreur de calcul. La Fée, en se débattant avec force, se retira des mains de Tanzaï après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau, & lui avoir laissé le corps tout couvert d'égratignures ; puis, s'élevant au plafond : Ne

compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je serai ta persécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fais éprouver, ne sont ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai à la vérité rendu ce que tu desirois avec tant d'ardeur, mais prends garde qu'il ne te soit inutile, & souviens-toi longtems de ton infernale Ecumoire. Ah! perfide, s'écria Tanzaï, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore? En cet instant, la Fée & le palais disparurent à ses yeux; & lui, aussi honteux que fatigué de sa bonne fortune, trouva ses habits, son Ecumoire, & son cheval, dans cette même forêt où il avoit rencontré la Fée au Chauderon. Il s'habilla promptement, formant dans sa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre & de la chouette; & reprit le chemin de Chéchian, très-disposé à garder à Neadarné la fidélité la plus exacte, puisque les plaisirs dérobés lui réussissoient si mal.

CHAPITRE XVIII.

Le moins amusant du livre

PENDANT que le prince opéroit ces étonnantes merveilles, on n'étoit pas plus tranquille à Chéchian, qu'il ne l'avoit été dans le palais de Concombre. L'affaire de Saugrénutio y faisoit grand bruit. Les sacrificateurs & les états étoient convoqués. Le roi sensible aux déplaisirs de son fils, & croyant qu'ils ne seroient terminés que quand Saugrénutio auroit léché l'Écumoire, n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné jusques au patriarche, qui autant pour plaire à Céphaès, que pour blesser le grand-prêtre avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au roi d'entrer dans toutes ses vues. Saugrénutio n'ignoroit pas que du côte de la noblesse, il n'auroit aucune ressource. Cet ordre de l'état, attaché à la personne du souverain par des raisons de politique & d'intérêt, n'auroit pas voulu sans doute agir contre ses maximes dans une occasion où

il auroit choqué, & sans fruit particulier, la majesté du prince. Les sacrificateurs, qui n'attendoient leurs dignités que de leur servitude auprès du patriarche, n'avoient garde de lui manquer, dans une occasion où leur complaisance pour lui pouvoit leur être utile. Le peuple ignorant & superstitieux, accoutumé à regarder les décrets du patriarche comme des décrets des dieux mêmes, auroit craint d'attirer leur colere sur lui, en prenant le parti de Saugrénutio dans une occurrence où la religion ne lui paroissoit pas assez intéressée.

Quel moyen restoit-il donc au grand-prêtre d'éviter le destin qui le menaçoit? haï de la noblesse, avec laquelle sa hauteur lui avoit souvent fait avoir des discussions; détesté des sacrificateurs, jaloux du rang qu'il occupoit; méprisé du peuple qui étoit scandalisé de l'entendre jurer, & de lui voir faire des chansons. Mais le moyen aussi d'obéir? La honte de lécher l'Écumoire: la douleur qu'elle lui causeroit, le triomphe du roi, toutes ces considérations l'agitoient tour-à-tour; & quoiqu'il demeurât ferme dans la résolution de désobéir, il ne voyoit pas comment il

pourroit résister à tant de forces réunies contre lui.

Il étoit encore à ne sçavoir quel parti prendre, lorsque le patriarche arriva à la cour, précédé d'un décret terrible, par lequel il étoit prescrit à Saugrénutio de lécher l'Écumoire : il finissoit par une courte & fraternelle exhortation de se soumettre, & de ne pas laisser armer contre lui la justice divine & humaine. Saugrénutio atterré par ce décret, alloit fuir, lorsqu'une imprudence du parti contraire lui redonna courage. Le patriarche mécontent, soit qu'il en eût sujet ou non, des sacrificateurs de Chéchian, les menaça de les joindre à leur chef, & de leur faire aussi lécher l'Écumoire. Comme ce patriarche étoit un homme violent & absolu dans ses volontés, les sacrificateurs craignirent pour eux-mêmes, & le péril commun les réunit à Saugrénutio. Il y eut donc chez lui une assemblée secrette, où il fut conclu qu'on chercheroit à se faire des partisans. Ces séditieux penserent avec sagesse, qu'il falloit, pour s'attacher le peuple, lui faire croire que l'Écumoire devenoit une affaire générale, & que personne dans le royaume, sans en

excepter le roi, ne feroit exempt de la lécher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient en avoient attendu : ils trouverent de la crédulité, formerent de la crainte, & parvinrent enfin jusques au roi.

Céphaès en fut alarmé : il connoissoit le caractere entreprenant du patriarche : cent fois il avoit eu à se plaindre de son audace, cent fois aussi il avoit voulu l'en punir. Il lui paroissoit cruel de laisser à portée de blesser la majesté du trône, une puissance qui ne subsistoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les patriarches devoir leur place aux rois, & sans cesse leur manquer : mais la superstition les rendoit vénérables. Il avoit cru d'ailleurs qu'il lui importoit de ne pas anéantir absolument une autorité qui accoutumant les sujets à obéir, les rendoit plus dociles à ses volontés, & plus fideles à leurs sermens. Un peuple sans religion, est bientôt sans obéissance. S'il ne connoît point de dieux, s'il ne craint pas, les loix humaines ne sont plus rien devant lui, il devient son législateur ; son caprice seul fait sa regle ; il n'éleve que pour abattre. Incessamment

révolté contre son propre ouvrage, son génie en proie aux nouveautés le fait courir sans cesse de projets en projets : sans crainte pour l'avenir, ou il anéantit absolument le souvenir des dieux, ou il envisage de si loin leur colere, qu'à peine pense-t-il qu'elle soit à craindre. Un peuple qui se conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard de ses rois, les regarde comme un présent de la divinité, & n'imagine pas qu'il lui soit réservé de les juger, ou de discuter seulement la nature de leur autorité, & d'y donner des limites. Mais aussi, plus superstitieux que religieux, moins vertueux que timide, plus crédule qu'éclairé, une idée mal entendue de la religion le mene loin : plus frappé du culte extérieur que de l'existence de la divinité ; plus soumis à ses ministres qu'à elle-même, il les croit lésés où on leur fait justice ; & le roi, victime des préjugés des sujets, n'ose sortir d'esclavage, dans la crainte d'exciter des troubles où sa personne & sa dignité seroient également compromises.

Céphaès convaincu de la vérité de ces princes, avoit cherché peu à peu à limiter le trop grand pouvoir du

patriarche, & à le borner aux fonctions purement ſpirituelles. Pour ôter à la capitale un ſujet de remuer, il avoit éloigné le patriarche de la cour, afin que perdant de vue cette idole, elle en fût moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'eſt pas de la ſageſſe du ſouverain d'écarter de ſa perſonne un ſujet qui partage, en quelque façon, ſon autorité. Le patriarche, dans le ſéjour qui lui étoit aſſigné, brilloit ſeul : à Chécian, il étoit obſcurci par la lumiere du trône, & les ſujets, en le voyant contraint de rendre hommage au roi, ſentoient à quel point il lui étoit ſubordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il pouvoit avoir envie de former; un ſeul regard du maître les pouvoit diſſiper: au lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des peuples, & accréditoit ſes cabales par la longueur du tems qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès ne douta point, vu les tracaſſeries qu'il avoit faites au patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger. Cependant il lui paroiſſoit bien extraordinaire qu'on voulût aller juſques à lui faire lécher l'Écumoire. La

Fée Barbacela n'avoit appellé que le grand-prêtre à cet honneur; mais cette Fée ne paroiſſoit point. Son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interpréter & l'entendre; enfin, il avoit peur. Il réſolut cependant, en cas que l'on prît pour prétexte l'honneur de la religion, de rejetter ſur le patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, & de l'obliger à lécher l'Ecumoire le premier. On peut croire que lorſqu'il revit le patriarche il ne lui fit pas bonne mine. Le patriarche, de ſon côté, bouda contre le roi, & le premier fruit de l'artifice de Saugrénutio fut de jetter entre eux les ſemences d'une diviſion qui ne lui pouvoit être qu'utile.

CHAPITRE XIX.

Bagatelles trop ſérieuſement traitées.

LE grand-prêtre s'apperçut aiſément de l'état de trouble où l'on étoit à la cour. Eh bien, vertu-bieu ! dit-il à ſes alliés, eh bien corbieu ! nous les tenons. C'eſt demain l'ouverture de

l'assemblée, mais ne nous démentons pas. Le peuple est pour nous ; les femmes, à qui j'ai fait une description monstrueuse de l'Ecumoire, jurent qu'elles n'obéiront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage, ce n'est jamais que les foibles que l'on insulte. D'ailleurs, que craignons-nous ? Le prince n'est pas de retour, l'Ecumoire qui voyage avec lui ne lui sera peut-être jamais ôtée : qui sçait même si jamais on les reverra ? Nos ennemis désunis entre eux ne peuvent plus nous porter de coups certains : occupés à se garder l'un & l'autre, leur défiance mutuelle fait notre salut. Allons, Messieurs, buvons, ajouta-t-il, & que le ciel nous protege : peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inspirera quelques pensées salutaires. A ces mots, les sacrificateurs se mirent saintement à table. Comme Saugrénutio ne prenoit jamais que là ses résolutions, on y fut long-tems. Par bienséance cependant, on en sortit vers le matin, & chacun des conviés, les yeux baissés & la marche incertaine, retourna chez soi après avoir promis au grand-prêtre de bien seconder ses intentions.

Telle étoit la disposition des esprits, lorsque l'on ouvrit l'assemblée. Saugrénutio y parut avec une contenance assurée. Le patriarche commença par un discours ampoulé, & qui pour avoir été préparé dès long-tems, n'en valoit pas mieux. Mon frere, dit-il affectueusement à Saugrénutio, quand le ciel parle, il est inutile de se rendre sourd à sa voix. Votre résistance à ses volontés vous rendra coupable, & nous forcera d'employer contre vous l'autorité qu'il nous a donnée. La perte de votre dignité est la moindre de celles auxquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs cette voix céleste nous portera contre un ministre rebelle à ses devoirs? Plaise pourtant, s'écria-t-il, plaise au suprême Singe qui reçoit tous les jours votre encens, d'illuminer votre cœur! Puisse-t-il toucher votre ame endurcie, & retarder sa vengeance! Désarmé par les ardentes prieres que nous faisons tous pour votre conservation, qu'il daigne vous porter à donner un exemple nécessaire d'une entiere soumission à ses ordres! Allons, dit-il, d'un air de douleur, rapportons le fait, & instruisons promptement le procès.

Alors l'orateur se leva, & raconta avec l'exactitude la plus scrupuleuse, au hasard d'être long, l'histoire de l'Ecumoire, & l'ordre de la Fée Barbacela, de la faire lécher au grand-prêtre, fut plus exagéré qu'oublié. Pendant ce récit qui fut long, Saugrénutio & ses adhérans se confirmerent dans la résolution de se desobéir. A peine fut-il fini, que le patriarche se leva, & parla bas au roi, comme pour aller aux opinions. Franchement, lui dit Céphaès, croyez vous qu'il obéisse? Oui, répondit le patriarche, & il ne sera pas le seul. Le roi s'imagina alors que le patriarche l'avoit regardé, & que c'étoit pour lui qu'il parloit. Comment, dit-il en colere, il ne sera pas le seul! Il n'y a cependant que lui qui le doive ici: prétendriez-vous que je léchasse l'Ecumoire, moi? Fi donc, reprit le patriarche. Mais pourtant, ajouta-t-il, cela n'en seroit pas plus mal; & si vous le faisiez, vos sujets n'auroient plus rien à dire. Mais, répondit le roi, mes sujets n'ont que faire à tout ceci: je vous ai déjà dit que la chose ne regardoit que Saugrénutio. Votre majesté le croit, répondit le patriarche; mais telle est la nature de l'Ecumoire, qu'elle devient un mystere,

&

& un objet de vénération ; elle n'eſt plus une affaire particuliere. Oh ! tant qu'il vous plaira, reprit Céphaès ; mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'eſt ce que nous verrons plus à loiſir, dit le patriarche ; cependant, Sire, vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors ſe tournant du côté de Saugrénutio, il lui conſeilla d'obéir. Monſeigneur, dit Saugrénutio, je n'en ferai rien. Puis donc, dit le patriarche d'un air contrit, puiſque ce rebelle veut toujours l'être, nous le déclarons déchu de ſes dignités : ordonné-lui de remettre entre les mains du roi la culotte de peau d'ours, & entre les nôtres, le manteau de peau de canard, & l'aigrette de papier marbré, dont avant ſa perverſion notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux ſacrificateurs, profitez de cet exemple, & par une prompte obéiſſance envers l'Écumoire, prévenez la rigueur de nos jugemens. Alors mille bruits confus s'éleverent ; mais le roi & le patriarche ſortirent de l'aſſemblée, après avoir ordonné qu'on dreſſât un acte authentique de ce qui venoit d'être réſolu.

La nobleſſe triomphoit de l'abaiſſement des ſacrificateurs, lorſque Sau-

grénutio prenant la parole : Vous me voyez consterné, Messieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait, que du malheur d'être témoin du bouleversement des loix. Il n'est plus ce tems heureux, où l'innocent trouvoit contre l'oppression une ressource assurée ; le souvenir qui nous en reste, ne sert qu'à augmenter notre douleur ; nos regrets ne peuvent nous le rendre ! Abandonnés à la servitude, puisque nous la souffrons ; faits à l'abaissement où l'on nous réduit, nous ne pouvons nous excuser aux yeux de l'univers qu'en perdant la mémoire de notre ancienne splendeur. Eh ! à quoi nous serviroit-elle, qu'à rendre notre bassesse plus condamnable ? Les voilà donc ces fiers Chéchianiens, qui remplissoient le monde entier de leur gloire ! voilà ce peuple si fameux ! une vile Écumoire fait trembler ces augustes mortels ! Anciens défenseurs de l'état, ajouta-t-il, en adressant la parole à la noblesse, ce n'est pas à vous que je demande des secours : l'avilissement où je vous vois, m'instruit de votre foiblesse. Pliez donc sous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté : mais brûlez ces fastes célebres, qui vous ont

conſervé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiſer des exemples de vertu, ils vous ſeroient inutiles. Qui ne rougit point de ſa ſervitude, ne mérite pas de ſçavoir qu'il y a eu des hommes libres. C'eſt donc à vous, miniſtres ſacrés, c'eſt à vous ſeuls de faire diſparoître l'injuſtice! qu'avons-nous à craindre? Et quand nous pourrions ſuccomber, la mort nous doit-elle plus effrayer qu'une vie condamnée à un opprobre éternel? Vengeons l'honneur de nos autels : donnons à cet état abattu des exemples de courage dont il puiſſe profiter. Mourons, s'il le faut, mais mourons en citoyens ; utiles à notre patrie juſques dans nos derniers inſtans, montrons-lui du moins comme on ſçait ſe délivrer de la ſervitude. Victimes perpétuelles de l'ambition du patriarche, nous ne vivons que pour voir ſans ceſſe renouveller nos affronts. Car que ſert-il de nous flatter, & quelle eſpérance pourrions-nous nourrir ſans témérité? Nous eſt-il permis de croire qu'il ne tentera plus d'entrepriſes? Eſt-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée ſouffre de ſes projets? Ouvrons notre hiſtoire, & ſans chercher des traits plus odieux, ſouvenons-

nous ſeulement des déſordres que cauſa, il y a ſix cent ans, le patriarche Hin-hohu-Yalucha, quand il voulut nous faire baiſer la queue d'une pie. Quelles guerres ne furent pas allumées un ſiecle après, par l'établiſſement des Mouſtaches quarrées, ſous le patriarche Onſoucho ? Que n'a point produit l'obſtination de Rimachou, lorſqu'il voulut abolir le potiron ſacré ? Cet état enfin, après les plus cruelles ſéditions, commençoit à reſpirer : les patriarches plus éclairés, plus ſoumis aux loix, plus ſenſibles à l'honneur de la religion, ne propoſoient plus d'opinions ſcandaleuſes; un ſoleil plus pur nous éclairoit. Hélas ! tranquilles à l'ombre de nos autels, nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais, ô grands Dieux ! quelle étonnante révolution ! & ſur quoi eſt-elle fondée ? Une Fée apporte une Écumoire ! Il eſt important, dit le prince, que je l'avale, après que la vieille la plus hideuſe du monde l'a reçue dans ſa bouche. C'eſt, ajoute-t-il, une ordre qu'il a reçu de cette Fée. Son mariage, ſans cette cérémonie, ne ſçauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas bleſſer la décence du rang que j'occupe, qu'à mes intérêts particu-

liers, je refuse. Le prince tombe dans des accidens peu ordinaires, on m'en fait un crime. Un patriarche donne un décret injuste : bien plus, on assemble contre moi tout l'état, on me prononce le jugement du monde le plus inique ; & non content de m'avilir, on porte l'audace jusques au corps entier des sacrificateurs, à qui on veut faire lécher l'Écumoire. Tous les ordres du royaume sont dans ma disgrace. Eh ! qu'ont-ils de commun avec moi ? Supposé que j'aie dû lécher l'Écumoire, étoit-il nécessaire qu'ils le fissent ? Le prince n'a nommé que moi. D'ailleurs qu'on me montre l'ordre de Barbacela : une chose de cette conséquence pouvoit être mieux établie. Si le prince est cru si aisément sur sa parole, tous les jours il aura des idées nouvelles, & que sçais-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lécher ? Mais, supposé qu'à présent je voulusse obéir, où est-elle cette Écumoire ? Le prince & elle tiennent ensemble, où les retrouver ? & quel crime commettrois-je en attendant leur retour ? Cependant on me déshonore, on me dépose, on m'ôte les marques de ma dignité. Plus heureux de tout perdre que d'obéir, je bénis les Dieux du courage qu'ils m'ont

inſpiré. Plus illuſtre dans ma retraite, que je ne le ſerois en poſſédant honteuſement les biens qu'on m'enleve, je ne verrai pas du moins l'eſclavage de mes compatriotes. Car, ne vous flattez pas, ajouta-t-il en parlant aux grands, votre criminelle complaiſance ne vous ſauvera pas de l'Écumoire. Je n'ignore pas, je vois même en frémiſſant, que plus ſenſible aux démêlés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la religion, vous jouiſſez avec un plaiſir ſecret du malheur qui nous accable. Ah! réuniſſons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace; & ſi vous n'êtes émus par aucune conſidération, que celle de votre gloire vous ſoutienne. Généreux Chéchianiens! il eſt dans la ſervitude deux malheurs qui ſe ſuccédent; le premier eſt d'y gémir; l'autre, quand même elle ne ſubſiſte plus, de ſe ſouvenir de ſa honte. Ah! rappellez votre courage. Briſez les fers qu'on vous impoſe; ils diſparoîtront quand vous ne les baiſerez plus. On ne jette dans l'abaiſſement que ceux qu'on croit capables d'y reſter. Nous avons les maux préſens qui nous environnent; une magnanime réſolution nous peut ſeule ſauver des nouveaux coups qu'on

nous prépare. Secouons ce joug odieux, sous lequel nous avons si long-tems fléchi ! Que ce peuple, témoin de nos affronts, le soit enfin de notre vengeance ! Nous serons craints dès que nous voudrons l'être. Effaçons ces décrets offensans qu'ont dictés l'inimitié & l'injustice ; je vous réponds du succès. De quoi ne sont pas capables des hommes qui combattent pour leurs dieux & pour leur liberté ?

Il dit, & les états déjà d'accord de sa condamnation, se partagent. Différens avis s'élevent. Les plus superstitieux, émus par le discours de Saugrénutio, croient en effet que les dieux sont intéressés dans cette affaire, se rangent de son parti, & crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui suivent le roi & le patriarche, veulent que le grand-prêtre soit bien jugé, & prétendent faire passer l'acte qui le condamne lui, & les sacrificateurs. La dispute s'échauffe, l'assemblée se rompt. Le peuple informé de ce qui s'est passé, & craignant pour lui, se déclare pour Saugrénutio. Le patriarche redoutant une émeute générale, suspend ses coups, & accorde du tems au grand-prêtre, qui, satisfait d'avoir différé sa perte, se croit

ſauvé, comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient, on craindroit de l'attaquer; qu'avant que l'affaire de l'Écumoire fût décidée, il ne pourroit plus être inquiété là-deſſus; & que ce ſeroit vraiſemblablement une mortification qui tomberoit ſur ſon ſucceſſeur.

CHAPITRE XX.

Retour du Prince à Chéchian.

CES troubles agitoient encore la capitale, lorſque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage? diſoit-il en lui-même; avouerai-je à Neadarné que c'eſt dans le bras de Concombre que je ſuis rentré dans mes droits? De quelle maniere lui raconterai-je une choſe ſi mortifiante pour ſa tendreſſe? Imaginera-t-elle que je puiſſe mériter d'être plaint? S'il lui en arrivoit autant, pourroit-elle compter ſur mon indulgence? Mais elle ſçait de quelle eſpece étoit mon malheur: en lui donnant des preuves qu'il eſt ceſſé, pourrai-je me diſpenſer de lui dire pour-

quoi ? Eh ! quelle seroit sa douleur, de quels coups ne l'accablerois-je pas, si je lui faisois part de toutes les idées qui m'ont occupé ? si elle sçavoit que mon cœur lui a été infidele ? que pendant quelques instans, tout rempli d'une autre, je me suis prêté, j'ai même été au devant du malheur qui m'étoit préparé ? Si elle peut me pardonner d'avoir passé une nuit dans le lit de Concombre, me pardonneroit-elle d'avoir pensé qu'une autre qu'elle pouvoit me rendre heureux ? Ah ! cachons ma honte à Chéchian ; paroissons-y rétabli : mais puisse-t-on n'y sçavoir jamais quel remede m'a rendu à moi-même !

Tanzaï, en raisonnant ainsi, se rapprochoit de ses états, & il revit enfin les murs si desirés de Chéchian, après en avoir été absent près de trois mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes vieilles avertissant le peuple, les illuminations, les cris de joie & les transports les plus outrés annoncerent au roi que le prince rentroit dans la ville. Neadarné, saisie du mouvement le plus tendre, s'évanouit. Elle étoit encore dans cet état lorsque Céphaès lui amena Tanzaï. Le plaisir qu'il avoit de la revoir céda pour quelque tems à la

crainte qu'il eut de la perdre. Neadarné! ma chere Neadarné ! s'écrioit-il, ah ! ne devois-je vous retrouver que pour trembler pour vos jours ? Cruelle Fée ! étoient-ce-là les malheurs dont tu me menaçois ? Neadarné, à la voix & aux baisers redoublés de son époux, ouvrit les yeux, & l'embrassant à son tour : O Tanzaï ! ô repos de mes jours ! est-ce donc vous que je revois ! que votre absence m'a coûté de larmes ! hélas ! le plaisir seul de votre retour peut égaler la douleur que votre départ m'a causé. Ils n'auroient point fini leurs regards & leurs transpors, si le roi, impatient de sçavoir comme étoit le prince, ne les eût interrompus pour s'en instruire ! Sire, lui dit-il, cette Ecumoire attachée à ma boutonniere vous annonce qu'elle ne m'incommode plus, & je suis le plus trompé du monde si la princesse, interrogée demain, ne vous donne du reste des nouvelles fort satisfaisantes. Le roi alloit demander comment ce miracle s'étoit fait lorsque les courtisans entrerent en foule dans l'appartement : l'impatience où ils étoient de revoir Tanzaï ne leur avoit pas permis de différer leur hommage. Saugrénutio y arriva avec eux ; non que le même desir

le pressât, mais pour sçavoir seulement si par hasard le prince n'auroit point perdu son Ecumoire. Il pâlit en le revoyant, & Tanzaï ne put assez se contraindre pour le bien recevoir. Il attribuoit même à son refus les malheurs qui lui étoient arrivés, & le dernier de tous lui étant le plus sensible, il avoit résolu de lui en faire tôt ou tard porter la peine. Ce fut pour commencer que devant lui il s'informa de tout ce qui s'étoit passé, & si un sujet rebelle ne seroit pas enfin puni. Le roi, en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'assemblée, l'assura de l'obéissance de Saugrénutio, qui, mécontent de ces discours, sortit persuadé que le roi en auroit le démenti. Les courtisans congédiés après lui, Céphaès & les deux époux souperent à leur petit couvert.

A présent que nous sommes en liberté, racontez-nous, mon fils, dit le roi, l'histoire de votre désenchantement. Elle est singuliere, reprit le prince, d'un air embarrassé, & je vous surprendrai sans doute quand je vous dirai que ce grand ouvrage est celui d'un songe ! D'un songe ! s'écria le roi. Que vouloit donc dire le Singe, & à quoi bon vous faire voyager ? vous auriez

dormi ici tout auſſi - bien qu'ailleurs. Mais voyons un peu ce que c'étoit que ce ſonge? Sire, dit-il, & vous, princeſſe, après avoir parcouru des pays immenſes, je parvins enfin dans une forêt. Alors il raconta, ſans y rien changer, l'aventure de la Fée au Chauderon. Après avoir quitté cette Fée, pourſuivit-il, une envie extrême de dormir vint m'accabler. Ne pouvant y réſiſter, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été ſurprenant que mon imagination échauffée ne l'eût pris pour objet. Ces idées produiſirent un ſonge, dans le déſordre duquel je me crus tranſporté dans un palais magnifique: des chouettes y parloient; j'y étois ſuperbement reçu, je crus y voir Concombre, qui, pour dédommagement de l'Ecumoire, me demandoit tendrement de paſſer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorſqu'on aſſure qu'en dormant nous dépendons ſi peu de nous-mêmes, que l'objet du monde qui nous eſt le plus odieux, triomphe de notre répugnance. Concombre m'aſſuroit que c'étoit la ſeule choſe qui pût éteindre ſon reſſentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour

vous, & la répugnance qu'elle m'inſpiroit, notre intérêt mutuel me faiſoit céder à ſes deſirs. Je me ſuis enfin réveillé rempli d'effroi, mais pénétré de joie en même tems quand il m'a été impoſſible de douter de mon rétabliſſement. Seigneur, dit alors Neadarné, ce ſonge eſt bien ſuivi, & ſon effet me paroît admirable. Croyez-vous que ce ne ſoit qu'une illuſion. Le moyen d'en douter, reprit le prince, quand à mon réveil, je me ſuis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi ? Mais, princeſſe, ajouta-t-il, il eſt tard : mon pere, depuis une heure, combat le ſommeil ; il devroit lui donner les momens qu'il nous accorde, & je ne ſçais ſi la nuit ſera aſſez longue pour me laiſſer le tems de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y penſois pas, reprit le roi : allez, mes enfans, Dieu vous garde des Fées. Le prince, après avoir donné le bon ſoir à ſon pere, enleva Neadarné dans ſes bras, & ſe renfermant dans ſon appartement pour y goûter les plaiſirs dont on verra le détail dans la ſeconde partie de cette viridique hiſtoire.

Fin de la ſeconde Partie

TANZAI ET NEADARNÉ.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.

Le prince, pénétré d'amour & plein de la plus vive impatience, se crut à la fin de ses malheurs quand il se vit si près de posséder l'aimable Neadarné. Il éprouvoit auprès d'elle, outre les desirs dont on est animé auprès de ce

qu'on aime, cette fureur de jouir, cette ardeur inquiete que l'on sent pour un bien dont on se voit maître, après des traverses qui faisoient craindre de ne le posséder jamais. Au milieu des plus vifs transports, le souvenir de cette premiere nuit qu'il avoit trouvé si triste, lui faisoit craindre pour la seconde un sort aussi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans l'esprit, & moins il sçavoit de quelle maniere elle exerceroit sa vengeance, plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des tems où il juroit, mais modérément, contre Barbacela: voyez, disoit-il, à quoi me sert sa protection! Elle me donne une Ecumoire: c'est, dit-elle, le moyen d'éviter les malheurs que le destin me prépare, & c'est précisément la source de tous ceux qui m'accablent: sans elle je n'aurois pas fâché Concombre, & au lieu de me soulager elle me laisse là. Voilà une belle façon de protéger! Vous verrez qu'elle viendra me faire des complimens, quand je n'aurai plus besoin de son secours.

Pendant qu'on déshabilloit la princesse, il faisoit toutes ces réflexions. Enfin il pensa tant aux Fées, qu'il se souvint de la Fée au Chauderon. Sur se

champ il courut à son cabinet voir si elle lui avoit tenu parole sur l'eau de santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête, quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une : Mais non, dit-il après, je n'ai besoin auprès de Neadarné, que de ses charmes ; cependant la force de cette eau, ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choses étonnantes : si c'est une supercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles ? D'ailleurs, Neadarné, à qui je n'ai que faire de découvrir ce secret, ne s'en estimera que davantage ; & sans compter l'idée qu'elle se fera de moi, il est toujours bon de donner à une femme qu'on aime bonne opinion de ses appas : de façon ou d'autre, l'amour y gagne ; & quoique m'ait dit Neadarné, quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaisirs qu'elle traite d'indécens, je suis sûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raisons lui paroissant valables, il but la bouteille qu'il avoit décoëffée, & rentra dans l'appartement de la princesse, comme ses femmes en sortoient.

Neadarné, accablée d'une douce langueur, l'attendoit ; & Tanzaï, pressé de

se rendre heureux, ne la fit pas long-tems attendre. Neadarné, déjà accoutumée à se trouver entre les bras du prince, fit pour cette fois plus valoir sa tendresse que sa modestie. Agitée des plus ardens transports, elle livra tous ses charmes à son amant qui, dans un plus grand désordre qu'elle-même, s'amusa moins à les considérer que la premiere fois. L'amour, dans les tendres caresses qu'il leur inspira, ne leur laissa pas la faculté de parler; à peine leurs soupirs pouvoient-ils se faire un passage. Au milieu de tant de plaisirs, Tanzaï en chercha de plus grands; tous deux enfin possédés d'une douce fureur, l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle se plaît encore à augmenter, se livrerent à leur ivresse. Les cris douloureux de Neadarné, & la résistance qu'il trouvoit, l'étonnerent moins qu'ils ne le flatterent; quelques instances qu'elle lui fît, quelques larmes qu'elle versât, il ne songeoit qu'à achever son triomphe: il auroit été inflexible, si Neadarné enfin évanouie de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eût alarmé. Tout troublé qu'il étoit, il ne songea qu'à la secourir; ce ne fut pas sans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au prince des

douleurs qu'elle avoit senties, un mouvement extraordinaire qu'elle assuroit s'être fait; l'obligerent à juger par ses yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fut sa douleur, quand il s'apperçut qu'il ne restoit aucune trace de cette beauté de Neadarné qui, dans ce moment, l'intéressoit le plus! C'est pour ce séjour enchanté un changement si singulier, qu'il ne faut pas s'étonner si le prince en fut surpris. La princesse le voyant interdit, lui en demanda la cause. Tanzaï, pour toute réponse, lui prit sa main, & la lui porta où il regardoit. Ah ciel, s'écria-t-elle, la maudite Fée se venge aussi de moi! Cher prince, sous quels auspices notre union a-t-elle été formée! Mais comment ce malheur est-il arrivé? Chere Neadarné, dit le prince, il y avoit si peu à faire, que ce n'est pas-là que j'admire le pouvoir de la Fée. Malheureux que je suis! continua-t-il, d'éternels obstacles s'opposeront-ils à notre bonheur? Me voilà donc privé pour jamais du plaisir de vous posséder! Mais pourquoi, lui dit Neadarné, votre mal ayant trouvé un remede, n'y en auroit-il pas pour le mien? Je consens, reprit Tanzaï, que cette espérance me reste: mais en me faisant en-

trevoir un bonheur à venir, détruisez-vous ma peine présente ? Ne me serai-je trouvé tant de fois sur le point d'être heureux, que pour sentir plus vivement l'impossibilité de le devenir ? Ah prince ! reprit Neadarné, pensez-vous que cet accident ne soit rien pour moi ? Ma tendresse ne me le rend-il pas plus douloureux, peut-être qu'à vous-même ? Croyez-vous qu'il ne me soit pas bien sensible, que mon amour ne vous refusant rien, le vôtre ne vous offrant pour toute félicité que celle qui nous manque, les obstacles les plus cruels fassent évanouir nos plaisirs ?

Le reste de la nuit se passa, soit en discours, soit en tentatives inutiles. Neadarné ne concevoit pas comment ce que le prince offroit à ses yeux, avoit pu autrefois disparoître ; & le prince, qui se souvenoit de ce que Neadarné lui avoit laissé voir, au désespoir qu'il n'en restât rien, faisoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'eau de santé qu'il avoit bue, avec l'idée de la mieux employer, faisoit des effets étonnans ; & sans les secours de Neadarné, dont la compassion le secouroit tant bien que mal, il se seroit sans doute mal trouvé d'en avoir tant pris : d'au-

tant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle ſituation il lui reſtât des reſſources.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que Tanzaï, qui avoit été affligé ſans modération de ſon infortune, ſupporta aſſez patiemment celle de Neadarné. Il l'adoroit, mais il ſe voyoit des motifs de conſolation que la premiere fois il n'avoit point eus. Il avoit réſolu de ne lui pas être infidele, lui dût-elle être inutile toute ſa vie: mais il étoit bien aiſe d'avoir de quoi le devenir, & que la princeſſe ne pût pas attribuer ſa conſtance à l'impoſſibilité de faire autrement. Ce ſentiment étoit délicat, mais je ne ſçais, ſi dans la ſuite il ne ſe ſeroit pas trouvé de difficile exécution. Neadarné, de ſon côté, étoit dans un déſeſpoir qui éclatoit malgré ſa contrainte. Que fera au prince, diſoit-elle en elle-même, ma fidélité, & quel gré pourra-t-il me ſçavoir de n'en aimer point d'autre que lui? Qui me répondra même que tant d'événemens ſiniſtres ne le déterminent pas à m'abandonner, & qu'il ne me faſſe pas reſponſable de la colere de l'abominable Concombre? Hélas! quel ſort eſt le mien! Je craignois, lorſque je pouvois ſatisfaire ſa

tendreſſe, que ſon amour ne s'éteignît, & je tremble à préſent que, rebuté par tant d'obſtacles, il ne m'ôte à jamais ſon cœur.

Ils étoient encore occupés l'un & l'autre de ces idées, lorſque le jour vint. Le prince ne voulant pas que le peuple fût inſtruit de ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver ſon pere, & de conſulter avec lui ſur les moyens qu'on pourroit mettre en œuvre pour déſenchanter la princeſſe.

CHAPITRE II.

Ce qui fit que le Prince ſe fâcha.

LE roi dormoit profondément, lorſque le prince alla tirer ſes rideaux. Eh double Singe ! s'écria le vieux monarque, que voulez vous à l'heure qu'il eſt ? Eſt-ce à vous à me réveiller ? Que ne vous tenez-vous auprès de Neadarné ? A votre place... Oh ! à ma place, répondit bruſquement Tanzaï, vous vous ſeriez peut-être levé de meilleure heure que je ne fais. Eſt-ce que vous ſeriez mécontent de la princeſſe ? reprit

le roi; tout au moins, bien élevée comme elle a été, elle est équivoque. Eh, de par la queue sacrée! dit le prince impatienté, il n'est pas question de cela. Neadarné n'est rien, ce que je suis est inutile pour elle, la porte des plaisirs est murée. O ciel! que m'apprenez-vous? s'écria le roi: assemblons le conseil. Eh mon pere, répliqua Tanzaï, que nous dira-t-il ce conseil? Votre secrétaire voudra faire des incisions, & Saugrénutio ordonnera que l'on consulte le Singe. Ce dernier parti me semble le meilleur, mais il suffira que le Singe soit consulté à huis-clos, & je ne prétends pas que l'on soit informé de ce malheur; nous deviendrions enfin les objets de la dérision publique. Faites avertir le grand-prêtre, nous nous rendrons *incognito* au temple; nous nous sommes assez bien trouvés du premier oracle, pour recourir à un second. Je ne serois pourtant pas content, quand j'y pense, qu'il mit Neadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh! que vous importeroit, reprit le roi, quand Neadarné feroit un songe? Quoi qu'il en soit, dit le prince, tâchons de le lui épargner. Je sçais que, pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrénutio à

lécher l'Ecumoire. Mais comment le lui persuader ? Rien ne le gagne, & la violence nous est défendue.

Saugrénutio, que le roi avoit fait avertir, entra. Concombre, qui l'avoit déjà prévenu, lui avoit dicté l'oracle qu'il devoit rendre ; & il étoit assez inutile que le prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrénutio, après avoir tout entendu, fut d'avis d'aller sur le champ au temple, parce que le Singe ne rendoit pas d'oracles en ville. Ils s'y transporterent aussi-tôt, & le Singe, après les cérémonies accoutumées, rendit cet oracle en prose, afin qu'on l'entende mieux :

La princesse ne se reverra dans son premier état, que le grand génie Mange-Taupes n'en ait disposé selon sa sainte volonté.

Selon sa sainte volonté ! s'écria le prince, transporté de rage : je ne crois pas que cela arrive jamais. Bon ! dit le roi, vous vous alarmez toujours : voilà comme vous étiez avant de partir ; cependant que vous est-il arrivé ? Sçavez-vous quelle sera la volonté du Génie ? D'ailleurs, quand elle seroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux s'y soumettre, que de voir Neadarné rester toujours ce qu'elle est ! Non, il ne

ne le vaut pas mieux, dit le prince, & j'aime mieux, une fois pour toutes, que Neadarné me ſoit inutile à jamais, que de paſſer entre les bras d'une autre. Fauſſe délicateſſe ! reprit Saugrénutio ; car au fond cela ne revient-il pas au même ? Pour un mal d'opinion, vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe ! s'écria Tanzaï, mêlez-vous de vos affaires : ſi l'on envoyoit la prêtreſſe, votre concubine ſeulement, où l'on envoie ma femme, vous ſeriez peut-être auſſi fâché que moi. Laiſſez-le crier, dit le roi, & inſtruiſez-moi. Qu'eſt-ce que ce Mange-taupes ? Je ne crois pas de ma vie en avoir entendu parler. C'eſt, répondit Saugrénutio, un génie puiſſant, proche parent de Concombre ; ſans doute il aura épouſé ſa querelle. Il eſt d'un tempérament fort amoureux, & l'isle Jonquille, où il fait ſa demeure ordinaire, n'eſt qu'un ſerrail composé des plus belles perſonnes de l'univers. Toutes celles qui ont affaire à lui ſont obligées de paſſer une nuit au moins dans ſon palais. On ne ſçait, à vrai dire, ce qu'elles y font ; mais s'il en faut croire toutes les femmes qui en ſont revenues, c'eſt le génie du monde le plus reſpectueux. Votre majeſté ſent bien ce qu'on

en peut croire ; cependant les maris ont le plaisir de rester toujours dans le doute ; en pareil cas, c'est une ressource. Il est vrai, interrompit Tanzaï, qu'elle est satisfaisante ; mais je vous jure que je n'en aurai pas besoin. Il se peut bien, reprit Saugrénutio, & il y a un moyen presque sûr de le calmer ; plus on lui apporte des taupes, plus il est indulgent. Il y a près de dix ans que la fantaisie d'en manger lui est venue, c'est aujourd'hui la seule chose dont il fasse cas. Nous aurons heureusement de quoi le satisfaire, dit le roi, & cela me fera plaisir aussi ; mes jardins sont désolés par les taupes, & le royaume a le bonheur d'en produire prodigieusement. Je vais dès ce jour faire publier une ordonnance, par laquelle il sera enjoint à chacun de mes sujets d'en apporter au moins dix. Mais, par où va-t-on à cette isle Jonquille ? Par la route que son altesse a prise, continua Saugrénutio, pourvu qu'après la forêt il ait soin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzaï, est fort inutile ; Neadarné ne sortira pas du royaume, & ce n'est point pour la voir maîtresse de Mange-taupes que je l'ai épousée. Répudiez-là donc, re-

prit le roi, puiſqu'auſſi-bien nos loix vous y contraindroient, ſi la princeſſe, au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au royaume. Cette derniere raiſon fit taire le prince, il ſe rendit enfin. On réſolut de ne découvrir à perſonne le ſujet du voyage, & de ne différer le départ qu'autant de tems qu'il faudroit pour emporter toutes les taupes du pays. Ne craignez rien, dit Saugrénutio au prince, le Singe vient de vous tendre la main, & je ſuis certain, après ce ſigne que le voyage ſera heureux, & qu'il n'arrivera rien à la princeſſe. Il a une averſion naturelle pour les gens deſtinés à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont eſſuyé. Il vient pourtant, dit le prince, de vous en faire autant qu'à moi : je crois que ce ſigne ne veut rien dire ; mais ſortons de ce temple, & retournons auprès de Neadarné lui annoncer le voyage.

Tanzaï & ſon pere, de retour au palais, trouverent Neadarné fort inquiete : elle le fut bien plus, quand le prince lui apprit l'oracle, & le projet du voyage. Il eſt inutile, dit-elle à ſon époux, que nous quittions ce palais, je ſerois dans l'isle Jonquille comme ici:

Moi ! entre les bras d'un autre que vous ! ne le croyez pas : je resterois plutôt toute ma vie comme je suis, que de regarder seulement ce génie. Eh ! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le roi : ne pleurez point, Saugrénutio assure qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le prince, il le faut, un pressentiment semble me dire que nous serons tous deux contens. Ordonnez, je vous en conjure, dit-il à son pere, les apprêts de notre départ ; je vous demande pardon, mais j'ai l'esprit si peu tranquille, que je ne puis me charger de ce soin. Le roi partit, & laissa Tanzaï essayer inutilement, s'il ne suffiroit pas pour empêcher la princesse de voyager.

CHAPITRE III.

Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.

LE prince, voyant enfin que toutes ses tentatives étoient inutiles, sortit de Chéchian avec Neadarné ; l'un & l'autre traînant à leur suite vingt chariots au moins, chargés de taupes. Ni

l'un ni l'autre n'avoit l'esprit tranquille. Tanzaï, qui adoroit Neadarné, ne supportoit qu'avec une douleur extrême l'idée de la voir entre les bras d'un autre ; & Neadarné, qui n'avoit pas pour le prince des sentimens moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devroit son changement qu'à une chose, dont son amour & sa délicatesse lui faisoient une image affreuse. Ils avoient déjà fait plusieurs journées que leurs caresses avoient abrégées, lorsqu'ils parvinrent dans une prairie si variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la princesse, fatiguée de sa marche, y fit tendre ses pavillons, sur les bords d'un ruisseau, qui, en embellissant ces lieux, y répandoit une fraîcheur enchantée. Bientôt le murmure de ce ruisseau endormit les deux amans, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï se fut reposé quelques heures sur le sein de Neadarné, voyant qu'elle dormoit encore, il alla se promener autour de ce même ruisseau qui formoit des méandres infinis : & il étoit occupé à se plaindre en lui-même de la bizarrerie de son sort, lorsqu'une taupe, qui sortit brusquement de dessous terre, interrompit sa rêverie. Dans l'idée où il étoit que

plus il porteroit de taupes au Génie, plus il auroit d'égards pour Neadarné, on peut croire qu'il n'épargna rien pour se saisir de celle que le hasard lui offroit. A peine l'eut-il prise, qu'il lui trouva une peau si douce, tant de graces, de si beaux yeux, chose si rare aux taupes, qu'il n'y avoit peut-être dans l'univers que celle-là qui en eût, que, mu de compassion, il voulut d'abord lui rendre la liberté; puis, par un sentiment plus délicat, il aima mieux qu'elle dût cet avantage à Neadarné: il la porta donc au pavillon.

Neadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le prince dans la prairie, lorsqu'il parut avec sa prise. Voyez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre: assurément ce n'est pas-là une taupe ordinaire. Ah qu'elle est belle! s'écria Neadarné: quoi! voudriez-vous la livrer au Génie? Son sort dépend de vous, reprit-il, & je souscrirai à tout ce que vous en ordonnerez. Je la garderai donc, dit Neadarné. Qu'elle est belle! ajouta-t-elle, voyant qu'elle la caressoit: je veux qu'elle reste avec nous, j'en aurai soin moi même; je suis peut-être la seule femme au monde qui ait une

faupe ſi merveilleuſe ; la mienne ne me quittera jamais. Les femmes ſe prennent ſouvent de paſſions violentes, ſans trop ſçavoir pourquoi, & communément, plus les objets qui les frappent ſont ridicules, plus elles s'y attachent avec fureur. C'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver à Neadarné, qui ſe prit pour ſa taupe d'un amour ſi vif, que ſi un quart-d'heure après il l'avoit fallu ſacrifier au prince, peut-être qu'elle auroit balancé. On ne doit point pour cela avoir m'auvaiſe opinion de Neadarné : on avance ſans doute ceci témérairement ; les femmes Chéchianiennes ne reſſemblent peut-être pas en fantaiſies, à celles du reſte du monde. La princeſſe, épriſe de ſa taupe, lui fit mettre un collier, & la tint en leſſe tant qu'elle ſe promena dans la prairie, ſans que cet animal témoignât jamais aucune envie de ſe remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans ſon palanquin, lorſqu'il fallut y remonter, & gronda Tanzaï juſqu'à ſe faire une querelle aſſez vive, de ce qu'il ne la careſſoit pas aſſez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut interrompue par aucun événement, on découvrit la forêt. Tanzaï,

qui la reconnut pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chauderon, ne put s'empêcher de soupirer en songeant à l'aventure funeste dont cette rencontre avoit été suivie. Aussi-tôt, & suivant le conseil de Saugrénutio, il fit prendre à gauche. Il se sentoit le cœur dans ce serrement cruel qui nous saisit à l'approche d'un malheur. C'est donc bientôt, dit-il à Neadarné en soupirant, que je vais vous quitter ? C'est donc moi, qui vous aimant éperdument, vous remet presque entre les bras d'un autre ? Un sort cruel m'y contraint : ah ! la nécessité de mourir me seroit moins affreuse. Neadarné ! vous m'oublierez, vous serez la proie des desirs d'un Génie qui, tout affreux qu'il est sans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien, prince, lui dit Neadarné, retournons sur nos pas. Vous sçavez avec quel regret j'obéis : vous m'assurez que vous m'aimerez toujours ; contente de cette promesse, sûre de posséder votre cœur, qu'aurois-je à desirer ? Le bonheur de votre vie dépendoit, disiez-vous de mon changement de forme : je me suis soumise, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver :

j'ai fait taire mes répugnances, tout ce que me ſuggéroit ma vertu, tout ce que m'inſpiroit mon amour. Eh que m'importe, hélas! ſi votre paſſion pour moi ne diminue pas, de reſter comme je ſuis? Vous ſçavez à quel point je vous aime; & loin de compter ſur ma fidélité, vous oſez imaginer que celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire. Fût-il, ce qui ne ſçauroit être, fût-il ce que vous êtes, mon cœur gémiſſant avec lui, ne penſeroit encore qu'à vous. J'ignore ſi ces plaiſirs que vous vantez, ſont auſſi vifs que vous le dites; mais quoi qu'il en ſoit, je crois qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour ce charme que vous leur attribuez. Je ſens que vous me faites naître des deſirs; mais vous ſeul donnez à mon ame ces mouvemens impétueux. Ce Génie, dont l'idée vous afflige & me tourmente, me fit-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai ſentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce déſordre, n'étant plus à moi, je ſerois encore à vous.

Ah! voilà préciſément, s'écria Tanzaï, ce quiétiſme affreux que je crains!

Voilà ces distinctions cruelles que l'esprit fait, & que le cœur ne sent pas. Aussi heureuse avec ce Génie qu'avec moi, il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté qui même ne vous occuperoit qu'après; & tout ce que votre amour me donneroit, seroit d'imaginer que peut-être je vous aurois fait plus de plaisirs. Soit, répondit Neadarné en colere; mais que je cesse de vous aimer, si je vais trouver le Génie. Pour vous, rompez un hymen qui vous devient odieux; Neadarné vous aime assez pour consentir aux dépens même de sa vie à ce que votre indifférence pour elle peut vous suggérer. Le prince répondit brusquement à ce reproche, la princesse s'offensa de sa réponse, & l'aigreur alloit se mettre entre eux, lorsque la taupe, qu'on n'auroit jamais soupçonnée de savoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne put s'empêcher de dire, en haussant les épaules: Par la gernie! que les amans sont sots! Ah ciel! s'écrient-ils tous deux. Ah! continua la princesse, ma taupe parle.

Je fus bien trompé, dit Tanzaï, si ce n'est pas encore la maudite Concombre qui me poursuit: avez-vous enten-

du comme elle a juré ? Pour le coup je l'étrangle, puiſqu'enfin je ſuis à même. Arrêtez, prince généreux ! s'écria la taupe, ne me confondez pas avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez beſoin de moi. Repos de mes jours ! épargnez-là, s'écria la princeſſe. Quelle ſimplicité ! répondit-il, en tachant de l'étouffer ; ne voyez-vous pas que c'eſt Concombre ? Eh non ! je ne ſuis pas elle, crioit la taupe, je ſuis la Fée Mouſtache, couſine germaine & amie de Barbacela. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond, dit le prince en ſe calmant, elle peut avoir raiſon ; mais par quelle aventure êtes-vous taupe ? C'eſt ce que vous ſçaurez bientôt, reprit Mouſtache ; mais avez-vous le tems de m'écouter ? Je crains mortellement d'être d'une longueur inouïe. Qu'importe, dit le prince, nous n'avons rien de mieux à faire. Alors la taupe commença ſon hiſtoire, ainſi qu'on le verra dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Qui ne sera peut être pas entendu de tout le monde.

J'AI pour aïeul le grand génie Chou-Macha. Quant à mon pere, je ne l'ai jamais bien connu : la Fée Chingara, ma mere, n'a jamais voulu se déclarer, soit qu'elle n'en fut pas bien sûre, soit que le choix qu'elle avoit fait, ne lui fît point d'honneur : car ce n'est pas toujours pour se donner un air de réserve, que les femmes n'avouent pas leurs aventures : il semble que quand la vanité est flattée de la condition d'un amant, la vertu y perde moins. On espéra beaucoup de moi dans mon enfance : que je vous en raconte quelques traits. Je n'avois pas encore quatre ans. . . Ne pourriez-vous pas, interrompit Tanzaï, prendre l'histoire d'un peu plus haut ? Eh bien, vous étiez fort jolie sans doute, en votre enfance ; mais passons au tems où vos agrémens vous furent de quelque chose. Volontiers, dit la Taupe. On me nom-

ma Moustache, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. Barbacela, ma proche parente & ma marraine, voulut absolument m'élever; & Chingara y consentit d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoissoit ma marraine en état de me donner une bonne éducation, elle n'étoit pas fâchée qu'on ne vît pas si près d'elle une fille que, dans la suite, pourroit effacer ses agrémens.

Barbacela me porta dans l'isle Babiole, dont elle est souveraine. C'est, sans contredit, le pays du monde le moins nébuleux. Les hommes ne s'y occupent que de ponpons & de madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre soin que celui de plaire; & s'il arrivoit qu'une d'elles, poursuivie par un amant, fût assez distraite sur les bienséances du pays pour prononcer seulement le mot de vertu, elle seroit bannie pour un an de toute société. Je ne prétends pas dire que l'on se convienne d'abord; la résistance dure au moins deux jours, & nous n'avons guere vu de femmes se rendre auparavant: cela n'est pourtant pas sans exemple à la cour. Ces mœurs vous paroissent singulieres, & vous avez tort. Qu'une femme, de celles qu'on nomme

parmi vous vertueuses, vous fasse attendre un mois. Ce terme est long. Eh bien? à la fin de votre martyre, que vous donne-t-elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord? Car, voyez vous, cela revient au même, le tendre est effectif dans le fond. Au mileu des rebuts étudiés d'une femme, on a toujours sa défaite en perspective; qu'elle se précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin; mais l'imagination a trop été au devant d'elle; on a beau tirer le desir par la manche, on a peine à l'éveiller; & s'il arrive qu'il s'éveille, le plaisir à qui il fait signe de trop loin, ou ne vient pas à tems, ou ne se soucie plus de venir. La vertu n'est qu'une baliverniere, qui cherche toujours à vous faire perdre du tems, & quand elle croit avoir mis l'amour dehors.... Recommencez un peu ce que vous venez de dire, interrompit Tanzaï, que je meure si j'en ai entendu une syllabe. Quelle langue parlez-vous là? Celle de l'isle Babiole, reprit la Taupe. Si vous pouviez me parler la mienne, vous me feriez plaisir, repliqua-t-il; eh comment faites-vous pour vous entendre? Je me devine, reprit la Taupe: mais laissez-moi continuer, je ne sçais

plus où j'en suis. Où la vertu baliverne, dit Neadarné. Eh non! dit Moustache, ce n'étoit qu'une réflexion. Je ne sçais donc plus, dit Neadarné, ce que c'étoit que l'histoire; ah! vous en étiez à ces femmes qui se rendent d'abord.

Ma marraine, reprit la Taupe, m'élevoit dans les mœurs du pays, & je commençois déjà à sçavoir ce que c'étoit que mon visage, lorsque je sortis de l'enfance. Avant un certain âge on se voit sans s'appercevoir, on n'étudie pas ses agrémens, on ne sçait pas ce qu'ils valent, on les a loin de soi, le seul desir de les éprouver les développe à nos régards; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes, une femme seroit belle sans le sçavoir, sans s'en douter, rien de plus. Je me voyois convenablement pour moi-même, lorsque le genie Jonquille arriva dans notre isle. J'étois vive, agaçante, & ma beauté étoit, pour ainsi dire, tappée de coquetterie. Il prit pour moi la passion la plus vive: mais le prince des Cormorans qui étoit arrivé une demi-heure avant lui, m'avoit vue, regardée, émue: en fait d'amour on dépend d'une seconde. Le Génie ne sçut pas qu'il étoit venu trop tard: je m'apperçus, à regret,

de sa passion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut surpris de l'indifférence que je montrois au génie ; ce fut en vain qu'il mit en œuvre ses agrémens & ses soupirs ; toute justice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'estime ; & c'est un sentiment trop peu distingué pour quelqu'un qui s'est flatté d'en inspirer de plus vifs.

Les fêtes les plus brillantes, les présens les plus magnifiques, les soins les plus soumis, le respect le plus timide, étoient les seules armes dont il se servit pour vaincre ma rigueur. Je dissimulai long-tems avec lui. Je sçavois que mon amant avoit tout à craindre de la colere de Jonquille, s'il pouvoit le soupçonner d'être son rival : je me contentois donc de le voir en secret, & de lui sacrifier les vœux & les présens du Génie. J'ai sçu depuis que cette coutume n'est pas nouvelle, & que ce qu'on tient de l'amant riche, sert à acheter celui dont on a l'imagination blessée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne supçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre cour digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danseur du monde, personne ne faisoit la

révérence de meilleure grace : il devinoit toutes les énigmes, jouoit bien tous les jeux, tant de force que d'adresse, depuis le trou-madame jusques au balon. Sa figure étoit charmante, & empaquetée, si l'on peut le dire, dans les agrémens les plus rares : il sçavoit accompagner de toutes sortes d'instrumens une voix charmante qu'il avoit. Jouoit-il bien de la vielle ? demanda brusquement Tanzaï. C'étoit, reprit la Taupe, un de ses instrumens favoris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de si merveilleux ; mais continuez votre histoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre prince. Outre les talens que je viens de nombrer, continua-t-elle, il faisoit joliment des vers. Sa conversation enjouée & sérieuse, satisfaisoit également par ses graces & sa solidité. Austere avec la prude, libre avec la coquette, mélancolique avec la tendre, il n'y avoit pas une dame à la cour dont il ne fît les délices, & pas un homme dont il n'excitât la jalousie. La supériorité de son esprit ne le rendoit pas insociable ; complaisant avec finesse, il sçavoit se plier à tout ; il possédoit mieux que personne ce langage brillant de notre isle, il n'y

avoit personne qui ne fût comblé de l'entendre ; & quoique cet être farouche, intitulé le Bon sens, n'agit pas toujours civilement avec ce qu'il disoit, l'élégance insoutenable de ses discours faisoit qu'il n'y perdoit rien, ou que le Bon-sens, caché derriere une multitude miraculeuse de mots placés au mieux, auroit paru d'une insipidité affadissante à ses sectateurs les plus absurdes, s'il eût été vêtu moins légérement. En effet, la raison est vulgaire, elle paroît toujours ce qu'elle est, elle craint de se noyer dans l'enjouement, & ne manque pas de faire un saut en arriere, & quand une idée singuliérement tournée se présente, ou qu'une imagination lumineuse se place commodément dans le cœur. Après cela, si elle triomphe, c'est d'une façon si insultante pour l'humanité, l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri, y perd tant de ses graces, prend si mauvaise opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule pour ne lui pas rompre en visiere. L'esprit, est d'un caractere plus sociable ; la dignité de ses manieres fait sentir que son éducation a été soustraite aux préjugés ; ce qu'il pense est à lui, ne tient à rien, s'isole de lui-même ; il s'é-

leve ſans prendre de ſecouſſe : ce que la réflexion produit, s'appeſantit ſous le travail qu'elle cauſe ; ce que l'imagination enfante, eſt audacieux ; l'une abſorbe par ſa gravité, l'autre réveille par ſa pétulance. On voit long-tems la premiere ſur la route, l'autre ſe préſente inopinément. La réflexion reprime ſa juſteſſe, n'eſt qu'indigence : prétexte de l'eſprit foible qu'elle anéantit, à meſure qu'elle le flatte. L'eſprit indépendant de tout, fait ſes opérations ſans calcul, ſon effet, toujours ſéduiſant, plus prompt que l'éclair, brille, étonne, éblouit ; il prend toutes les formes qu'on veut ; toujours noble, ſon air auguſte, même dans le badin, parle en faveur de ſa naiſſance ; & la raiſon, toujours bourgeoiſe auprès de lui, ſilentieuſe par ſéchereſſe, ſuccombe malgré elle, en augmentant par ſa mauvaiſe humeur le triomphe de ſon rival.

Vrai Singe ! s'écria le prince. Ah ! dit Neadarné, pénétré de plaiſir, ah que cela eſt beau ! Sans notre Taupe, nous nous ſerions ennuyés à périr. Je ſuis charmée, reprit Mouſtache, que mes idées ne ſe perdent pas auprès de vous, je me ſuis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puérile. Mais

peut-on, dit Neadarné, apprendre sans peine ce langage ; n'ôte-t-il rien à l'indolence du repos ? Pour moi, reprit Tanzaï, je crois que non, & j'imagine qu'avec les dispositions que je vous vois, & les leçons que Moustache vous donnera, vous parlerez bientôt aussi superficiellement qu'elle-même. Mais quelle misere, ajouta t-il, de se servir de ce maussade jargon ! Vous restez deux heures sur la raison, & sur l'esprit, pour ne me donner ni de l'un ni de l'autre. Si vous continuez votre histoire sur ce ton-là, je ne réponds pas que je l'entende patiemment. Laissez-le dire, interrompit Neadarné ; au vrai, c'est au mieux ; vous parlez de tout point comme un charme. Le prince haussa les épaules, & Moustache reprit aussi son récit.

CHAPITRE V.

Comme le précédent.

VOUS conviendrez aisément, je crois, après ce que je viens de vous dire de Cormoran, que mon goût pour lui étoit justifié. Un seul de ses regards

auroit suffi pour tourner la tête à la femme la moins susceptible : ainsi il n'est pas surprenant que son mérite ait fait sur moi une si vive impression. Tant de passions ne sont fondées que sur le caprice, que je suis bien aise de vous faire voir que la mienne ne s'étoit pas déterminé sur rien. La premiere fois que je le vis, (& l'amour ne peut naître que du premier moment,) qui ne l'auroit aimé ! Il étoit au cercle chez Barbacela : les hommes les plus galans de la cour étoient consultés par nos dames sur le choix des ajustemens, sur les modes, & sur la difficulté d'en imaginer de nouvelles ; c'étoit, comme vous voyez, une matiere importante. Chacun s'efforçoit de briller. Le prince, qui venoit d'arriver à la cour, résolut avec tant de solidité les cas difficiles qui se présenterent, inventa des modes si jolies, qu'il n'y eut personne qui n'admirât sa sagesse & son imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* jusques au fond du cœur. Une attention particuliere qu'il parut faire à ma personne, fixa le penchant que je me sentois déjà pour lui ; & je m'aidai si bien de mes réflexions, que quand je le quittai le soir, ma passion ne pouvoit

plus augmenter. L'agrément de ſon eſprit qui ſe développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite. Quelque choſe d'obligeant qu'il me dit ſur ma beauté, & le ſilence qu'il garda avec toutes les autres, me convainquirent que ſon cœur n'étoit plus tranquille ; car cela s'apperçoit aiſément : l'amour eſt un ſentiment qui dérange l'ame, & qui pour s'y mettre à ſon aiſe s'empare de toutes ſes fonctions, & ne les laiſſe agir qu'à ſon profit. Mon cœur qui ſembla, au premier coup-d'œil, s'entendre avec le ſien, abjura toutes les bienſéances ; & par une étourderie inconcevable, marcha ſur le ventre à toutes les idées de raiſons qui auroient pu le contredire. Nous nous rencontrâmes à ſoupirer enſemble, & ſi nous étions reſtés plus long-tems l'un avec l'autre ce ſoir-là, nos deſirs ſe ſeroient couchés moins enfans qu'ils ne firent. Je ne ſçais pas ce qu'il fit de la nuit : pour moi, le ſommeil voulut en vain s'emparer de mes ſens, quelques conſeils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'amour qui, tout neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait ſans doute le ſonge le plus aimable. Qu'eſt-ce en effet, que le ſommeil quand on

aime? Quelques doûceurs qu'il vous apprête, vaut-il le désordre raisonné de votre imagination? Sur-tout, quand sûr d'être aimé, l'espérance flatteuse arrange vos objets comme vous pourriez les souhaiter. On n'a dans un songe que des idées indistinctes, heureuses quelquefois, mais souvent contraires à leur source. Quand on pense soi-même à ce qu'on aime, on lui fixe son emploi, on le porte où l'on veut, & la passion qui le détermine sçait toujours le faire amusant.

A peine étois-je levée, que Cormoran entra dans mon appartement. J'étois alors dans un cabinet reculé. Il osa troubler ma retraite. Le trouble & les desirs qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouverent que j'étois aimée. Je l'avouerai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse; & d'ailleurs mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le rassura donc, & sans y trop intéresser ma vertu; car voilà à quoi sert l'usage du monde; sans paroître le souhaiter, je l'amenai au point de me faire sa déclaration. Je ne me souviens pas à présent de quelle maniere il la tourna, mais elle fut intelligible au

point qu'il ne tint qu'à moi de faire semblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup: mais aussi ne voulant pas le désespérer, je lui serrai la main ; geste indifférent dans le fond, & sur lequel on peut toujours s'excuser quand il ne réussit pas. Je ne voulus pas, quoique sûre qu'il m'aimoit, en hasarder davantage. Les premieres avances doivent être modérées : pour peu qu'un amant ait d'esprit, il les entend ; quitte à les pousser sans ménagement, s'il ne sçait pas les entendre. Je n'en fus pas à cette peine-là avec Cormoran : il sçavoit que toute main qui serre, veut un baiser ; il le prit donc ; il rougit du plaisir qu'il en eut, & je rougis aussi, mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jettai sur lui un regard qui me fatigua étrangement ; il mouroit d'envie d'être tendre, je n'étois pas fâchée qu'il le fût ; cependant il ne devoit pas le paroître : je fis en sorte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colere où j'aurois dû être ; mais je n'y réussis pas, & l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'eusse songé seulement à en corriger l'expression. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins pénétrant

pénétrant, j'aurois pu m'en sauver : mais ce traître de Cormoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier, il baisa encore ma main, que je n'avois pas songé à retirer d'entre les siennes. Il étoit ému, je commençois à raisonner moins qu'à sentir ; il étoit à mes genoux ; c'est une attitude qui frappe toujours, & qui n'est point du tout indifférente ; si elle prouve du respect, elle met en même tems à portée d'en manquer.

Je me baissai, uniquement pour engager Cormoran à se relever ; il saisit ce moment pour me surprendre un baiser qui me pénétra : c'étoit le premier de ma vie. Tous mes sens se troublerent, ma tête malgré moi resta penchée sur la sienne. J'ai éprouvé depuis la même volupté, elle m'a toujours été chere, mais elle ne m'a jamais été si sensible. Je ne sçais ce qu'en ce moment Cormoran faisoit de lui-même ; je crois que s'il avoit été moins égaré, j'étois perdue. Lorsque je revins de mon trouble, le prince étoit encore dans le sien ; ses yeux étoient chargés d'une tendre langueur, ses soupirs étoient interrompus, son cœur pressé ne les lui fournissoit qu'avec peine. Quel bonheur qu'a-

alors il ne pût rien entreprendre ! l'instant de sa déclaration auroit été celui de son bonheur : c'étoit une chose d'usage à la cour, mais je ne voulus pas m'y soumettre. Je connoissois assez les hommes pour sçavoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de se rendre; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité, que de ne pas humilier la nôtre : & cette raison me retint, où la pudeur ne l'auroit sçu faire. Ah prince ! dis-je à Cormoran, laissez-moi, ne seroit-ce pas à vous à me défendre de ma foiblesse ? N'augmentez pas l'inutilité de ma raison, revenez à vous, rendez-moi à moi-même; je vous aime, hélas ! vous n'en pouvez pas douter, les preuves de ma tendresse en ont dévancé l'aveu. Qu'il m'est doux de ne vous avoir pas tout donné, & de songer que mon amour a encore mille présens à vous faire ! Jouissons du plaisir de nous adorer, abandonnons-nous-y; que nos jours s'écoulent dans notre ardeur, qu'ils ne renaissent que pour nous y retrouver; que le présent, en nous rappellant le passé, nous encourage à nous aimer sans cesse; & puissions-nous, dans l'avenir, n'envisager encore que le

bonheur qui nous pénetre aujourd'hui! Heureux d'être tous deux immortels! plus heureux de rendre notre amour aussi éternel que notre existence!

Ah! divine Fée, s'écria Cormoran, je ne puis plus suffire à mes transports, vos bontés me confondent : ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoissance, n'est-ce pas vous prouver combien elles me pénetrent? Mais vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me sont précieuses. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il se peut, de mes transports quand je vous vois partager ma flamme! Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous consacrer tous les momens de ma vie! mais malheureux de ne pouvoir mourir, si jamais vous changez pour moi. Cependant Jonquille vous aime; quel rival! & si je n'ai pas à redouter votre inconstance, que ne dois-je pas craindre de son pouvoir, & peut-être de ses agrémens? Je l'avouerai, lui dis-je; il s'est déclaré pour moi, mais je n'aurai pas long-tems à contraindre ma tendresse, & à supporter la sienne. J'emploierai tant de soins à le rebuter, & à vous rendre heureux, qu'il gémira de douleur autant que vous

ſoupirerez de plaiſir. Une paſſion qui n'a plus d'eſpoir, s'irrite d'abord, mais s'attiédit. Ennuyé du peu de ſuccès de ſes ſoins, bientôt, croyez-moi, ſa fierté lui ſera porter à une autre des vœux qu'il verra mépriſés. Mais, contraignons-nous; tout Génie que vous êtes, vous ſçavez combien ſa puiſſance eſt au deſſus de la vôtre, ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux; ſans doute nous ne nous verrions plus. Ah! je ne puis y penſer ſans frémir. Contens de pouvoir, en public, nous dire par nos yeux que nous nous aimons, réſervons-en les preuves pour des lieux dont nous ſerons ſûres. Mais ſortez d'ici, je craindrois qu'on ne nous y ſurprît, & qu'on ne devinât la cauſe de l'embarras où nous ſommes tous deux: dans une cour où l'amour fait la principale affaire des courtiſans, il ne ſeroit pas équivoque.

Le prince, qui craignoit que cette paſſion violente que je lui marquois, ne fût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant de ſortir, que des faveurs plus marquées réaliſaſſent ſon bonheur; mais ce n'étoit pas mon intention de porter ſi loin ma foibleſſe. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois

si réservée ; je ne sçais pas non plus si c'étoit par délicatesse ; mais j'ai peine à croire, si je n'avois pas fait sortir Cormoran, que j'eusse pu rester avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient si tendres, & j'étois si foible ! d'ailleurs il m'avoit marqué tant de transports pour une bagatelle, que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été sa reconnoissance, si je lui avois donné plus de lieu d'éclater. Il sortit à regret, & je lui cachai que c'étoit à regret aussi que je le laissois sortir.

A peine fus-je seule, que je me fis des reproches, non de ce que j'avois fait ; mais de l'avoir renvoyé si content. J'aurois été au désespoir qu'il eût douté de mon cœur, & je ne trouvois pas à propos qu'il en fût si sûr. Quoique je ne sçusse pas bien encore tout ce que nous perdons auprès d'un homme quand nous avons satisfait ses desirs, je me doutois bien, quelque enflammé qu'il puisse être, qu'au moins il a perdu le plaisir de la curiosité, & je sentois par moi-même que ce plaisir tient de la place dans l'ame ; & que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois résolu, malgré ma passion pour Cormoran, de le laisser long tems desirer d'être quelquefois douteuse pour lui : mon amour souf-

froit à imaginer cette politique, mais elle me parut si nécessaire, que je surmontai mes répugnances à cet égard.

Quand je le revis dans la journée, mes yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin, j'y laissai même une impression de froideur qui le désespéra : il est vrai que certaine du chagrin que je lui avois causé, un regard tendre & plein de feu que j'appuyai sur lui, travailla à lui rendre ses premieres espérances. Je sçais que dans le monde les hommes appellent ce manege de la coquetterie : mais pour qui travaillons-nous, si ce n'est pour eux ? Quels charmes ne trouveroient-ils pas bientôt insipides, si nous ne prenions le soin de réveiller leur cœur ? Les aimons-nous toujours tendrement ? Sûrs de nous trouver dans une égalité constante, ils ne la desirent plus. Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur léthargie ; ils se voient avec désespoir sur le point de perdre un bien dont ils ne jouissoient plus qu'avec nonchalance : le mouvement qu'ils se donnent pour se le faire rendre, renouvelle leurs sentimens. Ils ne se souviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y soyons. Notre perte prochaine

leur fait seule sentir combien nous leur étions nécessaires : ils nous en aiment davantage, & par conséquent nous en deviennent plus chers : le cœur y gagne des deux côtés, c'est un surcroît de tendresse qui lui arrive. Un amant n'a-t-il point de fantaisies à essuyer, point de rivaux à craindre ? il croit qu'il n'aime plus, ou du moins que ce n'est plus que par habitude, ou par reconnoissance. N'est-ce pas un service à lui rendre, que de lui ôter une erreur qui éteint ses plaisirs ? L'amant tendre revient, quand la maîtresse sensible disparoît ; les faveurs qu'il recevoit sans desirs, redeviennent plus piquantes pour lui que la premiere fois, dès qu'il a pu imaginer qu'elles lui seroient ravies ; il ne conçoit même pas comment il a pu les négliger. Au milieu d'un raccommodement inattendu, quel triomphe pour nous ! quel charme pour lui ! de sentir renaître dans son cœur un sentiment qu'il n'y distinguoit plus. L'amour n'est que ce que nous le faisons : si nous le laissions comme la nature nous le donne, il seroit trop uni, sans délicatesse, il seroit sans volupté. Nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes : il falloit le rendre difficile, pour le ren-

dre agréable. Notre empire ſur les hommes dépend de nous, & quand il nous arrive de le perdre, ce n'eſt jamais qu'à notre peu d'adreſſe que nous devons nous en prendre; s'ils nous en privent, ce n'eſt pas leur faute. Hélas! les pauvres gens qu'ils ſont, ils n'y penſeroient pas d'eux-mêmes; déterminés pour l'eſclavage, ils ne quittent une chaîne que pour rentrer dans une autre; ils ſentent qu'ils ſont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer? ne leur offrons jamais un bonheur parfait; comblons leurs deſirs, mais ne les anéantiſſons pas: au milieu des plus grandes voluptés, qu'il leur manque quelque choſe, ne fût-ce même qu'un ſoupir: le deſir ne meurt que d'être comblé; & c'eſt une maladie qui ne lui arrive que quand nous ne voulons pas la lui épargner.

Ah quel enchantement! s'écria Neadarné. En honneur! Taupe; ma mie, dit Tanzaï, je n'ai de ma vie rien entendu d'auſſi extraordinaire que vous. Les belles réflexions! dit encore Neadarné. Quand il ſeroit vrai, reprit Tanzaï, qu'elles fuſſent auſſi belles que vous le dites, je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues & dépla-

cées, & je ne ſçache rien de ſi ridicule que d'avoir de l'eſprit mal à propos. Il y a trois heures, au moins, que Mouſtache nous tient en haleine pour une hiſtoire que j'aurois faite en un quart-d'heure. Je crois que pour conter agréablement, il faut être naïf. Si par haſard un fait fournit une réflexion, qu'on la faſſe, mais qu'elle n'anéantiſſe jamais le fond; qu'elle ſoit courte, qu'elle ramene l'auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait; & que l'on s'épargne, ſur-tout, cette envie de briller qui contraint l'eſprit, & lui ôte le naturel; partie ſi néceſſaire à quelque genre que ce puiſſe être, que ſans elle je ne trouve point de vraies beautés. Je ne parle plus à Mouſtache de ſon jargon, je vois qu'il eſt né avec elle; mais à propos de quoi ce monceau d'idées, toujours les mêmes, quoique différemment exprimées? Pourquoi ces choſes dites cent fois, & revêtues pour reparoître encore, d'un goût qui les rend bizarres, ſans les rendre neuves? Que me ſert à moi qui ai envie d'être promptement au fait de votre hiſtoire, de ſçavoir toutes les réflexions que vous avez faites après coup ſur vos aventures? Eh, une bonne fois pour

toutes, Taupe mes amours, des faits; & point de verbiage. Vous pouvez avoir raiſon, reprit Mouſtache, mais l'eſſentiel ne doit pourtant pas être traité comme le futile. Eh bien ! reprit Tanzaï, elle croit m'avoir répondu. Eh! mais ſans doute, dit la princeſſe, elle parle bien. Je ne ſçache rien de ſi charmant que de pouvoir parler deux heures, où d'autres ne trouveroient pas à vous entretenir pour une minute. Qu'importe que l'on ſe répete, ſi l'on peut donner un air de nouveauté à ce que l'on a déja dit ? D'ailleurs, cette façon admirable de s'exprimer que vous traitez de jargon, éblouit, elle donne à rêver : heureux, qui dans ſa converſation peut avoir ce goût galant ! Quoi ! ne trouver toujours que les mêmes termes, ne pas oſer ſéparer les uns des autres ceux qu'on a accoutumé de faire marcher enſemble ? Pourquoi ſeroit-il défendu de faire faire connoiſſance à des mots qui ne ſe ſont jamais vus, ou qui croient qu'ils ne ſe conviendroient pas ? La ſurpriſe où ils ſont de ſe trouver l'un auprès de l'autre, n'eſt-elle pas une choſe qui comble ! & s'il arrive qu'avec cette ſurpriſe qui vous amuſe, ils faſſent beauté, où vous croyez trouver défaut, ne

vous trouvez-vous pas singuliérement étonné? Faut-il qu'un préjugé.... Par Singe! s'écria Tanzaï; vous m'étonnez singuliérement vous-même, & j'admire le peu de tems qu'il vous a fallu pour vous infecter de ce mauvais goût. Mais finissons la dispute, que Moustache acheve son histoire, s'il est possible, & qu'elle ne me quitte plus son Cormoran pour courir après les digressions inutiles. Allons, continuez, dit Néadarné à Moustache; & sur-tout rendez-moi compte exactement de ce que vous avez fait, & non-seulement de ce que vous avez pensé; mais encore de ce que vous auriez voulu penser; n'oubliez pas, en un mot, la plus légere circonstance. Vous contez si bien!

CHAPITRE VI.

Qui ne dément pas les deux autres.

J'EN étois donc, reprit Moustache, à ce regard qui le satisfit. Il devint amoureux à ne plus se connoître. Que cela m'auroit contenté, si j'avois pu voir son aliénation d'esprit dans toute son étendue! Mais ma raison avoit couru

après la sienne, & l'amour m'empêcha de connoître son départ & de souhaiter son retour. Le prince & moi étions convenus, ainsi que cela se pratique communément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une apparence d'amitié & de politesse; & qu'en particulier nous nous dédommagerions, ainsi que cela se fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon appartement un jardin où il n'entroit que moi. J'en avois donné une clef au prince: aussi-tôt que l'on étoit retiré, j'allois l'y trouver, & tous deux, assis sous un bosquet de myrtes, nous nous donnions les plus tendres assurances de notre amour. Toutes mes nuits se passoient de la même façon, & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faisoit; mais je sçavois bien que quand mon teint y auroit perdu de son éclat, & que j'en aurois eu les yeux moins battus, il ne s'en seroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vu nos desirs & la commodité que nous avions de les satisfaire, c'est que des rendez-vous si charmans ne se passoient pas sans que les emportemens du prince attaquassent prodigieusement ma ver-

tu. Quelquefois il me parloit de son martyre, & de la difficulté qu'il trouvoit à le supporter : j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle dont, en attendant mieux, il vouloit bien se contenter. Souvent je brûlois de lui en accorder davantage, mais la nuit couvroit mon désordre, & sa respectueuse retenue me sauvoit de ma foiblesse. Dans de certains instans je lui en voulois mal, mais je ne le lui disois pas.

Etonné souvent d'une réserve si inconnue dans notre cour, il m'en faisoit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la premiere fois, ne lui avoit pas laissé prévoir une si longue résistance; j'en étois moi-même surprise : mais je voulois qu'il m'estimât, & l'amour-propre triomphoit en moi de la passion. Quand je m'en souviens cependant, que ces momens sont douloureux! un homme aimable, aimé qui inspire autant de desirs que vous en pouvez faire naître, est seul avec vous la nuit; il prend des libertés que vous souffrez, & vous résistez! Ce n'est pas la vertu qui sauve une femme de ces dangereuses occasions, elle n'en a plus, dès lors qu'elle les cherche. En pareil cas, une coquette peut seule se garan-

tir des transports d'un amant : je sçais que la coquetterie est moins méritoire que la vertu, mais aussi est-elle plus utile.

Il y avoit quinze jours que Cormoran & moi nous nous aimions ; & avec les précautions extrêmes que nous avions prises, il n'y avoit que toute la cour qui se fût apperçue de notte intelligence : cependant, le respect qu'on me portoit, empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaisanteries. Le Génie seul malgré l'intérêt qu'il avoit à connoître mon cœur, ignoroit encore son rival. Il sçavoit qu'il n'étoit point aimé ; mais, soit présomption, soit l'idée qu'il avoit de mon indifférence, il ne croyoit pas que je fusse sensible pour un autre. Enfin, trop amoureux & trop jaloux pour n'être point clair-voyant, il commença par soupçonner qu'une passion secrette dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ses regards sur tous les courtisans, & au milieu de ce cruel examen il les arrêta sur Cormoran. Il avoit découvert en lui une attention qui lui parut tenir plus de l'amour que du respect. Il avoit surpris entre nous de ces regards que, malgré la contrainte qu'on s'impose, l'amour anime toujours trop, pour n'ê-

tre pas remarqués. L'attention du prince quand je parlois, la complaisance flatteuse avec laquelle je l'écoutois, les éloges que je donnois à ses moindres discours, mille choses sur lesquelles on ne s'observe point, & qui, toutes légeres qu'elles sont, parviennent, mises ensemble, à faire un poids, fixerent ses soupçons, & les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en sçavoir davantage, il n'interrogea pas les secrets immenses de son art: il n'ignoroit pas que ce seroit en vain qu'il voudroit s'en servir, & que l'amour, toujours au dessus de lui, dédaigneroit de satisfaire sa curiosité. Résolu de l'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même; & jugeant que le tems de la nuit étoit celui que je choisissois pour voir Cormoran avec liberté, il se rendit invisible, & se transporta dans mon jardin. Cette même nuit, j'avois résolu de m'abandonner sans réserve à Cormoran, & de lui donner ma foi. Nous étions déjà tous deux dans le bosquet des myrtes, lorsque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je sortisse de ma chambre, quand des soupirs trop marqués, partant du bosquet, déterminerent sa route de ce côté-là. Hélas! c'étoit nous qui les poussions.

Contente de mon amant, sûre de sa fidélité, pressée par ses desirs plus encore que par les miens, je m'étois laissée aller sur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à son ordinaire, m'avoit aussi moins ménagée. Nous sortions enfin du plus tendre égarement, & nous nous disposions avec ardeur à nous y remettre, lorsqu'un tourbillon de lumiere nous environna, & nous fit voir, en se partageant, le barbare Génie. A cette vue nous demeurâmes immobiles. Nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le prince m'avoit mise, subsistoit encore : comme il me menaçoit de le redoubler, je navois pas songé à la décence. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fit imaginer à la jalousie du Génie les plus cruelles choses. Ma robe le couvroit presque tout entier, & plus le génie le trouva attentif à admirer je ne sçais quelles bagatelles qu'en ce moment il considéroit, moins il se crut permis de lui pardonner.

Cruelle ! s'écria-t-il avec une voix tonante, est-ce-là comme vous vouliez répondre à ma tendresse ? Et toi, malheureux, poursuivit-il en s'adressant à Cormoran, as-tu bien songé que tu m'offensois & crois-tu pouvoir échapper à

ma vengeance ? Elle eſt complette ; & puiſque tu ne peux mourir, tous les inſtans de tes jours ſeront marqués par les traits les plus funeſtes de ma colere. Qu'on l'enleve, continua-t-il, & qu'on le garde juſques à ce que j'aie ordonné de ſon ſupplice.

Le prince, à ces paroles, diſparut en me tendant les bras. La ſurpriſe & la douleur m'avoient d'abord accablée, mais mon malheur me redonnant des forces ; Barbare ! m'écriai-je, de quoi peux-tu te plaindre ! Et qui t'a dit que quand tu aimerois, tu duſſes toujours être aimé ? Quel droit t'avois-je donné ſur mon cœur ? Oui, Cormoran m'a plû & ta fatale préſence me fait ſentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance ; quand même tu m'épargnerois, je n'en ſerois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant, je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Punis-moi, ſi tu veux ; mais ſois ſûr que le tems & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour, & qu'il ſubſiſtera autant que mon averſion pour toi.

Eh bien, perfide ! dit le Génie, tu ſeras contente. Déjà il s'approchoit pour

m'enlever lorſque Barbacela vint me ſouſtraire à ſa fureur. J'allai long-tems avec elle dans les airs : enfin elle m'abbattit dans cette prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée ! me dit-elle alors, dans quels abymes affreux l'amour vient-il de te plonger ? Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur : tu te ſerois perdue toi-même, ſi ma puiſſance ne t'avoit ſauvée de la barbarie de Jonquille. Fuis, cache-toi à ſes regards, juſqu'à ce qu'un tems plus heureux te permette de revoir la clarté du jour. Deviens taupe, & garde-toi de ſortir de cette prairie. J'oſe dans l'obſcurité de l'avenir prévoir pour toi un ſort plus doux. Un jour viendra qu'un de mes favoris mettra fin à tes malheurs, & qu'une princeſſe délivrera le tendre Cormoran. Alors elle me frappa de ſa baguette & je reſtai tout auſſi taupe que vous me voyez. Avant qu'elle me quittât, je lui demandai ce que le Genie avoit fait de mon amant, & j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la roue & la culebute dans les jardins de l'isle Jonquille. Vous verrez, interrompit Tauzaï, que c'eſt à cauſe de ſon inclination pour la danſe, que le Génie l'a honoré de ce

supplice. Au reste, je ne doute point que ce ne soit de moi que la Fée Barbacela vous a parlé, & nous ferons ensorte..... Mais essuyez donc vos yeux, dit-il à Neadarné, qui pleuroit immodérément; votre pitié va trop loin: eh bien, elle est taupe & rien de plus; quant aux sauts que fait Cormoran, cette idée n'a rien de si affligeant. Ah, que vous êtes peu tendre! lui dit Neadarné; songez-vous aux malheurs de deux amans que l'on sépare, & le Génie ne leur eût-il donné que cette punition, n'en étoit-ce pas assez pour les faire mourir de douleur? Qui me sépareroit de vous pour un jour, pour une heure, ne causeroit-il pas ma mort?

Mais, dit-elle à Moustache, combien y a-t-il que vous avez perdu Cormoran? Dix ans se sont écoulés depuis ma funeste aventure, reprit Moustache. Barbacela est venue me voir quelquefois, & c'est d'elle que j'ai su que Jonquille, toujours irrité, ayant appris que j'étois taupe, & ne pouvant deviner ma retraite, a ordonné, pour tâcher de m'avoir entre ses mains, que personne ne se présentât devant lui, sans lui apporter des taupes, espérant qu'enfin je serois prise par quelqu'un.

Sans votre généreuſe pitié il n'y auroit que trop bien réuſſi : je vous en marquerai ma reconnoiſſance ; mon pouvoir, quoiqu'infiniment ſubordonné à celui de Jonquille, ne laiſſe pas de s'étendre loin. Nous approchons de ſes états, ſongez ſeulement à me bien cacher.

Vous croyez donc, dit la princeſſe, que vous reverrez Cormoran ? Tout contribue, répondit Mouſtache, à me le faire croire : les promeſſes de Barbacela ; votre rencontre, qui commence à faire un changement dans ma fortune ; & plus que tout encore, la tranquillité de mon cœur. Vous qui connoiſſez le Génie, dit Tanzaï, penſez-vous qu'il en veuille venir avec Neadarné aux dernieres extrêmités ? La choſe, ſans moi, ne ſeroit pas douteuſe reprit Mouſtache : le Génie eſt facile à toucher : Neadarné eſt belle : la ſingularité de ſon aventure le piquera peut-être autant que ſes agrémens. Mais ne pourrois-je pas ſuivre Neadarné ? demanda-t-il encore. Eh ! de quoi la garantiriez-vous ? reprit Mouſtache. Jonquille aime la muſique, vous jouez ſupérieurement de la vielle, & il pourroit bien vous condamner pour

trente ans au moins à faire danser Cormoran. Laissez-moi tout arranger ; je vous réponds d'un succès au dessus de toute espérance. Le prince, que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être rassuré par les promesses de la Fée, soupira, & ne répondit rien, persuadé que Moustache n'empêcheroit pas plus Neadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de sauter.

CHAPITRE VII.

Qui fera bâiller plus d'un lecteur.

PENDANT le récit de Moustache, qui, ainsi que le lecteur l'a dû sentir, ne laissa pas d'être fort long, on avoit traversé la forêt, & le prince, découvrant de loin une grande ville, demanda son nom. C'est, lui répondit Moustache, la ville des Barbeaux. Elle est grande & peuplée. Son roi est tributaire du Génie, & son agent principal dans les affaires amoureuses. Ce roi a la complaisance de prendre une liste de toutes les beautés de la terre qui

ont des aventures singulieres, telles, par exemple, que celle de la princesse; & le Génie se les fait adjuger au bureau des Fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzaï, ce Génie s'est fait un emploi bien particulier! quelle sorte de plaisir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme? Cela n'est ni généreux, ni délicat. Vous avez raison, reprit la Fée: mais cette délicatesse est aujourd'hui la chose du monde qui le touche le moins; il prétend qu'elle seule trouble les plaisirs, ou que quand elle ne se met pas de la partie, ils n'en sont ni moins réels, ni moins vifs. Il est difficile de corriger un homme qui s'est fait un systême, & qui pour l'appuyer se fonde d'abord sur ce que les femmes à sentimens l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaisir que celles qui ne se livrent à lui que par besoin, ou par sensualité effective; & sur la folie qu'il y a à se priver, pour un seul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le prince, la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde. Je suis plus content de regarder Neadarné seulement, que je ne le serois dans les bras de la plus charmante Fée de la terre. Vous

n'avez peut-être pas été toujours si difficile, reprit Moustache : mais quand cela ne seroit pas, il ne faut point disputer sur la volupté ; elle prend sa source dans le caprice, & lui seul la détermine.

Je crois cependant, dit Neadarné, que pour cette volupté si recherchée, on a besoin de s'aider de son cœur, & l'homme du monde le plus aimable, si je ne l'ai pas choisi, ne fera pas sur moi le même effet qu'un monstre dont je me ferois une idée séduisante. Bien des femmes qui pensoient comme vous, répondit la Fée, se sont détrompées par l'expérience. On ne peut répondre du moment : il en est où la nature agit seule, & où l'on se trouve précisément dans le cas d'un songe qui offre à vos sens les objets qu'il veut, & non ceux que vous voudriez. Le songe du prince en est une preuve : il auroit assurément mieux aimé rêver de vous, que de la Fée Concombre ; cependant.... Oh sans doute ! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiscrétions de Moustache, on n'est pas maître de ces sortes de choses. Mais nous approchons de la ville, & c'est une dispute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas

loin d'ici à l'isle Jonquille? Non, dit Moustache : à quatre lieues de cette ville, on trouve un grand lac sur lequel l'isle est située. Des barques galamment ornées y passent, sans avoir besoin de conducteurs, les beautés qui ont affaire au Génie ; & les remenent de même.

Avec ces propos, & plusieurs autres pas plus intéressans, ils entrerent dans la ville. Tous les habitans en étoient du plus beau bleu qu'on puisse voir. Quoique le prince & Neadarné voyagassent *incognito*, leur air majestueux, leur nombreuse suite, & la magnificence de leurs équipages, firent juger aux bluets que ces étrangers étoient des personnes de la plus haute distinction. Moustache pressa le prince de se rendre au logement qu'on avoit préparé, & témoigna tant d'inquiétude qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le sujet. Ce n'est pas sans raison que je tremble, dit Moustache, Jonquille est dans cette ville, & je crains qu'il ne me reconnoisse. Et que vient-il faire ici? reprit le prince. Ce n'est jamais que l'amour qui l'y amene, répondit la Fée : les femmes de cette ville, malgré leur couleur, sont extrêmement belles, & quand le Génie n'a rien à faire, il s'amuse

s'amuse à les honorer de sa tendresse. Les habitans, qui le craignent, n'osent lui rien refuser, & beaucoup moins les habitantes. Assurément, dit Tanzaï, voilà un terrible Génie. Ah Neadarné! que votre beauté va me rendre à plaindre! Puis-je me flatter, quand je vous regarde, que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi? Que fera le pouvoir de Moustache? Comment vous sauvera-t-elle des desirs de ce Génie? c'est en vain qu'elle me le promet; plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient sensible: je ne puis plus la soutenir. Je sens même, qu'au retour de l'isle Jonquille, vous me seriez insupportable; & que ne pouvant plus vous estimer, vous ne pourriez plus m'être chere. Soyez toujours telle que vous êtes; aussi-bien votre premiere forme me seroit inutile, si elle vous étoit rendue par Jonquille. Content de vous, nous nous plaindrons ensemble de la rigueur de notre destinée. Je ne veux que votre cœur; & s'il est vrai que la possession du mien suffise à votre félicité, la nôtre sera entiere; en un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'isle Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian.

Que vous me rendez heureuse ! cher prince, s'écria la tendre Neadarné : mais ne souffrez pas de votre complaisance pour moi. Contente de porter le titre de votre compagne, je verrai sans regret une autre que moi en remplir les fonctions ; elle me sera chere par les plaisirs qu'elle vous donnera : vos loix, ces loix séveres, qu'en vain vous voudriez éluder, n'exigeront plus notre séparation. Quand vos sujets verront les fruits précieux d'un second hyménée, ils ne pousseront pas la barbarie jusques à bannir votre amie. Si je suis destinée à cet affreux malheur, si je dois passer loin de vous mes jours infortunés, du moins, ajouta-t-elle en versant les larmes les plus ameres, du moins, ô mon unique bien, si je survis à notre séparation, aurai-je la douceur de penser que j'ai contribué à vos plaisirs.

Que dites-vous, adorable princesse, s'écria Tanzaï, moi ! que je vous abandonne ? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards ? Ah ! ne le croyez pas. Périsse plutôt le royaume que je ne pourrois plus vous offrir ! périsse toute la nature, plutôt que je me noircisse de la plus odieuse des ingratitudes ! C'est en vain que les loix voudroient s'armer

contre vous, en vain mes ſujets les feroient-ils parler, dès-à-préſent je les révoque : elles ſe tairont devant ma puiſſance, ou malheur à qui les oſera faire revivre! Je me révolterois contre les Dieux mêmes. Non, divine Neadarné, non, votre éloignement ne ſera pas la récompenſe de votre amour pour moi, & des ſentimens que vous m'avez montrés lorſque j'étois dans le cas où vous êtes. Ceſſez de m'en parler : le deſtin, las de nous perſécuter, nous prépare peut-être des jours plus heureux, où .... Ne vous en flattez pas, interrompit Mouſtache. Le deſtin ne révoque pas ſes arrêts au gré des mortels : le ſeul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, ſi la princeſſe ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je moi? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévaille pas ſur mes intérêts. Le deſtin d'ailleurs ne m'ordonne rien ſur cet article, & je n'imagine pas que vous deviez faire une loi à la princeſſe, d'une choſe accidentelle qu'elle eſt maîtreſſe de ne pas faire. Mais que craignez-vous, reprit Mouſtache, quand je vous aſſure de ma protection? Eh! vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'eſt pas la même choſe, répondit Mouſta-

che : le Génie peut être à redouter pour moi par ma ſituation préſente, ſans que pour cela je me trouve par-tout ſans pouvoir. Quand la princeſſe ſera dans l'iſle, j'ai imaginé pour la ſouſtraire aux empreſſemens de Jonquille, de ne lui offrir qu'un fantôme qu'il prendra pour elle, tant j'aurai ſoin qu'il lui reſſemble. Je ne prétends pas, dit Tanzaï, qu'il jouiſſe ſeulement de ſon idée; en un mot, je veux retourner à Chéchian. Je vous plains; mais ſi la Fée Barbacela vous aime tant, elle trouvera aſſez d'autres moyens pour vous rendre votre amant, & votre figure. A ces mots, il ordonna devant Mouſtache, ſon départ pour le lendemain; & laiſſa cette Fée, dans une déſolation, que toute la tendreſſe de Neadarné pour elle ne put calmer.

CHAPITRE VIII.

Malice de Jonquille. Comment Mouſtache la tourne à ſon profit.

MOUSTACHE, réduite au point de voir évanouir ſes dernieres eſpérances, & ſentant bien qu'elle ne détermi-

neroit pas Tanzaï au voyage de Neadarné dans l'isle Jonquille, résolut, sans s'amuser à des supplications inutiles, de se servir de ce que son art pourroit trouver de plus puissant pour délivrer son prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît : le peu de cas qu'il faisoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit essuyées, le besoin qu'elle avoit que Neadarné tombât entre les mains du Génie, prévaloient sur toute autre considération ; & sans rien témoigner de son dessein, elle chercha dans sa tête quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y rêvoit encore.

Aussi tôt après le repas les deux époux s'étoient couchés, & Tanzaï toujours résolu de partir le lendemain, avoit réitéré ses intentions. La Fée les laissoit dormir, & cherchoit en vain un stratagême qui lui fût propice, lorsqu'un bruit affreux s'éleva subitement dans la ville. Bon Singe ! qu'entends-je là ? s'écria le prince réveillé en sursaut. Ah ! dit Moustache, que son art mit d'abord au fait, ce Jonquille est bien terrible ! Qu'a-t-il donc fait ? demanda Tanzaï. Vous sçaurez, reprit Moustache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de

cette ville : outré de la résistance qu'elle apportoit à ses desirs, il l'a changée en monstre, & non-content de cette punition, il a étendu sa vengeance sur toutes les jolies femmes d'ici, & veut qu'elles restent laides jusques à ce que qu'elles fassent un voyage dans son isle. Voilà ce qui cause le bruit qui frappe vos oreilles : les bluets voudroient bien ne pas voir toujours leurs femmes comme elles sont ; mais la condition à laquelle le Génie a attaché le retour de leur beauté, leur paroît plus cruelle encore à supporter que leur figure. Cette ville me paroit peuplée, dit le prince, & le Génie n'aura pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi ? volupté de mes jours ! dit Neadarné, vous croyez qu'il y aura des femmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté ? Aux Dieux ne plaise que je pense mal ! reprit Tanzaï : mais je ne voudrois pas, si j'étois femme, qu'on me mît à cette épreuve. Quoi qu'il en soit, je répondrois bien qu'avant deux jours il ne restera aucune trace de la vengeance de Jonquille.

Un cri affreux que poussa Neadarné en cet endroit, interrompit la conversation. Eh ! qu'avez-vous pour crier de

la ſorte ? dit Mouſtache. Hélas ! répondit la princeſſe, je ſuis bien trompée, ſi je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le prince en ſe déſeſpérant, alla chercher une des bougies qui brûloient dans la chambre : mais en voyant le viſage horrible de Neadarné, il la laiſſa tomber de frayeur. Il ne me manquoit plus que cela, dit-il, donnez-lui le miroir, diſoit Mouſtache ; prenez une autre bougie. Le prince, en tremblant, apporta l'un & l'autre, & Neadarné ſe trouvoit ſi laide, ſi vieille, ſi boſſue, qu'elle ne put retenir ſes larmes. La Fée Concombre auroit pu alors diſputer d'agrément avec elle. Ne vous affligez pas, diſoit la maligne Taupe, qu'importe un mal quand on lui connoît un remede certain ? Eh ! ce qui me déſeſpere, répondit le prince, c'eſt le remede ; & quand même il ne m'affligeroit pas, croyez-vous que la vertu de Neadarné lui en permît l'uſage ? Hélas prince, dit Neadarné, terraſſée par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y conſentiez. Et vous, ajouta-t-elle en s'adreſſant à Mouſtache, vous qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver, ſi ce n'eſt dans la ſituation où je me trouve ? Ce

qui me ſurprend, reprit le prince, c'eſt que Neadarné ſe trouve enveloppée dans la fureur du Génie ; elle ne devroit naturellement tomber que ſur les femmes de cette ville ; qu'ont affaire les étrangers à tout ceci ?

Mouſtache, ſi elle l'eût voulu, auroit pu mieux que perſonne, inſtruire Tanzaï de la vérité de cet aventure ; puiſqu'elle ſeule avoit cauſé la métamorphoſe de Neadarné. Déſeſpérée de l'obſtination du prince à ne point envoyer Neadarné à Jonquille, & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voie, elle avoit ſaiſi l'inſtant de la vengeance du Génie, eſpérant que la laideur exceſſive de Neadarné détermineroit plus aiſément Tanzaï à la laiſſer aller dans l'iſle Jonquille. Le prince ſe perdoit cependant en lamentations ; la Fée, pour le raſſurer, lui dit que le Génie n'avoit aſſurément pas raiſonné juſte ſur ſa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées, qu'il ſeroit obligé de rendre la beauté à la plus grande partie d'entre elles, ſans en exiger aucune ſoumiſſion. Qu'il falloit prendre ce tems pour lui envoyer la princeſſe, & qu'elle en ſeroit quitte à meilleur marché. Eh oui ! dit Nea-

darné, j'en reviendrai plus belle, mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre? Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la guérison d'un seul mal, j'en ai deux actuellement presque aussi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remede que l'on m'offre, soit certain pour tous les deux, je ne dois m'en servir, ni pour le premier, ni pour le second. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon prince, que je reste laide. L'effroyable figure que je porte lui fera oublier celle que j'avois, il ne m'aimera plus : mais pour me rendre digne de sa tendresse, il faut que je perde son estime. Pitoyable métaphysique! répondit Moustache, qu'est-ce qui fait le crime? c'est le consentement? Ce n'est pas vous qui vous souhaitez entre les bras de Jonquille, dont vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne desirez seulement pas de recouvrer votre premiere forme, ce n'est que par rapport à votre époux que vous la regrettez; & si vous vous soumettez à ce qui peut vous la rendre, ce n'est que pour lui; par conséquent, il ne peut que vous en estimer davantage, de lui avoir sacrifié vos répugnances. N'est-il pas vrai? dit-elle à Tanzaï. Je ne sais pas, repar-

tit-il, si votre raisonnement est juste ; mais dans les malheurs qui m'accablent, le parti qui me paroît le meilleur, est celui qui m'en délivrera plutôt. Quand il auroient poussé cette conversation, l'historien est trop judicieux pour la donner toute entiere au lecteur.

Le bruit cependant continuoit dans la ville avec tant de force, que le prince fut prié par Néadarné & par Moustache de s'y promener, & de leur dire des nouvelles de ce qui s'y passoit. Il leur apprit à son retour, qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté, que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'isle Jonquille, sans en excepter la reine, qui ne pouvant supporter d'être laide un moment, en avoit pris la premiere la résolution ; mais qu'à son retour le roi l'ayant étranglée de ses propres mains, & qu'il y avoit peu de maris dans la ville qui n'en eussent agi de même. Cela, ajouta-t-il, n'empêche pas celles qui sont restées ici, de vouloir partir ; & je suis bien sûr qu'avant que le jour soit écoulé, pas une femme ici ne portera des marques de la colere du Génie. Je le sçavois bien moi, que la vanité d'être belles l'emportoit toujours chez les femmes sur la

satisfaction d'être vertueuses. C'est la faute des hommes, reprit Moustache : qu'ils recherchent la vertu dans une femme, comme ils y recherchent la beauté ; que l'une leur soit d'une aussi grande ressource que l'autre, vous nous verrez aimer autant être vertueuses, qu'être belles. Mais laissons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin ? A laisser partir Neadarné, aussi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour ; demain elle verra Jonquille, & demain aussi je mourrai de douleur. C'est trop assurément d'un des malheurs qu'elle éprouve, & je craindrois enfin qu'on ne me reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même.

Il est peu important de dire comment le reste de ce jour se passa. Craintes toujours nouvelles de la part du prince, assurances de fidélité de la part de Neadarné, promesses de Moustache à Tanzaï que Neadarné reviendroit de l'isle comme elle y seroit allée, à sa guérison près, qui se faisant par art de féerie, ne coûteroit rien à sa vertu ; incrédulité toujours ferme de celui-ci, qui trouvoit, à ce qu'il sembloit, de la douceur à mettre les choses au pis, tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï qui,

dans la journée, avoit changé dix fois de résolution, se coucha d'avis de laisser partir la princesse ; & Moustache qui avoit quelque chose d'intéressant à dire à Neadarné, voyant que la douleur ne le conduisoit pas au sommeil, l'y amena par la force de ses enchantemens, & commença ce qui suit.

CHAPITRE IX.

Conversation intéressante de Moustache & de la princesse.

Vous voilà bien affligée d'être laide, plus triste encore de la premiere de vos mésaventures. Vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas rester comme vous êtes : cela fait bien du fracas dans votre tête. Il faut pourtant débrouiller le tumulte de vos idées, vous en tirer, le rendre clair, vous faire voir jour dans votre ame ; elle est ténébreuse pour vous, vous n'y marchez qu'à tâtons ; vos idées se tournent le dos, font de mauvaise humeur contre elles-mêmes ; il n'y en a pas une, j'en suis sûre, qui ne s'en veuille ; vous

ſouffrez de leur contradiction : je veux vous raccommoder avec vous-même, ma raiſon va s'aſſeoir & les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous ſouſtrairois aux tendres emportemens de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir ſur lui. Votre vertu, toute cérémonieuſe qu'elle eſt ſur ſes bienſéances, lâchera priſe ; le Génie lui mettra indubitablement le pied ſur la gorge ; en un mot, vous ne la conduirez pas à terme : il faut qu'elle choiſiſſe, d'étouffer de plaiſir, ou de mourir violemment. Vous êtes trop belle pour qu'on lui faſſe quartier, elle ne vous ſervira même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coûte rien, que la vanité d'un homme n'en ſauroit tirer parti, il le néglige. Paſſons à un autre point. Quant à votre laideur, n'en ſoyez pas inquiete ; elle eſt mon ouvrage, & je vous en déferai ſans que le Génie s'en mêle. A peine aurez-vous quitté le prince, que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'eſt pas tout, il s'agit à préſent de l'eſſentiel. Le prince eſt jaloux, & quand vous lui diriez que vous vous êtes préſentée ſans riſ-

que au Génie, des marques, qui ne sont point équivoques, pourroient aisément vous démentir. J'ai un remede excellent pour réparer les outrages que nous font les emportemens des hommes. Que veut dire ceci, interrompit Neadarné ? Quoi ! reprit Moustache, vous ne m'entendez pas ? Avant que vous connussiez le prince... mais il n'est pas possible que vous ne sachiez point ce que je veux vous dire ; vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales, où successivement vous éprouvâtes tous deux la colere de Concombre, si aucun malheur ne vous étoit survenu, vous ne pouviez accorder à Tanzaï ce que sa tendresse exigeoit de la vôtre, sans qu'il ne vous arrivât quelque chose de singulier..... Je commence à vous entendre, reprit Neadarné. Vous sentez bien, continua la Fée, que cela ne se seroit pu faire, que quelque changement ne se fît en vous. Jonquille, pour vous guérir, exigera de vous ce dont le prince a été privé. Ce qui seroit arrivé par le prince, arrivera par Jonquille. En suivant la coutume naturelle, il ne se pourroit pas que votre époux ne s'apperçût point de ce que le Génie auroit fait. Eh ! qu'importe ?

demanda Neadarné. Pour le fond ; cela importe peu, répondit Moustache ; mais pour la forme, cela fait une différence. En un mot, cela blesse le préjugé, & c'est chez les hommes ce qu'il faut respecter le plus. Or il faut que je vous mette en état de prouver au prince que le Génie vous a respectée, sans cela vous perdriez sa tendresse ; & quelque chose qu'il puisse vous dire, quelque convaincu qu'il soit que vous ne faites qu'obéir, il auroit l'injustice de vous mépriser, si vous ne reveniez pas à lui telle qu'il vous imagine. Voilà quel est notre malheur ! les hommes sans cesse nous accusent d'artifice, & sans cesse ils nous mettent dans le cas d'en avoir besoin avec eux. Ils sont tous aussi injustes que Tanzaï, & nous méprisent souvent pour les choses qu'eux-mêmes nous pressent de faire. Il y a mille occasions où, par rapport à leur sotte vanité, la sincérité nous déshonoreroit, & dans lesquelles, regle générale, le mensonge nous assure leur estime. Tel est, par exemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même je ne pourrois pas réparer le tort que vous fera le Génie, vous devriez toujours soutenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, &

mettre tout ſur le compte de la nature, plutôt que de convenir avec lui d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préſéance les flatte. Afin d'appuyer vos diſcours, je vous donnerai un ſecret immanquable (*): il conſiſte en trois paroles, que même je vous écrirai, afin que vous ne ſoyez pas dans le riſque de les oublier. Dans un autre tems, ſans toutes ces précautions, vous pourriez le tromper; mais ſon amour jaloux le rendra clair-voyant, & nous avons plus d'un ſens à ſurprendre. Le ſecret lui ôtera tout ſujet de ſuſpicion; je veux même qu'il le ſerve plus qu'il ne ſeroit néceſſaire. Plus il s'en plaindra, plus il ſera content. Au reſte, ne rougiſſez pas de vous ſervir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il paſſa avec Concombre, il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous

(*) Ici Kiloho-ée ſe plaint, & le traducteur après lui, de ce que ce ſecret de Mouſtache ne ſe trouve pas dans ce livre. Comme le Chinois proteſte qu'il auroit voulu le donner à ſa patrie, le traducteur, qui croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France qu'à la Chine, aſſure ſes lecteurs que c'eſt à ſon grand regret qu'elle en eſt privée: il les ſupplie de ne point imputer la perte de ce ſecret à ſa négligence, & il croit devoir les aſſurer, qu'après de longues expériences il a été obligé de traiter de fabuleux tout ce qui ſe dit ſur cet article.

dire qu'un ſonge l'avait guéri, & vous pourrez.... Je me ſuis toujours bien doutée, interrompit Neadarné, que ce ſonge n'étoit pas vrai; mais quand je lui dirois auſſi que c'eſt un ſonge qui m'a rétablie, ſon aventure lui donneroit moins de foi pour mes diſcours. Oui, ſi votre récit n'étoit point appuyé par le ſecret que vous ſçavez, répondit Mouſtache; mais le moyen qu'il doute de vous, quand il ſe trouvera dans la même peine au moins que celle où aura été le Génie? Mais, demanda Neadarné, ſi le ſecret alloit manquer? Concombre pourroit bien me jouer encore ce tour là: vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien, répondit Mouſtache; ce ſecret n'eſt pas connu d'elle: ſi le prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'appercevoir qu'elle en ait fait uſage avec lui. Autre article.

Vous vous êtes fait une répugnance ſur Jonquille; elle tombera à ſon aſpect, il eſt aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes aventures, il a paru comme mon perſécuteur, & cette idée ſans doute vous l'a rendu haïſſable; mais je vous avertis encore une fois que c'eſt un Génie charmant, & qui joint au pou-

voir le plus étendu les qualités les plus rares. Peut-être prendrez-vous une forte passion pour lui. Ne le croyez pas, dit Neadarné; mon cœur est prévenu d'une si forte tendresse pour Tanzaï, que je défierois tous les Génies de la terre de faire impression sur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-dessus, répondit la Fée; le Génie vous mettra à des fortes épreuves, & Tanzaï qui pourroit soutenir votre cœur, sera absent. Ce sera assez pour moi de son idée, reprit Neadarné, & je rougirois trop, si pour ne lui être pas infidelle j'avois besoin de sa présence. Avec tous ces beaux sentimens, reprit Moustache, les choses arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à son amant, c'est qu'elle ne se met point à portée de lui manquer. Dans une occasion fâcheuse, si elle s'y trouvoit, la nature souffleroit sur le sentiment, & ne manqueroit pas de l'éteindre. Il est vrai que quand il se rallume, on est bien étonné; mais la chose n'en est pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Neadarné; & quand je ne serois pas vivement occupée d'un autre amour, ce

ne ſeroit pas lui que je choiſirois; je ſens que je le hais. Autre erreur, reprit Mouſtache, ſouvent les hommes dont les femmes ſe ſont fait une idée rebutante ſont ceux qui parviennent le plutôt à leur plaire. Etre haï d'abord, eſt une voie qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent le caprice agit là-dedans beaucoup moins que l'amour-propre. Un homme paroît, & ſemble ne voir les traits d'une femme qu'avec indifférence; nulle louange n'échappe de ſa bouche; ſes yeux pleins d'une indolence mortifiante ne diſent point à ſon ſilence qu'il en a menti; il la regarde ſans mettre de la politeſſe pour elle dans ſa façon de l'examiner; il vaudroit autant pour elle qu'elle ne fût pas là; ſon ame ne fait pas ſemblant de l'appercevoir, peut-être même paroît-elle s'épuiſer d'attention pour une autre femme qui ſera là : voilà la haine déterminée; & ſi par haſard cet homme ſi inattentif a du mérite, ce n'eſt qu'à ſa perte, il n'en eſt que plus inſoutenable. S'il étoit ſtupide, s'il portoit de ces cœurs ſur leſquels tout gliſſe, ſon ſuffrage ne ſeroit preſque rien, on n'en ſeroit flatté que parce qu'il faut faire impreſſion ſur tout le monde. Mais

quelqu'un d'aimable ne point trouver, que vous l'êtes auſſi ! cela ne ſe pardonne point : dans l'inſtant, tout ce qu'il a d'agrémens eſt défaut. Parle-t-il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous deſirez ne s'y trouve point. S'il eſt ſérieux, qu'il eſt morne ! S'il eſt ſenſé, qu'il eſt peſant ! S'il eſt badin, qu'il plaiſante mal ! Voilà votre imagination montée, vous ſentez une averſion qui vous fait mal, tant elle eſt forte. Que cet homme ſi déteſté ſorte enfin de ſa léthargie, qu'il vous rende des ſoins, je dis ſimplement de ces ſoins d'uſage dans la ſociéte, & qui n'affichent rien ; le voilà changé, ce n'eſt plus lui ; votre vanité ſatisfaite déchire le bandeau qui couvroit vos yeux ; l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainſi dire, éclore le ſien. Que dans cette ſituation il diſe qu'il aime, à peine a-t-il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend ſa déclaration, & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur paſſe dans une extrêmité à l'autre ; on croyoit n'avoir jamais aſſez de haine, on craint de ne ſe trouver jamais aſſez de tendreſſe : c'eſt ce qu'on appelle une ſurpriſe de l'amour. Jonquille eſt avec

vous dans le même cas : vous le croyez affreux, il est aimable, il vous rendra des soins qui vous découvriront d'abord tous ses agrémens ; la surprise n'est pas loin. Encore un coup, ne le croyez pas, lui dit Neadarné : j'aime le prince, & je verrai surement Jonquille avec indifférence. Soit, reprit la Fée, je le crois d'autant plus qu'il ne nous est pas nécessaire ni à vous, ni à moi, que vous l'aimiez. Il s'agit seulement de passer une nuit avec lui. Ah grand Singe, qu'elle sera longue ! s'écria Neadarné. Jugez-la sans prévention, répondit la Taupe, vous la trouverez courte. A présent songeons à cet infortuné Cormoran.

Depuis dix ans l'amour & la colere du Génie ont sans doute perdu de leur force. Je sçais même que quelquefois il fait danser devant lui ce malheureux prince, & lui commande des chansons. Jonquille vous donnera des fêtes : saisissez ce moment pour lui demander la liberté de mon amant : n'accordez, s'il se peut, rien à son amour, qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuse, prenez cette pantoufle. En cet endroit, Moustache fit un signe de sa patte, & une pantoufle & un papier,

tomberent en même tems sur le lit. Voilà, continua-t-elle, le secret que je vous ai promis, & qui peut se répéter autant qu'on le veut. Pour cette pantoufle, prenez-la : quand vous verrez le Génie assoupi, faites-la lui baiser, elle redoublera son sommeil. Quoi ! cette pantoufle le fera dormir ? s'écria Neadarné, quel conte ! Ce sont choses qui sautent par-dessus la conception humaine, répondit la Fée : oui, cette pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état, allez dans les jardins chercher Cormoran, montrez-la lui : c'est une de celles que je portois le jour que nous fûmes séparés ; il a la pareille dans sa poche, il me l'avoit prise en badinant le jour que nous fûmes si désagréablement surpris par le Génie. Ordonnez-lui de les mettre, elles le rendront invisible : sans cette précaution il ne pourroit pas sortir de l'isle. Mais, interrompit Neadarné, si le Génie s'apperçoit à tems de notre fuite ? Ne craignez rien, dit Moustache, son courroux ne seroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour, il ne pourra plus rien sur vous que vous ne le vouliez. Mais serrez soigneusement la

pantoufle & le papier; je n'ai plus rien à vous dire, l'aurore se montre. Alors elle éveilla Tanzaï.

Ah! jour funeste, s'écria-t-il, que tu t'es pressé de me luire! Eh bien, partie de mon ame, dit-il à Neadarné, êtes-vous toujours bien laide? C'est, je crois, pis qu'hier, dit la princesse. L'exécrable métamorphose! s'écria-t-il: encore si l'une avoit détruit l'autre, j'aurois à m'en consoler, j'aurois du moins précédé le Génie. Trêve de lamentations, reprit Moustache, les équipages sont prêts, il faut qu'elle parte. Tâchez, dit le prince à Neadarné, en l'embrassant, d'éviter les caresses du Génie, ou du moins que ce soit si peu que rien s'il vous touche. Vous n'y pensez pas, dit Moustache, cela revient au même. Oui dans le fond, disoit le prince, une c'est autant que dix, cependant dix me chagrineroient plus qu'une. Vous avez de bizarres délicatesses, repliqua-t-elle; mais ne pensez pas à tout cela, & recouchez-vous, vous me ferez quelque conte, vous avez l'esprit orné. Oh! pour de l'esprit, répondit-il, je n'en aurai d'aujourd'hui. Vous êtes contente, vous, vous allez revoir votre Cormoran; graces à la taupiniere où vous

avez vécu, il vous retrouvera comme il vous a laissée; mais Neadarné..... laissons cette idée, elle me tue.

Pendant ces discours, Neadarné ne partoit point; & Moustache, craignant que Tanzaï ne la retînt, après avoir assuré de nouveau le prince que Neadarné ne courroit aucun risque, les obligea tous deux de se séparer, & vit enfin partir la princesse pour l'isle Jonquille, avec autant de plaisir que Tanzaï en eut de douleur. On verra dans les chapitres suivans s'il avoit tort de s'alarmer.

TANZAI ET NEADARNÉ.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE X.

Intéressant, s'il est bien traité.

NEADARNÉ, ainsi qu'on le peut croire, n'alloit pas sans inquiétude trouver le Génie. On fait à moins des réflexions, & sa situation étoit de celles dont toute femme délicate sera toujours embarrassée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas; mais ce qui devoit se passer dans cette isle, lui donnoit les idées du monde les plus désagréables. Cependant, elle avançoit. Quand elle

fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ses équipages, avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine fut-elle éloignée de ses gens, qu'elle prit son miroir : elle y vit avec une secrete satisfaction que Moustache lui avoit tenu parole, & que tous ses agrémens, non-seulement étoient revenus, mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été fâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Moustache l'avoit mise. Toute femme veut plaire, même sans vouloir faire aucun usage des desirs qu'elle fait naître : quelque passion dont elle soit pénétrée, quelque délicatement qu'elle la sente, elle a toujours sa vanité à satisfaire ; & comme c'est le besoin le plus pressé, il faut que l'amour y perde. Elle sentoit donc une sorte de plaisir à penser que Jonquille seroit ébloui de sa beauté, & regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce Génie accoutumé à posséder les femmes les plus parfaites, avouer qu'elle l'emportoit sur toutes. Elle étoit encore occupée de ses idées lorsqu'elle arriva aux bords du lac sur lequel l'isle étoit située.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques, au moins, des taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conſervées par la miraculeuſe protection de Barbacela. La barque qui lui étoit réſervée étoit la choſe du monde la plus agréable à voir ; ſes voiles, jonquille & argent étoient chargées de deviſes galantes; les cordages étoient de même matiere que les voiles ; & un Amour qui tenoit le gouvernail, ſembloit par ſon attitude vive & tendre, annoncer aux belles qui paſſoient dans cette isle, les plaiſirs qui leur étoient réſervés. Neadarné monta dans cette barque, non ſans frayeur : naturellement elle craignoit l'eau, & la figure de cet Amour qui paroiſſoit ſervir de pilote ne la raſſuroit pas. Son voyage cependant fut heureux ; & la barque, quoique ſans conducteur, fendant les ondes avec une rapidité exceſſive, ne s'arrêta que dans un port ſuperbe, bâti vis-à-vis le palais du Génie. Neadarné, l'émotion dans le cœur & la rougeur ſur le front, deſcendit à terre. Son embarras redoubla à la vue de la multitude accourue de tous les endroits de l'isle pour l'admirer. Quoique ce premier effet de ſa beauté ne lui déplût pas, l'air

ricaneur de ces insulaires en l'observant, lui fit penser qu'ils ne prenoient pas le change sur ce qu'elle venoit faire auprès du Génie, & sa honte fut sans égale. Elle marchoit toujours, quoiqu'entourée de ces habitans qui se récrioient sans modération sur le bonheur de leur souverain, & sur le présent qu'elle lui apportoit. Neadarné impatientée de leurs éloges, de leurs discours & de leur jaunisse, arriva enfin à la porte du palais, bien persuadée que si le Génie étoit aussi jaune que ses sujets, sa figure n'étoit pas dangereuse. Les maîtres de cérémonies l'attendoient. Ces gens là étoient les favoris du Génie, & cette charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la princesse que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au devant d'elle, si des devoirs importans attachés à sa dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduisit dans un appartement superbe où on lui servit une magnifique collation. Elle y étoit encore occupée lorsqu'une symphonie charmante annonça ce Jonquille si redoutable. La princesse sentit son cœur en frémir; l'idée de Tanzaï, celle de ce qu'on alloit exiger d'elle, la troublerent & lui firent verser des lar-

mes : elle étoit encore dans ce désordre, lorsque Jonquille se présenta à ses yeux.

Frappé de l'éclat de la beauté de Neadarné, il demeura immobile. Neadarné, par politesse, s'étoit levée. Dans ce premier moment, tous deux ne se dirent rien : mais le Génie sortant enfin de son trouble, pria la princesse de se rasseoir, & se mit à ses genoux. Neadarné n'avoit pas encore osé le regarder en face, mais forcée enfin de lever les yeux sur lui, elle fut extrêmement surprise, & de la majesté de sa figure, & de ce qu'elle n'étoit pas jaune. Elle fit tous ses efforts pour qu'il se relevât, mais il n'en voulut jamais rien faire, non plus que lui rendre une main qu'il lui avoit saisie, & sur laquelle, pour ne point perdre le tems, il avoit déjà imprimé plusieurs baisers. C'étoit agir un peu brusquement ; mais il étoit si accoutumé aux bonnes fortunes, qu'il commençoit toujours par manquer un peu de respect. Sa coutume n'étoit pas de borner à si peu de choses ses premieres entreprises, & la bouche de Neadarné lui fournissoit un beau prétexte pour autoriser ses emportemens, il alloit en approcher la sienne ; mais Neadarné le re-

poussant avec force : c'est vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle, me faire envisager l'horreur de ma situation, &.... Je sçais bien, Madame, interrompit Jonquille, que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous-même après quinze jours de constance : mais le destin ne me donne qu'un jour, & c'est, à ce qu'il me semble, vous prouver assez mes sentimens, de ne vouloir pas m'exposer à le perdre. Quoi ! Seigneur, répondit Neadarné, aurez-vous assez peu de générosité pour abuser de l'état où je suis ? Ce n'est pas moi, Madame, répondit le Génie, qui ai exigé de vous cette démarche : mon empressement doit vous dire à quel point je souhaite de vous être utile ; vous avez des répugnances, & je dois vous obliger malgré vous. Mais, reprit Neadarné, pourriez-vous être content, lorsque vous ne devrez qu'à la contrainte un bien que mon cœur vous refusera toujours ? Je sçais encore, reprit Jonquille, combien la possession de votre cœur me rendroit heureux, & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir si je croyois pouvoir en venir à bout : mais à quoi serviroit de ma part cette délicatesse ?

vous en seriez plus gênée, & je ne vous en paroîtrois pas plus aimable. Le destin, en m'offrant les plus doux plaisirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes. Vous vous donnez à moi à regret. Dans ces instans que vous pourriez rendre si heureux, vous gémirez, votre sévere vertu vous en fera des momens douloureux. Je pourrois vous donner de meilleurs conseils, il ne tiendroit qu'à vous de vous faire un plaisir de la nécessité; elle vous seroit moins cruelle, & vous n'en seriez guere moins vertueuse. Le devoir ne nous est pénible que parce qu'il n'est pas l'ouvrage de notre fantaisie: l'époux le plus aimable ne déplaît souvent que parce qu'il est en droit d'exiger ce qu'on lui livreroit avec transport, si l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'est une dette qu'on acquitte; à l'amant, c'est un présent qu'on lui fait. Il est naturel qu'on ait plus de plaisir à l'un qu'à l'autre. Je suis avec vous dans le même cas; vous ne m'avez pas choisi, & ce n'est que par cette raison que vous me haissez; mais enfin, vous êtes obligée d'avoir des complaisances pour moi, & je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins

fâcheuses. Eh ! le puis-je ? s'écria la princesse, puis-je ne vous pas détester ? Mon cœur..... Madame, interrompit le Génie, je suis fâché que vous ne me le puissiez pas donner : mais, à vous parler franchement, le cœur n'est souvent qu'une chimere, il n'agit pas toujours autant qu'on le pense ; je suis devenu philosophe là-dessus. Voyons donc de quoi il s'agit, quel est le sujet qui vous amene ici ? Quoi ! vous l'ignorez ? dit Neadarné. Je sçais, répondit Jonquille, à quoi je dois occuper ici votre loisir ; mais ce qui vous fait recourir à moi, m'est inconnu. Je guéris tant de choses, que je ne connois pas toutes mes propriétés. N'avez vous aussi qu'un remede, dit Neadarné ? Non, Madame, reprit le Génie, & vous êtes la seule à qui j'aie vu souhaiter que je pusse en employer un autre. Voyons enfin, qu'avez-vous ? Une Ecumoire..... Comment, interrompit-il, une Ecumoire ! ce mal me paroît curieux. Oh ! reprit Neadarné, mon aventure est la chose du monde la plus surprenante, mais je ne pourrai jamais prendre sur moi de vous en instruire. N'importe, dit le Génie, je vous guérirai peut-être sans cela : cependant il en seroit mieux que je sçusse préci-

ſément ſur quoi j'ai à travailler. Vous ſçaurez donc, continua la princeſſe, qu'en conſéquence de cette Ecumoire dont je vous ai parlé, le prince mon époux perdit tout, & il ne lui reſta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroiſſoit plus, s'eſt établi; mais à mon tour j'ai éprouvé des accidens..... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains ſoins.... Puiſſai-je, s'écria Jonquille, ne vous être jamais bon à rien, ſi j'entends ce que vous me dites! Que veut dire une Ecumoire, qui fait perdre ce qu'on avoit; & qu'a-t-elle de commun avec les ſoins que demande le mariage? Parlez-moi plus clairement, je vous en conjure. Neadarné, enhardie alors par les prieres de Génie, lui découvrit de point en point, non ſans rougir, ce dont il étoit queſtion.

Votre état eſt fâcheux, reprit Jonquille, en ſouriant, mais il ſera aiſé de vous en tirer; votre maladie eſt pourtant ſinguliere, & depuis que je me connois, il ne m'en eſt pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela une plus mauvaiſe opinion; mais, Madame, je crains que votre indocilité pour le remede n'en rende l'effet inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire

une idée moins affreuse ? je ne condamne point vos délicatesses, mais aussi. . . Eh bien, Seigneur, s'écria Neadarné, si vous ne condamnez point mes délicatesses, n'exigez donc pas de moi ce qui me déplaît tant ! Madame, reprit Jonquille ! je n'exige rien, il dépend de vous d'accepter ou de refuser mes services. Dès ce moment, vous pouvez partir. Mais, Seigneur, dit Neadarné, j'aurai entrepris un voyage inutile ? Il ne tient qu'à vous, reprit Jonquille, qu'il ne le soit pas. Ah cruel ! s'écria-t-elle, le visage baigné de pleurs. Eh bien, divine princesse, dit-il en se levant, n'obtiendrez-vous rien de vous-même, & serai-je toujours à vous presser de travailler à votre bonheur ? Laissons cette conversation, dit la princesse, elle m'embarrasse. Je vous embarrasserois bien davantage, reprit Jonquille, si je ne vous parlois plus de rien, mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impolitesse, & je sçais que je dois paroître toujours vous arracher ce que sans doute votre clémence me donnera. En attendant, tâchez de ne me point haïr, & venez embellir par votre présence les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la princesse,

non ſans la lui ſerrer plus qu'elle n'auroit voulu; & elle, en rougiſſant des libertés qu'il prenoit, ſe laiſſa cependant conduire, en eſpérant qu'il en reſteroit-là.

CHAPITRE XI.

Qui ne ſert qu'à alonger l'ouvrage.

On eſtime autant dans une hiſtoire, des réflexions judicieuſes que des faits élégamment décrits. On a raiſon: ſi elles alongent le narré, elles prouvent la ſagacité de l'auteur. En ſuivant ce principe, on peut ſe croire permis de réfléchir ici ſur la ſituation de Neadarné. Toute femme qui dira qu'en ſa place elle n'auroit point eu d'inquiétude, ou ſera une hypocrite ou une de ces perſonnes à qui il n'appartient pas de connoître les riſques de l'occaſion, & qui s'y ſont toujours abandonnées ſans réflexion. Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le lecteur; il aura le plaiſir de l'interprêter à ſa fantaiſie. Il eſt rare qu'une

femme du monde se trouve dans un cas dangereux pour elle, sans qu'elle le veuille; sa vertu n'est jamais violentée par les circonstances; & quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à son amant tel rendez-vous où elle succomba, elle ne l'auroit pas fait, si elle n'avoit pas cru s'en tirer à son honneur, on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit; & la preuve de cela, c'est qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocens rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire usage, pour être brouillé presque sans ressource avec la vertueuse beauté qui se sera renfermée avec lui. Les femmes ont pour sauver leur vertu bien des ressources; l'habitude où elles sont de voiler leurs mouvemens, & ce principe de bienséance & d'orgueil qui les étouffe; notre timidité, notre respect pour elles; & presque toujours l'ignorance où nous sommes des idées qu'elles ont avec nous, & la crainte de leur déplaire, voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impose. L'idée du plaisir un peu réfléchie surmonte infailliblement dans le cœur toutes les idées de préjugé. D'elle-même,

une femme peut ne se pas arrêter aux images qui pourroient blesser sa pudeur : mais qu'un amant se présente & qu'il plaise, qu'est-ce alors pour elle que la vertu ? Si elle combat encore, ce n'est plus pour la sauver, elle y perdroit trop. Mais il faut céder avec honneur, & mettre du grand dans sa foiblesse ; tomber décemment, en un mot, & pouvoir s'excuser soi-même quand on réfléchit à son désordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité, mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit constante.

Neadarné n'avoit pas pour faire briller sa vertu le tems que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins, selon la pruderie, la majesté, & la dissimulation de la personne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour ; encore n'étoit-elle pas sûre que sa résistance allât jusques au bout. Le Génie étoit aimable, impatient, & dans l'habitude de vaincre : il connoissoit le cœur, faisoit profit de tout, & ces sortes de gens sont extrêmement dangereux : ils amenent le moment, & ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue à la vérité par la passion qu'elle ressentoit pour Tanzaï : mais pour les intérêts de cette même passion, il étoit

important qu'elle le bleſſât ; d'autant plus excuſable encore, que ſon époux ne ſeroit jamais inſtruit de ce qui ſe paſſeroit dans l'isle. Que de raiſons pour ſuccomber ! & il n'y en avoit qu'une, imaginaire encore, qui pût l'en empêcher. Que des perſonnes qui blâmeront la princeſſe, auxquelles il n'en faudroit pas tant !

Suivant ce raiſonnement, qui pourroit être de moitié plus court, la princeſſe n'étoit pas ſans émotion pendant que Jonquille la conduiſoit. Il lui fit traverſer des appartemens immenſes, plus ornés encore par le goût que par la magnificence, quoiqu'elle y fut exceſſive. Du palais on entroit dans des jardins charmans ; tout ce que l'art a pu imaginer de plus correct, & de plus brillant, étoit joint dans ces lieux, aux beautés les plus ſimples de la nature. On voyoit d'un côté, des grottes ruſtiques, & des ruiſſeaux dont le murmure tranquille invitoit aux plus doux repos, ou aux plus tendres plaiſirs. De l'autre, c'étoient des caſcades à perte de vue, des cabinets ſuperbes, des ſtatues d'un grand prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuſes & inégales d'un bois, que ſon irrégula-

rité ne rendoit que plus agréable. Ici, des allées d'une hauteur ſurprenante, & compaſſées avec ſoin, offroient une promenade plus aiſée, mais moins voluptueuſe. Les parterres raviſſoient par la variété & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés ; Flore y avoit à jamais fixé ſon empire ; & Zéphire l'y trouvoit ſi belle, qu'il ſembloit en l'y careſſant ſans ceſſe, avoir pour toujours renoncé à ſon inconſtance. Des oiſeaux de toutes les eſpeces, habitoient dans ces jardins ; la tourterelle mêloit ſes tendres accens aux chants vifs & légers du ſerin & du roſſignol. Des nymphes charmantes y formoient des danſes. Des bergers plus galans que ceux des bords du Lignon chantoient ſur leur muſette un amour qui, quoique toujours heureux, n'en étoit pas moins fidele. Tout enfin parloit amour dans ces délicieux bocages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inſpiroit au cœur, il ſembloit qu'on le reſpirât avec l'air de ce ſéjour enchanté. La volupté aſſiſe au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaiſirs, répandoit ſur eux ce charme ſi flatteur que ſans elle ils n'ont jamais. Les amours la couronnoient de fleurs, & formoient autour d'elle

les jeux les plus badins. Neadarné ne put résister à tant d'objets, & malgré elle son cœur s'émut ; elle se sentit ce mouvement de tendresse qui trouble les sens, & les prépare à un plus grand désordre. Jonquille, qui s'apperçut de ce qui se passoit dans son ame, la regarda avec des yeux qui peignoient si bien ses desirs, que Neadarné ne pouvant supporter leur éclat, interdite, troublée, soupira, & si doucement, que Jonquille voulut dans l'instant même lui faire voir un bosquet qui se trouvoit sur leur route. Neadarné, distraite par la confusion de ses idées, s'y laissoit conduire : mais en approchant de ce bosquet elle le trouva si sombre ; & jettant les yeux sur le Génie, le vit si amoureux, que revenue à elle-même elle refusa séchement d'y entrer. Jonquille, qui sçavoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée ; voyant celui-là passé pour lui, ne la pressa pas davantage, & la conduisit du côté où les nymphes & les bergers formoient les danses les plus agréables. Neadarné s'en occupoit, lorsqu'un homme parti avec une vîtesse extrême d'un des bouts du jardin, vint, en faisant la roue & la culebute, donner au mi-

lieu de la danse, & la déranger.

La princesse, à son emploi, le reconnut d'abord pour Cormoran ; mais voulant cacher au Génie l'intérêt qu'elle y prenoit : Voilà, lui dit-elle, un homme qui s'est fait une danse singuliere ! Il ne danse pas ainsi pour son plaisir, répondit Jonquille. J'ai peine a croire, reprit Neadarné, que ce soit pour le vôtre. Vous ne connoissez pas ce sauteur, dit le Génie : c'est l'homme du monde qui a le plus de talens, & qui seroit en même tems le plus heureux, s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des supplices cruels, je me suis contenté de le garder toujours dans mes jardins, occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah, Seigneur, s'écria Neadarné, daignez suspendre son supplice ! Approche, malheureux, dit le Génie à Cormoran, ose lever les yeux sur ton maître ; va au palais, & fait tes efforts pour amuser l'objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence, & prit le chemin du palais, non sans faire encore quelques culebu-

tes, tant est grande la force de l'habitude. Neadarné, en remerciant le Génie, ne put s'empêcher de le regarder, & le trouva si supérieur à Cormoran, quoique ce dernier fût aimable, qu'elle accusa Moustache de caprice, de n'avoir pas répondu à la tendresse de Jonquille. Elle en étoit même déjà au point de le trouver aussi beau que Tanzaï, sans cependant que cette comparaison tirât à conséquence pour elle; elle ne put même penser à son époux qu'en soupirant, & elle se confirmoit plus que jamais dans la résolution de lui être fidelle, lorsqu'on vint annoncer qu'on avoit servi. Le lecteur voudra bien, tant pour sa commodité, que pour celle de l'auteur, sauter tout d'un coup du jardin dans la salle à manger, d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.

CHAPITRE XII.

Où l'on verra, entre autres choses, combien la musique a dégénéré.

CETTE salle à manger étoit, à ce qu'on assure, extrêmement belle, & le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Neadarné étoit placée vis-à-vis le Génie : cette situation lui déplaisoit : car enfin, on regarde ordinairement devant soi. Elle se voyoit condamnée à ne pas lever les yeux, ou à regarder Jonquille, qui de son côté commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incommode. Neadarné, entre autres choses, fut surprise de ne pas voir paroître de taupes sur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois pas ici votre mets favori ? J'ai pourtant apporté une assez grande quantité de taupes, pour que l'on pût vous en servir. Moi ! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de taupes, c'est le gibier du monde dont je fais le moins de cas.

Qui vous a donc fait ce conte-là ? On m'avoit assuré, reprit-elle, que c'étoit ce que vous aimiez le mieux : si cela n'est pas, à quoi vous sert-il d'en dépeupler la terre ? J'ai eu des raisons essentielles pour le vouloir ainsi, Madame, reprit le Génie ; mais elles ont cessé, je ne poursuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le supplice de son amant, & l'état où elle est contrainte de vivre, me vengent d'elle, & ma colere s'est éteinte, lorsque mon amour s'est dissipé. Ceci est pour moi une énigme, reprit Neadarné. Il sera aisé de vous l'expliquer, reprit Jonquille : ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon, celui qui vous doit le jour heureux dont il jouit, est l'indigne objet que l'on m'a préféré. Mais Seigneur, dit Neadarné, puisque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpétuez-vous votre vengeance ? Pour me pardonner d'être cruel de sang-froid, reprit-il, il faudroit que vous sçussiez avec quelle indignité j'ai été joué, & les tourmens affreux dont mon cœur s'est vu la proie. Terminons de grace cette conversation, & n'empoisonnez pas, en me rappellant un souvenir si fâcheux, le plaisir dont votre vue me pénetre. Si ce plaisir étoit

auſſi vif que vous voulez que je le croie, répondit la princeſſe, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un ſonge dont vous pourriez à peine vous rappeller l'idée; votre rival ne ſeroit plus un ennemi pour vous; & vous oublieriez, en me regardant, que quelqu'autre a pu vous inſpirer de la tendreſſe.

Quelqu'un croira ſans doute à ce diſcours, que Neadarné ne faiſoit pas ce reproche au Génie ſans qu'un peu de paſſion s'en mêlât. Kiloho-éé a été prêt de le croire auſſi. Cependant, comme il faut ſe garder d'interpréter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes, & que d'ailleurs on doit, avant que de prononcer ſur une matiere délicate, en enviſager toutes les faces, il a cru, après une profonde réflexion, que Neadarné n'avoit paru un peu jalouſe que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interprétation eſt vraiſemblable. Neadarné n'aimoit pas aſſez Jonquille pour être jalouſe d'un amour paſſé, & la tendreſſe qu'elle conſervoit pour Tanzaï, devoit la laiſſer là-deſſus dans la froideur que l'on a pour les choſes indifférentes. Jonquille qui, quoique fort ai-

mable, étoit aussi vain qu'un autre, ne se fit pas toutes ces idées, & remercia la princesse, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crut obligé. Ah belle princesse! lui dit il avec transport, si j'ai paru ne pas oublier absolument auprès de vous la tendresse que j'ai eue pour une autre, personne du moins n'altérera jamais celle que je me sens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres discours, tous fort passionnés, & que pourtant l'auteur ne nous a pas conservés, soit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, soit qu'il n'en ait point fait de cas; c'est ce qu'on ne sçait pas positivement.

Jonquille alloit, sans doute, continuer à ennuyer Neadarné, lorsque celle-ci, pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux prince s'avança, & s'accompagnant de son tympanon avec une délicatesse infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe sur quel mode, l'excès de son amour & de ses tourmens. Tous ceux qui étoient dans la salle en furent si attendris, que les sanglots se firent entendre par-tout. Neadarné, qui avoit le cœur très-compatissant fondoit en

larmes, & poussa si loin son étouffement, qu'il fallut lui couper son lacet. Jonquille lui même en avoit les larmes aux yeux, voyant que la douleur ne discontinuoit pas : Traître! dit-il à Cormoran, t'ai-je ordonné de faire pleurer ma princesse & toute mon isle? Finis la désolation publique, chante mes plaisirs, ou crains que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en musique. Eh! ne le grondez pas, dit Neadarné : il m'a serré le cœur, je l'avoue; mais j'ai eu à pleurer un plaisir inexprimable.

A peine avoit-elle cessé de parler, que Cormoran qui craignoit la colere du Génie, chanta un air si gai & le joua avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord; & l'air que chantoit Cormoran redoublant toujours de gaieté, il fut impossible aux courtisans du Génie de se contenir : & le respect qu'ils lui devoient, ne put les empêcher de former sur le champ une contredanse. Jonquille auroit bien voulu se fâcher; mais entraîné par la force de la musique, il se leva, prêt à se mettre de la partie. Neadarné, charmée de le voir si sensible aux talens de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté :

mais il reçut si mal cette proposition ; & parut s'offenser si fort de ce qu'elle pensoit à ce prince, quand elle n'auroit dû, à ce qu'il croyoit, penser qu'à lui, qu'elle résolut de se servir de la pantoufle, puisqu'on ne pouvoit rien obtenir.

On leva table, & après le café, Neadarné voulant occuper Jonquille, lui proposa une partie de Berland à cinq. Soit, dit Jonquille, jouons au Berland en attendant l'opéra. Ecoutez, Cormoran, ajouta t-il, ayez soin de tout, & songez à sçavoir mieux votre rôle que vous ne fîtes la derniere fois. Cormoran partit. Il est donc bon pour l'opéra ? demanda Neadarné. Oui, dit le Génie, s'il ne chantoit pas faux, si ses tons n'étoient pas glapissans, s'il paroissoit moins fat sur le théatre, & qu'il y minaudât moins, il seroit fort bon acteur. En achevant ce discours, on se mit au jeu ; & Neadarné faisant, ou tenant perpétuellement va-tout, ayant sans cesse Berland favori, ne filant point, cavant au plus fort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit avancé ses jambes sous la table, & Neadarné ne sçachant à qui elles appartenoient, distraite comme une princesse, s'en fit un coussin. Bien des gens ont blâmé

blâmé cette facilité de Neadarné, surtout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais qui ne sçait que ce qui tire à conséquence pour les particuliers, n'est rien pour les personnes d'un rang élevé? Une femme de condition ne fait-elle pas sans risque toute la journée, des choses qu'une autre qu'elle n'oseroit seulement jamais penser. N'est-ce pas même ce noble mépris des usages qui la distingue plus que son rang? D'ailleurs, une preuve que Neadarné ne s'apperçut point que ce fût sur les jambes du Génie qu'étoient posées les siennes, c'est qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, & qu'elle n'eut point de distractions. Jonquille, à la vérité, en conçut de grandes espérances; mais qu'importe! Neadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que seroit-ce donc, si les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait imaginer sur leur compte? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocens qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur personne? qu'on les regarde, c'est desir. Qu'on ne les regarde point, c'est dissimulation. Les femmes seroient bien malheureuses, si elles pensoient, ou

si elles sentoient le quart des impertinences que les hommes leur attribuent. Ordinairement ils ne les croient ridicules, que quand ce sont eux qui le sont.

Jonquille, ainsi qu'on l'a déjà dû remarquer, étoit avantageux, plein de confiance; déjà il alloit demander compte à la princesse de la faveur qu'elle venoit de lui faire, lorsque le jeu finit, & qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer l'opéra. Jonquille y conduisit la princesse, toujours lui parlant de sa flamme; & elle, le laissant toujours faire, puisqu'il étoit écrit par le destin, qu'elle ne devoit ni ne pouvoit lui imposer silence.

CHAPITRE XIII.

L'Opéra.

IL seroit difficile de bien décrire l'opéra de l'isle Jonquille. Kiloho-ée en quelques endroits se plaint de la sécheresse de l'auteur Japonois qui, à son tour, médit du Chéchianien; ce qui suppose que sans parler des autres traducteurs, le François se plaint de tous les

trois, & que le public se plaindra du dernier, & lui imputera, ou de s'être trop étendu sur des matieres stériles, ou d'avoir passé trop légérement sur des objets intéressans. Mais, à moins de manquer de sincérité, le traducteur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés; & s'il les imaginoit dans les circonstances où ils pourroient être nécessaires, ne se sentiroient-ils pas du siecle où il vit, & pourroit-il, en se transportant même dans des tems aussi éloignés que sont ceux où ont vécu ses héros, rendre parfaitement des usages dont il ne reste plus aucune connoissance? N'est-il pas plus à propos qu'il en prive ses lecteurs, que de leur en débiter des fables dont ils sentiroient bientôt l'absurdité! le devoir d'un traducteur fidele n'est autre chose que de suivre littéralement son auteur, si ce n'est que lorsqu'il ne l'entend pas bien, il peut le périphraser, le commenter, l'ajuster. Le traducteur de ce livre avoue franchement, que n'entendant pas parfaitement son auteur, il lui a prêté autant de sottises pour le moins qu'il lui en aura épargnées; qu'il est devenu long, où le Chinois étoit court; précis, où il ne l'étoit pas; obscur, où il étoit clair;

railleur, où il étoit moral ; galant, où il étoit philosophe ; & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuse, ni n'en demande pardon au lecteur de quelque façon que ce puisse être, puisque le livre n'en seroit pas meilleur, & que cet avilissement ne le rendroit pas plus estimable. Toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, feront qu'on ne sçaura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'opéra dont il est ici question. A qui s'en prendre. Un historien imagine quand il écrit, que la postérité sera au fait des usages qui regnent de son tems ; & c'est ce qui fait qu'aujourd'hui on ne sçait que par des conjectures, encore très - hasardées, quelle étoit la façon de vivre particuliere des Romains, & qu'une chose de cette importance occupe mille sçavans, qui y emploient sans fruit leurs précieuses veilles. Après un exemple tel que celui-là, le traducteur doit être excusé ; & s'il ne l'est pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raison de toutes les impertinences qui sont dans ce livre, il ne finiroit point.

Il est donc à propos qu'il dise, pour terminer ce long raisonnement, aussi ennuyeux pour lui que pour les lec-

teurs, que dans l'isle Jonquille, vulgairement le poëme d'un opéra étoit ridicule; qu'il consistoit en de vieilles fables doucereusement r'habillées; qu'essentiellement, le style en étoit fade, & la poésie lâche; qu'il ne s'y agissoit ni de conduite ni d'intérêt; que l'on y faisoit danser à tous propos les gens du monde qui devoient danser le moins; que la personne la plus affligée y venoit chanter ses peines; & que plus d'un héros blessé à mort, venoit sur le théatre faire son testament, avec un accompagnement de flûtes: qu'il y avoit des entrées de fleuves; & que le dieu le plus grand, souvent descendoit des cieux, uniquement pour faire, ou pour dire une sottise. Au reste, ce spectacle étoit magnifique, & plaisoit sur-tout par la décence qui y regnoit. Toutes les actrices étoient nymphes, & l'on en trouvoit aussi-bien dans les choeurs, que dans les rôles principaux, instruites à jouer toutes sortes de personnages; tantôt vestales, tantôt prêtresses de Vénus; passant de la garde du feu sacré aux doux mysteres d'Amathonte; suivantes de la vertu & de la volupté; s'acquittant également bien en public de l'un & de l'autre rôle, ce

n'étoit jamais qu'en particulier que l'on sçavoit quel étoit celui des deux qui leur coûtoit le plus. Elles ne découvroient pas, à la vérité, les secrets de leur art à tout le monde ; l'amant le plus enflammé & le plus aimable auroit marqué vainement de la curiosité. Le caprice même ne pouvoit rien sur elles ; l'ambition ne les séduisoit pas davantage, & il falloit qu'une divinité plus puissante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kiloho éé nous a conservées de ce spectacle, suffisent, à ce qu'on croit, pour en donner une idée, & pour montrer aux lecteurs combien ces actrices étoient loin de la sagesse, & du désintéressement qui font aujourd'hui l'unique caractere des nôtres ; & combien les poëmes de cette isle, & leurs agrémens, perdroient auprès de ceux que l'on admire à présent.

En cas qu'une si longue digression fit perdre le fil de l'histoire, on rappellera ici que Neadarné alloit à l'opéra, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des discours dont sa pudeur étoit alarmée, & qu'elle les écoutoit avec patience, autant par

politesse que par l'impossibilité de faire autrement.

Aussitôt qu'ils furent arrivés à l'opéra, on le commença. Quoique Cormoran y fit des merveilles, ils n'en furent amusés, ni l'un ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux, & voulant tout devoir aux sentimens de la princesse, sa conquête lui paroissoit douteuse. Neadarné, de son côté, malgré sa passion pour Tanzaï, & sa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter. Devoit-elle refuser, ou non ? Retournera-t-elle auprès de son époux comme elle en est partie ? Mettra-t-elle en œuvre le secret de Moustache ? N'est-il pas pour la rétablir d'autre remede que celui qu'on lui propose ? peut-elle le prendre sans danger ? ce Génie est aimable, & pour comble de malheurs il témoigne qu'il aime; sa tendresse est bien plus à craindre que sa puissance. Quel crime pour elle, si cédant enfin à la nécessité, son cœur l'approuve, & s'y conforme ! On est si fragile ! elle se trouve dans une situation si délicate ! ce malheureux prince, objet de toute son ardeur, languit absent d'elle : il gémit de penser seulement à ce qui lui doit arriver : peut être soupçonnera-t-il son aventure. Eh, si le se-

cret de Moustache n'est pas bon ? cependant il doit l'être : le moyen, qu'ayant besoin d'elle, cette Fée voulût même la tromper ! qu'il se trouve bon, en est elle moins coupable ! mais ce prince, source de toutes ses inquiétudes, ne s'est-il pas livré aveuglément à la Fée Concombre ? ne croyoit-il pas d'abord qu'une déesse recherchoit ses empressemens ; & quoiqu'il ait été puni de son infidélité, en a-t-elle été moins commise ? Il l'a à son retour payée d'un songe ? N'appartient-il qu'à lui de rêver ? Cependant, si elle le lui rend, la croira-t-il ? Qu'importe après tout, & de quel droit, coupable comme il l'est, osera-t-il lui reprocher une faute involontaire, quand la sienne ne l'a pas été ? pourquoi a-t-il couché avec Concombre ? Cette idée fut la derniere de la princesse, & le souvenir de son injure lui fit presque voir la vengeance nécessaire. Tant il est dangereux d'avoir tort avec les *femmes* ! il est pourtant vrai au fond, que tort ou non, cela revient souvent au même.

Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raisonnement que la princesse faisoit en elle-même. Il avoit observé tous ses mou-

vemens, & le regard qu'elle lui avoit lancé en finissant de se rendre compte, l'avoit instruit de ses dernieres dispositions à son égard. Quoiqu'il eût fait semblant avec la princesse d'ignorer la raison qui la conduisoit chez lui, il en avoit été instruit à fond par Concombre, qui, en lui faisant valoir la beauté dont elle lui assuroit la possession, ne lui avoit déguise aucune circonstance de l'aventure. Ce n'avoit été sans doute que pour mieux pénétrer les sentimens de Neadarné, qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même son histoire. Peu accoutumé à se prendre de sentiment, il n'avoit songé d'abord qu'à se rendre heureux malgré la répugnance de Neadarné: mais depuis, son extrême beauté, sa vertu, & sa modestie, lui avoient donné des desirs plus étendus. L'amour qu'elle avoit pour un autre, ne servoit qu'à donner plus de vivacité au sien. Il imaginoit un plaisir extrême à chasser Tanzaï du cœur dont il étoit maître; & plus la victoire lui parut difficile, plus il fut flatté du triomphe. En effet, se disoit-il, quel plaisir seroit-ce pour moi que celui de posséder une beauté qui, desespérée d'être entre mes bras, n'y pousse

feroit pas un foupir qui ne fût l'interprete de fa douleur ; qui me reprocheroit mes empreffemens ; qui, toute entiere à un autre, accablée de la violence qu'elle fe feroit, ne leveroit fur moi que des yeux qui, tout baignés de larmes qu'ils feroient, m'exprimeroient fon indignation, & l'horreur qu'elle auroit pour moi ? Ah! quelle différence de devoir à fes foins des momens fi tendres, d'être l'auteur de fa félicité, de faire celle d'une beauté chérie, de jouir de fes transports, de fon défordre ; de lui entendre bégayer qu'elle vous adore, de fe fentir ferrer avec volupté dans fes bras, d'égarer fon ame avec la fienne ; de la voir, confondue dans des fi doux plaifirs, fe perdre elle-même, & vous chercher encore ; d'éprouver les plus charmantes careffes, de lire dans fes yeux troublés l'excès de fa fenfibilité & de fon amour ! Ah Neadarné ! quel autre que vous donneroit mieux ces plaifirs ? Quel bonheur de vous infpirer tout l'amour que vous faites naître ! Quoi ! je vous verrois entre mes bras, dépouillée de cette vertu févere que vous oppofez encore à ma flamme ! Jonquille ! l'heureux Jonquille ! . . . Ah ! il en mourroit de joie.

Mais adorable princesse, ne détournez pas ces yeux charmans, laissez-moi m'enivrer de la douceur d'en être regardé. Hélas! j'y lis moins de colere, mais que j'y trouve encore d'indifférence!

Pendant tout ce beau monologue, Jonquille regardoit la princesse, & la princesse en effet ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit à cet instant un morceau de musique si tendre, que son cœur, déjà disposé, ne put y résister. Le Génie lui prit la main, il la baisa, mais avec une expression si vive, que Neadarné touchée de tant d'amour, lui serra à moitié la sienne. Ils étoient tous deux renversés dans le fond de la loge, elle étoit peu éclairée; malheureusement pour elle, un rideau de gaze les déroboit aux spectateurs. Jonquille, hors de lui-même, s'approcha: le baiser le plus enflammé pris par lui sur la bouche de Neadarné, la retira de son trouble pour l'y replonger mieux encore. Tant que ce désordre dura, Jonquille pressoit amoureusement les levres de la princesse, & devint enfin si entreprenant, que Neadarné revenant à elle-même, se rejetta sur le bord de la loge, & ramena sa vertu de la plus dangereuse occasion où

elle se fût jamais trouvée. Qui le croiroit, qu'on courût tant de risque à l'opéra ? Jonquille, au désespoir d'un retour si peu attendu, reparut auprès de la princesse, & tous deux si égarés, que la cour ne put s'empêcher d'en sourire.

Neadarné, qui remarqua ce mouvement malin, rougit, & fût déconcertée au point que si l'opéra ne fût venu à finir, elle auroit assurément quitté la place. Elle étoit si honteuse de ce qui venoit de se passer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder, même dans les jardins où il la mena pour lui donner le plaisir d'un feu d'artifice superbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu ! quel est donc ton empire ? Si le plaisir t'offense, si toi seule dois remplir une ame, ou chasse-l'en tout-à-fait, ou ne donne pas des remords.

CHAPITRE XIV.

Combien il est dangereux pour les femmes d'être peureuses.

JONQUILLE étoit pourtant maladroit, ou bien hardi, de proposer à la princesse, après ce qui venoit d'arriver à l'opéra, d'entrer dans un bosquet pour y voir le feu. Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien ? Cependant elle y entra. Elle fut choquée à la vérité de trouver ce bosquet extrêmement sombre, pendant que le reste des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le soleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle au Génie, l'endroit où vous me conduisez, est-il si obscur ? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il. Je n'en sais rien, reprit-elle. N'en doutez pas, princesse, dit-il, c'est une expérience de physique. Elle n'insista plus, ne sçachant s'il disoit vrai ou non ; mais elle résolut de le punir de sa témérité, en cas qu'il voulût abuser de l'obscurité du lieu où ils se trou-

voient tous deux. Je ferai bien aise, se disoit-elle, de lui faire voir combien il se trompe, s'il croit me trouver sensible. Il verra, que tout aimable qu'il est, ma vertu vaut bien ses agrémens.

Elle étoit encore à prendre cette résolution, lorsque Jonquille la pria de s'asseoir sur un lit de gazon & de fleurs, qui étoit la seule commodité que l'on eût dans ce bosquet. Neadarné s'y plaça, & le Génie, en soupirant, se mit auprès d'elle. Elle étoit interdite ; & Jonquille, dans une émotion qu'il n'avoit jamais sentie, ne sçut d'abord que lui dire. L'amour est violent, quand il inspire le respect : mais pour les plaisirs d'un amant, & pour la commodité d'une femme, c'est l'amour du monde le moins à desirer. Jamais il ne devine, ni ne saisit l'instant ; toujours tendre & embarrassant, il fait des protestations de délicatesse, où peut-être il ne seroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condescendance possible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une passion désintéressée ! Exhortera-t-elle à la perdre, ou à demander une récompense, quand de soi-même on s'en détache ?

Jonquille n'ignoroit rien de tout cela ;

& si Néadarné étoit entrée dans le bosquet avec l'air qu'il lui avoit vu à la fin de l'opéra, il n'auroit pas été si timide. Mais elle avoit fait ses réflexions ; sa physionomie étoit redevenue austere & imposante, & il craignoit qu'en voulant la presser trop, elle ne s'armât d'une sévérité dont elle auroit d'autant plus de peine à se dépouiller, qu'elle auroit plus éclaté. Avec toute sa retenue, il avoit saisi la main de Neadarné ; il soupiroit, & la princesse impatientée de se tenir toujours la main serrée, prit son texte là-dessus pour ouvrir la conversation.

Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarrasse, & je suis gênée de vous la voir tenir. Ah princesse ! s'écria-t-il, m'enviez-vous cette satisfaction ? Elle n'est rien pour vous, c'est tout pour moi ; si vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuser à mon respect ? Il est au dessus de toute expression. Je ne me reconnois plus, moi, que les plus grandes beautés trouvoient insensible, qui aurois cru les honorer en daignant les regarder : soumis auprès de vous, pénétré de l'amour le plus violent, je n'ose pas même espérer la plus légere faveur. Ce n'est pas encore

assez pour vous de m'accabler de votre indifférence, vous me haïssez. Plus je montre d'amour, plus j'excite de colere. Ah ! pourquoi avez vous cherché le malheureux Jonquille ? Rien ne troubloit son repos. Pourquoi a-t-il vu vos funestes charmes ? Mais, que-dis-je ? Pourquoi me plaindre d'une passion qui, toute malheureuse qu'elle est, fait encore ma félicité ? Ah ! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'est point un ennemi qui vous parle, c'est l'amant le plus tendre & le plus passionné, qui, tout entier à vous malgré vos mépris, voudroit pouvoir retrancher de ses jours ceux qu'il a passés sans vous adorer. Est ce moi, cruelle, que vous devriez haïr ? Ah, je ne vous haïs pas ! s'écria Neadarné d'un ton attendri; mais puis-je vous aimer ? Ce cœur que vous me demandez, est-il à moi ? Peut-il oublier celui à qui il s'est donné ? Son image, cette image si charmante, en peut-elle être effacée ? Si vous m'aimez autant que vous le dites, faites donc éclater votre générosité, détruisez un fatal enchantement, n'en prétendez point cette odieuse soumission à laquelle vous voulez que je m'abaisse : à ce prix, je reconnois que vous m'aimez. Ce n'est pas,

je le ſens bien, un effort ordinaire que celui que je vous propoſe : mais à qui, pour une ſi belle action, puis-je mieux m'adreſſer qu'à vous ? Vous détournez vos yeux, vous ſoupirez ; ah ! mes prieres ne peuvent rien ſur vous. Oui, princeſſe, je ſoupire, répondit Jonquille, & cela pourroit bien m'être permis après ce que je viens d'entendre. Ce n'eſt cependant pas mon malheur qui m'arrache ces ſoupirs, c'eſt l'impoſſibilité où je ſuis de faire ce que vous deſirez. Mon pouvoir, ſans bornes en toute autre occaſion, a dans celles-ci des limites qui me déſeſperent. Ne croyez pas que ce ſoit mon amour intéreſſé qui me dicte ce refus ; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher & de plus ſacré, que s'il dépendoit de moi de vous rendre, ſans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque choſe qu'il m'en coutât, vous ſeriez ſatisfaite.

Le Génie prononça ces paroles d'un ton ſi pénétré, que Neadarné ne put douter qu'il ne dit vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la princeſſe de ſa bouche ; elle ſe l'étoit ſenti mouillée de larmes ; & ces témoignages de la ſincérité & de l'a-

mour du Génie l'attendrissant, elle soupira, & ses résolutions s'affoiblirent. Ah! Jonquille! Jonquille! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroîtroient sinceres, qu'importeroit-il pour tous deux? Pourquoi vous obstiner à toucher un cœur déjà prévenu, & au point, que, malgré l'attendrissement que vous lui inspirez, la passion dont il est rempli, n'en est pas un moment distraite? Je crois pourtant pouvoir vous avouer sans crime, que sans cette premiere flamme, il auroit peut-être été touché de votre ardeur. Cet aveu n'en entraînera point d'autre, dans ce séjour dangereux, ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Neadarné en disant ceci, ne se souvenoit point de ce qui s'étoit passé à l'opéra, ou qu'elle croyoit que pourvu qu'on évite la derniere occasion, ce n'est rien que tout le reste.

Eh bien, Madame, reprit le Génie, n'en parlons plus; quoique mon amour ne doive pas être récompensé, je n'en veux pas moins vous prouver qu'il est sincere. Peut-être qu'en ma faveur, le destin révoquera cet arrêt qui vous paroît si funeste. Je n'ose m'en flatter, mais

j'y emploierai tous mes soins. Je ne serai pas du moins le sujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi, qui m'égale en puissance, & qui partage mes fonctions, sera choisi sans doute pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous sentirez peut-être moins de répugnance pour lui que pour moi. Ah Jonquille ! s'écria la princesse, qu'avec un autre que vous ma guérison seroit impossible.

Quand Jonquille n'auroit été que poli, auroit-il pu entendre de si douces paroles sans remercier la personne qui les lui auroit adressées ? Aussi Neadarné, qui les lui avoit dites sans penser que cela tireroit à conséquence, fut très-étonnée, lorsque Jonquille la pressant tendrement entre ses bras, plus vif qu'il n'avoit été respectueux, voulut se livrer à toute son ardeur. Cette situation étoit d'autant plus embarrassante pour la princesse, qu'elle étoit dans cet instant extrêmement touchée, & de la tendresse du Génie, & des sentimens généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'est si dangereux pour les femmes qui sont nées avec un cœur sensible, que cet état d'attendrissement où Neadarné se trouvoit alors. Le malheureux qui, dans ce moment, ose les presser, arrache quelque-

fois autant de leur compaſſion, que leur amant obtient de leur tendreſſe : le triomphe n'en eſt pas ſi doux, mais il s'en faut peu qu'il ne ſoit le même. Qui ſçait encore ſi ce qu'alors elles appellent pitié, n'eſt point amour ? Dans un état auſſi violent, peuvent-elles connoître qui les agite ? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvénient, ſon ame n'eſt pas capable d'une ſi tendre impreſſion ; il n'appartient qu'à une femme eſtimable d'en être ſuſceptible.

Neadarné, qui étoit une de ces femmes-là, ne ſçavoit plus que dire à Jonquille ; l'irréſolution dura quelque tems, mais la vertu revint, & le Génie ſentit, par la vive réſiſtance de Neadarné, qu'en vain il prétendroit ſe la rendre favorable. Qu'on eſt embarraſſé avec une femme vertueuſe ! c'eſt bien pis encore avec celles qui ſont ſemblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une ſituation digne de pitié. Neadarné irritée contre lui, pour lui prouver plus de colere, s'amuſoit des fuſées qui commençoient à s'élever dans les airs. Il n'oſoit plus s'approcher d'elle. Concombre attentive à tout ce qui ſe paſſoit, inviſible pour Neadarné, s'approcha du Génie, & après lui avoir reproché ſon im-

pertinente timidité : Profite, lui dit-elle du ſecours que je vais te donner. Acheve ma vengeance, & tes plaiſirs. Prends garde à ce que je vais faire.

Prenant, à ces mots, la figure d'une groſſe araignée, elle ſe gliſſa ſous la robe de la princeſſe. Neadarné ne la ſentit pas plutôt, qu'elle pouſſa des cris horribles. Ah ſeigneur, dit-elle à Jonquille, je me meurs, une araignée ! oh ! ſecourez-moi, délivrez-m'en, ajouta-t-elle à demi-évanouie. Jonquille qui ne doutoit pas qu'il n'y eût plus de ſottiſe que de ſentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, ſçachant le chemin que l'araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put ſe faire ſans offrir à ſes regards des beautés plus parfaites encore qu'il n'avoit pu les imaginer, des beautés qui perdroient tout à être décrites, le fuſſent-elles par l'amour même. Le plaiſir que cette vue lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eût été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas ſenti par la princeſſe qui, encore évanouie, lui laiſſoit tout le tems dont Concombre avoit beſoin pour achever l'infortune de Tanzaï,

Déja l'enchantement de Neadarné étoit à demi-dissipé, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit eue de l'araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la saisit lorsqu'elle vit Jonquille entre ses bras. Il ne s'étoit pas préparé à un retour si prompt, & ce fut sans peine qu'elle se déroba à ses emportemens. D'autant plus malheureuse en cela, qu'un instant plus tard elle étoit désenchantée sans offenser sa vertu, & qu'elle n'eut pas un assez grand usage du monde pour faire durer son évanouissement, autant qu'il auroit été nécessaire. Ah traître! dit-elle à Jonquille, sont-ce là les effets de cette délicatesse que tu m'avois tant vantée? La confusion du Génie ne lui laissa la force, ni de demander pardon à Neadarné, ni de la retenir lorsqu'elle voulut sortir du bosquet. Il ne fut pas plus prompt à résoudre s'il devoit lui laisser le tems de se calmer, ou s'il devoit la rejoindre. Il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore, & à la lueur qu'il répandoit de tous côtés, il vit Neadarné peu loin du bosquet, appuyée contre une statue, & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve tristement. Il fut plutôt à ses genoux qu'elle ne l'eut apperçu, & les embrassant d'une façon tout à la fois ti-

mide & suppliante, voici le coupable, dit-il, divine princesse, votre couroux est juste, je mérite toute votre indignation. Ah laissez-moi, perfide, s'écria-t-elle, laissez-moi! je ne dois plus, je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre! Oui, répéta-t-il, je suis coupable. Je pourrois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place personne n'auroit pu s'empêcher de l'être: mais je ne sens que trop que ma justification seroit inutile, & qu'il est tems que je vous délivre d'un objet odieux. Je pars, mais daignez plaindre quelquefois le sort de l'amant le plus tendre: il vous auroit moins offensé, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ces paroles, Jonquille en effet disparut.

Neadarné, enflammée de colere, ne voulut pas le retenir, & resta appuyée contre la statue. Elle croyoit que sa haine ne pouvoit pas finir; mais voyant après une demi-heure que le Génie ne reparoissoit pas, l'inquiétude commença à l'agiter. Elle songea au but de son voyage, & en maudissant la nature du remede, elle n'en reconnut pas moins la nécessité. Prince! s'écria-t-elle, cher époux! objet unique de toute ma tendresse! tu me fais sans doute à-

préſent l'injuſtice de penſer que, plongée dans les plaiſirs les plus vifs, infidelle à ton ſouvenir & à notre amour, ſi dans les bras d'un autre je me rappelle ton idée, ce n'eſt que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours, pendant que toi ſeul me réduis dans l'état le plus affreux ! Ah cher prince ! reçois mes ſoupirs : helas ! je n'en ai encore pouſſé que pour toi. Mais, Jonquille, ajouta-t-elle, par un retour ſur elle-même, Jonquille ne paroît pas. Etrangere en ces lieux, qu'y deviendrai-je ! Il eſt coupable, mais l'eſt-il tant ; & dans l'état où je me ſuis miſe avec lui, pouvoit-il ſe contenir ? C'eſt ma peur que j'en dois accuſer ; peur ſi vive, que malgré ce qu'elle vient de me cauſer, la premiere araignée m'en feroit peut-être encore faire autant. Ah Jonquille, revenez ! Si vous m'aimiez encore, ne ſeroit-ce pas aſſez pour vous retrouver que je vous deſiraſſe ? Revenez ! je vous pardonne. A des paroles ſi preſſantes, le Génie reparu. Neadarné, en le revoyant, pouſſa un cri de ſurpriſe. Il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit paſſé : en perſonne noble, elle lui accorda ſa grace ; & ils reprirent tous deux le chemin du

palais

nit, & que les façons sont ridicules où elles ne servent de rien. Car, que l'on permette une réflexion toute simple : ou elle vouloit être désenchantée, ou elle ne le vouloit pas. Si elle étoit contente de sa situation, ou du moins qu'elle la supportât patiemment, à propos de quoi chercher Jonquille ; & puisqu'elle l'avoit cherché, pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui ? Mais la délicatesse, dira-t-on, vouloit qu'au moins elle combattît, & puis ce Jonquille, qu'on lui propose pour une chose de cette nature est une personne qu'elle n'a jamais vue : passe encore si c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu. D'ailleurs, il veut du sentiment, c'est le cœur qu'il attaque, & d'une affaire passagere il en veut faire une réglée : on ne peut pas s'en sauver à moins ; & quand même on voudroit se rendre, doit-on se rendre tout d'un coup ? On peut n'avancer rien de trop, quand on dira que cette derniere idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Neadarné, & cela par des raisons qu'on trouveroit ici, n'étoit qu'elles sont déja dans un autre endroit de ce livre.

Jonquille qui devinoit à peu près les mouvemens qui agitoient la princesse,

ennuyé d'une si longue résistance, & ne doutant pas que plus il lui marqueroit d'empressemens, plus elle s'armeroit de sévérité, résolut de lui paroître moins amoureux, & d'attendre que la nécessité inspirât à Neadarné une résolution conforme au bien de ses affaires. Ce ne fut pas sans peine qu'il gagna sur lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la princesse dans l'aventure du bosquet, avoient augmenté ses desirs; mais plus ils étoient ardens, plus il crut que pour les satisfaire, il devoit les dissimuler. Il connoissoit le cœur, & il étoit sûr qu'en blessant la vanité de Neadarné, il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe en la remenant au palais, il affecta de jetter dans ses excuses un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il se justifie; & en jurant à Neadarné un respect éternel, il mit dans ses protestations une sorte d'ironie, qui lui fit croire que le Génie avoit apparemment trouvé des raisons pour être plus retenu. Cette réflexion lui donna de l'aigreur, elle répondit au Génie avec sécheresse, elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas, & lui, sans témoigner qu'il s'en apper-

çut, la quitta après qu'il l'eut reconduite dans son appartement, & sortit d'un air si détaché que pour le coup elle s'abandonna à son indignation. Toute la cour de Jonquille, qui étoit auprès d'elle, ne put un moment la distraire. Quoiqu'elle eût été outrée contre le Génie de son manque de respect, elle n'avoit pas douté un instant qu'il n'en fût devenu plus amoureux; elle se rappelloit ses transports avant l'araignée, & en les comparant à l'insultante froideur dont après il l'avoit accablée, les choses les plus mortifiantes lui passerent dans l'esprit. Ciel, se disoit-elle, être méprisée à ce point! Voir tant de desirs s'évanouir, après une occasion qui auroit dû leur donner tant de vivacité! quelle peut donc être la cause d'une indifférence si subite? Mais que m'importe, après tout, le dégoût que je lui inspire? Ne suis-je pas trop heureuse de ne plus lui plaire? Sans doute c'est l'unique moyen de ne point offenser mon époux. Ah Moustache! Moustache! que vous vous trompiez quand vous croyiez que ce Génie seroit si dangereux pour moi, & que votre secret me sera ici de peu d'usage!

Elle rêvoit encore profondément,

lorſque Jonquille rentra ; il avoit fait de ſon côté des réflexions nouvelles, il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier long-tems la princeſſe, & qu'en lui laiſſant croire davantage ſon refroidiſſement, elle prendroit de l'averſion pour lui. S'il n'étoit pas ſûr d'être aimé, il étoit certain du moins de n'être point haï. Il falloit cultiver ces heureuſes diſpoſitions, & il n'étoit pas encore aſſez bien dans le cœur de Neadarné pour pouvoir ſans riſque pouſſer loin ce manege. Il n'appartient qu'aux amans favoriſés d'avoir des façons mépriſantes, & d'ailleurs il commençoit à être ſûr de ſa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit ; il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit paſſé entre eux deux, Neadarné ne réſiſteroit pas tant ; que les libertés qu'il avoit priſes avec elle, lui ouvriroient le chemin à de plus grandes ; & qu'une femme enfin que l'on a miſe une fois dans une ſituation haſardée, n'eſt plus en droit de ſe fâcher qu'on l'y remette.

Jonquille aborda donc la princeſſe avec un air animé ; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de paſſion, & malgré la vertu qui l'obſédoit encore, elle ne fût pas fâchée de s'être trom-

pée dans ses conjectures. Je ne vous fais point d'excuses, lui dit-il, de vous avoir quittée ; vous ne m'en faites point de reproches. J'ai pensé, répondit-elle, que vous aviez vos raisons pour le faire. Ah que vous me justifiez aisément, Madame! reprit-il. Eh quoi ! dit-elle, voudriez-vous que je vous trouvasse coupable quand vous ne l'êtes pas? cela seroit injuste. Oui je le voudrois, reprit-il, une injustice de cette nature me prouveroit de la sensibilité, & plus vous me trouveriez criminel, plus vous me rendriez content. Je ne croyois pas, reprit-elle, avoir besoin de vous chercher des crimes; & si pour vous satisfaire, il ne faut que vous gronder, je n'ai besoin que de mémoire pour le faire long-tems. A propos de cela, répondit Jonquille. je suis bien trompé si je ne me suis excusé plus que je ne devois: ce n'est pas que je n'aie eu tort, mais c'est qu'il étoit impossible de ne pas l'avoir, & qu'à mon sens je serois bien plus coupable envers vous, si je l'avois moins été. Que j'aurois perdu, Madame, à être respectueux! continua-t-il; que de graces! que de charmes! Non, il n'est rien qui vous égale. Finissez vos

éloges, dit-elle en rougiſſant ; laiſſez-moi oublier, oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner tant que nous nous en ſouviendrons tous deux. Mais eſt-il bien vrai, reprit Jonquille, que votre rigueur ſubſiſte encore ? Si je ne puis me flatter d'un ſort plus doux, que vous me rendez malheureux ! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi, ſi je dois toujours être l'objet de votre haine, d'ignorer tous les attraits dont vous me défendez de parler ! Jamais, Madame, je n'en perdrai le ſouvenir : toujours occupé d'un moment qui auroit été ſi doux pour moi ſi vous l'aviez voulu, en me rappellant les plaiſirs dont il me combla, je me plaindrai ſans ceſſe de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien, répondit-elle en ſouriant, ne vous exagérez point ce dont vous avez joui, & ce qui vous a manqué ! vous n'aurez plus rien à deſirer. Je ne m'exagere rien, princeſſe, répondit vivement Jonquille, & mon imagination ſans doute eſt bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire : au nom des dieux, conſentez-y. Non aſſurément, dit-elle. Eh bien, continua-t-il, permettez-moi d'agir ſans votre conſentement. Ce ſeroit bien

pis, reprit-elle : si cela arrivoit, vous ne me devriez point de reconnoissance, & du moins je voudrois..... Mais de quoi vais-je m'inquiéter ? il vaut mieux que vous ne me deviez rien, vous en serez moins ingrat. Moi ingrat ! s'écria-t-il : ah Madame ! si vous sçaviez combien vos bontés redoubleroient mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déjà dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement ; que voulez-vous que je vous donne ? Que tout ce que le destin veut que vous me donniez, reprit-il, me soit donné par vous, & que je n'aie point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous seule. Eh bien.... nous verrons, repartit-elle, embarrassée de cette conversation ; mais ne me parlez plus de rien, je ne veux, ni ne dois rien prévoir.

Neadarné, en finissant ces paroles, alla prendre un luth qu'elle vit dans le sallon & résolut de s'en occuper, croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de son côté se prépara à l'écouter, content de l'avoir raf-

ſurée ſur ſes charmes, & ſûr que ce n'étoit pas peu d'avoir pu l'entretenir de l'affaire du boſquet ſans qu'elle s'en fût fâchée. Neadarné commença donc à pincer le luth, mais ſi tendrement ; & elle chanta en même tems avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir ſon ardeur ; & que Cormoran enchanté de la princeſſe, fut obligé d'avouer que ſa vielle & ſon tympanon étoient bien au deſſous du luth, quand cet inſtrument étoit touché avec tant de préciſion, de brillant, & de délicateſſe.

Le ſouper vint interrompre ces plaiſirs, & en fournir d'une autre eſpece. Neadarné, qui commandoit en ſouveraine, voulut que Cormoran ſe mît à table : le Génie, pour plaire à ſa divinité, le voulut bien. Cormoran qui avoit beaucoup d'eſprit, quoiqu'il l'eût ſinguliérement tourné, fut très-amuſant. Neadarné qui commençoit à prendre du goût pour cette eſpece d'eſprit, & qui cherchoit à s'étourdir ſur ſa ſituation préſente, lui répondit très bien dans le même genre ; & Jonquille prenant le même ton, ils pouſſerent ſi loin le raffinement des expreſſions, & la

ſingularité des idées, qu'à la moitié du repas aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la princeſſe avoit de prolonger le ſouper, il finit ; & après une partie de Berland que Jonquille lui accorda par grace, il la conduiſit dans ſon appartement ; & en l'aſſurant d'un prompt retour, il la laiſſa entre les mains de ſes femmes, à qui il ordonna d'uſer de diligence, & de mettre bientôt Neadarné en état de répondre à ſa flamme.

CHAPITRE XVI.

Diſtraction de la princeſſe.

NEADARNÉ friſſonna en entrant dans cette chambre fatale. Il n'étoit plus queſtion pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le Génie alloit rentrer. Elle ſentoit avec douleur qu'elle ne le haïſſoit pas, & ſe craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle ſe préſentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour ſon époux, elle ne pouvoit ſe diſſimuler les graces de Jonquille ;

& sa supériorité en tous genres sur le prince de Chéchian. Quelquefois elle pensoit qu'elle devoit s'abandonner à sa situation, puisque rien ne pouvoit l'en sauver : mais la vertu reprenant le dessus, lui faisoit rejetter cette idée. Souvent aussi elle s'y abandonnoit avec plaisir. Quand cela m'arriveroit, se disoit-elle, qui en instruira mon époux ? Le secret de Moustache ne me met-il pas à l'abri de ses soupçons ? Mais quand je pourrois lui cacher mon déshonneur, puis-je l'ignorer, & des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime ! Ai-je cherché à le commettre ? N'est-ce pas un oracle qui m'envoie dans ces lieux ? En proie aux desirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée sans partager ses transports ; & quand même je les partagerois, seroit-ce ma faute ? Puis-je répondre des mouvemens de la nature ; sa sensibilité est-elle mon ouvrage ? Si l'ame devoit être indépendante des sentimens du corps, pourquoi n'a-t-on pas distingué leurs fonctions ? Pourquoi les ressorts de l'un sont-ils les ressorts de l'autre ? Ah, sans doute ! cette bizarrerie n'est pas de la nature, & nous ne devons qu'à des préjugés ces distinctions frivoles. Si elles étoient véritablement

en nous, soumises à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lumiere, qui nous fait appercevoir le bien ou le mal, n'est-elle pas assez puissante pour nous guider? Quel avantage est-ce pour moi que ce discernement qu'elle me procure, si me laissant toujours en liberté de choisir, son impulsion ne me détermine pas; & si ce choix n'est pas en ma puissance, pourquoi m'oblige-t-on aux remords? Non, les dieux ne sont pas assez injustes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre. Puisqu'ils sont les auteurs de la nature, ils connoissent sans doute son pouvoir: c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin, cette force intérieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors se seroient confondus avec nos mouvemens; cette tyrannie salutaire nous auroit rendu plus parfaites, plus dignes d'être leur ouvrage. Ont-ils craint en nous éclairant que nous ne fussions trop près d'eux, ou ont-ils voulu se réserver le plaisir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre existence? Mais que dis-je? malheureuse! & d'où me vient donc la ré-

pugnance que j'ai pour Jonquille ? S'ils ne m'avoient pas soutenue, auroit-il encore à desirer ? L'amour que je me sens pour Tanzaï, tout fort qu'il est, ne me jetteroit pas dans un si grand désordre. Ah ! les dieux nous éclairent plus que nous ne croyons : si nous étions attentifs à cette voix secrete qui nous parle, si nous ne la faisions pas taire, nos mouvemens se décideroient tout d'un coup ; & nous éprouverions moins de combats dans notre ame, si cette voix étoit moins puissante. Mais après tout, que m'importe ce Génie ; & quand je céderois à ses desirs, ne puis-je pas, toujours occupée de mon époux, ne m'entretenir que de sa tendresse ? Eh ! l'ame ne s'égare-t-elle pas ? Et malgré ma vertu n'ai-je pas été, dans ce bosquet, près de succomber ? Voyois-je Jonquille ? pensois-je à mon époux ? Ne m'étois-je pas perdue moi-même ? Qui me répondra que je ne m'égare plus ? Je me suis arrachée au péril, mais quels efforts ne m'en a-t-il pas coûté ? Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'est emparée de mes sens, ces mouvemens confus ne me disent-ils pas tout ce que j'ai à craindre ? Et qui combats-je ici ? Le plus aimable des Gé-

nies ! Ah ! tâchons d'en perdre l'idée ; fermons les yeux sur son mérite : que seroit-ce pour moi qu'un plaisir qui me coûteroit tant de larmes ; & qu'est-il auprès de cette satisfaction si pure qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher ?

Pendant que Neadarné faisoit ces réflexions, ou d'autres semblables, ses femmes l'avoient déshabillée ; il ne lui restoit plus qu'une robe légere, qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorsqu'elle ordonna à ses femmes de se retirer. On lui représenta respectueusement, qu'il falloit qu'elle se couchât : elle répondit, en se jettant sur un canapé, qu'elle ne vouloit point se coucher ; & témoigna tant d'opiniâtreté sur cet article, qu'à la fin ses femmes se retirerent. Elles étoient à peine sorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de sa chambre.

Elle se croyoit bien en sûreté contre Jonquille, & reprenoit le chemin du canapé, lorsqu'elle apperçut auprès d'elle celui contre qui elle prenoit tant de précautions. Elle en fut d'autant plus effrayée, qu'elle se voyoit dans un état où il lui seroit difficile de se défendre contre lui, & qu'elle se doutoit bien

qu'en cas qu'il employât la violence, personne ne viendroit la secourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voyant qu'elle s'arrangeoit sur son canapé, toujours des précautions contre moi? Et vous, lui répondit-elle, prétendez-vous toujours me persécuter? Vous donnez, reprit-il, un nom peu honnête à mes intentions, vous sçavez que je ne veux que vous servir, vous reconnoissez mal mon zele. Ce zele, repliqua-t-elle, m'est suspect, & vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteste pas la source. Je n'ai donc plus rien à vous dire, Madame, répondit-il. Je pourrois vous répéter que pour vos intérêts mêmes, vous devriez me montrer moins de rigueur; mais vous les consultez si peu, que sans doute vous ne m'en croiriez pas. Jouissez donc du plaisir que vous donne votre sévérité, & des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï, en vous retrouvant si fidelle, s'applaudisse de vous revoir, & qu'il imite votre exemple, si jamais le bonheur de sa destinée le ramene entre les bras de Concombre. (Ici la princesse devint fort attentive, & fronça un peu le sourcil.) Je ne vous parle plus de mon amour, continua Jonquille; par une bi-

zarrerie que je ne conçois pas, plus je vous en témoigne, plus vous me montrez d'aversion. Auriez-vous mieux aimé qu'usant du privilege de mon emploi, je vous eusse traité comme une femme ordinaire ? Mais non, dit plus doucement la princesse. Ce sont donc, reprit Jonquille, mes égards qui me perdent auprès de vous, & j'aurois surmonté cette fierté si farouche si je l'avois moins ménagée ? Je cherche à vous rendre votre situation moins pénible; je crois qu'il est mieux pour vous, puisqu'enfin vous devez céder, que vous m'apportiez moins de répugnance; & ce procédé, dont tout autre que vous auroit sans doute été touchée, vous révolte. Ah princesse ! ajouta-t-il en s'asséyant sur le canapé, je méritois de vous moins d'injustice, & plus de complaisance. (En cet endroit, Neadarné commença à rêver.) J'ose dire, que si vous aviez pu être touchée de quelque chose, vous l'auriez été de mon amour, & que vous ne lui auriez point opposé une si cruelle ingratitude. Ce n'est pas, continua-t-il en posant doucement sa main sur la jambe de la princesse, ce n'est pas que je croie avoir mérité de vous aucune récompense : mais vous

vous lasserez de l'état auquel Concombre vous a réduite ; il ne me sera plus permis de vous revoir, & le Génie dont je vous parlois tantôt, aura l'avantage de vous rendre ce service que vous aurez refusé de moi. (Alors, la princesse le regarda assez long-tems, rebaissa les yeux, soupira assez tristement ; & Jonquille s'avança sur le canapé, & lui prenant la main, poursuivit ainsi son discours) : Si vous me haïssiez moins, vous ne vous verriez pas sans horreur obligée de recourir aux soins d'un autre, qui, moins sensible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejetté les miens. Je ne me souhaite pas même cette consolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce discours si tendre, Neadarné serra la main de Jonquille qui tenoit la sienne, & le Génie avançant à diverses reprises celle qu'il avoit d'abord posée sur la jambe de la princesse, en fit usage assez indiscrétement pour qu'elle s'en fût offensée, si elle n'avoit été plongée en cet instant dans la plus profonde rêverie. Ah princesse, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'il me seroit doux de vous voir répondre à ma flamme ! mes sentimens sont dignes d'une aussi grande

félicité. Mais cette bouche si charmante, ajouta-t-il en la baisant avec ardeur, & vos yeux, sont également muets. J'aurois tort de presser une réponse, elle ne me seroit pas aussi favorable que votre silence.

Il n'a tenu qu'au lecteur de remarquer qu'à mesure que Jonquille parloit, il s'avançoit sur le siege de Neadarné, si bien & avec si peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, & qu'il avoit profité de sa distraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle sortit enfin de son assoupissement, à la derniere; mais le Génie avoit si bien pris ses mesures, que quels que fussent les efforts de Neadarné, ils ne lui servirent à rien. A peine se fut-elle apperçue qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille, dans les termes les plus supplians, de ne pas pousser plus loin les entreprises; mais le Génie, aussi distrait en ce moment qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondit à ses prieres que par de plus grands efforts. Elle recommença sa résistance; mais elle éprouva pour lors que la vertu la plus févere peut combattre, mais n'est pas toujours sûre de vaincre. Les obstacles que le Génie opposoit à sa

fuite & ses transports, exciterent enfin sa fureur. Barbare ! s'écria-t-elle, ah traî... ! Les cris les plus douloureux l'interrompirent, & par la peine qu'elle eut à être désenchantée, il ne tint qu'à elle de juger de la force de l'enchantement. L'affront qu'elle essuyoit, & sa résistance, l'avoient accablée de douleur & de fatigue, & la firent tomber dans une espece d'anéantissement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux, & lui déroba en même tems le désagrément d'être témoin de ses transports. Jonquille, le victorieux Jonquille, loin de la secourir, goûtoit à loisir les charmes de son triomphe.

Cette beauté si fiere qu'il adoroit, étoit enfin devenue la proie de ses desirs; il attachoit sur elle ses regards enflammés, il l'accabloit des plus tendres caresses, & lui demandant pardon dans les termes les plus passionnés, il alloit sans doute lui faire de nouvelles insultes, lorsqu'un profond soupir lui annonça que Neadarné reprenoit ses sens. Il crut qu'il seroit plus décent que la princesse en ouvrant les yeux, le vît à ses genoux; il s'y jetta en l'admirant. Le désordre dans lequel il l'avoit mise, la

rendoit encore plus charmante ; des pleurs couloient de ses beaux yeux à demi-fermés : elle les ouvrit enfin. La situation où elle se retrouva, augmenta ses larmes & donna de nouvelles forces à son indignation ; elle se releva avec fureur, & courant aux portes pour sortir, son désespoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit. Ah monstre ! s'écria-t-elle, monstre indigne du jour ! oses-tu t'offrir encore à mes regards ? Oses-tu me retenir ?.... Pour bien exprimer la colere de la princesse, & rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même situation : on laisse donc aux lecteurs femelles cet endroit à remplir. Neadarné, à force de quereller le Génie, s'épuisa : il l'avoit prévu, & dans une contenance hypocrite il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il quand il vit qu'elle ne parloit plus, me voudrez-vous toujours punir de mon zele, & vous opposerez-vous sans cesse à ses effets ? Est-il dit que vous ne voudrez jamais consentir à ce désenchantement qui vous est si nécessaire ? Ah traître ! s'écria-t-elle, plût aux dieux que je fusse encore à le souhaiter ! Si vous n'avez

que cette raiſon pour me haïr, reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un ſentiment moins rigoureux : quelque choſe que vous ayez imaginée, que vous ayez même éprouvée, vous êtes telle que vous étiez & ſans un conſentement formel de votre part vous ne pouvez ſortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord ; parce que je ne voulois devoir qu'à vous ſeule le plaiſir de vous voir volontairement entre mes bras. Peut-être ne m'en croyez-vous point, & qu'irritée contre moi comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre ; mais il vous eſt aiſé de vous convaincre par vous-même, que ce que j'avance n'eſt point faux. Je ne prétends au reſte vous aſſujettir à rien ; maîtreſſe de reſter, ou de partir, ſi je vous rends graces de l'un, vous ne me verrez point me fâcher de l'autre.

Pendant que le Génie parloit, Néadarné, on ne ſçait comment, reconnut, qu'en effet ſon déſenchantement n'étoit point réel ; elle ne pouvoit en accuſer le ſecret de Mouſtache, puiſqu'elle n'avoit pas prononcé les trois paroles qui le compoſoient ; & elle retomba dans une nouvelle perplexité, quand elle ne put plus douter de la néceſſité de per-

mettre tout à Jonquille, ou d'être hors d'état pour toujous d'accorder quelque chose au prince. Enfin, Madame, reprit le Génie, la nuit se passe, & vous ne décidez rien. Elle alloit lui répondre, lorsqu'un Génie de la cour de Jonquille parut dans la chambre. Seigneur, lui dit-il, daigne ta clémence me pardonner, si je viens troubler ton repos : mais deux dames, que la princesse seule égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux ; elles implorent ton secours avec tant de vivacité, & leurs maux exigent des remedes si prompts, que j'ai cru devoir t'avertir des plaisirs qui t'attendent.

C'en est assez, Topaze, dit le Génie, sortez ; & vous princesse, dit-il à Neadarné, volerai-je à ces infortunées, ou fixez-vous mes pas auprès de vous ? C'est à vous à vous décider, & à seconder le penchant qui m'attache à vos charmes. Topaze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte est-elle, demanda-t-il, la seule qui vous occupe ? Elle sourit. Jonquille, content de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais ; & dans l'instant la vertu & le scrupule, bannis tous deux d'auprès d'elle

céderent en ſoupirant leur place aux plaiſirs.

CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux prudes qu'il eſt des occaſions dangereuſes.

S'IL eſt flatteur de triompher d'une beauté ſévere, il faut avouer auſſi qu'il en coûte bien pour en venir-là. Une choſe qui doit ſurprendre, c'eſt que depuis que les femmes ſavent qu'il faut céder, elles n'aient point encore jugé à propos de retrancher les façons. Il y a à la vérité de certains fats dans le monde qui ſoutiennent qu'on ne leur a jamais oppoſé de réſiſtance, mais il n'en eſt pas moins vrai qu'ils mentent. Souvent ils ſe vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les a accablés de mépris. Heureuſement pour les femmes, cela ne tire pas à conſéquence, & les honnêtes gens n'en ont pas moins à ſoupirer. Quelque jour peut-être elles penſeront mieux, ou plus mal : je dis plus mal ; car Jonquille auroit eu moins de plaiſirs, ſi Neadarné avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainsi qu'à présent tout le monde le sait, à la tenir de son aveu. Toute autre que la princesse n'auroit pas révoqué son consentement : mais elle étoit douée d'une vertu qui ne finissoit pas sur ses bienséances, & à qui les sottes délicatesses de Jonquille en faisoient sans cesse imaginer de nouvelles. Quoi qu'on en dise, ce Génie étoit moins adroit qu'on ne nous l'a peint : passe qu'il demandât à Neadarné la permission de la porter dans son lit, une chose de cette nature vaut au moins une politesse ; encore est-il des occurences où il est plus poli & plus sûr de ne rien dire. La vertu n'est jamais plus cérémonieuse que quand on lui laisse le tems de l'être ; & il n'est pas décent d'obliger une belle à refuser ce qu'elle laisseroit prendre, si on s'avisoit de cette voie. Jonquille, quoique fort amoureux, pria la princesse de lui permettre d'approcher d'elle ; & la princesse, sur le champ, ne manqua pas de le prier de n'en rien faire. Il se révolta à ce refus injuste, & s'avisant enfin de ses bévues, il s'approcha malgré elle, & par ce coup d'autorité, lui en imposa si bien qu'elle n'osa plus rien dire. Il se hasarda alors à lui donner

ner de ces noms tendres, en uſage parmi les gens qui ſont parfaitement bien enſemble. Si elle ne les lui rendit point, du moins ne s'offenſa-t-elle pas qu'il les lui eût donnés. De-là, en homme qui connoît le prix des gradations, il la prit dans ſes bras, l'y ſerra voluptueuſement, & par des careſſes faites à propos, lui donna inſenſiblement une idée aſſez vive du plaiſir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre choſe. L'amoureux Jonquille enfin, payé de ſa délicateſſe, reçut autant qu'il donnoit, & vit ſa princeſſe enivrée de volupté, ſe prêter de bonne grace aux ſoins qu'il prenoit pour ſon déſenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux; & pour le prévenir, il crut ne devoir pas laiſſer à la princeſſe le tems de la réflexion, & s'épargner les intervalles. Cette ruſe fit ſon effet, & une fantaiſie de Neadarné en rendit le ſuccès entier: elle alla s'imaginer que Jonquille reſſembloit à Tanzaï; & en s'étonnant fort en elle-même que cette reſſemblance ne l'eût pas frappée plutôt, elle ſe livra à ſon erreur, & par amour pour le prince, ne laiſſa rien à deſirer à l'ardeur du Génie. Propos charmans, careſſes ten-

dres, soupirs enflammés, transports voluptueux, abandon de soi-même, rien ne lui manqua.

Tout grand enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir fasciné les yeux de la princesse un tems considérable, qu'il laissât reposer le charme. Neadarné sentit tout ce qu'elle perdoit au retour de sa raison, il lui vint des idées tristes; son désenchantement ne l'occupoit plus, elle voyoit alors que telle étoit la volonté des dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille; c'étoit une chose faite, elle y étoit totalement résignée. Elle cessa de se faire des reproches sur son infidélité, & trouva d'aussi bonnes raisons pour l'autoriser, qu'elle en avoit eues pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle cessé d'adorer le prince, & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la passion la plus forte de lui avoir fait ressembler à Jonquille? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incertitude où elle étoit sur le secret de Moustache. Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occasion de l'éprouver? Déterminée à savoir absolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles mystérieuses; elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement brouillé ses idées, qu'elle

crut pendant long-tems qu'elle ne s'en ressouviendroit jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier sur lequel elles étoient écrites : qu'en auroit pensé Jonquille ? Il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit ; & si elle l'avoit perdu tout-à-fait, le moyen de reparoître auprès de Tanzaï ? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras, Jonquille prêt à recommencer le charme, vint de nouveau la presser, & l'interdire. Elle se souvint heureusement qu'on avoit mis ses poches sous le chevet. En se détournant avec adresse, elle prit son secret, & s'en servit si à propos, que Jonquille crut la princesse plus enchantée que jamais, s'en plaignit, & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une chose si peu ordinaire, & plus il la soupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la princesse, plus il s'empressa d'y remédier. Neadarné qui, quoique le Génie eût dit de sa sensibilité, n'avoit pas compté sur un si grand zele de sa part, ne savoit comment y répondre. S'en plaindre, c'étoit témoigner une trop grande ingratitude ; lé laisser éclater davantage, n'étoit-ce pas manquer trop à Tanzaï ? Il étoit singulier qu'elle

fit cette derniere réflexion ; mais les femmes sont délicates, & Neadarné, qui croyoit avoir fait assez pour le prince, se reprochoit ce qu'elle donnoit de plus. Elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à sa générosité, lorsqu'une seconde réflexion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé,) la détermina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le secret de Moustache ne fût bon ; mais cette Fée lui avoit dit qu'il pouvoit se répéter autant de fois qu'on le vouloit : & si cela n'étoit pas, & qu'elle s'en fût servie trop précipitamment, qu'elle ne seroit pas la fureur de Tanzaï ? Il fallut donc, pour ne plus douter de la bonne foi de Moustache, entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup elle eut lieu d'être contente. Le Génie parla si avantageusement du nouvel embarras où il étoit, que de peur qu'il n'en soupçonnât la cause, elle le félicita de ce miracle, & le rejetta entiérement sur lui. Quelque flatteur que fût ce propos, il s'en défendit avec toute la modestie possible, & s'obstina à n'en donner l'honneur qu'à elle seule. Un combat aussi poli ne pouvoit pas finir promptement, & quelque civile que

fût la princesse, Jonquille s'opiniâtra avec tant de fureur, qu'elle fut obligée de prendre tout sur elle.

La nuit cependant s'avançoit, & la princesse qui avoit suffisamment essayé son secret, & qui n'avoit plus rien à desirer pour elle-même, se crut obligée de penser à Cormoran. Elle ne sçavoit comment s'y prendre pour le délivrer. Jonquille ne lui paroissoit pas d'humeur à s'assoupir si-tôt, & il lui paroissoit impossible de se servir de la pantoufle tant qu'il seroit éveillé.

Seigneur, lui dit-elle, dans quatre heures je pars: je voudrois bien pouvoir donner au sommeil le reste de la nuit: j'ose attendre de votre complaisance... Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi cette complaisance que vous me demandez; je ne mériterois pas le bonheur de vous posséder, si je le négligeois à ce point; je veux vous prouver que j'en suis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir... Moi, interrompit-elle promptement, ah Seigneur! vous ne l'espérez point, & je ne conçois pas comment vous osez me faire une semblable proposition. J'ai cru, répondit-il, que sans manquer au respect,

je pouvois vous la faire, & que nous avions été assez bien ensemble ici, pour que vous me regardassiez au moins comme connoissance. Et c'est précisément, Seigneur, par cette raison même que de toutes les personnes de la terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus : l'amour que je ressens pour Tanzaï, & mon devoir, ne me permettent pas même de penser à vous. Jusques ici je ne suis point criminelle : les dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute sur eux : mais je mériterois leur colere, & le mépris de mon époux, si je me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permission : Princesse, reprit-il, c'est parce que jusques au bout j'ai voulu vous devoir tous mes plaisirs. Si vous connoissiez bien ma puissance, vous ne douteriez pas que malgré tous vos refus, je ne pusse vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de votre tendresse toutes les faveurs que vous réservez à Tanzaï. Maître de prendre sa figure, c'est sous ses traits que vous me verrez ; & vous ne sçaurez jamais si c'est à lui, ou à moi, que vous livrerez votre cœur. Ah grands dieux ! quel supplice ! s'écria la princesse. Elle se se-

roit ſans doute affligée beaucoup, ſi le Génie la voyant dans de ſi triſtes diſpoſitions, ne ſe fût cru dans l'obligation de les diſſiper. Neadarné, laſſée de ſes tranſports, auroit bien voulu les éviter; mais comme elle avoit été la victime de ſon amour pour Tanzaï, il fallut encore principalement qu'elle le fût de ſes égards pour Mouſtache. Il étoit néceſſaire de provoquer le Génie au ſommeil, ſans cela elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raiſon qu'elle ſe ſervit encore de ſon ſecret; une victoire aiſée auroit moins coûté à Jonquille, & il falloit amener la pantoufle. Le tems de l'employer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, & en diſant à Neadarné les choſes du monde les plus tendres, ſentit ſes yeux ſe fermer. Elle, lui faiſant dans l'inſtant ſentir la pantoufle, le plongea dans le ſommeil le plus profond, & ſortant bruſquement du lit, s'habilla avec la derniere promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'apperçut pas d'abord que les habits dont elle ſe couvroit n'étoit pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'iſle. L'amoureux Génie, qui avoit voulu que Neadarné emportât avec elle des marques de ſa magnificence, n'avoit rien

oublié pour rendre ſuperbes, & dignes de la beauté qu'il en paroit, ceux dont Neadarné ſe couvrit malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cauſe : elle ne pouvoit plus avec ces habits dire au prince qu'elle avoit rêvé, & n'imaginoit rien pour le tromper là-deſſus.

Malgré l'inquiétude dans laquelle ces nouveaux vêtemens la plongeoient, elle ne put refuſer à Jonquille l'eſtime que méritoient ſes procédés. Elle s'approcha du lit où il dormoit ſi profondément. Elle le conſidéra long-tems, ſa beauté l'émut. Adieu, lui dit-elle, en ſoupirant, adieu, aimable Génie; puiſſent tes jours éternels couler dans les plaiſirs! puiſſes-tu perdre à jamais le ſouvenir de la triſte Neadarné! puiſſe-t-elle elle-même t'oublier! Elle ſe feroit cru trop heureuſe de pouvoir répondre à ton ardeur, & tu ne l'aurois pas prévenue, ſi ſon cœur & ſa main avoient été à elle. Adieu : elle ne peut rien pour ta félicité, daigne ne jamais troubler ſon repos! En achevant ces paroles, elle le baiſa doucement au front, s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle ſentit murmurer ſa vertu.

CHAPITRE XVIII.

Où le lecteur lira des choses qu'il prévoit depuis long-tems.

LA princesse, armée de la pantoufle, traversa, sans être vue, tous les appartemens du palais. Le soleil étoit déjà levé : elle craignit, comme elle n'avoit pas pu avertir Cormoran de son dessein, qu'elle ne mît beaucoup de tems à le chercher ; & que le Génie en s'éveillant ne dérangeât toutes ses mesures. Heureusement elle n'alla pas loin. Cormoran, que ses malheurs rendoient inquiet, loin de s'abandonner au sommeil, rêvoit sur la terrasse. Elle se découvrit à lui. Ne perdons point de tems, Seigneur, lui dit-elle, sortez de votre esclavage, & venez dans les bras d'une Fée qui vous adore, vous dédommager de vos peines. Ah princesse ! s'écria Cormoran, seroit-il possible que Moustache pensât encore à moi ? N'en doutez pas, prince, répondit-elle : oui, son cœur prévenu pour vous de la passion la plus vive, souffre autant éloigné de vous,

que vous souffrez absent d'elle. Est-elle toujours taupe ? demanda-t-il. Que j'ai crains que le barbare Jonquille ne l'eût en sa puissance ! Echappés tous deux à son courroux, repliqua-t-elle, venez jouir d'un sort plus heureux, & lui rendre cette figure charmante qui vous inspiroit tant d'ardeur. Mais avez-vous encore la pantoufle de la Fée ? Oui, reprit Cormoran ; mais il ne m'a pas été possible, depuis dix ans que je la possede, de la regarder une seule fois : occupé sans relâche à faire la culebute, ou à travailler aux plaisirs du Génie, ou je n'ai pas eu le tems de la baiser, ou je n'ai pas osé, de peur que le Génie me sçachant possesseur de ce trésor, ne me le ravît encore. En connoissez-vous la vertu ? demanda Neadarné. Non, reprit-il ; & quelle est-elle ? De vous rendre invisible. Ah que ne l'ai-je sçu plutôt ! s'écria-t-il ; que cette connoissance m'auroit épargné de tourmens ! Peut-être aussi, dit-elle, que plutôt elle ne vous auroit servi à rien. L'intention des dieux étoit sans doute que vous fussiez malheureux dix ans ; & avant le tems marqué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté. Mais finissons ces discours,

craignez encore la colere du Génie, vous êtes perdu s'il s'éveille ; prenez votre pantoufle, & suivez moi. Ce n'est donc pas lui qui finit mes peines ? demanda-t-il. Non, reprit la princesse : en vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes vous guérie ? Paix, répondit-elle ; que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiscrétion ne vous échappe, & s'il en est besoin, soutenez que je n'ai vu le Génie qu'une minute, & encore devant vous, autrement vous me perdriez : vous sçaurez un jour les raisons qui doivent vous forcer au silence sur cet article, ou à appuyer mes discours. Ne craignez rien, princesse, dit-il, je vous jure une fidélité inviolable.

Alors il tira la pantoufle de sa poche, & suivant la princesse, ils passerent devant les gardes de Jonquille sans qu'aucun d'eux les apperçut. Ils parvinrent au port sans rencontrer plus d'obstacles que dans le palais, prirent une des barques de Jonquille, & quitterent l'isle, non sans que Neadarné regardât souvent, & avec un peu de tristesse, l'endroit du palais où elle avoit laissé le Génie. Qu'on ne l'en blâme pas, sa vertu avoit assez éclaté pour

qu'elle se permît cette légere satisfaction, & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât, mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit passé entre eux, & ne pouvoit raisonnablement le regarder que comme son libérateur. Toutes ces idées s'effacerent de son esprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ses gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre ; elle fit monter Cormoran avec elle dans son palanquin, & reprit le chemin de la ville Bleue, en s'occupant seulement du plaisir de revoir Tanzaï.

Elle n'étoit plus inquiete sur le secret de Moustache ; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille, ne lui laissoit pas lieu de douter que le prince n'y fût trompé. Avant même de sortir du palais du Génie, elle avoit prononcé trois ou quatre fois les secourables paroles ; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne put revoir la ville Bleue sans émotion. La nécessité où elle étoit de mentir à Tanzaï ; la crainte que, malgré ses discours, il ne découvrît la vérité de l'aventure, ou que Jonquille ne fût indiscret ; la honte dont

en elle-même elle se sentoit couverte, excitoient dans son cœur les mouvemens les plus cruels, & y balançoient le plaisir d'être réunie à son époux.

Ce n'étoit pas sans raison qu'elle craignoit sa présence. Tanzaï, malgré l'esprit de Moustache, & les consolations qu'elle lui avoit apportées, avoit pensé mourir de chagrin. Quoi ! disoit-il à la Fée, j'ai pu consentir qu'elle allât trouver Jonquille ! il manquoit à mes maux de faire moi-même mon déshonneur; & de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidelle à son retour ? Hélas ! en cet instant peut-être elle oublie dans les bras du Génie mon amour & mon désespoir. Pour vous oublier, dit Moustache, je suis bien sûre que non ; & je répondrois bien que si, par une fatalité que je ne conçois pas, elle a cédé à Jonquille, sa vertu n'en aura pas été offensée. Oh sans doute ! reprénoit-il ; on se souvient beaucoup de sa vertu, & il dépend d'une femme de la voir présente à ses idées dans ce moment-là. En ce cas, repartoit Moustache, quels reproches pourriez-vous donc faire à la princesse ? Et si par hasard elle revient de l'isle telle qu'elle est partie, laide & inutile, de quel

œil la reverrez-vous ? Je n'en sais rien ; dit Tanzaï; vous prenez bien votre tems pour me faire ces argumens-là ! vous raisonnez les passions avec une exactitude impatientante, & pourvu que vous fassiez un beau & long discours, le reste ne vous est de rien. Je hais aussi de vous voir injuste, reprit Moustache, & je voudrois que vous fussiez moins bizarre. Encore un coup, comptez un peu sur ma puissance, & que les soins de Barbacela pour vous, vous rassurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter sur votre protection, ou sur la sienne, je puis garder mes inquiétudes ; & à juger de ses soins pour moi, par une occasion où je me suis trouvé, je ne dois pas espérer qu'elle soit utile à la princesse. Vous-même, si votre pouvoir est si grand, que n'avez-vous empêché son départ ? Vous sçavez, dit la Taupe, qu'on ne peut s'opposer aux ordres suprêmes du Destin. Fort bien, reprit-il ; & si les ordres suprêmes du destin sont que Neadarné ne puisse me revenir telle je la souhaite, que par l'entremise de Jonquille, puisqu'on ne peut s'y opposer, de quel biais userez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent ? Vous qui aimez tant de raisonnemens,

en voilà un, répondez-y. La chose n'est pas difficile, répondit-elle : Filles du Destin comme nous le sommes, ce qui seroit impossible aux mortels, nous devient aisé ; s'il ne peut révoquer ses arrêts en notre faveur, il les adoucit du moins ; & nous laissant sous lui la conduite de l'univers, il nous permet de favoriser les objets sur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je crois, de mon amitié, & vous devez vous souvenir qu'avant que Neadarné partît je vous ai dit qu'en cas que Jonquille n'en agît pas généreusement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puisque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez vous pas fait pour vous ? Qui vous empêchoit de substituer une ombre à votre Cormoran, & de terminer par-là sa pénitence ? Jonquille s'en seroit apperçu, reprit-elle : Cormoran devoit rester si long-tems en son pouvoir, & il la employé à tant d'usages pendant sa captivité, qu'il ne m'auroit pas été possible de le tromper là-dessus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'usage qu'il doit faire de la princesse le rend plus aisé à être trompé. En vérité le Destin

votre pere ordonne d'étranges sottises; & vous les réparez par de singuliers moyens. Oh! répondit Moustache, vous ne méritez pas d'être rassuré, ni que Neadarné vous aime avec tant de délicatesse. Quand elle ne pourroit éviter Jonquille, il vous siéroit mal de le lui reprocher; & quand il fut question pour vous de passer une nuit avec Concombre, vous fîtes moins de difficulté que Neadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crûtes ridiculement que le plus bel objet de la terre vous tendoit les bras, vous vous livrâtes en insensé à tout ce que vous dit la chouette: & si la princesse sçavoit à quel point vous lui fûtes infidelle, je ne réponds pas que, malgré sa vertu, elle ne sentît quelque douceur à vous en punir. Au nom de Cormoran, Moustache, dit Tanzaï confus, ne lui parlez jamais de cette détestable isle des Cousins: elle ne fut que trop bien vengée; & si, comme je n'en doute point, vous savez le reste de l'histoire, vous devez me rendre justice, & vous n'ignorez pas que le desir de la revoir, m'en fit plus faire que celui de mon rétablissement. Je vous garderai volontiers le secret, dit la Fée, mais soyez plus tranquille, & ne m'outragez pas au

point de douter toujours de mon pouvoir; il va plus loin que vous ne pensez. Le prince lui promit tout ce qu'elle voulu ; mais son inquiétude étoit si forte qu'il ne put un moment la suspendre, & que la Fée impatientée de ses plaintes fut obligée de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée : encore n'auroit-il fait que des mauvais songes, si Moustache, pour l'intérêt de la princesse, ne lui en eût procuré d'agréables.

CHAPITRE XIX.

Plus nécessaire qu'agréable.

TANZAÏ sortoit à peine d'une de ces gracieuses illusions que la Fée lui présentoit, lorsqu'il vit arriver la princesse. Il venoit, en rêvant, de la voir insensible aux feux de Jonquille, refuser sa guérison ; & le Génie, touché de tant de vertu, la lui procurer sans en prétendre aucune reconnoissance. Ce songe l'avoit disposé à bien recevoir Neadarné. Il courut au devant d'elle ; mais quand il la vit couverte des pré-

ſens de Jonquille, & menée par Cormoran, il imagina que la délivrance de ce prince lui avoit coûté plus d'une complaiſance, & que ſi elle avoit été ſi vertueuſe, Jonquille l'auroit eſtimée, mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute ſa jalouſie ſe réveilla : il la regarda ſombrement, & répondit avec hauteur aux civilités de l'amant de Mouſtache. A peine cette Fée eut-elle entrevu Cormoran, que ſa métamorphoſe ceſſa, & que ſous les habits les plus galans Tanzaï & la princeſſe virent une femme grande, un peu ſeche, l'air coquet, minaudier & précieux, qui ſe précipita dans les bras de Cormoran. Elle avoit réellement du côté gauche une mouſtache à la Chinoiſe, qui fut la premiere choſe que baiſa Cormoran, & qui ſelon Tanzaï faiſoit ſur le viſage de la Fée un effet aſſez ridicule.

Comme il étoit aſſez de mauvaiſe humeur, il examina Cormoran pour le critiquer. Après le portrait charmant qu'en avoit fait Mouſtache, il s'attendoit à voir une perſonne miraculeuſe, & ne fut pas fâché quand il vit dans ce prince ſi vanté une petite figure haute de quatre pieds, grêle & contraint, & qui ne lui parut avoir pour

tout agrément qu'un air fade & doucereux, qui annonçoit le caractere de son esprit, & la possession où il étoit de plaire aux femmes de l'espece de la Fée. Dans un autre tems, Tanzaï s'en seroit plus diverti; mais la colere où il étoit contre Neadarné ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette princesse s'étoit approchée de lui en tremblant, & pendant que les deux amans réunis se disoient tout ce qu'un amour long-tems malheureux & enfin satisfait peut inspirer de tendre, Tanzaï, l'œil farouche, & dans un morne silence, se refusa à ses embrassemens. Que vous êtes cruel! lui dit-elle. Cher prince, que vous répondez mal à ma tendresse! je n'ai point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec fierté, allez retrouver Jonquille, & oubliez moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle; vous seul m'avez contrainte à ce funeste voyage, & je ne vois pas pourquoi.... En vérité, prince, dit Moustache, qui à leur querelle s'étoit approchée d'eux, vous êtes bien injuste de toutes façons; & si vous sçaviez combien vous aurez à rougir de votre jalousie, vous ne

la témoignеriez pas si hautement. Ecoutez-moi, continua-t-elle en le tirant à part : vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre ; je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je vous prouverai l'innocence de la princesse ; mais pour vous punir de vos injustes soupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'est passé dans cette isle vous inquiete : il seroit aisé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran, qui n'a pas quitté un instant Neadarné, que plus délicate que vous, ce Génie, malgré sa beauté & sa puissance, en a été rebuté. Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence confonde votre incrédulité ? Vous sçaviez ce que c'étoit Neadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même sur ce qu'elle est aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embrassemens cette sombre jalousie que la princesse ne vous pardonneroit peut-être pas si elle duroit plus long-tems ; & souvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos soupçons, que de tous les hommes du monde vous êtes celui à qui, de toutes façons la plainte & le

reproche feroient le moins permis. Allez expier à ses pieds le crime de l'avoir si injustement outragée, & sans perdre du tems à l'interroger, disposez-la doucement à vous donner des preuves complettes & de sa vertu & de sa tendresse pour vous.

Tanzaï ne sçachant que répondre à la Fée, revint à Neadarné d'un air aussi soumis qu'il l'avoit eu fier; & Moustache étant sortie avec Cormoran, avec qui elle avoit aussi à s'éclaircir de bien des choses : Si j'en crois Moustache, & l'estime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous ne m'avez point trahi : mais pardonnez à ma délicatesse, si j'ai pu douter de votre vertu. Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous eusse point aimée ; & je me suis trouvé dans des circonstances si cruelles pour mon amour, si dangereuses pour vous, qu'il ne m'a pas été possible d'être sans inquiétude. Ce fatal oracle qui ordonnoit que vous allassiez trouver Jonquille, l'emploi de ce Génie, votre beauté, que de raisons pour trembler ! & qu'il me seroit doux que votre tendresse pour moi vous eût fait surmonter tant d'obstacles ! Ah seigneur, répondit Neadarné en pleurant, je n'ai pas cessé un

moment de vous aimer. Toujours présent à mon idée, Jonquille, malgré ses soins, n'a pu toucher un cœur que vous possédez tout entier. Ce Génie, sans doute, étoit pressant, reprit Tanzaï, il sembloit que vous lui fussiez destinée, il vous aura trouvée belle, il étoit maître ! Ne vous souvient-il plus, Seigneur, répondit Neadarné, du changement affreux qui s'est fait dans ma personne la nuit qui a précédé mon départ, & croyez-vous qu'en cet état je dusse lui inspirer des desirs ? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire disparoître cette laideur, que seul il avoit causée ; & j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette ville qui étoient dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confondue avec elles, répondit la princesse, & sans sçavoir à qui je dois le retour de ma beauté, (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bientôt paru à ses yeux telle que je parois aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eu besoin d'implorer son secours : mais en quel état revenez-vous ? portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le Génie vous a-t-il été pour

ceſt article auſſi inutile que pour l'autre ? Seigneur, dit-elle en baiſſant les yeux, comme ce n'eſt pas moi qui me ſuis apperçue de ma premiere métamorphoſe, ce n'eſt pas encore à moi à décider s'il ne nous reſte plus rien à deſirer à l'un & à l'autre. Vous ſçavez du moins, continua Tanzaï, ſi Jonquille a été ſenſible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire qu'elle a été auprès de vous ſa ſainte volonté, pour m'exprimer ſelon les paroles de l'oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par louer avec exagération le peu d'agrément que je puis poſſéder, il m'a forcée de lui apprendre quel étoit le ſujet de mon voyage, il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombre étoit de me livrer à ſes deſirs. Eh bien ? interrompit Tanzaï en rougiſſant. Eh quoi ! Seigneur, dit-elle, vous ſçavez que je vous aime, & vous m'interrogez ! Mais enfin, qu'avez-vous répondu, repliqua le prince ? Tout ce que ma paſſion pour vous a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette premiere tentative, continua Tanzaï, a-t-il été découragé ? N'a-t-il pas cherché à

vaincre vos rigueurs ? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir, & je sens qu'à sa place je ne serois pas resté insensible à une beauté telle que la vôtre.

Seigneur, dit-elle, malgré le peu que je vaux, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçu comme il s'en étoit flatté, il a cru que ses soins pourroient me faire accepter son hommage ; il m'a tenu les discours les plus tendres ; & plus touché, à ce qu'il disoit, de gagner mon cœur, que des plaisirs dont les beautés plus faciles les laissent jouir sans qu'il lui en coûte de soins, il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait sur lui la plus forte impression. Les fêtes les plus superbes m'ont déclaré son amour. Plus souveraine dans son isle que lui-même, j'ai vu ses sujets, à son exemple, s'humilier devant moi ; l'amant de Moustache qui languissoit dans la plus cruelle captivité, a vu tomber ses chaînes, & finir ses tourmens, je l'ai enfin délivré.... Mais ce Génie, pour prix de tant de soins, n'a-t-il rien exigé de vous ? interrompit Tanzaï. Soumise à son pouvoir suprême dans le tems qu'il le déposoit entre vos mains, n'a-t-il pas cher-

ché à l'exercer fur vous? Comment enfin votre guérifon vous a-t-elle été procurée? Le Génie, reprit-elle, s'eft laffé de mes refus, autant que je me laffe de vos queftions : plus amoureux que vous, & moins injufte, il a refpecté mes pleurs. Je ne fçais fur qui font tombés fes tranfports, je ne fçais moi-même en quel état je fuis fortie enfin de fon isle. Je me retrouve avec vous, vous me faites fubir le plus injurieux examen ; fans mémoire, & fans reconnoiffance, vous ne vous fouvenez pas que vous feul m'avez envoyée à Jonquille, vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obéir. Eh bien, confommez vos injuftices, rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre ; & puifqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr.... Ah princeffe, dit Tanzaï en fe jettant à fes genoux, je reconnois tous mes torts : épargnez-moi votre haine, épargnez-moi un malheur qui de tous feroit pour moi le plus affreux. Oui, je crois que toujours tendre & fidelle, vous n'avez pas cédé aux tranfports de Jonquille : mais que vouloit donc dire l'oracle? & fi vous êtes telle que mes tranfports vous fouhaitent, par quel moyen fuis-je échappé à l'affront

qui sembloit m'être destiné ? Je vous ait déjà dit, prince, reprit Neadarné, que je ne sçais si Concombre n'est plus à craindre pour nous : j'ai cependant lieu de soupçonner que sa colere ne pourra plus troubler nos jours. Jonquille ennuyé de ma résistance, après avoir tenté auprès de moi tout ce que l'amour peut suggérer de séductions, me laissa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un appartement dont je fermai toutes les portes sur moi : couchée sur un canapé, je déplorois ma situation, je me mis à rêver profondément à mes malheurs ; je m'endormis, & après le songe le plus funeste pour ma pudeur & mon amour, songe, qui tout éveillée que je suis, me remplit de terreur & de honte, je crus m'appercevoir d'un changement considérable.... Ah Singe barbare ! s'écria Tanzaï, il ne me manque plus rien, & ce songe fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient justes. Je ne conçois pas bien, reprit la princesse d'un air de courroux, d'où peuvent naître ces transports, & quelle peut être l'offense que j'ai commise envers vous. Jusques ici, telle a été la conformité de mes aventures, que j'ai cru que vous

ne deviez pas vous étonner qu'un songe finît les miennes. Punis tous deux de la même maniere, pourquoi ne vous auroit-on pas donné le même remede? Ah, s'écria Tanzaï, plût aux dieux cruels qui me poursuivent, que je n'eusse point à leur reprocher ce remede affreux qui vous coûte si peu de remords! Eh bien, Seigneur, répondit Neadarné, livrez-vous à votre colere: vous ne cherchez qu'à me trouver coupable, je consens à l'être. Faites une réalité de mon songe, oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre si digne de vos desirs; oubliez que j'aurois pu sans crime me livrer à Jonquille; mais laissez-moi aussi vous fuir pour toujours; & puisque vous ne me jugez pas digne de votre estime, ne me parlez jamais de votre amour. La princesse prononça ces paroles d'un ton si absolu, marqua tant de courroux, que Tanzaï dominé par sa tendresse, cessa ses reproches, & se souvenant de l'épreuve que Moustache lui avoit conseillée, voulut calmer Neadarné, & l'embrassant avec transport, la réduisit au point de ne lui rien refuser malgré sa colere. Ah barbare! lui dit-elle tendrement, laissez-moi, vous

ne m'aimez plus. Tanzaï occupé à satisfaire son amour & sa curiosité, ne lui répondit qu'en redoublant ses caresses; & Neadarné vaincue par sa passion, ne s'opposa plus à une épreuve qui assuroit pour toujours sa gloire & sa tranquillité.

CHAPITRE XX.

Comme quoi les plus fins y sont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Différends sur l'Ecumoire terminés à l'amiable. Fin de l'histoire.

C'EST pourtant une belle chose que les enchantemens! car il est de notoriété publique que la princesse n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve; & il est aussi vrai que Tanzaï, qui ne sçavoit rien du secret de Moustache, fut obligé d'avouer que sa défiance avoit été injuste. Aussi Neadarné, qui n'avoit pas un médiocre intérêt à lui calmer l'esprit, avoit-elle, avant de sortir de l'isle, prononcé trois fois sur sa personne les paroles mysté-

rieuſes : pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'isle à la ville Bleue, elle les avoit redites; & l'on peut penſer que dans la ſituation où elle ſe trouvoit, elle ne crut pas hors de propos de s'en ſervir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répété tant de fois, ſans imaginer qu'il tirât à une certaine conſéquence, l'avoit déguiſée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eût encore beſoin du ſecours du Génie. Tanzaï impatienté de tant d'obſtacles, fit d'inutiles efforts pour les ſurmonter : ni ſa tendreſſe, ni ſon courage ne lui ſervirent. Tranſporté d'amour & de plaiſir, ah princeſſe ! s'écria-t-il, quel eſt mon malheur ! mais quelle eſt votre vertu !

Eh quoi ! prince, lui dit-elle tendrement, toujours des plaintes ! Auriez-vous mieux aimé que je vous euſſe mis hors d'état d'en faire de cette eſpece ? Ah ! pourquoi, dit Tanzaï, qui ne ſentoit alors que ſa paſſion, pourquoi avez-vous tout refuſé à Jonquille ? Quelles ſeront nos reſſources ? Hélas ! après ce ſonge que vous venez de me reprocher, je n'eus pas beſoin du moins de recourir à un ſecond voyage; y ſerez-vous condamnée ? Mais dites moi, je vous

en conjure, quel eſt donc ce ſonge qui, chez Jonquille, s'eſt offert à vos eſprits ? Permettez-moi plûtôt, répondit Neadarné, d'en oublier toutes les circonſtances. Quoique convaincu à préſent que ma fidélité a été réelle, vous avez trop de délicateſſe pour entendre ſans émotion le détail d'une choſe auſſi déſagréable ; & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçât pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette isle fatale, & daignez ne m'en rappeller jamais le ſouvenir. Au reſte, ne ſoyez pas inquiet ſur ma guériſon : Mouſtache aujourd'hui entrée dans tous ſes droits, s'oppoſera à Concombre, & Barbacela ſans doute nous aidera de ſa puiſſance. Ainſi, ajouta-t-elle, allons retrouver la Fée, & ne vous obſtinez pas davantage à mon déſenchantement ; vos efforts ſeroient inutiles. Tanzaï, qui étoit le prince du monde le plus opiniâtre, ne fut pas d'abord de cet avis ; mais obligé bientôt de reconnoître que Neadarné lui avoit dit vrai, il ſortit avec elle pour rejoindre Mouſtache & Cormoran. Il ſeroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occaſion il diſoit de tendre à la princeſſe. Qu'on ſe figure un homme éperdument amou-

reux, & jaloux au dernier point, qui a tout à craindre, & qui eſt convaincu de toutes façons qu'il eſt échappé au péril qui le menaçoit.

Ils ne furent pas long-tems ſans rencontrer Mouſtache, qui penchée nonchalamment ſur ſon ſpirituel Cormoran, ſortoit du jardin. La Fée s'apperçut aiſément, à l'air ſatisfait de Tanzaï, que Neadarné étoit dans ſon ame hors de tout ſoupçon ; & pendant que les deux princes ſe renouvelloient leurs politeſſes : Eh bien, dit Mouſtache à Neadarné en la tirant à part, comment s'eſt paſſé l'éclairciſſement ? A cet égard, reprit la princeſſe, je n'ai rien à ſouhaiter, mon époux ſe croiroit criminel de me ſoupçonner. Mais Mouſtache, je ne me conſolerai jamais de ce qui s'eſt paſſé avec le Génie, & je me reprocherai toujours l'artifice dont je viens de me ſervir avec Tanzaï. Je conçois, répondit la Fée, que les deux choſes dont vous me parlez ſont, pour une perſonne auſſi vertueuſe, & auſſi ſincere que vous, ce qui peut arriver de plus cruel ; mais l'une & l'autre étoient néceſſaires ; ne vous en occupez donc plus. Ah Mouſtache ! répliqua-t-elle, eh le moyen que je ne m'en occupe pas ? Jonquille m'a mena-

cée de prendre la figure de mon époux, quand il voudroit m'arracher des faveurs ; & je suis si frappée de la crainte qu'il n'exécute ses menaces, qu'à l'instant même je doutois si c'étoit lui, ou Tanzaï, qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toujours dans la même crainte ? Quand il arriveroit que Jonquille useroit de ce stratagême pour vous voir, reprit la Fée, qu'en coûteroit-il à votre vertu ? D'ailleurs, vous ne pourrez jamais que le soupçonner. Ah ! n'en est-ce pas assez, s'écria Neadarné ? Au nom des dieux ! délivrez-moi de cette crainte. Je ne puis, répondit Moustache ; le Génie qui vient de sortir de la léthargie où vous l'aviez plongé, au désespoir de votre fuite, forme dans ce moment même le projet de vous aimer toujours, & ne se console de vous avoir perdue que par la certitude où il est de vous revoir. Mais, continua-t-elle, n'allez pas découvrir au prince les craintes que vous inspire Jonquille : soupçonneux comme il l'est, il vous observeroit sans cesse, & vous rendroit malheureuse à force de délicatesse. Il faut cependant que vous haïssiez bien Jonquille, pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige ; la nuit derniere,

il vous étoit moins odieux. J'ai succombé, repartit la princesse, à la rigueur de mon sort; mais mon cœur, toujours fidele, n'a pas perdu un instant l'image de Tanzaï. Il y auroit bien, reprit Moustache, quelque chose à vous répondre là-dessus : mais une plus longue conversation seroit peut-être suspecte à votre époux, & je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles, elles se rapprocherent des deux princes, qui, déjà les meilleurs amis du monde, dissertoient ensemble sur l'harmonie de la vielle. Ils reprenoient tous le chemin du palais où ils étoient logés, lorsqu'un char brillant, & traîné par des papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage, ils reconnurent la bienfaisante Barbacela. Tanzaï courut au devant d'elle avec d'autant plus de joie, qu'il crut en la revoyant tous ses malheurs terminés. Cette Fée embrassa avec tendresse Moustache & Cormoran, & les félicita tous deux d'une réunion si long-tems desirée. Pour vous, prince, dit-elle à Tanzaï, vous avez bien souffert depuis mon absence, & la princesse n'a pas été exempte de tourmens. Le destin irrité

de votre désobéissance, à ma priere enfin, s'est calmé : je revois avec plaisir sur vous l'Ecumoire enchantée ; & si Saugrénutio consent à ce qu'on lui demande, à l'abri des persécutions de Concombre, vous passerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire, dit Tanzaï, que vous veniez à bout de le persuader ; il est sur l'article de l'Ecumoire d'une opiniâtreté invincible : en vain tout l'état s'est armé contre lui, rien n'a pu le vaincre. J'ai, répondit Barbacela, un moyen sûr pour le faire obéir. Mais montez dans ce char, nous allons tout à l'heure être transportés à Chéchian, & c'est là que vous jouirez d'un plein repos. Tous les amans obéirent à la Fée, & le char secondant leur impatience, leur fit voir bientôt la capitale de la Chéchianée.

On ne peut exprimer la joie de Céphaès en revoyant les deux époux. Après bien des caresses & des questions, la Fée manda Saugrénutio. Pendant l'absence du prince, les choses avoient changé de face. Le patriarche étoit mort. Le grand-prêtre aspiroit secrétement à cette dignité : mais comme elle dépendoit entiérement du roi, il voyoit peu

de jour à l'obtenir, à moins qu'il ne devînt docile sur l'article de l'Ecumoire. Ambitieux comme il étoit, l'Ecumoire l'effrayoit moins, depuis qu'il y voyoit attachée une aussi grande place. Malgré sa rebellion, il n'auroit pas hésité alors à la lécher, si elle n'eût été que d'une grosseur ordinaire; mais à la honte qu'il trouvoit à se rétracter, se joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui causeroit, & la perte totale de sa bouche. Ces deux motifs étoient les seuls qui l'empêchassent d'obéir.

Le roi, qui n'avoit pas de plus cher intérêt que le salut de son fils, consentoit à nommer Saugrénutio patriarche, s'il se rangeoit à son devoir. Un négociateur habile député par Céphaès au grand-prêtre, lui avoit fait indirectement des ouvertures sur cette affaire, & Saugrénutio étoit en pour-parler lorsque la Fée arriva. Il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit long-tems couru que cette Fée l'avoit aimé; & que ce fait fût vrai ou non, il est certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette sorte de considération que l'on conserve pour les personnes avec qui l'on a vécu amicale-

ment. Aussi avoit-on été extêmement surpris quand on sçut que cette Fée l'avoit destiné à lécher l'Ecumoire, & l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faisoit, à quelque dépit secret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplut cependant pas à Saugrénutio, & il se rendit à ses ordres dans l'instant qu'il les eût reçus. Approchez, lui dit Barbacela, je sçais quel est le motif qui vous empêche d'obéir, & d'écouter vos véritables intérêts. Je puis, en votre faveur, lever l'obstacle qui vous gêne. La grosseur de l'Ecumoire vous effraie; ne la craignez plus; je vous promets, foi de Fée, qu'elle n'aura rien des désagrémens qui vous révoltent contre elle, & j'ai obtenu du roi qu'il vous feroit patriarche, pour vous payer de votre obéissance. Consentez-vous à ce que je vous propose? Oui, dit Saugrénutio, & dès demain, en présence de la noblesse & des sacrificateurs, je lécherai l'Ecumoire, puisqu'enfin il en faut passer parlà. Alors le prince le complimenta fort civilement, & le roi le nomma sur le champ patriarche de la grande Chéchianée. Tout le monde parut content de cette réunion. Les sacrificateurs seuls

accuserent Saugrénutio de lâcheté, & ne conçurent que du mépris pour un homme qui, à ce qu'ils disoient, vendoit l'honneur de la religion; pendant qu'il n'y en avoit pas un qui, pour un moindre prix, ne l'eût vendu bien davantage. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de se voir possesseur de Neadarné, demanda au grand-prêtre s'il ne pourroit pas sur le champ lécher l'Ecumoire: il y consentit. Mais la Fée ayant assuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le prince se vit encore contraint d'attendre; & par le conseil de Barbacela, il passa la nuit éloigné de sa princesse, à qui Moustache tint compagnie, comme Cormoran la tint au prince. Neadarné avertit Moustache qu'elle croyoit avoir trop répété le secret; & cette généreuse Fée, on ne sçait comment, y mit ordre.

Enfin ce jour si desiré arriva. La Fée, le roi, & les quatre amans se rendirent de bonne heure au temple, où Saugrénutio, revêtu des ornemens de sa nouvelle dignité, lécha l'Ecumoire avec une grace surnaturelle, en présence de la noblesse & des sacrificateurs. Dans le fond de l'ame il étoit outré de s'avilir

à ce point ; & pour s'en consoler, il ordonna, par son premier décret, qu'aucun sacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçu, sans lécher aussi l'Ecumoire. On imagine aisément que ce décret ne passa pas sans opposition, & qu'il fut dans tous les tems une source de discorde dans la Chéchianée.

Après cette auguste cérémonie, chacun retourna au palais. Barbacela, après avoir assuré les deux époux d'une constante protection, & de l'impuissance de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'isle Babiole. Tanzaï se vit au comble de ses vœux ; amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne se souvint plus des alarmes que lui avoit causé Jonquille ; la tendre Neadarné perdit dans les bras de son époux le souvenir de Concombre, & peut-être encore celui du Génie. Moustache & Cormoran, après être restés quelque tems à Chéchian pour partager les plaisirs de Tanzaï, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir souvent. Céphaès, las de sa couronne, la céda à son fils, qui, toujours amoureux, se fit le plus d'héritiers qu'il put. Neadarné, si elle revit Jonquille

n'en dit rien ; & tel fut leur bonheur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample chronique, finira une des plus extraordinaires histoires que peut-être on se soit jamais avisé d'écrire.

Fin de la quatrieme & derniere Partie.

LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M***,
AU
COMTE DE R***.

LETTRES DE LA MARQUISE DE M***, AU COMTE DE R***.

PREMIERE PARTIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE de Madame de *** à M. de ***.

JE viens de faire une découverte qui me donne une joie sensible : j'ai trouvé dans les papiers du comte de R*** les lettres de la marquise de M***, & j'ai

été charmée de voir la ſeule choſe qui reſte d'une perſonne illuſtre par ſa naiſſance, & célebre par ſon eſprit & par ſa beauté. Je les ai lues avec plaiſir, & peut-être vous en feront-elles autant qu'à moi. Je ne ſerois pas même fâchée qu'elles viſſent le jour. Vous n'y trouverez pas cette correction de ſtyle dont ſe parent nos écrivains; mais les négligences d'une femme ſpirituelle, ſont des graces que tout votre eſprit ne ſauroit attraper : quoi qu'il en ſoit, ſi elles vous plaiſent, je ne douterai plus de leur ſort. J'aurois ſouhaité de trouver dans ces lettres plus de vertus; mais la Marquiſe aimoit : voilà le premier malheur, & les autres n'en ſont qu'une ſuite preſque inévitable. Je ſais qu'à voir de loin un amant, il ne paroît pas dangereux, & que la vertu croit, en l'écoutant, ne courir aucun riſque : mais les choſes changent de face à meſure qu'on en approche; & ce ſeroit ne pas connoître le cœur humain que de le croire incapable de foibleſſe. J'aurois là-deſſus bien des choſes à vous dire; mais je ſuis femme, & vous ne croirez peut-être pas mes réflexions tout-à-fait déſintéreſſées. Revenons aux lettres. Je ne

vous en envoie que ce que j'ai cru digne d'être lu ; & dans plus de cinq cent qui me sont tombées entre les mains, je n'en ai réservé que soixante-dix ; ce n'est pas que les autres fussent plus mauvaises, mais les amans s'écrivent souvent des choses qui ne peuvent intéresser qu'eux-mêmes. D'ailleurs, il y en avoit qui m'ont révoltée par la trop grande passion : il m'a paru ridicule qu'on pût avoir tant de foible pour un homme. J'en ai retranché aussi plusieurs autres par des raisons de bienséance & de ménagement. J'ai tâché cependant de ne pas déranger absolument l'ordre dans lequel elles étoient écrites ; mais malgré mes soins, vous en trouverez quelquefois la suite interrompue. Quand vous serez de retour ici, vous jugerez par vous-même si j'ai bien fait de ne les pas donner toutes. Je ne crois pas cependant que vous me condamniez ; quelque bien que des lettres amoureuses soient écrites, les mêmes termes y sont souvent employés, les mêmes situations reviennent ; c'est toujours le même objet présent aux yeux du lecteur : brouilleries, raccommodemens, caprices, fureurs, larmes, joie, jalousie, craintes, déses-

poir ; & quoique ces mouvemens soient variés en eux-mêmes, c'est l'amour qui les fait naître ; c'est l'amour qui les détruit ; c'est toujours l'amour que l'on voit sous des formes différentes ; & il ne seroit pas possible que l'uniformité du fond ne dégoûtât malgré la variété des sentimens. Enfin, pour vous dire mieux, je l'ai voulu ainsi, & je ne crois pas pouvoir mieux me justifier auprès de vous.

LETTRE PREMIERE.

Je ne sais si vous vous souvenez que nous n'avons lié ensemble qu'un commerce d'amitié ; je vous ai promis la mienne de bonne foi, & je serois fâchée, qu'en me demandant ce que je ne puis vous donner, vous m'obligeassiez à vous refuser ce qui dépend de moi. Quoique jeune, vous devez croire que je suis instruite ; & qu'un mari doit m'avoir appris ce que ce peut être qu'un amant. Mes réflexions, l'exemple, les conseils de quelques personnes éclairées m'ont donné de que les autres n'acquierent que par expérien-

ce ; & tout cela ſans avoir le chagrin des épreuves. Je ſais donc, à vue de pays, comme ſont faits les amans, & je meurs de peur que vous n'en ſoyez un. Vous m'avez écrit preſque ſans beſoin, & je crois découvrir dans les termes dont votre amitié ſe ſert, quelque choſe qui ſemble appartenir à l'amour. Peut-être me trompai-je ; mais on m'a rendu votre lettre avec myſtere ; on craignoit qu'elle ne tombât entre les mains de mon mari ; elle étoit écrite avec déſordre, & rien n'y étoit ſi bien exprimé que ce que je n'aurois pas voulu entendre. Toutes ces choſes ſuppoſent de l'amour, ou de l'envie d'en montrer. Pourquoi vous ſeriez-vous caché de mon mari ? Il vous connoît depuis long-tems ; il ne lui paroîtroit pas extraordinaire que vous euſſiez eu occaſion de m'écrire ; c'eſt une action innocente, & vos ſeules démarches peuvent la rendre criminelle. Mais que m'importe, après tout, que vous m'aimiez, ſi je ſuis ſûre de ne vous aimer jamais ? Je ſuis cependant fâchée, ſachant l'envie que vous avez de vous conſoler de l'infidélité de Madame de [illegible] de ne pouvoir vous aider, & je ſuis infiniment ſenſible à l'honneur

que vous me faites de me choisir pour la remplacer dans votre cœur. Mais pensez-vous que je fisse mon bonheur de vous être toujours fidelle ? Je suis trop défiante pour le faire, & je craindrois avec raison que, trahi par une femme, vous ne fussiez occupé avec une autre que du desir de prendre votre revanche. Cela veut dire que je ne songerois qu'à vous prévenir ; & j'entrevois que nous formerions un commerce où la confiance ne seroit pas trop établie. Je ne trouve pas, d'ailleurs, que la constance soit un plaisir si vif qu'il puisse tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. Vous êtes gênans, vous autres hommes ! vous voulez qu'on ne soit jamais rempli que de vous ; un moment de distraction sur un autre objet vous paroît un crime : &, en effet, vous êtes si tendres, si fideles, qu'il n'est pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d'une femme. Je ne me sens pas capable d'une si grande réflexion : je n'aurois pas pour votre mérite tous les égards qu'il faudroit : vous me trouveriez dissipée, folle, badine ; vous ne m'aimeriez pas long-tems, & je serois peut-être assez sotte pour en être fâchée. Peut-être aussi l'amour m'ôteroit

ma

ma gaieté : car pour ſa dignité, il faut qu'il ſoit triſte ; du moins vous le commencez d'une façon lamentable, & je ſerois obligée de prendre votre ton. On peut ſe diſpenſer d'aimer un mari ; mais un amant : cela devient grave. Il faut ſe conformer à ſes caprices, être fâchée quand il l'eſt, ne rire que quand il le veut, n'oſer regarder perſonne ; & je vous avertis que je ſuis grande lorgneuſe, que j'ai des fantaiſies, que je hais la contrainte, & que mon mari me laiſſe fort libre. C'eſt un fâcheux article que celui-là pour un amant ; il n'a point à eſpérer ce deſir de tromperie & de curioſité que la gêne inſpire. Voilà, comme vous voyez, de fortes raiſons contre les vôtres ; mais il ne m'en falloit pas tant : deux mots font la valeur de tout ce que je vous écris ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ne me coûteront rien à dire : *je ne veux point aimer.* C'étoit même l'unique réponſe qu'il dût y avoir à votre lettre, mais je n'avois rien à faire quand je l'ai reçue, & je me ſuis amuſée à vous écrire. Adieu, Monſieur : je ne vais point aujourd'hui à l'opéra, je reſte chez-moi, je ſuis malade, & je ne vois perſonne ; je me ſens même tant de

goût pour la solitude, que je ne sçais pas encore quand l'envie de reparoître me prendra. J'avoue que pour un cœur aussi bien enflammé que le vôtre, l'absence doit être un supplice bien rigoureux; mais si je ne débutois pas avec vous par quelque cruauté, le commencement de notre commerce auroit quelque chose de trop languissant. A propos, vous me priez de vous dire si vous devez espérer, je me suis consultée; je crois que non.

LETTRE II.

OUI, Monsieur le comte, mon mari est un scélérat, un perfide, un infidele : tout cela est vrai; j'entre on ne peut pas mieux, dans vos raisons; je devrois me venger, mais je ne suis pas sujette à la rancune : je n'ai, je vous jure, aucun besoin de consolation. Je pardonne généreusement à mon ingrat son libertinage; & si je suis fâchée de quelque chose, c'est que vous y preniez tant d'intérêt. Vous êtes trop touché des peines d'autrui, & je vous plains, si vous êtes aussi sensible aux

afflictions de vos autres amis, que vous paroissez l'être aux miennes. Je dis aux miennes, pour vous faire plaisir, car vous voulez absolument que je sois affligée. Vous concluez delà que pour dissiper ma douleur, je ne puis mieux faire que de rendre à mon mari les tourmens qu'il me cause : je le connois, il est philosophe, rien ne l'inquiete ; & j'aurois le malheur, après m'être mise en frais pour le punir, de le voir insensible à la correction. Il est des naturels pervers qu'on ne redresse pas ; le sien est de ce nombre ; laissons-le donc s'égarer : le tems & la raison le rameneront vers moi plutôt que nous ne pensons. Il y a dans la vie des momens d'inaction qu'il faut, malgré soi, donner à sa femme. Le pauvre homme ! je le plaindrois bien s'il falloit qu'occùpé sans cesse à me plaire, il n'eût pour toute ressource que le triste badinage de l'amour conjugal ; je ne suis point assez injuste pour l'exiger. Vous attribuerez peut-être à quelque inclination secrete, l'indifférence où je parois être pour mon mari ; vous vous trompez ; il m'a dégoûtée d'aimer les hommes. Je ne les hais cependant pas ; leur ridicule m'amuse ; sans celui que vous vous donnez, de

vouloir m'aimer malgré moi, vous ne me paroîtriez pas si divertissant: n'allez pas, au moins, me gronder de ce que je vous dis, il est glorieux d'amuser ce qu'on aime. Au reste, je suis fâchée qu'avec le mérite que vous avez, vous perdiez auprès d'une ingrate telle que moi, un tems que beaucoup d'aimables femmes, que je connois, rempliroient, sans doute, plus agréablement. Vous en trouverez mille qui ne savent que faire, & qui seront charmées de votre personne: car quoique je ne vous aime point, je ne laisse pas de vous trouver du mérite; & si j'étois moins occupée, il ne me déplairoit pas de vous entendre soupirer auprès de moi; mais j'ai un foible fort singulier: mon mari m'amuse; quand il n'a pas le tems ou le moyen de me faire des infidélités, il me raconte celles qu'il m'a faites, & me désigne celles qu'il pourra me faire: cela me divertit plus que tous les discours doucereux que vous composez, vous autres amans. Mais, pour venir au but principal de *votre lettre*, *vous me* croyez fâchée contre vous: je ne sçais pas sur quoi vous l'imaginez; je n'ai aucune raison de vous vouloir du mal:

vous êtes galant homme, poli, prévenant, séduisant même, si l'on n'y prenoit pas garde. Vous me contez fleurette; cela ne laisse pas de me divertir, attendu que le peu d'habitude où je suis d'en entendre, empêche qu'elles ne m'endorment. Sans vous encore, je ne saurois pas affirmativement que je suis jolie; je ne l'avois vu que dans les yeux de ma belle-sœur; car elle est de mauvaise humeur quand elle me regarde: mais ce n'en étoit pas assez pour m'assurer de mes charmes; & je crois qu'en pareil cas, le suffrage d'un homme fait comme vous, vaut bien la jalousie d'une femme. Vous voyez, par l'aveu que je fais de toutes les obligations que je vous ai, combien j'ai envie d'être reconnoissante. Adieu, Monsieur; un autre que vous n'en voudroit pas d'autre preuve que la peine que je prends de vous écrire: mais vous êtes difficile à contenter. Je veux bien encore vous dire que je vais ce soir chez Madame de ***; je vous ordonne de vous y trouver: vous devez être bien content de moi. Un rendez-vous!

LETTRE III.

LA jalousie que vous avez conçue de mon mari me paroît rare, & j'aime bien à avoir un amant si singulier. Hier devant vous il m'embrasse, je lui dis des douceurs, je lui témoigne enfin l'amour le plus violent; vous m'avez même entendu soupirer: je m'étonne que votre imagination ait tant travaillé sur ce soupir; il me semble qu'il n'étoit point équivoque; cependant il a troublé votre repos. Vous m'accusez d'être la plus dangereuse coquette du monde; vous dites encore que je pousse cela jusques à aimer mon mari; je voudrois bien sçavoir d'où naissent ces beaux discours, & quel droit vous avez de les tenir? Ce n'est pas seulement contre le marquis que votre colere éclate, je sçais que R*** a perdu vos bonnes graces, parce que, de son chef, il a fait des vers pour moi, & que peut-être ils valent mieux que ceux que vous m'adressez. Mais mettez-vous à ma place: est-ce ma faute à moi, s'il m'appelle Gélimene? Vous me traitez d'ingrate! je ne sçais pas

quelle preuve d'ingratitude je puis vous avoir donnée. Est-ce parce que vous me dites que je suis belle, & que je ne réponds pas à cela comme vous le voudriez ? Le plaisir que vous prenez à me le dire, n'est-il pas pour vous une assez grande récompense ? Si j'aimois tous ceux qui me content ces sornettes, vous me trouveriez bientôt trop reconnoissante. Ne devriez-vous pas être content de la bonté avec laquelle j'écoute les choses que je ne voudrois jamais entendre d'un autre ? Comptez-vous donc pour rien la peine que je prends de vous écrire ? Pensez-vous qu'il soit bien à moi de le faire ? Quoique mon intention soit bonne, on en jugeroit tout autrement dans le monde ; & en effet, que ne seroit-on pas en droit d'en penser ? Vous me dites que vous m'aimez, vous me l'écrivez, & j'entretiens avec vous un commerce de lettres, qui, tout innocent qu'il est de mon côté, qu'il me paroît l'être, que je souhaite même qu'il soit, est peut-être un crime pour moi. Cette idée m'attriste : croyez-moi, finissons ce badinage, il m'ennuie. Devenez mon ami, si cela se peut, mais ne vous obstinez pas à vouloir être mon amant. Attachez vous à quelqu'un qui

connoisse mieux que moi le prix de votre cœur; je le crois très-fidele, très-constant, fort capable d'un attachement respectueux: ce sont des qualités charmantes, & je suis bien fâchée de ne sçavoir qu'en faire. Si ce n'étoit aux dépens de ma tranquillité, je serois charmée de vous rendre heureux; mais vous êtes trop généreux pour vouloir qu'il m'en coutât tant. Pour votre repos & pour le mien, défaites-vous de cette fantaisie. Je vous ai vu touché de ma froideur, & il me semble que je vous plaignois: je ne veux point assujettir mon cœur à ces mouvemens-là; mon devoir & même mon inclination me déterminent à ne pas souffrir vos poursuites; ainsi trouvez bon que je refuse toutes les lettres qui viendront de votre part, ou que je les envoie à mon mari. Vous m'aimerez tant que vous voudrez, je ne m'en appercevrai plus; je craindrois que de s'inquiéter de vos sentimens, ce ne fût en quelque façon y prendre part, & je ne le dois ni ne le veux.

LETTRE IV.

VOUS avez tort de croire que je fuſſe hier chez moi, quand vous y êtes venu, & que j'euſſe des raiſons ſecretes pour deſirer qu'il n'y entrât perſonne. Quand il ſeroit vrai que je m'y fuſſe renfermée &, comme vous le ſuppoſez, avec un homme aimé, je ne vois pas quel compte j'aurois à vous rendre de mes ſentimens, quels éclairciſſemens vous pourriez exiger. Si vous êtes malheureux auprès de moi par ma froideur naturelle, ou parce que mon cœur eſt prévenu pour un autre, c'eſt ce que je ne vous dirai point : la ſeule choſe dont je puiſſe vous aſſurer, c'eſt que je ne vous aime pas, & que ſans doute je ne vous aimerai jamais. Le chevalier de N***, que votre jalouſie a pris pour objet, n'eſt pas plus favoriſé que vous, & vous ſçavez en conſcience s'il y a dans le traitement que je vous fais de quoi flatter l'amour-propre : ce n'eſt pas qu'il n'ait du mérite, mais il ne m'a peut-être jamais dit à ma fantaiſie qu'il m'aime, peut-être

auſſi n'y a-t-il jamais penſé. Vous pouvez choſir des deux. Au reſte, je ne ſuis point ſurpriſe que vous croyez que je m'étois hier renfermée avec lui. Il vous eſt plus commode de penſer mal de moi que de vous. Je vous rends toute la juſtice que vous méritez; vous êtes un des plus aimables hommes du monde. Il y a quelque tems que vous me dites que vous m'aimez, & je réſiſte à vos ſoins; vous avez raiſon, cela n'eſt pas naturel, & il faut que je ſois épriſe pour un autre d'un violent amour, pour retarder ſi long tems ma défaite. Mais heureuſement nous ne ſommes point conſtantes; je ceſſerai d'aimer le chevalier; vos charmes me détermineront plus promptement à l'abandonner ; il ſeroit trop étonnant que vous perdiſſiez vos ſoupirs ; vous ne l'avez pas mérité. Accoutumé à être prévenu , vous avez bien voulu me prévenir; vous m'avez épargné des démarches déshonorantes; vous m'avez trouvé pareſſeuſe à louer vos yeux, & vous avez daigné me dire que je les avois beaux : vous avez renoncé pour moi à toutes les perſonnes qui prenoient intérêt à vous; ſeroit-il poſſible qu'une ſi grande preuve d'attachement demeurât ſans reconnoiſ-

ſance ? Mais pourquoi veux-je vous raſſurer ? Vous vous connoiſſez trop bien pour ne pas croire ma froideur affectée ; je ne veux que vous éprouver, & par un peu de réſiſtance, vous rendre ma conquête plus agréable. Je parois plus difficile qu'une autre à perſuader ; mais au fond, vous ne m'en tromperez pas moins. Vous devrïez être charmé de ma façon de penſer ; elle eſt nouvelle pour vous, & je ſuis ſûre que vous m'en trouvez plus aimable. Les inconſtans ſeroient trop malheureux ſi toutes les femmes ſe reſſembloient ; ce n'eſt pas que je veuille penſer que vous ne ſoyez capable d'aimer véritablement ; je ne vous reproche rien & je ſuis perſuadée que ſi pluſieurs femmes dans le monde ſe plaignent de votre légéreté, c'eſt moins votre faute que la leur. Vous vous êtes lié avec elles plus par leur choix que par le vôtre, & leurs bontés précipitées ne vous laiſſant pas le tems d'être amoureux, il n'eſt pas étrange que vous ne le ſoyez pas devenu. Vous voyez, Monſieur, que je ſuis plus généreuſe que vous ; vous m'accuſez d'aimer le chevalier, de le favoriſer, & je vous juſtifie ſur les bruits ridicules qui courent de vous dans le monde. Douterez-vous après

cela de mon aveuglement? & puis-je mieux vous prouver combien je vous aime, qu'en vous croyant si digne d'être aimé? Ne doutez pas, je vous en conjure, que lorsque le hasard nous rassemblera, je ne vous donne les preuves les moins équivoques de mes sentimens à votre égard.

LETTRE V.

JE ne m'attendois pas à vous écrire encore, & toujours des choses désobligeantes, lorsque vous pourriez, en vivant autrement avec moi, éprouver que si je suis insensible à l'amour, je suis fort tendre en amitié. Que prétendez vous de moi? Qu'en devez-vous attendre? Est-ce dans la situation où je suis que je dois écouter vos soupirs? Il est vrai, je n'ai pu me défendre hier d'un moment d'attendrissement: mais avez-vous pu penser qu'il l'emporteroit sur mes réflexions, sur mon devoir? & pour avoir donné quelque compassion à vos malheurs, dois-je approuver votre amour? Et sur quoi puis-je croire que vous en ayez pour moi? Sont-ce

vos ſermens qui me l'aſſureront ? Quand même vous me diriez vrai, m'aimeriez-vous toujours ? & ce même caprice qui me rend ajourd'hui l'objet de tous vos vœux, ne peut-il pas demain vous en faire naître pour une autre ? Mais ſans vouloir vous ſupçonner de perfidie, ſans chercher de raiſons contre vous dans l'avenir; puis-je, en examinant mon état préſent, me livrer aux ſentimens que vous voudriez m'inſpirer ? Liée par le plus ſacré des devoirs, ouvrirai-je mon cœur à des deſirs qui me ſont défendus ? Puis-je diſpoſer de ce cœur ? Eſt il à moi ? Si je vous le donnois, ce ne ſeroit pour vous qu'une félicité paſſagere, que vous ne ſouhaitez à préſent que parce que vous n'en jouiſſez pas, & ce ſeroit pour moi une ſource cruelle de larmes & de tourmens; ou s'il ſe pouvoit que votre amour fit mon bonheur, qu'eſt-ce qu'une bonheur qu'on ſe reproche ſans ceſſe, & qu'on ne trouve jamais qu'environné de troubles & de remords ? Votre paſſion s'éteindroit bientôt, & il ne me reſteroit que la honte d'avoir été ſéduite, & peut-être celle de vous aimer encore. Vous ne me demandez à préſent que mon cœur; mais après l'avoir obtenu, vous vou-

driez me conduire de foibleſſe en foibleſſe, & me rendre enfin l'objet de mon mépris & du vôtre. Je ne ſuis point heureuſe, mais je ſuis tranquille : cette tranquillité m'a coûté trop ; je la poſſede depuis trop peu de tems ; enfin j'en connois trop les charmes pour vouloir m'expoſer à la perdre. Vous me vantez vainement l'amour & ſes plaiſirs. J'ai ſouvent repaſſé dans mon eſprit ceux que peuvent goûter deux cœurs bien unis ; j'y vois cette confiance mutuelle, cette amitié véritable, ce deſir toujours preſſant de ſe plaire ; mais cet amour n'eſt qu'une idée, & je ne crois pas qu'il ait jamais exiſté. Ce n'eſt ajourd'hui qu'un lien formé par le caprice, entretenu par un ſentiment encore plus mépriſable, & détruit par tous deux. Peut-être êtes-vous ſincere ; mais je ne puis vous connoître qu'en vous éprouvant, & ce ſeroit le moyen d'être trompée. Je vous parle, comme vous voyez, ſans aigreur & ſans emportemens, & je n'ai pas cru qu'il ſût néceſſaire d'en affecter. Je vous ai dit tout ce que je penſe, vous devez voir que je ne vous aime point, que je ne vous aimerai jamais ; & mon cœur, en vous le diſant, m'en aſſure

encore plus que ma raiſon. Adieu, je vous avois promis des choſes déſobligeantes, & je ſuis fâchée d'y avoir été forcée. Daignez déſormais ne plus troubler mon repos & ne vous obſtinez pas à pourſuivre un cœur qui, par devoir & par choix, ſe refuſe à vos empreſſemens. Puiſſiez vous ailleurs être plus heureux! & peut-être que.... Adieu encore un coup; je parle trop longtems pour avoir ſi peu à dire.

BILLET.

JE ſuis bien malheureuſe, ou vous êtes bien heureux, vous, (je ne ſçais encore lequel des deux) que j'ai quelquefois beſoin de vous, & que je ſois ſans ceſſe obligée de vous écrire. Ce n'eſt pas que la choſe en vaille la peine; mais j'ai des gens ſi mal adroits, & je ſuis ſi mal ſervie quand je m'en rapporte à eux, qu'il faut que j'écrive pour les moindres bagatelles. Jugez combien cela m'amuſe, moi qui, comme vous ſçavez, ſuis une des plus pareſſeuſes perſonnes du monde. Cela poſé, je vous dirai ſans compliment que je ſors aujourd'hui pour une affaire de la derniere importance. Mon mari m'a refuſé de m'accompagner, & j'ai penſé dans le moment que

*vous seriez plus honnête que lui. Madame de ** & S. Fer*** m'ont tant dit que vous étiez assez poli & assez désœuvré pour me faire ce plaisir que j'ai cru devoir vous en prier. Votre oncle, le commandeur, quatre fois plus goutteux & plus begue qu'à son ordinaire, m'a offert de me donner la main; mais outre qu'il m'ennuie, j'ai eu peur qu'il ne m'entraînât avec lui dans une de ces chûtes qui lui sont ordinaires; & quand on choisit un cavalier, encore faut-il qu'il sache parler, & nous soutenir. D'ailleurs il m'aime, & quoique vous en fassiez autant, tout le monde m'a conseillé de vous donner la préférence. Venez donc de bonne heure chez moi; mais songez à n'être point amoureux. Point de mines, ni de soupirs; cela vous gênera. Mais tenez, pour vous laisser quelque amusement, je vous passerai les langueurs, & si vous voulez encore, les réflexions les plus séduisantes sur ce que vous annonce la faveur que je vous fais d'être auprès de moi. Je ne sçais ce que je ne vous accorderois pas, tant le marquis m'a mise de mauvaise humeur.*

LETTRE VI.

SÇAVEZ-VOUS qu'enfin votre obstination me révoltera tout de bon, & que nous romprons infailliblement ensemble ? Comment faut-il donc s'y prendre pour vous forcer à laisser les gens en repos ? Ne vous ai-je pas assez maltraité hier au soir ; & n'avois-je pas lieu de croire qu'après ce que je vous avois dit, vous prendriez votre parti ? Mais point : lorgneries & soupirs dans la journée, & tendres billets le matin ; franchement je commence à me lasser de ce manege ; & si je n'avois eu peur de faire faire des réflexions à mon suisse, je lui aurois déjà ordonné de ne plus laisser entrer votre valet de chambre. Je m'ennuie de lire toujours la même chose, & de n'avoir jamais rien de nouveau à vous répondre. Encore si mon cœur entroit dans tout cela, je m'en amuserois un peu plus ; mais rien n'est si désagréable que de s'entendre dire perpétuellement qu'on est aimée, & de ne s'en pas trouver plus sensible. Nous étions convenus de n'être que bons amis ; vous

me jurez que vous ne m'en demanderez pas davantage, que vous ne m'écrirez plus, & en m'éveillant, la premiere chose qu'on m'annonce, c'est que Dupré depuis deux heures attend mon réveil, & qu'il a un billet à me rendre de la part de M. le comte. Je n'ai point été fâchée que vous ayez manqué à votre engagement; vous me fournissez un prétexte pour rompre le mien. J'ai fait cette nuit de sérieuses réflexions sur l'amitié mutuelle que nous nous étions promise; il m'a paru qu'il étoit dangereux pour une femme d'avoir un ami si intime; & que ce nom n'étoit imaginé que pour parler plus hardiment d'amour dans l'occasion. J'ai craint naturellement aussi cette confiance qu'on a pour quelqu'un qu'on estime. Une femme s'accoutume à ne rien déguiser des mouvemens de son cœur; l'ami en profite & est bien sérieusement votre amant, que vous ne vous doutez pas encore qu'il ait eu envie de le devenir. Je ne veux point de ces surprises; vous avez commencé par vouloir m'inspirer quelque chose de plus vif que l'amitié, & la vôtre auroit toujours un air trop tendre pour ce qu'elle seroit. Il ne me convient donc plus que vous soyez mon ami; je vou-

drois cependant que vous ne me fussiez pas indifférent ; ne pourrois-je trouver un milieu qui me délivrât de cet embarras ? Je ne voudrois point d'amants ; ils incommodent quand on ne les aime pas ; & ils s'ennuient quand ils sont aimés. Je vous ai dit ce que je pensois sur l'amitié, & il me semble qu'un objet qui me seroit indifférent, seroit le plus désagréable de tous pour moi : Voilà pourtant ce que vous me causez. Ne parlons de rien, je vous prie, jusqu'à ce que je puisse vous faire un état fixe dans mon cœur ; j'y vais rêver, & si je n'imagine rien de mieux, nous resterons comme nous sommes. Adieu, ne prenez point la peine de venir aujourd'hui chez moi. Je sors pour aller chez Madame de *** ; elle s'est brouillée avec Saint-Fer*** ; il m'a priée de lui demander les raisons de sa mauvaise humeur, pour parler comme il s'exprime ; car je ne crois pas qu'elle ait tort : on ne peut jamais l'avoir avec vous autres hommes. Vous me ferez plaisir, si vous trouvez Saint-Fer***, de me l'amener ; il me débarrassera du soin de le justifier, & sa présence hâtera leur raccommodement. Mon Dieu !

que les amans ſont ſots ! Bon jour, Monſieur.

LETTRE VII.

DE quoi vous excuſez-vous, Monſieur, & de quoi puis je à préſent vous accuſer ? Vous êtes devenu ſage ; il y avoit long-tems que je le ſouhaitois, & je n'aurois plus que des remerciemens à vous faire, ſi vous ne vous imaginiez pas que votre procédé a dû me fâcher. Détrompez-vous ; ce n'eſt pas en ceſſant de me tourmenter qu'on peut mériter ma haine ; je ne m'attendois pas à vous voir ſi raiſonnable, & je ſuis charmée qu'en vous rendant juſtice, vous me l'ayez rendue à moi-même. Vous avez tort de croire que j'aie averti mon mari de vos perſécutions; je n'étois pas ſi près de ſuccomber que j'euſſe beſoin de ce remede. Attribuez à vous-même le froid qu'il vous a fait paroître ; vous n'aviez pas envie apparemment qu'on ignorât dans le monde que vous me rendiez des ſoins, & vous avez pris tant de confidens de cette fantaiſie, qu'il n'eſt pas impoſſible que M. de

M*** n'en ait su quelque chose. Vous m'avez encore exposée aux plaisanteries de madame de G***, qui hier me félicita à demi sur le bonheur que j'avois d'être aimée de vous, & de n'être pas insensible à votre passion. Cette femme, à ce qu'il m'a paru, sçait mieux que moi ce que vous valez ; je crois même qu'elle me regarde comme sa rivale ; & de quelque prix que vous puissiez être, je ne trouve pas ce titre fort avantageux. Vous me ferez plaisir de détourner les idées que de pareilles impostures doivent donner de moi, il me seroit fâcheux que n'étant pour rien dans vos extravagances, on me crût capable de les partager ; & je crois que votre probité souffriroit de me faire jouer ce personnage. Il est tems que ces bruits finissent ; & puisqu'ils ont vos fréquentes visites pour principal fondement, trouvez bon que je vous prie très-sérieusement de cesser de me voir. J'ai regret d'en venir avec vous à cette extrêmité, mais souvenez-vous que vous m'y avez forcée, & qu'au défaut d'un amour que je ne pouvois ni ne devois vous donner, je vous avois offert une amitié dont vous deviez peut-être faire plus de cas.

LETTRE VIII.

PUISQUE vous le voulez absolument, je consens à vous revoir, & veux bien accorder cette grace au repentir dont vous me paroissez pénétré, sûre que vous ne me manquerez pas de parole, & que vous avez véritablement étouffé votre amour. Mais cependant, pourquoi chercher à le rallumer ? & s'il est vrai que vous m'ayez aimée, sera-ce en me voyant tous les jours que vous pourrez m'oublier ? Il me semble qu'il seroit à propos que nous ne nous vissions pas si souvent, & que vous vous en tinssiez avec moi aux simples déférences qu'on a dans le monde pour une femme qu'on estime. Je ne sais, mais je prévois que notre amitié ne sera pas de longue durée, & ou je m'y connois mal, ou vous n'êtes pas si bien guéri que vous me le dites, que vous le croyez peut-être. Encore une fois, pensez-y bien, affermissez-vous contre une fantaisie qui trouble votre repos, & qui m'inquiete : songez à ce que je suis. Quand je pour-

rois vous aimer, penſez-vous que vous en fuſſiez plus heureux, & que je ne préféraſſe pas toujours mon devoir à un caprice qui feroit la honte & le malheur de ma vie ? Je ſens que je vous plains; mais c'eſt cette même pitié qui doit vous faire perdre toute eſpérance. Si j'étois diſpoſée à répondre à votre amour, il ne me feroit pas tant de peine. Quand même il ſeroit vrai que je vous aimaſſe, votre conduite ſuffiroit pour me rendre à mon devoir; & c'eſt aſſez que quelqu'un puiſſe me ſoupçonner de foibleſſe, pour m'empêcher d'en avoir jamais. Vous ne connoiſſez pas mon cœur; il eſt fier & délicat, & de la façon dont vous penſez, ſa poſſeſſion feroit moins votre bonheur que votre tourment. Ce n'eſt pas un ſentiment né malgré vous qui vous a porté vers moi: je ne vous ai point vu ces mouvemens qui agitent involontairement. Vous m'avez dit par galanterie que vous m'aimiez; vous avez imaginé que je ſerois plus propre qu'une autre à vous amuſer; quelque perfidie que vous aviez peut-être faite vous avoit laiſſé le cœur vuide; vous cherchiez à le remplir; vous m'avez trouvé plus ſévere qu'une autre, & vous vous êtes

opiniâtré à me pourſuivre, parce que c'eſt un affront pour votre vanité de ne pouvoir me rendre ſenſible. D'ailleurs, de quelque ſoumiſſion, de quelque reſpect dont vous vous pariez, je ſens que votre amour m'outrage ; vous ne vous êtes ſans doute attaché à moi que parce que vous m'avez cru plus facile à vaincre qu'une autre. Quoi qu'il en ſoit, je conſens que vous me voyiez quelquefois ; il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon eſtime ; & ſi j'ai aſſez de raiſon pour ne vouloir ni vous aimer, ni être aimée de vous, je n'en ai pas aſſez peu pour vous refuſer une amitié que vous mériterez plus que perſonne du monde, quand vous n'exigerez que cela. Adieu ; votre conduite décidera de la mienne.

LETTRE IX.

HÉ quoi ! mon pauvre comte, vous êtes malade, & malade d'amour ! le cas eſt ſingulier ! mes rigueurs vous coûteront la vie ! je ne me croyois pas ſi redoutable. N'allez pas vous aviſer de mourir, cela me donneroit dans la

la postérité une réputation d'insensible que je ne mérite peut-être pas. Quelque poëte chargeroit votre tombeau d'une épitaphe ridicule, dans laquelle je serois injuriée, & je ne veux pas être mêlée dans les caquets de ces messieurs-là. D'ailleurs, en mourant pour moi, quelle récompense exigez-vous ? Voulez vous avoir le plaisir de me faire répandre des pleurs dont vous ne jouiriez pas ? & quelle satisfaction auriez-vous, quand désespérée de votre mort, j'irai sur des roches désertes fatiguer les échos de mes regrets, & me plaindre aux dieux cruels de la perte de Tircis ? Mes larmes ne valent pas en vérité la peine que vous prendriez à les mériter, & nous avons, nous autres femmes, un caractere si léger que peut-être ne vous pleurerois-je pas du tout. Nous oublions si-tôt un amant vivant que nous ne devons pas nous souvenir long-tems des morts; sans entrer même ici dans le détail de ce que les autres femmes peuvent faire en pareille occasion, je vous dirai naturellement qu'il n'y en a pas que je ne surpasse en légéreté & en coquetterie. Veuve d'un amant, j'en prendrois d'abord trois autres pour me consoler; en faut-il moins pour me

dédommager d'une si fâcheuse perte ? Ainsi jugez, vous que je n'aime pas, combien peu je serois chagrine de votre mort. Vous que je n'aime pas ! Que ce mot me paroît dur ! Pourquoi cette sévérité ? & quel risque court-on de dire à un pauvre moribond, vous qu'on aime un peu ? Est-il pour cela nécessaire de le penser ? Pourquoi ce mot me coûte-t-il tant ? Vous me l'avez dit tant de fois, avec tant de grace, si tendrement, quel inconvenient de le répéter, sur-tout dans l'état où vous êtes ? Quel usage pouvez-vous faire de ce mot ? Il me semble même qu'il y a plus de malice que de bonté à vous assurer que je vous aime. Tant que votre maladie durera, je me ferai un plaisir de vous le dire. Vous me verrez entrer dans vos peines avec tant de sensibilité, je serai si douce, si attentive, que vous serez au désespoir de recouvrer la santé aux dépens de tant de faveurs. Vous êtes plus dangereux que je ne pensois : tomber malade pour m'attendrir ! En vérité l'idée est rare ! Je ne vous conseillerois pas de vous en servir avec toutes les femmes ; je ne crois pas qu'avec ce stratagême vous fissiez une grande fortune. Il seroit pour-

tant plaisant que vous l'eussiez fait exprès : pardonnez-moi cette folle idée ; mais, en vérité, je pense si mal des hommes que je crois qu'il n'y a sortes d'artifices qu'ils ne mettent en œuvre pour nous abuser. Mais qu'en pourriez-vous espérer ? Si vous feignez une maladie, & que je le sache ? Un mépris éternel. S'il est vrai que vous soyez malade, un peu de compassion, & le tout parce que je vous en tiendrai compte, & que je croirai, si vous en revenez, que vous n'avez pas pu mieux faire. Adieu, comte, gardez-vous de mourir. Imaginez-vous que je suis sensible, faites-vous des idées gracieuses ; baisez ma lettre ; faites enfin toutes les folies d'un homme bien amoureux ; il n'y a rien que je ne vous pardonne, mais songez surtout que c'est à l'amour seul à disposer de vous. Adieu. Vous avez souhaité que je vous écrivisse. Que je suis heureuse que dans la disposition où je suis de faire tout ce que vous desirez, vous ne puissiez rien exiger de plus ! Le pauvre comte !

LETTRE X.

En vérité, vous penſez d'une façon bien ſinguliere. Je vous écris la lettre du monde la plus tendre, je vous fais de ma foibleſſe l'aveu le plus ſincere que vous puiſſiez ſouhaiter, & vous n'êtes pas content. Vous êtes au déſeſpoir de ce que je ris ſans ceſſe ; que vous êtes bon de vous en fâcher ! Ne faut-il pas en amour commencer par quelque choſe ? Je finirai peut-être avec vous moins gaiement que je ne voudrois. Que ſçavez-vous ſi je n'ai pas beſoin de cet enjouement que vous me reprochez, pour vous cacher la moitiez de votre bonheur, & pour me dérober la confuſion de vous dire que je vous aime ? Vous allez prendre cela pour de nouvelles railleries; mais quand je mentirois, ne vous eſt-il pas plus doux d'entendre des menſonges gracieux que des vérités bruſques ? Vous êtes d'un caractere difficile ; quand je vous dis que je ne vous aime pas, vous vous fâchez ; lorſque je vous aſſure que vous m'avez rendu ſenſible vous n'en

croyez rien ; quel tempérament prendre ? Enseignez-le moi, je vous promets de m'en servir. Je n'approuve pas non plus le dégoût qui vous a pris pour la vie. Si nous étions dans le tems où les amans se tuoient pour se faire regretter de leurs inhumaines, je craindrois pour vos jours, mais vous êtes homme de bon sens, & vous sçavez, aussi-bien que moi, que la plus sotte preuve d'amour qu'on puisse donner, est de se tuer. Vous me direz qu'il ne tint pas à Céladon de se noyer; mais en conscience, l'avez vous pris pour modele ? Je suis charmée au reste de ce qu'on m'a dit de vous : on m'a assuré que toutes les permissions que je vous ai données vous ont presque rendu la santé. Pourquoi avez-vous la malice de ne m'en rien dire ? Ne vous ai-je pas assez plaint ? Ou, croyez-vous que la nouvelle de votre rétablissement me fût si indifférente ? Ah comte ! que vous me connoissez peu ! Si vous saviez combien je m'ennuie, combien je vous souhaite, enfin combien j'ai formé de vœux pour vous, vous m'en aimeriez mille fois davantage. Je ne sçavois pas qu'un amant amusât tant. Je suis désœuvrée depuis que je ne vous entends plus dire,

je vous adore : j'ai tant de distractions, je suis si changée que, si vous me voyiez, je vous ferois autant de pitié que vous m'en avez inspiré. Il me semble que je ne devrois pas vous dire toutes ces folies ; mais l'envie que j'ai que vous vous portiez bien, m'en feroit hasarder davantage. Pourtant je ne vous promets rien ; n'allez pas tirer de ma lettre des conséquences avantageuses. Je vous permets seulement d'y voir que je suis sensible aux malheurs de mes amis, & que de tous ces amis, vous êtes un de ceux que j'aime le mieux. Quant à mon portrait que vous me demandez.... Comme j'allois achever ma lettres, M. de Saint Fer*** est entré dans ma chambre, & après de longues complaintes sur l'état auquel il prétend que je vous réduis : Madame, m'a-t-il dit d'un ton grave, ces cruautés-là ont mauvaise grace. Il n'est pas juste, parce que vous avez des beaux yeux, que vous fassiez périr un misérable qui vous a vue & qui vous adore. Que vous en coûteroit-il de le sauver ? Il vous demande seulement la liberté de vous aimer, & se repose du reste sur votre bon cœur & sur ses services. Voilà des belles fiertés ! quelque jour peut-être vous

en aimerez un qui ne le vaudra pas, & dieu sçait les reproches que vous serez obligée de vous faire. Quant à moi, je suis d'avis que vous ne rebutiez pas celui-ci : vous avez trop d'esprit pour ne pas suivre mon conseil, & ce n'est que l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde qui m'oblige à vous le donner. Quelques petites faveurs seulement ; il en est mille d'innocentes : par exemple, a-t-il ajouté, pour le dédommager de votre absence, que ne lui envoyez-vous ce portrait qui ne fait rien sur votre toilette ? vous ne sçauriez croire combien il en sera reconnoissant. En achevant ces mots, il l'a pris, & malgré ma colere & les refus que j'ai faits de vous l'accorder, il l'a emporté. Je ne doute pas que vous ne l'ayez actuellement entre les mains. Mon intention n'a pas été de vous le donner, & je vous sçais trop honnête homme pour vouloir le garder malgré moi. Faites-le rapporter par Saint Fer*** chez Madame de ***. Songez si vous m'aimez, à m'obéir, & ne me donnez point, par votre obstination à le retenir, des raisons pour vous le refuser toujours. Mais n'admirez-vous par l'étourderie de Saint Fer*** ?

LETTRE XI.

JE le sçavois bien que vous prendriez pour de l'amour ce qui n'est que de l'amitié. Je conçois par vos remerciemens l'étendue de votre reconnoissance; mais j'en serois plus satisfaite, si elle n'excédoit pas le prix d'un bienfait qui n'existe que dans votre vanité, & dans la certitude parfaite que vous croyez avoir de mon amour pour vous, je vous ait écrit que Saint Fer *** ma surpris mon portrait, & vous l'a donné: voilà, je crois, les choses que vous avez à m'objecter, & les seules sur lesquelles vous pouvez établir ma passion prétendue. J'avoue que je suis une étourdie d'avoir cru que mon badinage avec vous ne fût d'aucune conséquence. Je veux bien convenir encore que ma vivacité naturelle, & le peu de réflexion que j'ai faite à ce que vous me disiez & à ce que je vous écrivois, sont cause que je vous ai répondu d'une façon à vous entretenir dans votre erreur. Sûre que je ne vous aimois pas, je me suis moins crainte que je ne l'aurois fait si

j'avois eu pour vous quelque ſentiment particulier, & je me ſuis livrée à des diſcours que mes actions démentoient, & que mon cœur n'a jamais avouées. Cependant vous croyez que je vous aime: que dis-je? n'avez vous pas dû le croire? Ah! c'eſt plus à mon imprudence qu'à votre vanité que je dois m'en prendre. Devois-je vous écrire? N'y avoit-il pas d'autre moyen de vous empêcher de m'aimer? Ne devois-je pas ſentir que mon devoir me le défendoit, & que quelque peu qu'une femme puiſſe répondre en pareil cas, elle en répond toujours trop? Quelle ſeroit donc la cauſe de ma facilité? Je ſçais que je ne vous aime pas: ſeroit-il poſſible que je m'abuſaſſe? & ſi je me trompe à mes propres mouvemens, pourrois-je eſpérer de connoître jamais bien les vôtres? Et je vous aimerois! & vous le ſçauriez! Finiſſons un commerce que je dois me reprocher, que je me reproche même, quoique mon intention le juſtifie. Renvoyez-moi mes lettres & ce malheureux portrait. Ne me voyez plus, ou du moins ne me parlez plus de votre amour: vous me l'aviez promis, ne devrois-je pas bien vous haïr de m'avoir manqué de paro-

le ? Encore un coup ne m'en parlez plus.
Ce n'eſt pas que je craigne les impreſſions que vos diſcours pourroient faire ſur mon cœur. Ce que l'on appelle fleurettes, & qui ſéduit tant de femmes, feroit ſur moi ſans effet ; mais après tout, il vaut mieux ne s'y point expoſer & toute femme qui ſe repoſe trop ſur ſa vertu, court toujours riſque de la perdre. Je ne compte pas aſſez ſur la mienne pour la mettre à une épreuve auſſi dangereuſe que l'eſt celle de vous voir & même de vous entendre. Les ſoins d'un amant nous flattent malgré nous ; & nos réflexions contribuent plus à nous perdre qu'elles ne nous aident à nous retenir. Que ſais-je, au bout du compte, ſi la vertu l'emporteroit ? Elle n'entre que trop rarement en comparaiſon avec le plaiſir. En un mot, je ne veux pas combattre : je ne veux plus recevoir vos lettres, & je ne ſçais comment, depuis ma derniere réſolution j'ai pu vous écrire encore ; mais c'eſt votre opiniâtreté qui m'y force. Je m'imagine vous dire mieux dans mes lettres des choſes que je vous exprime trop foiblement, lorſque je vous parle ; votre préſence ne me laiſſe pas aſſez de liberté d'eſprit pour vous prier,

aussi fortement que je le dois, de cesser de me tourmenter. Ne me forcez point à vous fuir, je ne vous cache pas que je souffrirois de ne vous plus voir. Quand je ne vous envisage que comme ami, je vous vois le plus aimable homme du monde. Ce malheureux titre d'amant m'empêche de vous trouver tout le mérite que vous avez; je n'ose y faire attention, & il y a des momens où je souhaite que vous en eussiez moins, ou que vous ne m'aimassiez que comme je le desire. Adieu. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que vous vous portez bien; mais je crois que j'en aurai davantage quand vous viendrez m'en assurer vous-même. Vous n'en croirez peut-être rien; mais je vous défends d'être ridicule: & pour vous faire le plaisir tout entier, je vous permets de me le croire un peu.

BILLET.

*JE vais ce soir chez la marquise de L***; dussiez-vous prendre la priere que je vous fais de vous y trouver pour un rendez-vous dans toutes les formes, soyez-y: j'ai résolu de m'y réjouir, & je ne sçais pourquoi je m'ennuie quand vous n'êtes*

*pas où je suis. Peut-être est-ce par le soin que vous prenez de me chercher, peut-être aussi que vous me convenez mieux qu'un autre, & que l'amitié que vous avez pour moi, veut que j'aie quelque retour pour vous ; car je ne suis pas ingrate ; au moins soyez bien déguisé. Votre oncle le commandeur veut venir avec nous, j'ai eu beau lui dire que le bal lui nuiroit, qu'il tomberoit malade, il m'a répondu qu'il ne pouvoit pas mourir pour une plus belle cause : enfin, malgré toutes mes raisons, il a fallu se résoudre à l'emmener. Il m'aime, il est jaloux, il ne dormira pas. Je serois fâchée qu'il vous supçonnât & je serois bien aise que sa présence ne m'empêchât pas de vous parler. Faites en sorte que personne ne vous reconnoisse, & ne craignez pas que mes yeux se trompent à votre déguisement. Je serai avertie quand vous entrerez ; & comme je ne doute pas que vous n'ayez la même pénétration, je ne prendrai pas la peine de vous instruire de mon ajustement. Au reste ne craignez pas les yeux du commandeur, Madame de***, qui s'en est chargée, le privera de sa lorgnette, & pour plus d'une raison, je ne serai pas auprès de lui.*

LETTRE XII.

QUE cette femme d'hier arriva à propos pour me convaincre que vous êtes perfide! & que ces grands ſentimens dont vous faites tant de parade, ſont bien moins de votre cœur que de votre eſprit! Je ſçavois déjà qu'elle vous avoit plu, & vos façons avec elle m'ont confirmé ce qu'on m'en a raconté. Vous étiez embarraſſé, vous n'oſiez ſoutenir ſes regards, il ſembloit qu'ils vous reprochaſſent quelque crime; ſes yeux attachés ſur vous ſe mouilloient de tems en tems de larmes, qu'elle s'efforçoit en vain d'arrêter: je l'entendis ſoupirer & ſe plaindre. Quelque peu honnête qu'il fut à vous de me quitter, vous aimâtes mieux le faire que de me mettre à portée d'entendre ſes reproches. Vous revîntes à moi, mais confus, & quelque gaieté que vous affectaſſiez, il étoit aiſé de juger, par l'embarras de vos diſcours, du dépit que vous cauſoit cette aventure. Vous en avez ſenti la conſéquence, & vous n'avez pas douté que je ne fiſſe des réflexions

peu avantageuſes pour vous. Quoi! vous voudriez me tromper ? Eſt-ce de vous que j'ai mérité de l'être ? Ai-je recherché vos ſoins & vos empreſſemens ? N'êtes-vous pas le plus perfide de tous les hommes ? Juſte ciel ! quel déplorable état que celui où j'ai vu cette infortunée ? & que ne devrois-je pas craindre de votre inconſtance, ſi je venois à vous aimer ? Vous l'avez ſacrifiée à la fantaiſie d'être aimé de moi, ne me ſacrifieriez vous pas pour retourner à elle ? Vous me diriez vainement que ce n'eſt pas à moi à craindre une pareille infortune. Qu'a-t-elle qui puiſſe juſtifier votre infidélité ? Elle eſt belle, jeune, elle a de l'eſprit, de la naiſſance, elle vous aimoit, elle vous aime encore. Juſques ici, ſa conduite ne l'a point miſe au rang de ces femmes mépriſables qui vous lavent, en les quittant, de la honte de les avoir aimées. On n'a à lui reprocher que ſon amour pour vous : reproche que peut-être on ne lui auroit pas fait ſi votre indiſcrétion n'eût pas fait éclater ſa foibleſſe. Penſez-vous qu'après tant de raiſons de vous déteſter, je vouluſſe par un aveuglement impardonnable mettre entre vos mains mon cœur, mon honneur,

mon repos, & que je puſſe me fier à l'amour que vous me jurez, lorſque tout me prouve que les ſentimens que vous m'avez montrés ſont bien plutôt de l'habitude où vous êtes de les feindre, que d'une paſſion véritable ? Vous m'avez offert hier de détruire mes ſoupçons, vous avez deviné dans mon ſilence les juſtes reproches que j'avois à vous faire. Vous ſeriez-vous avoué coupable ſi vous ne l'aviez pas été; & votre empreſſement à vous juſtifier auroit il été ſi grand ſi vous n'aviez ſenti votre crime ! Je vous avouerai qu'il me touche, non que je vous aime, mais vous me paroiſſiez honnête homme. Si vous m'en croyez cependant, n'ajoutez pas à ce que vous avez déjà fait des diſcours qui ne vous rendroient que moins eſtimable à mes yeux. Je ſuis difficile à perſuader ; je hais le menſonge, je ſuis pénétrante, & je ne doute pas que tout cela ne vous embarraſſe un peu. Ainſi reſtons-en où nous en ſommes. Si pourtant.... Grand Dieu ! ſerois-je aſſez folle pour ſouhaiter que vous puiſſiez vous juſtifier ?

LETTRE XIII.

QUE voulez-vous que je vous dise? Je croyois que vous me trompiez; j'en étois sûre, & mon cœur, pour le peu que vous avez parlé, empressé à vous justifier, à démentir mes yeux, s'est démenti lui-même, & s'est livré aveuglément à la plus parfaite confiance. Oui, je vous crois digne de mon estime: vous le voulez, j'ai pu m'abuser: mon trop de délicatesse m'a égarée, je n'ai pas même dû vous soupçonner si légérement; mais vous m'êtes assez cher, mon amitié pour vous est assez vive pour s'alarmer aisément: elle est jalouse, déraisonnable, gênante, si vous le voulez; mais je vous l'ai promis, je serai quelquefois extravagante. Ne soyez pas assez injuste pour m'en haïr: si vous m'aimez, je trouverai mon excuse dans votre cœur. Soyez content, s'il se peut, de l'assurance que je vous donne d'être éternellement votre amie, & laissez-moi goûter le plaisir de vous sçavoir le mien, puisque je le puis sans remords. Ne cherchons point des mal-

heurs que nous pouvons éviter ; & pendant qu'il nous reste un peu de raison, profitons-en pour vaincre un penchant qui, sans son secours, pourroit devenir condamnable; qui l'est déjà peut-être. A quelle fatale situation me réduisez-vous ? Je sens des mouvemens que je n'ose démêler : je fuis mes réflexions, je crains d'ouvrir les yeux sur moi-même, tout m'entraîne dans un abyme affreux ; il m'effraie, & je m'y précipite. Je voudrois vous haïr, je sens que vous m'outragez, & je ne sais pourquoi je ne trouve point de colere contre vous. Il y a des tems où je vous haïs de ce que vous m'aimez, il y en a d'autres où je vous haïrois bien davantage si vous ne m'aimiez pas. Tout me dit que je ne dois pas vous aimer, mais vous me dites le contraire, & j'ai honte de me trouver si foible contre vous. Je voudrois vainement me déguiser mon désordre, tout me le rend présent, tout me le fait sentir : mon inquiétude quand je ne vous vois pas, ma joie lorsque je vous retrouve, votre idée qui me poursuit sans cesse, les projets honteux que je forme, étouffés quelquefois, & revenant toujours avec plus d'empire. Ah ! juste ciel ! comment fuir, lorsque mes

larmes, mes soupirs, jusqu'à mes efforts mêmes, tout irrite une passion malheureuse ? Ne devroit-ce pas être assez pour ne point achever le crime, que de se sentir criminel ? Est-il rien de plus affreux que de se combattre sans cesse, sans pouvoir jamais se vaincre ? Le devoir est-il donc si foible contre l'amour ? Malheureuse que je suis ! Osai-je bien me flatter encore d'un reste de vertu, en ai-je assez pour vous fuir, en ai-je même assez pour souhaiter d'en avoir ? Ne croyez cependant pas que je vous aime, je ne me suis pas encore oubliée jusqu'à ce point; mais je ne répondrois pas de moi si je vous voyois encore. Cet aveu ne vous rendra pas plus heureux, je puis vous le faire sans crime, puisque je vous annonce en même tems qu'il faut nous séparer pour jamais. J'aurois dû sans doute prendre plutôt ce parti; mais j'ai trop compté sur moi-même, & je ne vous ai pas imposé assez de silence; c'est une leçon pour l'avenir. Je sçais qu'il y a des momens de foiblesse, & je ne m'en crois pas plus exempte qu'une autre. Je vais chercher loin de vous un repos que je ne trouverai peut être jamais. Je tâcherai de vous oublier, j'y dois faire tous mes

efforts, ne cherchez pas à me revoir, vous ne me coûtez déjà que trop de soupirs. Que sais-je même si, après vous avoir vu, je pourrois accomplir la résolution que j'ai prise de vous fuir pour toujours, moi qui commence à m'alarmer lorsque je suis un jour sans vous voir. Que ne puis-je vous aimer sans honte! vous n'auriez pas à vous plaindre de mon insensibilité, & je n'aurois pas à rougir de mes sentimens; mais telle est ma situation, que j'ai même à vous reprocher la pitié que je vous donne. La pitié! Se peut-il que je m'aveugle au point de donner ce nom aux mouvemens qui m'agitent? Vous-même, croiriez-vous que ce ne soit que de la pitié? Seroit-il possible que mon cœur fût si tourmenté pour aussi peu de chose? Je vais prier mon mari de me permettre d'aller à la campagne passer des jours que votre absence rendra tristes & languissans, mais quoi qu'il en puisse arriver, c'est l'unique moyen de sauver ma vertu, & je ne sçaurois l'acheter trop chérement. Vous me demandez un rendez-vous, que voulez-vous que je vous dise, & que puis-je vous dire, qui n'intéresse mon honneur? Ne cher-

chons pas à nous rendre plus malheureux, il ne nous servira de rien de nous attendrir l'un l'autre ; tâchez de m'oublier, pour moi, je ne vous oublierai jamais ; mais du moins vous ne serez pas témoin de ma foiblesse. Adieu... Je viens de relire votre lettre, & il me semble que je ne puis, pour la derniere fois, vous refuser un moment d'entretien. Trouvez-vous demain à neuf heures du matin au jardin du...., peut-être m'y rendrai-je. Pardonnez-moi ce doute, je suis dans un état d'incertitude & de douleur où vous ne pourriez me voir sans pitié.

LETTRE XIV.

QUE l'amour nous rend tous deux malheureux ! J'ai encore, avec mes chagrins, à souffrir de ceux que je vous cause ; d'autant plus à plaindre, qu'il ne m'est pas permis de vous consoler, & que je ne puis résister à l'envie que j'ai de vous revoir ! Est-ce donc ainsi que j'ai triomphé ? Nous nous étions jurés de ne nous revoir jamais. Hélas ! devois je compter sur des sermens, que vos

transſports & mes larmes démentoient à tout moment ? Pouvions-nous nous dire mieux que nous nous aimerions toujours ! Pourquoi avez-vous retardé mon départ ? que ne me laiſſiez-vous m'affermir dans mon devoir ! Je vous aurois peut-être oublié ; mon intérêt, mon honneur le veulent, & quelques ſoupirs qu'il m'en eût coûté, je leur aurois enfin obéi. J'aurois éteint une paſſion que votre vue & vos diſcours augmentent ſans ceſſe. Ayez pitié de l'état où je ſuis. Si vous m'aimez, reſpectez-le ; ne me revoyez plus : que mon exemple vous ſerve à détruire un amour qui ne peut avoir que des ſuites funeſtes pour moi. Enviſagez les malheurs qui ſeroient inſéparables de notre commerce ; la perte de ma réputation, celle de l'eſtime de mon mari : peut-être pis encore. Quelqu'épurés que ſoient nos ſentimens ; car je veux bien croire que les vôtres ſont conformes aux miens, croyez-vous qu'on leur rende juſtice, & qu'on ne ſaiſiſſe pas avec malignité l'occaſion de me perdre dans le monde ? Votre mérite même ſerviroit à me condamner. Les femmes, jugeant de moi par elles, ne croiroient pas que je m'en fuſſe tenue avec vous à l'amitié. Les

plus décriées seroient les premieres à blâmer ma conduite ; & je n'ai pas comme elles le front de soutenir des discours injurieux. L'unique moyen de me délivrer de tant de craintes, est de m'éloigner de vous ; tant que nous serons dans le même lieu, je ne serai pas sûre de moi. Aidez-moi, je vous en conjure, à vaincre ma foiblesse. Vous voulez que je vous revoie encore ! dois-je m'y exposer ? Ce rendez-vous aura-t-il le succès du dernier ? Aurai-je encore assez de fermeté pour vous dire que je vous quitte ? Si vous m'en croyiez, vous ne me verriez pas. Consultez-vous là dessus ; je ferai, quelque chose qu'il en arrive, tout ce que vous voudrez. Je serai à midi chez Madame de *** ; que de larmes cette journée me coûte !

LETTRE XV.

QUEL aveu exigez-vous, & que fait à votre bonheur ce mot que vous demandez tant ? Laissez-moi la satisfaction de croire que vous n'avez pas lu absolument au fond de mon cœur ; laissez moi un secret que je me réserve, je

ne vous le cacherai pas long-tems, & mes actions sçauront bien vous dédommager de mon silence. Que demandez-vous de plus ? Je reste, & je ne veux plus votre départ ; répondriez-vous si bien à mes yeux si vous n'entendiez pas leur langage ? Ah ! plût à Dieu que vous doutassiez autant de ma tendresse que vous en doutez peu ! Vous ne m'en aimeriez que mieux, peut-être même que l'aveu que je vous en ferois m'enleveroit votre cœur, & que la certitude où vous seriez d'être aimé, vous ôteroit le plaisir que vous aviez à vouloir l'être. Je vous fais sans doute injustice, mais jugez de mon amour par ma défiance ; je tremble que vous ne vous repentiez de votre choix, je crains l'effort de mes rivales, je me crains moi-même & vous plus que tout le monde ensemble : mon mari m'inquiete ; les remords m'assiegent, & mon cœur est aussi troublé que le vôtre à présent est tranquille. Que vous êtes heureux, vous autres hommes ! de pouvoir sans honte vous livrer à votre penchant, pendant que, soumises à des loix injustes, il faut que nous vainquions la nature, qui nous a mis dans le cœur les mêmes desirs qu'à vous ; d'autant plus malheureuses que

nous avons à combattre vos pourſuites & notre foibleſſe. Que les réflexions que je fais different de celles que je faiſois il y a deux jours ! Que je ſuis loin de ma raiſon ! Etoit-il poſſible après tout qu'elle pût long-tems tenir contre vous ; & n'eſt-ce pas une folie que d'en regretter la perte ? Vous êtes ami de mon mari, ménagez-le : il n'eſt pas jaloux, mais il eſt vain, & s'il ſe croyoit offenſé, il ſe porteroit à toutes les extrêmités dont l'homme du monde le plus amoureux pourroit en pareil cas être capable. Songeons à prévenir tous les malheurs qui pourroient nous accabler : il eſt aiſé d'y réuſſir. Occupé ailleurs, ſa froideur pour moi, & l'attention qu'il donne à ſes amours, lui fermeront les yeux ſur les nôtres ; s'il ſe peut encore, n'expoſons pas au grand jour les mouvemens de notre cœur, Je vais, pour votre ſatisfaction, & pour notre ſûreté, me dérober au tumulte dont j'avois autrefois beſoin pour diſſiper mes chagrins : vous me ſerez tout, mon cher comte ; jouiſſons ſeuls de nous-mêmes ; l'amour remplira tous nos momens ; faiſons en ſorte de ne pouvoir nous plaindre que du peu de durée des jours. Votre lettre m'apprend que vous avez penſé à moi :

j'ai

j'ai passé une partie de la nuit à vous écrire ; c'est ainsi que je m'occupe, lorsque je ne vous vois pas. Pourrois-je mieux employer mon tems ? Je vous écris que je vous aime, je vous attends pour vous le dire.

BILLET.

Comment vous portez-vous de la fête d'hier ? Le duc de ...... n'en a-t-il pas bien fait les honneurs ? n'est-il pas l'homme du monde le plus galant & le plus magnifique ; & aviez-vous raison de n'y vouloir pas venir ? Peut-on mieux passer la nuit que vous l'avez fait ? On a rendu justice à votre mérite ; on vous a trouvé l'air noble, la démarche aisée, l'esprit charmant, les yeux d'une vivacité....... en un mot, une figure adorable. Et qui étoit-ce ? La plus belle femme de l'assemblée ! la duchesse, à qui, je crois, vous avez promis d'écrire, & dont peut-être actuellement vous lisez une lettre. Je vous félicite sur votre nouvelle conquête, elle en vaut la peine, & je ne doute pas qu'en peu de tems vous n'avanciez beaucoup vos affaires ; mais sera-ce aussi promptement que moi qui ai dans ce moment le duc au chevet de mon lit.

LETTRE XVI.

Il est certain que vous avez tout l'esprit du monde; que vous écrivez tendrement; que vous avez mille belles qualités qui vous rendent aimable: vous êtes un homme accompli, je vous aime autant qu'il est possible d'aimer, je ne pense qu'à vous, sans vous enfin, je n'ai point de plaisirs, mais il n'en est pour moi que d'une espece, &, à vous parler franchement, je veux m'y tenir. Je ne doute pas que cela ne vous paroisse extraordinaire; mais soit que les romans m'aient gâté l'esprit sur cet article, soit que j'aie reçu en naissant cette façon de penser, je ne vois point que ce que vous avez la bonté de me proposer, soit une chose si essentielle à mon bonheur. J'ai prevenu tout ce que votre esprit pourroit trouver de plus fort pour me persuader. J'ai essayé de me convaincre; je me suis représenté tous vos charmes, les maux que vous souffriez, vos insomnies, vos langueurs, & je n'y ai rien gagné; jugez, par l'inutilité de mes efforts, quel sera le succès des vôtres.

Peut-être y a-t-il un plaisir infini à rendre ce qu'on aime heureux, pour parler comme vous; mais pourquoi vous faut-il plus qu'à moi pour l'être? Votre cœur me suffit, pourquoi ne bornez-vous pas vos vœux à la possession du mien? Que vous êtes ridicules vous autres hommes, avec vos desirs! Vous m'aviez tant promis que vous seriez content, si vous obteniez l'aveu de mon amour, pourquoi ne vous l'ai-je pas toujours fait desirer? Je sçais que ma facilité à vous l'accorder, a dû vous faire tout attendre de ma foiblesse; mais je sens trop combien elle me coûte, pour avoir quelque chose de plus fort à me reprocher. Ne me forcez pas à détruire ce que je sens pour vous, craignez les réflexions que je pourrois faire. Voulez-vous me faire croire que vous ne voulez plus m'estimer? Ce bonheur imaginaire, après lequel vous soupirez tant aujourd'hui n'a rien d'aussi charmant que vous pourriez vous l'imaginer. Peut-être seroit-il la fin du nôtre: l'amour languit dans les plaisirs, & quand les desirs ne sont pas de la partie, il lui reste bien peu de chose. Jusques ici, notre amour n'a été que sentiment, & nous devons nous sçavoir d'autant plus

de gré d'être vertueux, qu'il dépend de nous de ne l'être pas. Mais ne suis-je pas bien folle de vous parler raison ! ne me suffit-il pas de réprimer vos desirs, & devrois-je me fâcher d'une proposition que l'usage autorise, & qui est rarement rebutée ? Mais, je vous l'ai dit, je suis une femme extraordinaire, l'exemple des autres ne me corrige pas ; & quand vous m'accableriez de toutes les rigueurs imaginables, que je vous verrois m'abandonner, je serois persuadée qu'il vaut mieux que nous perdions un amant mécontent de nos cruautés, que fatigué de nos faveurs. Je voudrois pouvoir mieux faire? mais je vous aime trop pour vouloir si-tôt vous perdre ; & ma résistance sur cet article, doit vous servir de preuve de la solidité de mon attachement : d'ailleurs, si je vous rendois heureux, je perdrois le plaisir que votre impatience me donne, & je ne crois pas en vérité que celui que vous me vantez tant, pût jamais m'en dédommager. C'est en vain que vous m'assurez que les faveurs sont l'aliment de l'amour, je n'en ai jamais vu périr que par cette espece de nourriture : donnez-moi les noms d'ingrate & de cruelle, épuisez dans votre chagrin tous les regrets des héros maltraités, il

n'en ſera ni plus ni moins. Adieu, mon cher petit comte; une autre ſe feroit miſe en colere de s'entendre demander une ſi belle preuve d'amour; mais je ne ſuis pas aſſez prude pour cela, & je crois qu'en pareil cas, les femmes ne ſe brouillent que pour mettre tout ſur le compte du raccommodement. A Dieu ne plaiſe que je ſois ni ſi mutine ni ſi dupe! Nous ſouperons ce ſoir tête-à-tête; je ne prends point, comme vous voyez, de précautions contre vous; mais je me connois, & je ſuis ſûre d'accorder toujours mon amour & ma vertu. Oui toujours.

LETTRE XVII.

En un mot, Monſieur, vous le prendrez comme il vous plaira, mais il n'en ſera que ce que je voudrai. Si l'amour vous donne tant de chagrin, reprenez votre liberté: vous trouvez mes chaînes trop peſantes, & je ſuis laſſe moi de voir mon eſclave vouloir me donner la loi. Eſt-ce m'aimer véritablement que d'exiger de moi mon déshonneur? Perfide que vous êtes! Que vous me

rendriez malheureuse si vous jouissiez de ma foiblesse ! Pensez-vous que, quand même la vertu ne s'opposeroit pas à vos desirs, je pusse fermer les yeux sur les malheurs qui suivroient une pareille démarche ? Punie par la honte que je me ferois à moi-même, punie pas vous, ingrat, qui me feriez bientôt repentir de vous avoir tout sacrifié, je verrois le maître succéder à l'amant ; & loin que vous m'en fussiez plus attaché, votre amour attiédi me feroit payer cher la foiblesse de l'avoir satisfait ; je verrois disparoître avec lui l'estime & la considération : je ne devrois plus vos soins qu'à votre générosité ; toujours dans la crainte de vous perdre, je vous perdrois en effet. Heureuse encore si je n'étois sacrifiée qu'à une rivale, & que le bruit de ma honte ne se répandît pas par-tout. Vous me jurerez vainement que je n'ai point à craindre de vous un procédé aussi lâche. Toutes ces malheureuses que je vois victimes de la perfidie des hommes, n'ont-elles pas eu des amans qui leur disoient ce que vous me dites ? En ont-elles moins éprouvé les malheurs que je crains ? & tous les sermens qu'ils leur ont fait, les ont-ils ga-

ranties de leur infidélité ? Tant d'exemples me font trembler, & je mériterois d'en servir moi-même si je n'en profitois pas. Peut-être serois-je plus heureuse que je ne le crois ; mais pensez-vous que ma délicatesse pût se contenter d'une constance forcée, qui feroit votre supplice & le mien ? Je vous crois une discrétion parfaite ; mais je n'ai eu jusques ici besoin de celle de personne. Peut-être me sauveriez-vous des reproches du public, mais qui me sauveroit de mes remords ? Croyez-vous, quelque épuré que soit mon amour pour vous, que j'en sois exempte ? Je vous aime, n'ajoutons pas à cette faute des fautes plus odieuses : il n'a point dépendu de moi de ne vous pas aimer ; les mouvemens du cœur ne sont pas soumis à la réflexion ; mais il dépend de moi d'être vertueuse, & l'on ne cesse pas de l'être malgré soi. Il me semble que je vous hais depuis que vous me tourmentez : ne devriez-vous pas, content de mon amour, ne point exiger de moi ce que je ne dois pas vous donner ? Vous ne serez pas sûr de mon cœur, si je ne m'abandonne pas à vos desirs. Ah ! si vous ne l'étiez point, vous ne seriez pas si prompt à

m'offenser. N'abusez pas cependant de ma facilité à vous pardonner : je sens que, malgré ma colere, vous m'êtes plus cher que je ne voudrois ; mais ne doutez pas, quelque tourment que me causât une rupture avec vous, que je ne vous sacrifiasse à ma gloire ; hors ce qui peut l'intéresser, il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien je vous suis attachée. Adieu, mon cher comte, je vous fais bien des reproches, mais si je ne vous aimois tendrement, je ne serois pas si sensible aux injustices que vous me faites. Vous verrai-je aujourd'hui ? Je passerai toute la journée chez Madame de ***. Je sçais que pour faire ma paix avec vous, il m'en coûtera quelques bagatelles, mais c'est encore regagner votre cœur à peu de frais, & tant que vous n'exigerez que cela... Adieu, j'entends le marquis, & je ne sçais s'il seroit d'assez bonne humeur pour approuver ce que je vous écris.

BILLET.

VOUS avez, j'en suis bien sûre, passé une mauvaise nuit, & les discours du baron Allemand vous donnent autant de chagrin qu'ils m'ont fait de plaisir. Je vous

*ai bien fait souffrir hier ; mais ne l'avez-vous pas mérité ? Pourquoi cet air grondeur, & cette affectation de ne me parler que froidement ? Vous vouliez me rendre jalouse, & je vous ai désespéré. Vous ne disiez à Madame de *** que vous l'aimiez que pour me tourmenter, & moi avec un seul regard adressé à un autre que vous, je vous ai mis plus de trouble dans l'ame que vous ne m'en causeriez peut-être par une infidélité réelle. J'eus le plaisir de vous rendre aussi ennuyeux que vous aviez d'abord paru amusant. Croyez-moi, renoncez à tous les petits maneges d'amour, les femmes en sçavent là-dessus plus que vous, & j'ai précisément la coquetterie qu'il faut pour vous rendre le plus malheureux de tous les hommes quand vous voudrez me chagriner mal-à-propos.*

LETTTRE XVIII.

JE pardonne tout aux rivales quand elles ne sont point aimées ; mais je ne vous pardonne point à vous, qui ne devez point douter de ma passion, de vous laisser troubler la raison par les discours d'une vieille jalouse. En ai-je

cru votre oncle, le commandeur, lorsqu'il m'a dit que vous étiez indiscret, petit-maître, homme à bonnes fortunes, & cent mille autres choses encore de cette force-là dont il vous chargeoit ? N'aurois-je pas été injuste de vous juger sur un rapport aussi intéressé ? Mon amour s'en est-il démenti ? En ai-je voulu même croire mes yeux ? Pourquoi ne suivez-vous pas mon exemple ? On vous dit que je vous trompe, & votre esprit reçoit avec plaisir une impression qui m'est si désavantageuse. Si vous m'aimiez, le croiriez-vous ? Vous cachai-je mes démarches ? En fais-je aucune sans votre aveu, & vos ordres ne reglent-ils pas ma conduite ? M'offensez-vous assez pour croire que j'en aie besoin, & pensez-vous que mon amour ne m'instruise pas assez sur ce qui peut vous plaire ? Se pourroit-il que vous ne vous crussiez pas aimé ? Plût à Dieu que vous pussiez lire dans le fond de mon cœur ! mais vous ne seriez pas en état de me rendre ce qu'il sent pour vous, tant d'amour vous gêneroit, votre insensibilité naturelle en seroit trop émue. Ah ! si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne douteriez pas de ma ten-

dresse ; vous n'en doutez, ingrat, que pour n'être pas obligé d'y répondre. De quoi pouvez-vous vous plaindre ? Avez-vous eu quelques rivaux que je ne vous aie pas sacrifiés ? Ai-je craint, en le faisant, d'attirer sur moi les regards du public ? Ai-je jamais rien ménagé quand j'ai dû vous donner des preuves de mon amour ? Vous avez exigé que je ne sortisse pas si souvent, je ne sors plus. Je n'ai pas voulu examiner si vous aviez droit de me prescrire des loix ; contente de renfermer en vous tous mes plaisirs, votre présence me suffit, & je me plaindrois de moi-même si j'avois senti que ce sacrifice m'eût coûté. Peut-être que mon égalité vous déplaît. Accoutumé aux caprices des coquettes, à leur jargon, à leurs fourberies, vous vous ennuyez de n'avoir rien à craindre : la simplicité de mes discours vous dégoûte ; je vous dis sans cesse que je vous aime, je ne le dis qu'à vous, & mes yeux esclaves de mes sentimens, ne regardent jamais que vous. Je vous vois souffrir avec peine mes empressemens ; ils ne flattent plus que votre vanité. Votre cœur n'est plus à moi, votre assiduité diminue, & vous ne me voyez encore de tems en tems

que pour me faire sentir plus douloureusement tous les tourmens que me cause votre absence. En vain vous vous efforcez quelquefois à me cacher votre refroidissement, il perce au travers de tous les soins que vous vous donnez pour vous contraindre, ou plutôt c'est cette même contrainte qui me prouve que votre amour n'est plus qu'artifice. J'en crois aussi mes mouvemens secrets : avec un mot vous me persuadiez autrefois que vous m'aimiez, aujourd'hui avec toutes les peines que vous vous donnez, vous augmentez ma défiance. Adieu, il y a deux jours que je ne vous ai vu, & ce n'étoit pas la peine de m'écrire pour me dire tant de choses désobligeantes. Venez ce soir, je serois bien aise d'avoir une explication avec vous. Adieu, encore un coup ; quelque irritée que je doive être de vos soupçons, je ne puis vous dire assez combien je vous aime.

LETTRE XIX.

Je ne vous ai pas vu hier, mon cher comte ; mais il n'a pas dépendu de moi

de me soustraire aux volontés de mon mari, & quelle que fût ma répugnance pour la partie qu'il me proposoit, trop de résistance auroit pu lui être suspecte, & notre bonheur dépend de sa sécurité. Nous fûmes donc hier chez sa mere. Quelle compagnie! Je n'avois pas besoin de mauvaise humeur pour la trouver insupportable. Tout y étoit d'une impudence & d'une fatuité difficiles à imaginer. Le fade marquis de ***, moitié malade, moitié amoureux, la grande mouche au front, & le teint blafard, marmotant un air d'opéra, regardoit languissamment la prude Madame de H***, qui, d'un air dévot & contrit, soupiroit sensuellement pour le chevalier de N***, qui, dans le même tems disoit des fadeurs respectueuses à la fille de la bigote. Madame *** & Mademoiselle *** couchées sur un canapé, s'occupoient à dire autant de mal des hommes que les hommes en pensent d'elles. Mon mari, penché nonchalamment, demandoit, de la maniere la plus modeste, à la doucereuse Madame de G***, les choses du monde qui le font le moins. La précieuse L***, faute d'avoir quelqu'un qui lui demandât quelque chose, s'amusoit à

vanter un auteur dont le triste conseiller P*** lui contestoit le mérite; de R*** faisoit, avec une admirable facilité des vers exécrables. Ma mere & celle de mon mari, tout en déchirant le prochain, s'écrioient sur les miséricordes de Dieu. Les autres jouoient: moi j'étois spectatrice, & je vous assure que je ne jouois pas le plus mauvais rôle. J'avois le plaisir de sentir, en considérant les ridicules de cette compagnie que j'aimois, & que j'étois aimée d'un des plus aimables hommes du monde. Ma vanité étoit agréablement flattée de ce qu'ils vous étoient si inférieurs. Que je vous aimois dans ce moment-là! En vérité, je suis d'un babil bien extraordinaire! Je voulois vous écrire pour sçavoir seulement si vous n'étiez pas fâché contre moi, pour vous prier de m'aimer toujours, & il me semble que je n'ai rien fait de tout cela. Vous voudrez bien y suppléer. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur aimante, & je vous dirois peut-être trop froidement ce que vous méritez que je vous dise bien. Ce n'est pourtant point par caprice: mais je ne me trouve pas jolie; l'ennui m'a enlaidie considérablement, & je ne puis

me résoudre à croire que dant cet état vous m'eussiez quelque obligation de ma tendresse. J'ai, avec ce chagrin, un mal de tête prodigieux, & toutes ces choses jointes ensemble, me rendent à moi-même ma personne insupportable. N'avoir pas vu ce qu'on aime, passer toute la journée avec un mari, que de raisons pour être triste ! Voir des prudes, des marquis contant sornettes ; avoir par dessus tout cela un amant importun, qui ne veut pas laisser la vertu des gens en repos, ce n'est pas pour être contente. Le moyen de combattre sans cesse ? je vois tant de femmes qui se lassent à la fin, & qui n'ont peut-être de toute leur résistance que le chagrin de ne s'être pas rendues plutôt ! Comment être tranquille ? Ah ! si... Adieu, je vous écrirois jusqu'à demain, si je n'entendois pas venir la prude Madame de *** : que je les trouves laides ces femmes si vertueuses ! Aurois-je envie de ne l'être plus ?

LETTRE XX.

JE vois vos soupçons à regret, mais je les aime encore mieux que cette sécurité où je vous ai vu plongé tant de tems. Quelque injustice que vous me fassiez, je vous pardonne tout. Votre chagrin est la premiere preuve d'amour que vous m'ayez donnée, & je veux bien n'en pas exiger davantage. Vous avez deviné juste, quand vous avez deviné que votre ami le marquis de C * * * m'aimoit; mais vous vous êtes trompé lorsque vous avez cru que je répondois à ses soins. J'avoue que vous pourriez en quelque façon me faire des reproches; je ne devois pas vous cacher sa passion, & du premier moment qu'il a osé me la déclarer, je devois le bannir de chez moi; mais c'est vous qui me l'avez amené cet homme: il étoit, disiez vous, votre ami intime, je l'ai reçu parce que vous le vouliez; vous sçavez mon aversion pour les nouvelles connoissances. Pouvois-je présumer qu'il deviendroit amoureux de moi? & quand il l'est devenu, pouvois-je, emporté comme vous

êtes, vous faire une pareille confidence? J'ai cru qu'il étoit mieux de rebuter sa passion & de lui ôter toute espérance, que de vous exposer & de m'exposer moi-même à une aventure disgracieuse, & toujours cruelle, de quelque façon qu'elle puisse tourner. Je ne vous aurois jamais fait cet aveu si les tourmens que cet homme me cause ne m'y avoient déterminée. Je ne vous dirai pas toutes les rigueurs dont je l'ai accablé pour l'obliger à finir ses poursuites; c'est un détail inutile pour vous. D'ailleurs vous ne m'en croiriez pas; & il suffit que vous m'ayez rendue sensible, pour que vous croyiez que je ne puis résister à personne. Mais passons sur la maniere dont vous pensez de moi : cette idée me donneroit de l'aigreur, & pour peu que je m'emportasse, vous diriez que je cherche un prétexte pour détruire une passion qui ne me touche plus. Il s'agit de vous confirmer la mienne, & ce soin anéantit tous les autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'épargner des visites que je détestois. Si vous voulez vous en souvenir; je vous ai dit que cet homme me déplaisoit; vous avez condamné mon dégoût pour lui, vous m'avez for-

cée à le recevoir, & pour toute réponſe à mes plaintes, vous m'avez dit que j'étois capricieuſe. Pouvez-vous penſer cependant que j'euſſe ſouffert ſi long-tems ſes diſcours, ſi votre indiſcrétion ne m'avoit pas contrainte à le ménager ? Il me dit hier une choſe qui me fit trembler; il ſçait que je vous aime, il ſçait des circonſtances que vous ſeul pouvez lui avoir appriſes. Heureuſe encore de ne vous avoir pas donné matiere à lui en raconter davantage, & de ne pas voir mon honneur & mon repos entre les mains d'un ſcélérat aſſez perfide pour avoir trahi ſon ami. Je viens d'ordonner que ma maiſon lui fût fermée; & pour l'éviter, j'y reſterai, s'il le faut, toute ma vie. Je ne doute point que ce procédé ne le pouſſe à bout, & que faiſant ſuccéder la rage à l'amour qu'il avoit pour moi, il ne me noirciſſe dans le monde, & même auprès de mon mari. Mais ſi, malgré mes prieres, vous voulez vous venger, attendez pour le faire un motif légitime & ne hâtez pas ma perte par un éclat hors de ſaiſon. Ce n'eſt qu'à ce prix que je puis vous conſerver mon cœur, & vous pardonner de m'avoir miſe dans la plus cruelle ſituation où je

me ſois encore vue. Je ne vous montre pas tout mon dépit & toutes mes craintes ; je prévois que ceci ne finira pas tranquillement : je vois déjà votre perte aſſurée pour moi ; mais ſi vous m'aviez aimée, ingrat, vous ne m'auriez pas expoſée, par votre indiſcrétion, au déſeſpoir de vous voir riſquer vos jours, ou s'ils ſont conſervés, à la douleur de n'oſer plus vous revoir ſans confirmer mon amour & ma honte.

LETTRE XXI.

SAINT FER***venoit de me dire que vous vous étiez battu contre C***, & j'étois dans la derniere inquiétude lorſque votre lettre eſt arrivée. Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu vous-même me l'apprendre ? Seriez-vous bleſſé ? Ou ſi vous ne l'êtes pas, que craignez-vous ? Pourquoi vous dérober à mes yeux ? Ne vous ſoucieriez-vous plus d'y lire tout l'amour que j'ai pour vous, ou auriez-vous des raiſons pour redouter de me voir ? Vous ne devez point vous cacher ; la brutalité de votre ennemi vous diſculpe, met ma gloire

à couvert & votre personne en sûreté. Mais que dis-je ! vous n'êtes caché que pour moi ; je suis la seule que vous ne daignerez pas voir, tout de moi vous embarasse, vous supportez à regret mon amour : vous voudriez ma haine, ingrat ! Vous employez tous vos soins à la mériter, mais vous n'avez accoutumé mon cœur qu'à vous aimer, & malgré vos mépris, je sens qu'il ne vous refusera jamais que ces mouvemens d'aversion auquels vous voudriez le contraindre. Si j'en crois les discours de Saint-Fer ***, vous êtes jaloux. Vous craignez de voir couler les larmes que vous voulez que je donne au malheur de votre rival. Vous même, il me semble, de la façon dont vous m'avez écrit, que vous vouliez insulter à ma douleur. Vous m'auriez annoncé plus modestement votre avantage, si vous n'aviez pas cru que c'étoit me braver que de me détailler si bien ce qui vous est arrivé. Se peut-il que vous ne me donniez jamais un sujet de joie, sans qu'il soit accompagné de tout ce qui doit me déplaire ? Si j'avois aimé votre ennemi, vous l'aurois-je sacrifié ? Si j'avois voulu changer, votre indifférence ne m'en fournissoit-elle

pas un prétexte spécieux? Si je ne vous avois point aimé, aurois je craint votre courroux, & le mépris que vous auriez conçu pour moi? Ah! comte, vous sçavez mal aimer; & mon cœur, plus neuf que le vôtre, vous donneroit bien des leçons. Il vous apprendroit du moins que la crainte ne peut rien sur l'amour, & que loin que la négligence & la bizarrerie vous fassent plus aimer, elles répandent entre les amans la froideur & les degoûts; & qu'elles parviennent enfin à leur rendre leur désunion nécessaire. Voilà ce que vos procédés me font sentir tous les jours. Je vous aime, mais je me lasse enfin d'avoir à combattre sans cesse mon amour. Peut-être s'affoiblira-t-il. Vous me perdrez, & vos larmes & vos remords ne vous rendront pas un cœur dont vous ne connoîtrez le prix que lorsque vous n'en serez plus possesseur. Songez-y, il est tems encore d'empêcher que je ne m'aigrisse davantage; je vous offre un pardon que je puis encore vous accorder, mais que peut-être demain vous ne pourriez plus obtenir. Je ne croyois pas, en commençant cette lettre, la finir si désagréablement pour vous & pour moi.

Mais si vous étiez aussi las d'essuyer des reproches que je le suis de vous en faire, nous serions bientôt d'accord sur l'amour ou sur l'indifférence.

LETTRE XXII.

HIER le chagrin de mon mari me mettoit en peine; je craignois que vous n'en fussiez l'objet, & qu'il ne trouvât à redire à des assiduités qui ne sont déjà remarquées que par trop de personnes. Son procédé me rassure, & il faut, puisqu'il vous choisit pour confident, que vous ne lui soyez pas suspect. J'aurois parié presque, à voir son inquiétude, qu'une nouvelle passion l'agitoit, car il ne m'appartient pas d'être le but de ses réflexions, de quelque façon que ce puisse être. C'est donc de votre cousine qu'il est amoureux, & c'est vous qu'il charge du soin de faire valoir ses soupirs. Il faut, pour être si timide, qu'il soit bien cruellement blessé. C'est sans doute pour réserver à votre cousine le plaisir de faire ses avances. Elle n'est pas si cruelle que l'on doive tant craindre de lui dire qu'on l'aime, & la pas-

sion du marquis est de nature à ne devoir pas l'ennuyer. Il ne demande pas mieux que d'avancer; & je ne répondrois pas de son amour, si on le laissoit trois jours aux petits soins. Avertissez-en votre cousine, afin qu'elle s'arrange là-dessus. Mais que deviendra le pauvre petit D***, que deviendra R***, enfin que deviendra toute la cour? Que de malheureux! Il n'y aura pas moyen de les garder tous! Le marquis est pour les rivaux d'une incommodité sans égale, sur-tout dans les premiers jours. La croyez-vous capable de se refuser une semaine le plaisir d'être perfide? Il voudra être aimé sans partage, au moins ce tems-là. Mais, quoi qu'il en puisse arriver, servez mon mari. Peignez à votre cousine le feu qui le consume. Présentez-lui le funeste tableau d'un homme qui, depuis deux jours, est plongé dans une tristesse mortelle. Dites-lui qu'il est de conséquence de ne le pas laisser gémir long-tems, & que le moindre chagrin l'abat. Faites-lui envisager la perte du tems. Vantez les bonnes qualités du marquis, & passez légérement sur sa constance, de peur de l'épouvanter. Faites-lui voir ses amans au désespoir, les uns s'exilant dans leurs terres, les au-

tres cherchant en vain des remedes contre son changement, & réduits, au milieu d'un autre amour, à souhaiter encore son cœur, tout perfide qu'il est. Appuyez, d'un autre côte, sur la reconnoissance de mon mari. Faites-lui valoir les empressemens d'un nouvel amant. Comptez tous les momens de la journée, & dites-lui que le marquis ne lui en laissera pas un à regretter. N'oubliez rien, en un mot, de ce qui peut la déterminer. Vous trouverez peut-être extraordinaire que je vous presse de vous charger de cette négociation; mais sérieusement parlant, je crains tout de la l'oisiveté de mon mari. Il n'est jamais amoureux de moi que quand il ne sçait que faire. C'est à vous, puisque vous m'aimez, à prévenir les chagrins que son retour pour moi pourroit vous donner. Je ne sçais s'il me sied bien de vous le dire; je ne sçais même si vous ne souhaiteriez pas qu'il revînt à moi. Vous voudriez qu'il fût jaloux, parce que vous n'auriez pas la commodité de me voir si souvent, ou que vous seriez bien aise de devoir à la contrainte dans laquelle il me tiendroit, ce que jusqu'ici mon amour vous a refusé. J'ai cru remarquer que vous aviez cette fantaisie,

mais

mais ce ſentiment-là n'eſt point délicat; & ſi cela arrivoit par cette voie, ce ſeroit lui, & non pas moi qu'il en faudroit remercier. Adieu, comte, je ne ſçais pourquoi je vous aime tant aujourd'hui; je vous ai dit toute la nuit les plus jolies choſes du monde; je me ſuis exagéré mes rigueurs, j'ai même été juſqu'à craindre que vous n'en mouruſſiez de déſeſpoir; en un mot, j'étois un peu folle; quel dommage que.... Bon jour.

BILLET.

JE ne puis vous répondre de rien. Le rendez-vous que vous me propoſez me paroît un peu trop dangereux. Je ne ſuis point obſervée, mais ſi je prenois moins de précautions, je riſquerois ſans doute de l'être. Ne nous mettons point au haſard de perdre, par un inſtant de folie, la liberté qu'une longue circonſpection nous a acquiſe. Je conçois d'ailleurs ce que vous exigeriez de moi; je me ſouviens des marques de foibleſſe que je vous donnai hier, & peut-être vous les voudriez mettre à profit: toutes réflexions faites, je ne puis. Si vous voulez venir ce ſoir chez moi, vous m'y trouverez; cependant je n'y ſerai point ſeule: je vous aime, & je craindrois d'employer

plus de tems à vous le prouver qu'à vous le dire.

LETTRE XXIII.

NON pas, s'il vous plaît Monſieur le comte; ne nous brouillons plus, il m'en coûte trop en raccommodemens: encore un, je ne répondrois plus de moi. Scélérat que vous êtes! je crois que vous ne me donnez tant d'inquiétude que pour me rendre plus ſenſible encore que je ne le ſuis. C'eſt un moyen admirable pour ſe faire aimer. Je ſens, au travers de toutes vos démarches, que vous recherchez moins les plaiſirs du cœur, & les tendres épanchemens que ceux que l'amour peut procurer. Je ne ſçais comment vous dire cela; mais je ſuis ſûre que vous m'entendez mieux que je ne m'exprime. Je ne ſçaurois m'empêcher de rire quand je penſe à vos emportemens & à ma réſiſtance. Elle doit vous prouver que j'en veux abſolument reſter où nous en ſommes. Bien des femmes à ma place auroient accepté le parti; elles auroient pu ſe vanter de ne s'être rendues

que par lassitude, & c'est toujours autant de pris sur les reproches qu'on peut avoir à se faire. Quant à moi, je m'imagine qu'en pareille occasion, on a des forces tout autant qu'on en veut avoir; jugez de ma volonté par les miennes. Sçavez-vous bien que je ne sçais plus que penser de Lucrece? Encore avoit-elle un avantage sur moi: elle n'aimoit pas Tarquin; mais, moi qui vous adore, moi qui vous trouve charmant, avoir opposé à vos prieres, à vos larmes, à vos caresses tant de fermeté, c'est un effort qui surpasse le sien. Je vous pardonne vos extravagances; mais désormais laissez-moi en repos. Quoique ma vertu soit grande, & qu'elle ne brille jamais mieux que lorsqu'on l'attaque, ne l'exposez plus, je vous prie, au péril qu'elle courut hier. Les femmes sont journalieres: j'étois, après que vous m'eûtes quittée, d'une humeur détestable, & j'étois déjà couchée lorsque mon mari, tout essoufflé, tout botté, tout hors de lui, entra dans mon appartement. Il me dit d'abord qu'il étoit horriblement fatigué; après il me trouva jolie; & lui, qui avec moi ne s'avise jamais de rien, s'avisa de vouloir partager la moitié de mon lit. Il m'expliqua

plutôt en amant qu'en mari ses amoureuses intentions, & je ne sçais pas ce qui en seroit arrivé, si je ne l'avois pas prié brusquement de s'en aller chèz lui; & de me laisser reposer. J'étois si lasse, si rebutée des hommes que je l'aurois battu, s'il eût persisté dans son dessein. C'auroit été effectivement un caprice singulier de donner à mon mari ce que je venois de refuser à mon amant. Adieu, venez dîner avec nous; mais songez à vous observer. Le marquis me croit la moins sensible de toutes les femmes; & c'est sur cette idée qu'il s'est faite qu'il se repose absolument. Tâchez donc de ne le pas détromper; lui-même nous fournira les occasions de nous voir en liberté; & qui sçait après tout si je serai toujours disposée à en user comme de celle d'hier? Je le sens; sa présence m'obligera à lui jouer un méchant tour. Un mari seroit trop heureux s'il pouvoit faire oublier à sa femme qu'il est au monde.

LETTRE XXIV.

IL eſt vrai, je ſuis jalouſe, & l'explication que j'eus hier avec vous, loin de détruire mes ſoupçons, n'a ſervi qu'à les augmenter. Vous avez encore oſé me préſenter ma rivale. La cruelle qu'elle eſt ! Avec quelle feinte douceur elle m'a demandé mon amitié. Avec quel art elle m'a parlé de vous ! Je n'avois pas ſeulement l'eſprit de m'en défier ; je jouiſſois de la douceur extrême de vous entendre louer, & je croyois qu'elle me félicitoit tacitement ſur mon choix, pendant qu'elle ne cherchoit par mes réponſes qu'à s'affermir dans le ſien. Que je la hais de cet artifice ! Que je vous hais vous-même, perfide, & que mon cœur, en vous déteſtant, ſe venge bien de l'amour qu'il eut pour vous & de ſa crédulité ! Peut-être ſerois-je encore dans mon erreur ſi vos yeux ne m'euſſent tout appris. Vous m'eſtimez ſi peu que vous ne daignez pas même me tromper bien. Vous croyez, qu'aveuglée par ma paſſion, je ne verrai pas ce qui la bleſſe ſi vivement. L'amour eſt

toujours clair-voyant quand il eſt au point que je ſens le mien. Accoutumée à être aimée, réfléchiſſant avec plaiſir ſur tout ce qui me prouvoit votre tendreſſe; comment avez-vous pu penſer que je ne m'appercevrois pas de votre négligence & de vos mépris? Sera-ce en m'accuſant de bizarrerie que vous diſſiperez mes ſoupçons? Pouvez-vous me nier que vous n'ayez point paſſé avec elle les deux jours que vous m'avez refuſés? En répondant même hier à mes reproches, vous ne regardiez que ma rivale, vous ſembliez lui demander pardon de la peine que vous preniez de vous juſtifier. Vous aviez honte de dire à un autre que vous craigniez d'aimer toujours vainement; vous fites entrer dans vos juſtifications la comparaiſon d'elle à moi. Vous ſoupiriez d'être obligé d'en faire un portrait que vous croyez infidele; & vous lui rendiez en ſecret tous les charmes que votre bouche traîtreſſe vouloit lui dérober. Mais quand il ſeroit vrai qu'elle me fût inférieure autant que vous vouliez me le faire croire, penſez-vous que j'en fuſſe plus perſuadée de votre indifférence pour elle, & votre caprice ne ſuffiroit-il pas pour me faire tout appréhender? Je vous

l'ai dit cent fois, je crains tout. J'aurois tous les agrémens que vous m'avez donnés, je serois seule avec vous dans tout l'univers, que je ne serois pas encore rassurée sur votre inconstance. Vous souvient-il de ce jour où je pensai vous perdre sur quelques agaceries que vous fit la princesse de * * *, & que votre vanité vous fit attribuer follement à l'amour qu'elle avoit pour vous. Ai-je ignoré que vous ne revîntes à moi que lorsque vous eûtes perdu toute espérance de lui plaire. Trop heureuse encore de n'avoir pas été instruite de toutes les perfidies que vous m'avez faites. Mais sans aller chercher dans le passé, tâchez de me persuader que cette joie qui vous animoit, quand vous jouiez hier, n'étoit que pour moi. Rappellez-vous cette froideur avec laquelle vous me parlâtes, ces regards inanimés & contraints, ces soupirs que vous donniez plus au chagrin d'être loin d'elle, qu'au plaisir d'être auprès de moi. Ne me dites pas que c'étoit pour cacher aux yeux des autres votre véritable passion, que vous en feigniez pour elle. Quand on aime, l'amour perce au travers de la contrainte; un regard, un geste prouve plus en certaines occasions que les dis-

cours les plus étudiés. D'ailleurs ce seroit pour vous une excuse frivole. Quand vous m'aimiez, vous étiez moins circonspect, & quelque peine que j'eusse à contraindre vos empressemens, je vous aurois plutôt pardonné mille imprudences que tant de froideur. Je vous ai vu. Ingrat ! je ne puis me le rappeller sans frémir. Adieu.

Je suis honteuse d'avoir perdu tant de tems à me plaindre ; ne me voyez plus, renvoyez-moi mes lettres & mon portrait ; il ne vous sieroit point de garder ces marques de ma foiblesse, & vous n'avez pas de raison pour vous opposer à ce que je desire. Laissez moi m'affermir contre vous, contre moi-même, vous ne triompherez plus de ma foiblesse, & si je ne puis m'empêcher de pleurer votre perte, je me sauverai du moins de l'affront de la pleurer à vos yeux.

LETTRE XXV.

NON, Monsieur, je ne vous verrai pas, vos efforts sont superflus, & vous m'êtes à présent trop indifférent

pour vouloir de vous aucune justification. La crainte où vous êtes que je ne vous haïsse est mal fondée, je ne vous haïs pas; mais je ne vous aime plus: rassurez-vous, on ne haït en pareil cas qu'autant qu'on aime bien; & pour que vous n'en puissiez pas douter, trouvez bon que je vous assure ici de mon indifférence. Vous ferez là-dessus tels commentaires qu'il vous plaira. Je ne suis que trop bien vengée, s'il est vrai que vous m'aimiez encore. Il est douloureux d'aimer seul, & aimable comme vous êtes, peut-être cela ne vous est-il jamais arrivé? Je ne vous dis rien sur votre changement, il est l'effet de votre caprice; & comme vous aimiez, il y a quelques jours, Madame de***, il se peut bien que vous m'aimiez aujourd'hui. Quant à mon cœur que vous me redemandez, il n'est plus à moi, ou du moins je ne veux plus qu'il soit à vous. Il sera plus avantageux pour vous que les choses restent entre nous dans l'état où elles sont: si je renouois avec vous, ce ne seroit que pour avoir le plaisir de vous tromper à mon tour; mais ce plaisir là est indigne de moi. Je ne vous aime plus. Il est fâcheux pour votre vanité de voir ces tristes mots

tracés de la main qui vous a tant de fois écrit le contraire ; mais il n'est pas étonnant que je suive votre exemple ; je serois morte de douleur si mon inconstance ne m'avoit pas mise hors d'état de sentir la vôtre. Ainsi, épargnez-vous des démarches qui, loin de vous rendre mon estime, vous avilissent encore à mes yeux. Vous me défiez dans votre lettre de vous prouver que vous aimiez Madame de*** ; cela ne me touche point assez pour le faire. Aimez-la, j'y consens, mais que ce soit d'une façon bien tendre ; épargnez-lui les tourmens que vous m'avez causés. S'il se peut, rendez vous digne de posséder une aussi aimable conquête, ou si vous n'avez plus de ses rigueurs à craindre, songez à vous conserver des bontés si peu communes. Vous partez, dites-vous, si vous me trouvez inflexible. En cas que cela arrive, prospérité & bon voyage.

LETTRE XXVI.

QUELLE est donc la puissance de l'amour ! Je vous sçais coupable & je vous pardonne. Mais qu'il est difficile

de haïr ce que l'on aime, & qu'on a de plaisir à penser qu'il n'est point infidele, quand on a eu tant de raisons de croire le perdre pour toujours! Reprenez mon cœur, puisse sa possession vous rendre assez heureux pour vous fixer! & puissiez-vous m'aimer assez pour m'empêcher de vous haïr un jour! Je veux bien croire que je me suis trompée quand je vous ai cru prévenu pour une autre, & il ne tiendra pas à moi que bientôt je ne reconnoisse encore mieux mon erreur. Je ne cherche point à me tourmenter, mais exempte de caprices, je ne le suis pas de soupçons; mon amour s'alarme de tout, un regard jetté sur une autre, me fait penser mille choses extravagantes, j'envisage dans le moment votre perte; & l'idée de n'être plus aimée de vous, est une idée que je ne sçaurois soutenir. Et vous croyez que mon amour est refroidi! Si je ne vous aimois avec fureur, prendrois-je garde à vos actions? Hélas! il en est qui vous paroissent innocentes, & qui me mettent au désespoir. Que ne pensez-vous de même? Pourquoi, toujours occupée du soin de vous plaire, ne trouvai-je pas en vous le même retour? Par cette feinte cruelle, aviez-vous prétendu me

faire mourir de douleur ? Aviez - vous besoin de réchauffer dans mon cœur des sentimens que votre indifférence, votre changement, votre haine même ne pourroient point amortir ? Avez - vous pu concevoir le dessein de feindre de me donner une rivale, & si vous m'aimiez autant que je vous aime, auriez - vous pu, je ne dis pas lui adresser le moindre des discours, mais seulement contraindre vos yeux à la regarder ? Seriez-vous assez maître de votre cœur pour jouer un pareil personnage ! Ah ! gardez-vous de me le laisser croire, je vous aimerois mieux infidele que perfide. Mais qui m'assure que vous n'ayez pas eu envie de changer ? Vous me dites que non, devroit-ce être assez pour me le faire croire ? Encore troublée du péril que j'ai couru, craignant sans cesse, mon cœur frappé dément en secret vos sermens & ma crédulité. Je sens même, je vous l'avoue à regret, que le peu de confiance que j'ai en vous, m'a refroidie, & j'ai trop de peine à vous justifier pour que vous n'ayez pas été plus coupable que vous ne le dites. Je crois votre repentir & votre douleur sinceres ; mais le souvenir du passé, & la crainte de l'avenir me glacent sur le

présent. J'ai besoin de raisons pour vous rendre un amour aussi vif que celui que vous avez éprouvé. Je m'efforce de vous trouver aimable, je soupire de me trouver si différente de ce que j'étois; je sens que j'ai perdu de ce trouble & de ces desirs que je me plaisois à entretenir, sur lesquels même je n'avois pas besoin de réflexions pour en faire mon bonheur. Un peu plus tard, peut-être je ne vous aimerois plus. Que l'aveu sincere que je vous fais, vous fasse connoître de quelle conséquence il est avec moi d'imaginer de pareilles choses. Ne croyez pas cependant que je vous voie sans plaisir revenir à moi; quoique je vous aime moins, vous ne pouvez concevoir combien je vous aime. Que vous me rendriez heureuse si votre ame insensible pouvoit se remplir d'une partie des feux dont la mienne est agitée! Je crois n'avoir pas besoin de vous prescrire de ne plus voir Madame de ***, examinez si cela vous coûte, & songez à ne me pas laisser penser qu'en cessant de la voir, vous me faites un sacrifice. Adieu.

Mon mari, comme j'achevois ma lettre, est entré dans mon cabinet, & occupé d'un soin assez singulier, en m'annonçant qu'il alloit à Versailles, il m'a

demandé pourquoi je ne vous voyois plus, & me voyant interdite à sa demande : Madame, m'a-t-il dit d'un air très-sérieux, vous devenez de jour en jour plus capricieuse, & il semble que ce soit sur mes amis que vous vous plaisiez de répandre les effets de votre bizarrerie; le comte en est un que j'estime, & vous me ferez plaisir d'accepter le pardon qu'il viendra vous demander : ce n'est pas qu'il soit coupable; mais il est assez poli pour ne pas vous faire souvenir de votre brusquerie, & pour prendre sur son compte vos mauvaises façons. Faites en sorte qu'en revenant je le voie ici aussi content qu'à son ordinaire, ou permettez que je m'en prenne à vous. Mais, Monsieur, lui ai-je répondu, qui vous a dit que nous fussions brouillés ? Lui-même, a-t-il repris; mais ne lui en voulez pas de mal, car j'ai eu toutes les peines du monde à lui arracher ce mystere. Quoi qu'il en soit, recevez-le bien, soyez sûre que, pour vous punir, je l'amenerai tous les jours chez vous. Ces femmes, a-t-il ajouté en partant, ne peuvent vivre en paix avec les gens. Je vous sçais bon gré de vous être servi de son intercession pour vous raccommoder avec moi; le fait est

rare. Mais si je ne vous avois pas aimé, sa recommandation auroit été assez inutile. Je meurs de rire de son zele, mais ne conviendrez-vous pas que c'est dommage de le tromper?

LETTRE XXVII.

Vous m'accusez d'être indifférente, & vous ne concevez pas comment, au milieu de vos transports les plus tendres, vous ne me voyez point cette émotion qu'ils devroient naturellement faire naître. Je l'ai bien conçu quelque tems; mais ce qui me fâche, c'est que je commence à ne le plus concevoir. Vous inférez de mon insensibilité prétendue, que votre passion est plus forte que la mienne, vous vous répandez en reproches, & ne connoissant en amour d'autres plaisirs que ceux que les sens y attachent, vous traitez de chimere & d'illusion les mouvemens qui portent à l'ame une volupté plus vive & plus délicate que celle dont vous faites votre unique objet. Que ne pouvez-vous la connoître! Et comment, en étant si pénétrée, puis-je si peu la décrire! Si je

la ſentois moins vivement, ſans doute je l'exprimerois mieux. Vous m'accuſez d'indifférence. Ah! que ne puis-je ſans crime répondre à vos empreſſemens! Vos plus tendres transports ne ſuffiroient pas aux miens, & je vous ferois bientôt rougir d'avoir oſé croire que ma paſſion eſt moins violente que la vôtre. Moi, ſans deſirs! M'en croyez-vous exempte? Voyez-vous tout mon déſordre? Moins heureuſe que vous, ne ſuis-je pas dans la néceſſité de vous le cacher? puis-je m'y abandonner, ſans offenſer cette vertu cruelle dont le ſecours, tout foible qu'il eſt, m'a juſqu'ici ſauvée de la perte de votre eſtime, de celle de votre cœur? Sans cette fatale certitude que...... Hélas! où m'emportai-je! N'avois-je que cela à vous écrire? Que je vous ai dit de choſes criminelles pour moi, peu flatteuſes pour vous, qui comptez peut-être pour rien l'égarement de ma raiſon? Pourquoi n'ai-je pas la force d'effacer tout ce que je me reproche? Ne vous en prévalez pas au moins. Sans Dupré, qui s'impatiente dans ma chambre, & qui ne me donneroit pas ſans doute le tems de recommencer, je m'épargnerois la honte de tant de folies. Comptez-les pour rien, je vous prie.

M'en croirez-vous, quand je vous dirai que je ferai plus prompte à les désavouer, que je ne l'ai été à les écrire ? Adieu.

Je suis au désespoir, ma mere m'emmene avec elle je ne sçais où. Je ne vous verrai pas de toute la journée : j'ai eu beau lui dire que je ne me portois pas bien, elle s'est obstinée à me trouver le meilleur visage du monde. Je ne vous verrai pas. Que je vais m'ennuyer !

BILLET.

JE ne sçais si je fais bien de vous avertir que je suis seule ; mais je m'ennuie & je voudrois vous voir ; peut-être ne le devrois-je pas dans l'état où les belles descriptions du marquis vous ont mis. Je lui suis obligée du soin qu'il prend de me vanter avec tant de zele ; s'il en est si content, jugez combien le seroit un homme que j'aimerois & qui jouiroit de mes transports. Un mari ne voit que la statue, l'ame n'est faite que pour l'amant. Je ne doute point du plaisir que vous auriez à vérifier ses discours ; quoi qu'il en soit, mon mari ne dîne pas avec moi, & quand vous viendriez remplir une place qu'il laisse vuide, je ne vois pas ce qu'on aura à me repro-

cher. J'aurois bien envoyé chercher des femmes; mais il me semble que vous m'amusez davantage, & je hais par-dessus tout à m'ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir tenir compagnie. Je ferai ce que je pourrai pour vous rendre la mienne agréable, & Dieu veuille que ce soit assez pour vous du plaisir de me voir.

LETTRE XXVIII.

OUI, je l'avoue, si mon mari arriva hier à propos pour lui, il vint fort mal à propos pour vous; ma vertu chancelante ne se défendoit plus que foiblement, vos empressemens m'avoient surprise au point de me la faire perdre de vue. L'occasion, votre amour, le mien, tout combattoit contre moi, je sentois ce que je n'ai jamais senti. Mes yeux égarés, même en vous regardant, ne vous voyoient plus. J'étois dans cet état de stupidité où on laisse tout entreprendre, & mes réflexions avoient fait place à une ivresse, plus aisée à ressentir qu'à exprimer: que serois-je devenue si le marquis ne fût arrivé! Je recule votre perte d'un jour. Que fais-

je? Peut-être pour jamais ! L'état où je me suis vue, quelque désordre qu'il porte dans les sens, quelqu'enchanteur même qu'il puisse être, est trop à craindre pour que je ne cherche pas à ne m'y plus retrouver. Vous n'attendiez pas, j'en suis sûre, cette conclusion, & dans l'impatience que vous avez de réparer ce que le hasard a gâté, vous m'en supposez une semblable; vous avez tort. Que dans ces momens cruels où la nature nous livre à nous-mêmes, où tous les sens troublés agissent pour notre séduction, où les transports d'un amant échauffent sans cesse les nôtres, & ne portent à l'imagination que l'idée d'un plaisir vif & présent, que dans ce délire, dis-je, on souhaite sa défaite, je le crois. On ne la voit pas. Mais que, revenue de ce funeste état, on puisse se soumettre aux desirs d'un amant & le rendre heureux, parce que votre foiblesse l'a mis une fois au point de l'être, voilà ce que je ne conçois pas. Donc, en suivant ce raisonnement, je ne vous donnerai pas de rendez-vous, parce que je ne suis plus folle. Vous en serez fâché, & moi aussi peut-être. Mais, en vérité, je ne puis faire autrement: si j'étois sûre cependant que

mon mari pût encore venir nous troubler, je vous l'accorderois; car sans lui, m'a vertu n'étoit qu'une sotte. Ce cher marquis! je l'ai tant embrassé! Il ne sçavoit à quoi attribuer mes caresses; & comme il est amoureux de votre parente, il les recevoit avec un air sombre & contraint qui vous auroit fait rire. Je crus d'abord hier, en le voyant entrer... que les maris ont des pressentimens qui les avertissent de ce qui se fait chez eux en leur absence; mais ils donnent tous les jours trop de preuves du contraire, pour que j'aie pu m'arrêter long-tems à cette idée. Il avoit été troublé aussi, ce pauvre marquis. Assurément, c'étoit hier un bon jour pour les maris. Le plaisir que j'ai de vous être échappée, m'a donné une gaieté, a répandu sur toute ma personne des graces si vives, si touchantes, que vous mourrez d'amour en me voyant si jolie. Je serai à la vérité un peu cruelle; mais, comte, cette vertu n'est-elle pas affreuse? Elle va devenir plus intraitable que jamais. Car enfin, je ne puis plus succomber avec gloire; je suis obligée d'être fiere; vous avez voulu profiter de ma foiblesse, je ne dois point vous le pardonner. Cette vertu, comte,

les gens qui l'ont faite connoissent-ils l'amour ? Cette pensée me rassure ; il y a sans-doute des cas sujets à l'exception ; mais il n'y auroit point d'honneur à en profiter. Voyez dans quel embarras je suis ; vous d'un côté & elle de l'autre ; le fâcheux équilibre ! Pour le conserver, ne me voyez plus, je vous prie, que de loin, ou en public. Si cela vous ennuie, vous vous amuserez avec vos desirs ; je vous les permets jusqu'à nouvel ordre. Adieu.

BILLET.

HÉ mon Dieu, dormez, mon pauvre comte ! dormez pour avoir du moins le plaisir de faire des songes. Dédommagez-vous, par des illusions agréables, de tout ce que mes rigueurs ont d'accablant. Hélas ! dans l'état où vous êtes, je n'oserois vous faire la moindre petite faveur, tant je craindrois d'être obligée de la reprendre. Don Quichotte, en sortant de la montagne noire, n'étoit pas si décharné que vous. Que voulez-vous qu'on fasse d'un amant si triste ? Reprenez votre embonpoint, je vous ai permis d'être malade quand il s'agissoit de me faire pitié ; mais pourriez-vous à présent vous y méprendre ? Je

vais ce soir à l'opéra, jouissez du plaisir de m'y voir; il vous paroîtroit peut-être extraordinaire d'avoir là un rendez-vous, si vous ne saviez parfaitement qu'il n'y en a plus à huis clos; cependant venez de bonne heure.

BILLET.

A L'opéra, sur un mot que vous m'avez dit, j'ai soupiré, même mes yeux ont accompagné ce soupir; je croyois, puisque vous m'en avez remercié, que vous m'aviez entendue; cependant vous m'en demandez aujourd'hui l'explication; ce que je vous dirois à présent ne rendroit pas ce que je vous disois dans ce moment là. L'esprit n'imite pas toujours les expressions du cœur: & peut-être que le mien n'est pas dans la disposition où vous le trouvâtes hier, ou du moins voudrois-je m'en flatter. Vous me demandez si je reste chez moi; je voudrois bien vous répondre non; mais vous ne méritez pas ce mensonge. Vous voulez sçavoir si j'y serai seule, je pourrois bien vous le dire, mais ne voulez-vous rien deviner.

(On a supprimé ici quelques lettres.)

LETTRE XXIX.

De l'amour tant qu'il vous plaira : mais un peu plus de sageſſe & de diſcrétion, ou je ſuis perdue. Vous m'embraſſiez hier avec tant d'emportement, & il paroiſſoit tant de fureur dans vos yeux qu'il étoit impoſſible de ne pas s'appercevoir de ce que nous avons tant d'intérêt de cacher. Vous ſuis-je ſi peu chere que vous vouliez me perdre, & avec ſi peu de plaiſir pour vous ? Dans quel tems ne penſâmes-nous pas être ſurpris ? Eſt-ce au milieu du tumulte ?... Ah j'en frémis ; ſi vous m'aimiez, m'expoſeriez-vous à de tels dangers ? N'avons-nous pas aſſez de momens dans la journée ? Que vous êtes bizarre ! Vous ne deſirez jamais plus ardemment que lorſqu'il eſt preſque impoſſible de vous ſatisfaire ; & quand, dans des lieux dont nous ſommes ſûrs, je me livre à votre tendreſſe, je vous trouve ſans empreſſement & ſans ardeur. C'eſt une remarque que vos folies m'ont fait faire malgré moi ; vous me rendez, je crois, aſſez de juſtice pour ne point m'accu-

ser d'emportement. Je ne suis cependant pas insensible ; mais mon cœur me fournit plus que le vôtre ; ce qui fait mon bonheur, seroit pour vous une tiédeur insupportable. Vous n'imaginez rien au delà de vos desirs. Vous ignorez les soins délicats qui touchent tant un cœur sensible ; cet amour enfin que vous sentez si peu, & dont vous ne connoissiez que ce que j'en voulois toujours ignorer. Je vous parle-là sans doute une langue étrangere : votre cœur ne vous reproche rien, vous me montrez de bonne foi les seuls mouvemens dont il est capable, & le fruit que je tirerai de mes plaintes, sera de me voir mieux trompée à l'avenir. Je m'en plaindrois moins si vous pouviez apprendre en même tems à mieux tromper les autres. Croyez-vous m'avoir gardé toute la discrétion que vous me devez, quand vous n'aurez dit à personne les termes où nous en sommes ensemble : ne savez-vous pas que les actions en disent plus que tout le reste ? Voulez-vous faire deviner à tout le monde que vous m'aimez, & qu'il ne manque rien à votre bonheur ? Est-il si grand que vous ne puissiez le contenir ? Perdroit-il de son prix à être ignoré ? Quelle est cette affectation

tation de vouloir toujours me parler à l'oreille, & de commettre enfin cent mille autres imprudences de cette nature ? Pourquoi le ſoin de ma réputation eſt-il celui qui vous touche le moins ? Si vous y vouliez pourtant un peu réfléchir, vous ſentiriez que je mérite d'être ménagée, que j'en ai beſoin. Ne vous fiez pas à l'indolence de mon mari, elle eſt à craindre ſi elle vient un jour à me ſoupçonner de foibleſſe. Tout m'eſt ſuſpect : voyons-nous en public le moins que nous pourrons, je crains votre indiſcrétion ; & toute votre probité ne me raſſure pas ſur vos tranſports. Je crains ſes miens ; je ſens que je ne vous regarde jamais comme un autre homme. Comment cacher les mouvemens qui m'agitent lorſque je vous vois ? Contraignons-les : il faut ſi peu de choſe pour nous déceler. Un mot que nous ne croirons de nulle conſéquence, un regard, une ſimple préférence, tout cela s'explique toujours dans le monde d'une façon déſavantageuſe. Que de gens qui n'y ont d'autre occupation que celle de nuire ! Si la calcmnie attaque tant de perſonnes, que ne devons-nous pas craindre de la médiſance ? Donnez-moi, je vous

prie, pour plus grande preuve d'amour celle de m'en marquer moins. Vous imaginez-vous desirer seul? Croyez-vous que je ne me fasse pas violence? Mais puisque je résiste à ces mêmes desirs, pourquoi n'en feriez-vous pas autant? Vous devriez rougir d'avoir moins de force que moi. Adieu; vous vouliez me voir, mais j'ai bien envie que cela ne se puisse pas. N'importe, venez, je n'aurai ni amis ni ennemis, & ne vous battant guere que par vanité, le défaut de témoins pourra bien affoiblir votre valeur. Venez dîner avec moi, je n'ai été de ma vie ni si belle, ni si folle. Que je vous plains!

LETTRE XXX.

JE suis bien aise, quoique vous me grondiez un peu, que vous m'ayez écrit; le prétexte de vous faire réponse m'aidera beaucoup pour ce que j'avois à vous apprendre. Pour commencer avec ordre, je vous dirai, premiérement, que vos craintes sont extravagantes; & pour vous le prouver, pas le moindre mot d'amour, nulle assurance de fidé-

lité, ni pour le préſent, ni pour l'avenir. Je ne ſuis pas fâchée que vous me ſoupçonniez un peu : tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt d'aller mon train ordinaire : ſi avec cela vous voulez être incommode, tant pis pour vous. Paſſons au reſte. Mon mari, comme vous ſçavez, ſe croyoit malade hier, & le ſoin de ſa ſanté étant le premier de ſes plaiſirs, je penſois avec raiſon qu'il ne ſortiroit point de toute la ſemaine ; cela nous auroit contraints : il a changé d'avis. Il s'eſt éveillé ce matin le téin frais & les yeux vifs, il eſt venu dans mon appartement avec un air nonchalant & douloureux, pour voir ce que je lui dirois de ſon viſage ; je l'ai trouvé tel qu'il étoit, c'eſt-à-dire, un peu meilleur que le mien, je l'en ai félicité, & l'ai aſſuré que ce qu'il prenoit pour une indiſpoſition, n'étoit qu'un ennui qui, répandu ſur ſes charmes, en obſcurciſſoit une partie. Il a inſiſté, je l'ai conduit à mon miroir, il a ri en ſe regardant, & tout d'un coup il m'a dit qu'il étoit mieux. Cette découverte l'a mis en ſi belle humeur, qu'il eſt reſté à ma toilette, où il a été le plus aimable & le plus galant de tous les hommes. J'ai preſque eu en-

vie de le prier de m'aimer encore; il eſt enfin ſorti pour aller à la ſienne, où je l'ai accompagné. Il s'eſt fait habiller avec toute la coquetterie d'une femme qui attend un amant chéri, j'ai loué ſes agrémens, j'ai même mis la main à ſa parure, je l'ai tant aſſuré qu'il étoit charmant, qu'il s'eſt déterminé à aller chez votre couſine, où il paſſera la journée. Malgré votre gronderie, je me ſens en diſpoſition de la bien employer, & j'ai cru que pour la paſſer avec agrément je n'avois beſoin que de vous. Si vous voulez cependant, nous aurons du monde; je crains que tant de ſolitude ne vous ennuie, ſur-tout m'aimant auſſi peu que vous le faites aujourd'hui; quoi que vous en puiſſiez penſer, je n'ai point envie, par complaiſance pour vos caprices, de m'ennuyer quand je puis faire mieux: ainſi venez, & de bonne heure, je ne vous ai jamais tant ſouhaité.

LETTRE XXXI.

Les affaires qui vous retiennent à Paris vous font perdre, dans l'embarras & la tristesse, le plus beau mois de l'année, & votre absence me prive de tous les plaisirs que je pourrois prendre dans un lieu qui seroit charmant pour moi, si vous pouviez y venir. Pensez-vous comme moi ? Paris, depuis que je l'ai quitté, a-t-il encore des charmes pour vous ? Tout ce que vous y voyez vous est-il indifférent ? Souhaitez-vous de m'y voir ? Vous souvenez-vous que je vous aime, & ce souvenir contribue-t-il autant à votre bonheur, que la passion que j'ai pour vous contribue au mien ? Que je suis heureuse, si au milieu de tous les plaisirs qui vous environnent, votre cœur sent qu'il lui manque quelque chose ! Avez-vous du plaisir à m'être fidele ? M'aimez-vous enfin autant que je vous aime ? Ce n'est que dans un amour aussi violent que le mien, qu'on peut goûter une joie véritable. On s'ennuie quand on aime médiocrement. Si votre lettre dit vrai, que j'ai lieu d'être contente ! Que vous

vous exprimez bien ! Il me sembloit même en la lisant, que j'avois moins d'amour que vous : mais est-il possible qu'au milieu de tant de trouble on puisse avoir tant d'esprit ? Sentez-vous tous ce que vous m'écrivez ? Vous me dites que vous vous ennuyez ; je n'ai d'heureux momens que ceux que j'emploie à penser à vous. Que je regrette ceux que je suis forcée de donner à d'autres soins, & que pour soulager une si cruelle absence, c'est peu de chose qu'un portrait ! Si vous sçaviez toutes les folies que je lui dis ! le mien vous occupe-t-il quelquefois ? Avez-vous besoin de ce secours pour penser à moi ? devroit-il vous suffire ? Ah ! que vous m'aimez foiblement ! devriez-vous me laisser dans la tristesse de ma solitude ? ne devriez-vous pas vous-même sentir toute l'horreur de la vôtre ? Vous avez peut-être saisi l'occasion de votre procès pour vous dispenser de me voir aussi souvent que vous le devriez. Le visage de votre rapporteur vous plaît-il plus que le mien & tous les procès du monde valent-ils celui que je pourrois vous faire perdre ? Je donnerois tout au monde pour avoir le plaisir de vous voir ici. L'espérance que vous me donnez

d'y être dans quatre jours ne sera-t-elle point vaine ? la cour & vos affaires vous en laisseront - elles le tems ? A présent je suis veuve, mon mari, occupé dans le même lieu, & plus que vous, ne peut pas venir si-tôt, & vous devriez mieux user de la liberté que pourroit vous donner son absence. Le tumulte de la ville est désagréable aux amans, le cœur y est sans cesse gêné par des bienséances incommodes ; & ce n'est que dans la tranquillité de la solitude qu'on jouit parfaitement de soi-même. Venez donc essayer si vous me trouverez moins cruelle, & si votre vue ne me rendra pas plus tendre. Je vous avouerai du moins que la beauté de la nature, l'ombre & le silence des bois, me jettent malgré moi dans une rêverie dont je vous trouve toujours l'objet. Votre image me suit jusques dans les bras du sommeil, je vous vois toujours le plus aimable berger du monde, & quelquefois le plus heureux. Mais enfin, tous ces plaisirs ne sont que des songes ; venez par votre présence m'en offrir un plus réel. Adieu ; vous vous plaignez, pourriez-vous bien me dire pourquoi ? Adieu, souvenez-vous que je vous aime, & que je meurs où vous n'êtes pas.

LETTRE XXXII.

HUIT jours se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu ; huit jours que j'ai passé dans le plus grand chagrin du monde, & dans lesquels peut-être vous n'avez pas voulu trouver un moment pour penser à moi. Vous m'avez écrit, il est vrai, une lettre qui auroit paru fort tendre à toute autre. Mais pouvez-vous m'annoncer tranquillement que vous ne pouvez venir de huit jours ? Est-il possible qu'une absence aussi longue ne vous paroisse pas aussi cruelle qu'à moi ? Mon cœur, parce qu'il est à vous, a-t-il perdu de son prix à vos yeux ? La vivacité de mon amour me fait trouver de la langueur dans le vôtre; il me semble que vous ne devriez pas me laisser dans l'ennui de ma solitude. Je vous veux mal de votre peu d'empressement, je voudrois quelquefois que, pour me voir, vous sacrifiassiez tous les devoirs & toutes les affaires du monde ; j'oublie que je vous ai defendu de le faire ; quand je m'en souviens, je ne vous pardonne pas de m'avoir si

bien obéi. Pourquoi m'exposez-vous à penser des choses si extravagantes ? Un moment est-il donc si difficile à trouver ? Osez-vous bien donner au sommeil un tems qui ne devroit appartenir qu'à l'amour ? Lorsque vous remplissez toutes les heures de ma vie, ne puis je exiger de vous quelques unes de la vôtre ? Si vous sçaviez combien je m'ennuie, que des robins & des financiers m'accablent, en vérité vous plaindriez mon sort. Il n'est pas nécessaire d'être éloigné de ce qu'on aime, pour ne pas s'amuser de leur compagnie, & malheureusement, ils ont commencé avec tant de respect à m'ennuyer, que je ne sçais plus comment faire pour m'en débarrasser. La maison de P*** est pleine de ces Messieurs, elle est si proche de la mienne que j'en suis obsédée toute la journée, sur-tout des jeunes robins. Ils ont des façons si fémillantes, tant d'esprit, & débitent la fleurette avec des airs si cavaliers, qu'il faut être aussi prévenue que je le suis pour ne pas me rendre à leurs séduisans propos. Quelle impertinence ! Quelle fatuité ! On dit pourtant que ce sont des gens à bonnes fortunes ; quelle honte pour nous ! Je crois que l'habitude qu'ils ont

de s'ennuyer à l'audience, répand sur toutes leurs actions je ne sçais quoi de fade, qui domine jusques dans leurs manieres les plus évaporées. J'ai déjà reçu de ces petits téméraires trente déclarations plus tendres les unes que les autres. Vous ririez trop de les voir tous à ma toilette s'empresser à me faire leur cour. Les aimables petites personnes ! En vérité, ce seroit une sottise que d'avoir avec eux de la vertu ; on n'a, pour s'en pouvoir défendre, tout au plus besoin que de goût. Sans Saint-Fer***, qui est d'avant-hier chez moi, je crois que je serois malade d'ennui ; mais sa gaieté me dédommage de toutes les fadaises que j'entends, & puis j'ai avec lui le plaisir de parler de vous. P*** me donna hier un souper qui acheva de me mettre tout-à-fait de mauvaise humeur. Mes robins y dirent mille bons mots, je fus lorgnée impitoyablement, on y médit beaucoup pour me plaire ; & avec tout cela, croiriez-vous bien que je ne m'y divertis point du tout, & que si votre souvenir ne m'avoit soutenue au milieu de tous ces amusemens, j'y serois morte de chagrin. Adieu, venez au plutôt, par votre air guerrier, dissiper cette légion d'ennuyeux qui

m'obſedent. La choſe preſſe ; faut-il pour vous y déterminer, vous dire que j'entends touſſer vótre oncle ? N'importe, je vais pour me divertir, lui faire cacheter ma lettre. Adieu, mon cher comte, je n'ai pas le tems de vous rien dire ; mais dites-lui de ma part tout ce que vous pourrez imaginer de plus tendre, & peut-être ſerez-vous encore bien loin de ce que je ſens.

LETTRE XXXIII.

MAIS qui vous dit que j'aie beſoin de vos excuſes ? Vous m'avez fait une eſpece d'infidélité, je n'en ſçaurois être fâchée, c'eſt un exemple que vous me donnez, & vous ſçavez ce que ceux de cette ſorte-là valent auprès de mon ſexe. Vous craignez qu'il ne ſoit ſuivi, c'étoit une réflexion qu'il falloit faire auparavant ; mais point, vous commencez par inſulter, & vous avez peur après de la vengeance. Vous avez mené hier, vous & Saint-Fer * * *, des filles d'opéra à la campagne ; je ne vois là-dedans rien d'extraordinaire, je ſuis perſuadée que vous aurez choiſi les plus

vertueuses ; & quelque difficile que pût être ce choix, je m'en rapporte entiérement & à votre goût, & à votre discernement. D'ailleurs, il n'a jamais été défendu d'aimer la musique, & je conçois qu'elle est plus touchante au fond d'un bois que parmi l'embarras d'un théatre, & la foule importune des spectateurs. Mais quand tout cela ne seroit pas, & que mon imagination, qui cherche sans cesse à vous justifier, voulût pour ce coup mettre les choses au pis, qu'en pourroit-il arriver? Je rougirois dans cette occasion d'être jalouse, je ne puis seulement qu'en être un peu moins fidelle ; mais ce n'est pas à quoi vous avez pensé, & ce que, malgré votre étourderie, vous ne présumez pas qui puisse arriver. Cela sera pourtant : il me vient quelquefois les plus jolies tentations du monde, & je ne suis point fâchée que vous me fournissiez l'exemple d'y succomber. Je me piquois autrefois d'une constance qui ne pouvoit manquer de nous ennuyer l'un & l'autre. Je change de systême. En nous donnant carriere sur toutes nos fantaisies, si celle de nous aimer nous reprend, sans retomber dans les premiers transports d'un amour naissant, nous nous

verrons avec plaiſir, nous nous regretterons même quelquefois. Point de jalouſies, de brouilleries, de caprices, rien en un mot de toutes ſes délicateſſes qui rendent l'amour ſi inégal. Nous nous ferons des confidences; un auſſi aimable homme que vous n'a que trop à racónter. Nous nous aiderons mutuellement par des conſeils, s'il eſt poſſible cependant que ceux d'un étourdi tel que vous puiſſent ſervir à quelque choſe. S'il vous arrive une aventure pareille à celle d'hier, je vous dirai que ces ſortes de fantaiſies aviliſſent un galant homme, & que, lorſqu'on ſe prend pour des perſonnes de cette ſorte, on s'expoſe à jouer un perſonnage diſgracieux; qu'au milieu de mille inconvéniens qui ſuivent ces petits divertiſſemens, il eſt douloureux pour la vanité de ſe voir en compromis avec les honnêtes perſonnes qu'elles peuvent aſſocier à leurs plaiſirs. Jugez, par cet échantillon de morale, de celle que je prépare à vos premieres fantaiſies. Dieu veuille que j'en ſois quitte pour celle-là, & vous pour le repentir de vous l'être permiſe. Adieu. Vous croyiez que je ne ſerois pas viſible aujourd'hui; vous vous trompez.

LETTRE XXXIV.

JE ne sçais ce qui arrivera de tout ceci, mais je ne crois pas que depuis qu'on se mêle d'aimer, l'amour ait uni deux personnes plus folles que nous. Il y a huit jours que j'étois jalouse; & si je crois ce qu'on m'a dit, je ne manquois pas de raison pour l'être. Aujourd'hui vous l'êtes, apparemment pour me copier; mais, à parler sans vanité, je ne suis pas un aussi bon modele que vous pourriez vous l'imaginer. Vous dites que je suis coquette, cela peut être vrai. Que j'aime à plaire, dois-je renoncer à tout le genre humain? Vous seriez cependant bien étonné si je vous disois que dans tout ceci j'agis par raison. Cela va vous paroître bien étrange, rien n'est pourtant plus certain. J'ai remarqué, car quoique je vous aime, je remarque quelquefois, ou pour mieux dire, je remarque parce que je vous aime. J'ai remarqué, dis-je, qu'il est bon d'éveiller votre amour. Hélas! quand il est content, il est si sombre, un peu de jalousie vous ani-

me. Quand vous craignez un rival, vous me dites les plus jolies chofes du monde, vous oubliez que vous êtes heureux, & vous vous remettez dans le moment dans le cas d'un homme qui voudroit le devenir. Sommes-nous bien enfemble ? Affis nonchalamment dans un fauteuil vis-à-vis de moi, vous ne me dites rien, & quelquefois, je crois, vous n'en penfez pas davantage. Vous me faifiez, il y a quelque tems, une petite careffe qui avoit la mine d'être fort tendre ; point : vous n'y penfiez pas ; juftifiez-moi cette diftraction. En vérité, vous êtes un amant fingulier, plaifant même par cette fingularité. Actuellement vous êtes bien fâché contre moi. Vous fortîtes hier d'un air brufque, vous juriez même entre vos dents de ne me revoir jamais ; je parierois que vous ne fçavez pas pourquoi. Vous vous êtes mis en tête d'être jaloux de R***, enfin vous ne voulez pas qu'il faffe des madrigaux pour moi. Il eft cependant bien touchant de voir, fous le tendre nom de Silvie, fa réputation courir l'univers entier ; laiffez-moi jouir du plaifir de l'immortalité, fes vers me la promettent, & vous ne me donnez que les momens dont vous ne fçavez

que faire : y a-t-il compenſation ? J'avoue encore qu'il m'amuſe dans ma ruelle lorſque vous la laiſſez vuide ; il me montre à faire des vers. Quel charme pour vous, lorſque dans les accès de mon amour, mon eſprit animé vous adreſſera de tendres élégies, vous appellera Coridon, vous retracera enfin ces momens enchanteurs où vous triomphâtes pour jamais de ma liberté. Au reſte, il n'eſt pas tems encore que votre jalouſie éclate. Vous voyez qu'on ſe plaint de mes rigueurs, attendez du moins pour vous fâcher les remerciemens. Il vous ſied mal de vous brouiller avec moi. Quel tems choiſiſſez-vous ? Mon mari eſt à la campagne, que voulez-vous que je devienne ? J'ai réſolu, pour punir votre froideur, que nous dînerions aujourd'hui tête-à-tête, & que nous reſterions enſemble toute la journée. Vous penſez bien que je pourrois mieux faire, mais ſi vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas vue. Je ne puis vous faire plus de peine qu'en vous donnant tout ce tems pour me demander pardon. N'y manquez pas au moins, cela deviendroit ſérieux.

LETTRE XXXV.

VOUS gagnez votre procès, & vous acquérez un rival; eſt-il homme au monde plus heureux que vous? Je paſſe ſur les galanteries de votre rapporteur, ainſi que ſur les obligations que vous m'avez, mais j'ai fait des merveilles auprès de vos juges. Croiriez-vous bien que le vieux marquis de *** paralytique, étique, aſthmatique, s'eſt mis dans la tête d'être amoureux de moi, & qu'il a profité de votre abſence pour me faire ſa déclaration. Il a commencé par m'envoyer mille ſucreries; car c'eſt l'allure de tous ces vieux ſéducteurs-là. Le préſent étoit accompagné d'un billet plus fade cent fois que toutes ces douceurs. Hier enfin qu'il avoit dîné chez moi, il ſe débarraſſa de mon mari pour venir me trouver dans mon appartement, où il ſçavoit que j'étois ſeule, ſûr que, fait comme il eſt, il remporteroit aiſément la victoire. Il s'approcha de moi, plus tremblant de vieilleſſe que de timidité, me prit la main, & me la baiſa en me la ſerrant. Cette po-

liteſſe me déplut. Il crut que, pour me diſpoſer plus favorablement pour lui, il devoit me faire le détail nombreux de ſes bonnes fortunes; il me nomma quinze ou vingt dames de la vieille cour, me fit bien autant de vieux récits très-propres à échauffer l'imagination, & pouſſa tout au moins autant de ſoupirs. Voyant qu'il ne retiroit aucun fruit de toutes les peines qu'il ſe donnoit, il ſe jetta à mes genoux, & me jura que j'avois tout effacé de ſon cœur, que rien n'étoit impoſſible à mes beaux yeux, qu'ils avoient rallumé chez lui des feux auxquels la bienſéance, plus que la nature, ne lui permettoit pas de s'abandonner; que, depuis plus de trois mois, il ſoupiroit ſans oſer me le dire, qu'il avoit craint le ridicule que ſe donne un homme amoureux, lorſqu'il n'eſt plus dans cette premiere jeuneſſe qui fait pardonner les écarts; mais que je l'avois emporté ſur toutes ſes réflexions; enfin, qu'il me prioit d'avoir égard à ſes ſouffrances, & qu'il étoit le plus diſcret de tous les hommes. Juſques-là je n'avois rien dit, & il préſumoit déjà de mon ſilence que je ne ſerois pas inſenſible, lorſqu'à la fin de ſa harangue, jettant les yeux ſur lui, je ne pus re-

tenir le plus prodigieux éclat de rire qui me ſoit jamais échappé. Rien n'étoit plus plaiſant que de voir à mes genoux ce vieillard chancelant, me tenant tendrement une main, la béquille à mes pieds, hommage que me faiſoit ſa paſſion, un œil égaré, caché ſous un ſourcil épais, & par deſſus tous ſes égaremens, le plus ridicule bégaiement dont jamais ait été affligé quelqu'un. Plus il me parloit de ſon amour, plus je riois. Il commençoit à ſe fâcher, & moi à rire de plus belle, lorſque mon mari entra. Le vieux marquis fit à ſon aſpect des efforts étonnans pour ſe lever, & fut contraint de reſter dans la même ſituation. Ah ! parbleu, dit le marquis, vieux ſcélérat que vous êtes, je crois que vous en contez à ma femme. Donnez-lui donc la main, ajouta-t-il en parlant à moi ; ne voyez-vous pas qu'à cauſe de ſon rhumatiſme, il reſteroit à vos pieds juſqu'à demain ? Croyez-moi, lui dit-il, ne vous adreſſez plus à elle, elle eſt plus maligne que vous, & je pourrois bien n'être pas toujours ſi débonnaire ; allons, prenez congé. Le vieux marquis outré me fit une grave révérence & ſortit. Je ſuis pourtant bien fâchée qu'il n'ait pas valu une in-

fidélité ; en tout cas ce n'eſt que partie remiſe, & je ſçaurai bien, quand il me plaira, me venger de votre froideur, & même de votre inconſtance. Les perfidies des amans ne ſont, aux jolies femmes, que des préceptes pour d'autres paſſions.

LETTRE XXXVI.

QUE vous vous plaignez froidement de mon abſence ! Quand votre cœur vous dit ſi peu de choſe, que n'empruntez-vous le ſecours de votre imagination ? Si vous pouviez ſçavoir comment vous m'aſſurez d'un amour éternel, vous rougiriez d'exprimer ſi mal ce que vous devriez ſi bien ſentir. Vous n'avez que de l'eſprit. Vous m'avez écrit la plus jolie lettre du monde ; vous racontez agréablement ; mais que m'importent les aventures de Paris, à moi qui ne veux être informée que de l'état de votre cœur ? Vous me mandez que vous vous portez bien, voilà la ſeule choſe flatteuſe que vous m'avez dite ; mais me témoignez-vous ſeulement la moindre inquiétude ſur ma ſanté, me

plaignez-vous d'être ſi long-tems éloignée de vous? Avez-vous la force d'être gai quand vous ne me voyez pas? Eſt-ce pour m'inſulter que vous avez tant de légéreté dans l'eſprit? Eſt-ce ainſi que vous me payez de ma triſteſſe, & que vous ſoulagez ma ſolitude? Vous me dites encore que vous m'aimez; mais c'eſt avec une froideur...... vous ne le ſentez pas! Quoi! ne ſerai-je donc jamais ſûre de votre cœur? L'abſence qui, pour les vrais amans, eſt un ſupplice inſupportable, n'eſt-elle pour vous qu'un repos? Que je vous plains de ſçavoir ſi mal aimer! Que vous y perdez de plaiſirs! Dans le tems même que je connois toute votre indifférence, je jouis d'un bonheur que vous ne ſentirez jamais. Je ſens que je vis du moins, & que tout ingrat que vous êtes, j'ai la ſatisfaction de ne vivre que pour vous. Je me rappelle nos plaiſirs, & ce ſouvenir me cauſe une joie plus ſenſible que celle que vous avez dû reſſentir dans les plus tendres momens. Mon ſommeil même eſt plus animé que ne l'a jamais été votre cœur dans les tranſports les plus vifs. Lors même que votre froideur me déſeſpere, j'ai un ſecret plaiſir à penſer que vous aimez moins que moi;

mais je mourrois de douleur si vous ne m'aimiez point du tout. Pourquoi vous fais-je des reproches ? Votre tiédeur ne vous rend-elle pas assez malheureux ? Je veux bien croire que si vous pouviez aimer davantage, tous vos transports seroient pour moi, & je ne sçaurois m'empêcher d'être contente quand je songe que vous n'aimez que moi. Que vous n'aimez que moi ! Quelle folle espérance me séduit ! Si vous n'aimiez que moi, vous auriez déjà abandonné un lieu où vous ne pouvez point me voir, où tout doit vous retracer l'image cruelle d'une félicité dont vous ne jouissez plus. Vous fuirez avec soin l'occasion de m'être infidele. Je ne vous connois que trop, vous ne voulez que des agrémens par-tout où vous vous trouverez, vous oublierez qu'on vous aime, & qu'il y a au monde une infortunée qui ne respire que pour vous, & qui fait consister tout son bonheur dans la tendresse que vous lui avez marquée. Cette idée me tue ; j'ai beau vouloir assurer ma tranquillité sur les sermens que vous m'avez faits, je crains toujours votre inconstance. Jalouse sans objet, mon cœur n'en est pas moins déchiré. L'amour que j'ai pour vous, vous

rend ſans ceſſe préſent à mon idée ; mais au milieu du plaiſir que votre ſouvenir me cauſe, je ne ſçaurois vous imaginer fidele. Serois-je aſſez heureuſe pour me tromper ! Tachez du moins de m'épargner des chagrins ; c'en eſt aſſez pour moi que d'être éloignée de vous ; pour comble de malheurs, je ne ſuis point ſûre du tems de mon départ. La maladie de ma mere m'arrête, & je ne ſçais pourquoi les ordres de mon mari. Comptez-vous comme moi les effroyables jours de votre abſence ? ſongez-vous qu'il y a un mois que je ne vous ai vu ? Songez-vous que je ſerai encore quinze jours ſans vous voir ; (plaiſe au ciel que je mette les choſes au pis !) que peut-être pendant ce tems-là je ne recevrai point de vos nouvelles. Adieu, mon aimable comte. Quelque choſe que vous puiſſiez faire, je ſens que je vous aimerai toujours : puiſſiez-vous, content de cette aſſurance, ne la rechercher jamais ailleurs. Que ne m'eſt-il permis de vous en écrire davantage ! Sans la poſte qui me preſſe, je crois que je ne finirois point. Mes lettres ſont ennuyeuſes, & je doute que vous ayez aſſez de patience pour les achever. Si, comme vous, j'aimois foiblement, elles

ſeroient plus courtes que les vôtres, que je les trouverois encore trop longues. Adieu.

LETTRE XXXVII.

LA précieuſe Madame de *** a donc enfin pris ſur ſon auſtere vertu de vous faire la plus hardie déclaration qui ait jamais été. Mon Dieu! qu'elle m'a divertie, & que je vous ſuis obligée de m'avoir donné ce plaiſir! Que de langueurs! Que de douleurs! Quel fatras! Sérieuſement, les infantes n'auroient pas écrit d'un autre ſtyle à leurs ennuyeux chevaliers. Vous me ſacrifiez donc cette belle aventure, je vous en remercie de bon cœur; mais me permettez-vous de faire mes réflexions ſur les motifs du ſacrifice? Vous craignez l'ennui; & les beaux ſentimens qu'elle vous auroit peut-être débités à toute heure, ne vous auroient pas amuſé autant que mon étourderie. D'ailleurs, faire toujours de longues diſſertations ſur le mérite de la conſtance; parler du plaiſir qu'un amour détaché du vice cauſe à une ame délicate; n'oſer rien eſpérer, ou diſſimuler

ler ſes deſirs ; ſe faire un crime de profiter d'un moment heureux : voilà tous les plaiſirs que vous avez imaginé auprès d'elle : mais détrompez-vous. Les femmes qui paroiſſent ſi ſéveres, ne ſont pas les plus inacceſſibles aux deſirs ; & celle-ci, en liſant les romans, n'en a que mieux connu la néceſſité de les abréger. Vous n'auriez pas tant ſouffert ſous ſon empire que vous avez pu le croire ; & ſon impatience prévenant la vôtre, ne vous auroit pas laiſſé un ſeul jour dans le doute d'un bonheur parfait. Que vous êtes bon ! Vous pouviez ſi bien ménager cette infidélité que je ne m'en ſerois pas apperçue. Comment avez-vous pu vous refuſer au charme de compter ſur une perſonne de plus au nombre de vos conquêtes ? Il arrive tous les jours des choſes qui me ſurprennent ; ſans vouloir cependant diminuer le mérite du ſacrifice, je vous avouerai que je n'aurois jamais craint cette rivale, & ſi vous l'aviez aimée, la honte qui en auroit rejailli ſur vous, m'auroit aſſez vengée de votre perfidie. Félicitez-vous de n'avoir pas été ſenſible à ce qu'elle a fait pour vous plaire. Autant que j'ai de ſatisfaction de votre fidélité, je vou-

drois, pour vous en récompenser, vous aimer, s'il étoit possible, encore plus que je ne vous aime. Au milieu de tant de sujets de joie, je ne laisse pas cependant de ressentir une inquiétude mortelle, & je crois que je serai moins tourmentée quand je vous aurai fait part de ce qui la cause. J'ai cru avoir remarqué que mon mari n'aimoit plus votre cousine. Des visites moins fréquentes, moins d'impatiences, plus d'empressemens pour moi, les médisances adroites qu'il répand sur elle, le dégoût qu'il marque pour les bras quarrés & les nez courts, le séjour qu'il fait chez lui, le soin qu'il prend de me plaire, les discours qu'il tient sur le tumulte du monde, sur la perfidie des femmes, les caresses qu'il me fait & son embarras quand il me regarde, tout me fait craindre qu'il n'ait envie de renouer avec moi, peut-être m'alarmai-je sans raison; mais je connois ses caprices, il faut qu'ils se succedent, & je serai peut-être assez malheureuse pour en être l'objet. Adieu. Je vous verrai aujourd'hui où vous sçavez. Aimez-moi toujours, mon cher comte; il n'est point de malheurs que votre tendresse ne me fasse supporter patiemment : je ne souffre plus dès que je vous vois.

BILLET.

*MADAME ***, selon vos desirs, vous prête sa maison, & consent que vous en fassiez demain les honneurs, puisque vous le voulez absolument. Saint-Fer*** viendra avec nous; & plût à Dieu que j'eusse des témoins plus séveres, & aussi incommodes que je crains qu'ils ne le soient peu. Je vais revoir des lieux où je vous ai donné les premieres marques de ma foiblesse; & je ne sçais que trop que vous en exigerez encore: votre lettre est remplie d'amour, je connois vos transports, & je me défie de moi-même. Pourquoi m'annoncez-vous des momens que je voudrois pouvoir éviter toujours? Cette idée est-elle la seule qui vous occupe? Que j'ai de reproches à vous faire, & que j'aurois de satisfaction à me brouiller avec vous, si je n'avois pas encore le raccommodement à craindre!*

LETTRE XXXVIII.

JE vais vous faire la plus extravagante, la plus ridicule, la moins vraisemblable querelle qu'on ait jamais imaginée. Je suis de mauvaise humeur aujourd'hui, & votre charge auprès de moi vous oblige à essuyer mes caprices : vous voyez que je vous préviens, mais quoique je commence par m'avouer folle, je n'en serai peut-être pas moins raisonnable dans ce que j'ai à vous dire. Je n'étois pas hier chez la duchesse, & Madame de *** y étoit. Cette dame, comme vous le sçavez, aime tant l'amour que, quand elle n'a pas le tems de le faire, il faut qu'elle en parle. Elle vous demande ce que vous pensez de la constance, vous répondez ingénument qu'il n'est rien de plus ennuyeux; on vous le conteste, & pour appuyer votre raisonnement & faire voir que ce n'est point par opiniâtreté que vous êtes d'un sentiment contraire, vous dites qu'elle vous ennuie, vous personnellement ; on n'en veut rien croire ; pour qu'on n'en doute plus, vous rapportez des

aventures qui vous ſont arrivées ; vous mourez preſque de plaiſir en exprimant celui que vous trouvez à faire une perfidie, & vous terminez votre diſcours en diſant que, graces à Dieu, pas une femme encore ne vous a prévenu. Cela m'a piquée ; j'ai cru pendant quelques heures qu'il ſeroit plaiſant pour moi d'être infidelle, & puis, par une idée plus ſotte, j'ai penſé qu'il étoit plus beau de ſe laiſſer prévenir. C'eſt prendre pour ſoi-même un parti bien douloureux ; mais on a en pareil cas le plaiſir d'être plaint ; l'on paſſe pour l'exemple de ſon ſiecle ; & l'amour-propre ſe dédommage par-là de ce qu'il y perd d'ailleurs. Quoique je ſois perſuadée que votre eſprit s'eſt égayé aux dépens de votre cœur, je ne ſuis pas contente de vous voir ſoutenir, par de petites hiſtoires, peut-être réelles, un ſentiment qui me déplaît ; & dans la ſituation où vous êtes, vous ne devriez pas croire qu'il y eût au monde des inconſtans. Vous m'aimez, j'en ſuis ſûre, malgré votre indolence, vous m'adorez ; & ſi l'adoration n'eût pas été égale, où en auriez-vous été ? Je pouvois ſaiſir ce prétexte & dire, pour ma juſtification que, puiſque vous trouviez du plaiſir à être inconſtant,

vous aviez envie de le devenir; mais malheureusement la fantasie de vous aimer me tient encore, & tant qu'elle me tiendra, vous aurez la bonté de vous en tenir à la constance. Cela est cruel; je frémis de votre situation, & pour y ajouter quelque chose de plus terrible, je vous ordonne de venir passer la journée avec moi. Je suis curieuse de voir si vous oserez soutenir devant moi vos propos d'hier. Adieu: voilà tout ce que j'avois à vous faire sçavoir. Ce n'étoit pas la peine de faire une si longue lettre; mais je m'enuyois, j'ai pris la plume sans avoir d'idée bien déterminée de mon dernier ordre. Il n'étoit pas séant de vous l'exposer d'abord; j'étois un peu piquée contre vous, cela ne valoit pas la peine de vous gronder bien sérieusement; j'avois pourtant envie de le faire. J'ai commencé avec distraction, j'ai continué de même, & voilà pourquoi je vous les aurois épargnés si j'avois été sage; mais vous avez tant de tems à perdre que je ne dois pas me reprocher de vous avoir fait employer quelques momens; c'est toujours faire quelque chose que de lire une lettre à propos ou non. Je devois vous

quereller, l'ai-je fait ? Mon Dieu ! que j'ai de peine à finir ! Adieu pourtant ; je vous aime toujours.

LETTRE XXXIX.

AVOUEZ que je suis bien aimable ; & que, malgré toutes les envies de changer qui vous prennent de tems en tems, mes agrémens vous retiennent dans mes chaînes. C'est un esclavage éternel pour vous ; un seul de mes regards détruit toutes vos fantaisies ; & quand vous me voyez, vous êtes honteux d'avoir pensé que vous pouviez être infidele. N'avez-vous pas raison, mon cher comte ? sçait-on à quoi l'on s'engage quand on poursuit de nouvelles conquêtes ? L'incertitude où l'on est de plaire réveille par un tourment effectif ; & la peine que l'on prend à développer un cœur inconnu, vaut-elle le plaisir qu'on a à lire dans celui qui est à nous ? Que pouvez-vous voir dans le mien qui ne doive faire votre félicité ? Toujours occupé de vous, il ne conçoit rien, ne sent rien qui ne soit vous. Fermé à toute autre idée que la vôtre, quel plaisir ne ressent-

il pas à vous exprimer sa tendresse, à se tromper même sur la vôtre. Quelles preuves de mon amour ne vous ai-je pas données ? Quel chagrin de n'en pouvoir trouver de nouvelles ! Quel charme pour moi d'en pouvoir imaginer ! Mon cher comte, ma passion n'a point de bornes, pourquoi la façon de vous l'exprimer, de vous l'apprendre en a-t-elle ? Pourriez-vous vous résoudre à changer ? Quel autre plaisir vous fourniroit votre inconstance que celui de faire mourir de douleur la personne du monde qui vous aime le plus tendrement ? En seroit-ce un pour vous ? Hier pourtant vous aviez la cruauté de me faire entendre que vous pourriez cesser de m'aimer ; peut-être même l'aviez-vous souhaité ! Avois-je mérité que vous me donnassiez un si cruel chagrin ? Vous m'accusez de souffrir vos transports avec peine ; vous fermez donc les yeux sur les miens. Ah ! je n'ai que trop de sensibilité ! Mais l'amour n'est-il que cela ? Ne peut-on jamais s'y livrer sans offenser la vertu ? Des personnes sensées qui s'aiment, n'ont elles que cela à se dire ? Je le vois, vous cherchez à user votre passion ; puis-je être d'accord avec vous sur ce sentiment ; moi qui ne

le connois pas, moi qui de jour en jour vous aime plus fortement ? Je sçais d'ailleurs l'effet que les plaisirs continus ont sur l'amour. On les goûte d'abord avec transport pour la nouveauté. Les desirs irrités d'une longue résistance leur donnent ce charme qui s'assoupit ensuite nécessairement ; on les cherche encore par fantaisie ou par habitude, puis ils ne touchent plus. Que deviendrois-je si je vous voyois parvenir à ce point, & si, dans les momens que vous recherchez sans cesse, j'étois réduite à me plaindre de votre indifférence. J'ai jugé, pour éviter une chose si douloureuse, qu'il valoit mieux que vous eussiez à vous plaindre de la mienne. J'ai même envie de vous faire recommencer, & de vous voir vous donner les soins qu'il vous a fallu pour m'acquérir. Je crois, si je ne m'y prends trop tard, que c'est l'unique moyen de réchauffer votre amour ; mais vaux-je encore à vos yeux la peine d'être aimée ? J'avois envie d'être modeste : mais en me mirant par hasard, je me suis trouvée si jolie que je n'en ai pas eu la force : c'est mon amour pour vous qui m'embellit. Adieu ; je vous remercie de votre lettre, jamais vous ne m'avez écrit tant de choses tendres ; vous en viendrez,

quand vous voudrez, recueillir les fruits. J'ai mille satisfactions à vous faire, tant sur ce qui se passa hier, que sur les impertinences qui m'ont échappé sur la fin de cette lettre. Je ne sçais jamais ce que je dis, quand je ne dis pas que je vous aime.

LETTRE XL.

JE ne sçais quand finiront vos fantaisies, ou quand cessera mon indulgence pour elles. Je commence à être lasse de l'une, & je ne me sens pas disposée à être long-tems la dupe de l'autre. Depuis que nous nous aimons, ou, pour mieux dire, depuis que je vous aime, vous ne m'aviez point tourmentée au point où vous le faites, il y a quatre jours; & jamais il ne vous est venu dans la tête des idées si déraisonnables ! Que vous importe que j'aie aimé quelqu'un avant vous ? Quel droit aviez-vous sur mon cœur avant que je vous connusse ? Ai-je cru, lorsque j'ai commencé à vous aimer, que vous n'aimiez rien vous même, jusqu'au moment qui a fait naître votre passion pour moi ? Mais que

me fait à moi, si vous m'aimez bien, que vous en ayez aimé d'autres ? J'avoue qu'il m'eût été plus doux d'avoir allumé en vous les premiers desirs; mais quoique fort jeune alors, il y avoit long-tems que vous ne vous souveniez plus de votre premiere amourette. Me convenoit-il de vous en faire un crime ? Et si je vous avois marqué une jalousie si extraordinaire ne m'auriez-vous pas répondu : mais, Madame, pouvois-je deviner que vous m'étiez destinée; & devois-je renoncer aux conquêtes qui se présentoient de tous côtés, pour en mériter mieux une personne que je ne connoissois pas ? Hé bien, Monsieur le comte, je n'aurai pas cela à vous répondre. Si j'étois dans le cas où vous me supposez, je n'aurois pas pu penser que j'aurois un jour le bonheur de recevoir les hommages de M. le comte de..... & que je le trouverois bon : & si avant lui quelqu'un s'étoit présenté, & m'avoit plu, je n'aurois pas cru faire une infidélité au comte de.... d'aimer le soupirant actuel. Avouez la vérité, vous ne cherchez qu'une raison pour justifier l'infidélité que vous méditez. Je suis assez malicieuse pour ne vous la pas fournir. Vous ne pouvez plus tenir

à l'ennui qui vous accable ; & voilà l'unique source de toutes les mauvaises querelles que vous me faites. Vous exigez de moi un détail sincere de ma vie, de l'état de mon cœur, avant & après que je vous ai connu, & des impressions que vous avez faites sur lui. Vous ne voulez vous en servir que pour y trouver des raisons de mépris pour moi, ou de vanité pour vous. Je devrois vous le refuser, mais ce seroit vous confirmer dans votre erreur ; & quoique peut-être vous ne soyez pas disposé à croire ce que je vous dirai, la vérité n'en sera pas plus altérée dans mon récit. Je vous suis obligée du détail que vous me voulez faire, je ne suis pas curieuse ; d'ailleurs vous le pourriez faire aussi faux que celui que je voulois vous donner, pour vous punir de vos extravagances ; & puis, je crois, qu'il vaut mieux ignorer mille choses sur une matiere si délicate que d'en trop apprendre... Je commence.

Figurez-vous que dans cet âge où les filles sentent qu'elles doivent plaire & qu'elles le veulent, je ne le sentois ni ne le voulois ; une éducation prise au milieu du grand monde ; un peu de raison, beaucoup de fierté, de bons

avis m'avoient éclairée ſur les ridicules des hommes, je les voyois ſans plaiſir & les entendois avec dégoût : les jeunes me paroiſſoient impertinens, & les vieux, incommodes ou vicieux. Je réfléchiſſois ſur leurs façons avec les femmes ; & j'y trouvois toujours de quoi les craindre ou les méſeſtimer : un ſeul pourtant, & je vais vous le nommer ; de peur que vous ne faſſiez de ce ſilence un ſujet de jalouſie, un ſeul, c'étoit le marquis de P***, (il eſt mort, vous le ſçavez) m'avoit ſçu plaire : ſes manieres polies & ſenſées, ſon eſprit plus formé qu'on ne l'a d'ordinaire dans l'extrême jeuneſſe, ſes empreſſemens pour moi, ſa façon naïve & vraie de m'exprimer ſon amour, avoient fait naître dans mon cœur une inclination très-forte ; mais contrainte par mon état, inſtruite par ma raiſon, je ne lui dis rien du progrès qu'il avoit fait ſur moi. Dans ces diſpoſitions, on me maria ſans que je le vouluſſe, ou que je m'y opposaſſe ? Le marquis en penſa mourir de douleur, mes chagrins furent auſſi vifs que les ſiens ; mais j'avois de la vertu, & je parvins à les ſurmonter : mon mari m'aimoit, mais occupée d'une paſſion que ſes malheurs me rendoient

encore plus chere, je souffrois de ses soins, & ne les voyois qu'avec froideur. Le marquis s'éloigna : fortifiée par son absence, je fus plus en état d'ouvrir les yeux sur le mérite de mon mari. J'étouffai des soupirs criminels pour moi, & je me fis enfin un plaisir de mon devoir. Je fus charmée du changement qui s'étoit fait dans mon ame, je sentis que j'aimois, & j'en eus d'autant plus de joie que je n'avois point cet amour à me reprocher : je passai deux ans dans cet état tranquille ; j'aimois, j'étois aimée, je jouissois d'une grande liberté, j'employois les momens que mon amour ne remplissoit pas, à la lecture, à la musique ; en un mot, à toutes ces occupations qui amusent en instruisant. Mon sort changea bientôt, les infidélités de mon mari éclaterent ; mais quand la voix publique ne me les eût point apprises, son indifférence pour moi ne me les eût que trop fait connoître ; je tombai dans le plus affreux désespoir, je pleurai ; je gémis, je me plaignis à lui de mes tourmens ; je n'en fus pas moins malheureuse : j'essayai vainement de le ramener, sa froideur pour moi n'en devint que plus éclatante ; de la froideur il passa au mépris, à la dureté. Je suis

fiere, on ne m'outrage pas impunément; je pris tant de ſoins d'éteindre mon amour, il m'en donnoit tant d'occaſions, qu'enfin j'y réuſſis. Après cette fatale épreuve de la perfidie des hommes, plus confirmée que jamais dans l'horreur que j'avois eue pour eux, vous concevez ſans peine que je ne cherchois pas un amant; j'étois même parvenue à une ſi grande inſenſibilité, que tous les diſcours ſéduiſans de ceux à qui je plaiſois, ne produiſoient d'autre effet que celui de m'ennuyer. Je me ſoucios trop peu de mon mari pour daigner m'en venger; & d'ailleurs la vengeance qu'on me propoſoit, & les vengeurs qui s'offroient, me déplaiſoient également. Je ſuis ſi peu ſenſible que je n'avois pas même beſoin de penſer à mon devoir pour m'y retenir. Charmée du repos qui regnoit dans mon ame, aſſez heureuſe pour ne pas haïr mon mari, m'amuſant même de ſes infidélités, je vivois dans un bonheur parfait, lorſque le marquis lui-même vous amena chez moi. Votre vue me frappa, vos diſcours me plurent, je remarquai que vous m'aimiez; j'eus beſoin de toute ma vertu pour tâcher d'en être fâchée; je ne le fus pas aſſez apparemment, puiſ-

que vous ne vous en apperçûtes pas : je crus, pour mon malheur, que ce n'étoit qu'une impression foible que celle que vous aviez faite sur moi ; je me livrai trop à cette idée, je badinai avec vous-même de votre amour, vous en tirâtes avantage, vous m'écrivîtes ; je crus, en vous répondant avec sévérité, que vous cesseriez de me tourmenter ; peut-être que j'exprimai mal mes intentions. Vous continuâtes à m'écrire, & pour vouloir vous donner trop bonne opinion de moi, à force de vous écrire que je ne vous aimois pas, je vins enfin à vous écrire que je vous aimois. Je vous l'ai prouvé. Ingrat ! je vous le prouve tous les jours ; vous méprisez à présent ma passion, je commence à me repentir d'un égarement que votre indifférence me fait sentir aujourd'hui aussi criminel que je voudrois qu'il me l'eût toujours paru de jour en jour. Je me repens de plus en plus, & j'espere que bientôt je me repentirai si bien, que je ne vous aimerai plus du tout. Adieu, Monsieur : voilà tout ce que j'avois à vous dire, & peut-être plus que vous n'en vouliez sçavoir.

BILLET.

*VOUS ne pouviez pas plus mal prendre votre tems pour la partie de campagne que vous me proposez. Je suis malade à mourir ; je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit : ce qui me fait croire que je suis bien mal ; c'est que je n'ai pas trop pensé à vous. Je me sens dans l'ame une langueur, une indolence, & tant de foiblesse dans tout le reste, que je ne puis comprendre comment je ne me suis pas encore évanouie ; & ce qui me désespere de cette indisposition imprévue, c'est qu'elle va à coup sûr me brouiller avec vous. Tout ce que je puis vous dire pour ma justification, c'est que je n'avois aucune envie de me porter mal. Vous sçavez qu'hier j'étois de très-bonne humeur, & je crains qu'elle ne soit la cause de ma tristesse d'aujourd'hui ; & puis aller à la campagne ! le tems me paroît d'un sombre affreux, mes chevaux sont malades ; mon cocher est déja ivre. Je ne veux point aller dans le carrosse de Madame de ***, Saint-Fer *** y est toujours, & je crains qu'on ne dise dans le monde, que je suis amoureuse de lui. Me faire voir dans le vôtre, ce seroit bien pis ! Ainsi vous voyez qu'il n'est pas possible que je sorte. Venez chez moi, si*

cela vous amuse : peut-être aurai-je compagnie ; mais en cas que nous soyons seuls, nous nous dirons de jolies choses, nous traiterons l'amour métaphysiquement, s'entend, nous jouerons, si vous voulez. C'est en conscience tout ce que je puis faire pour vous.

LETTRE XLI.

IL vient, mon cher comte, de m'arriver la chose du monde la plus cruelle : nous allons être les plus malheureuses personnes du monde. Mon mari, ah ! mon pressentiment n'étoit que trop vrai ! n'aime plus votre cousine ; il vient de se jetter à mes pieds, m'a demandé pardon de ses égaremens, m'a juré, les larmes aux yeux, un amour éternel. Dans la surprise où un pareil coup m'a jettée, je n'ai pas eu la force de l'interrompre, ni de lui marquer à quel point son retour m'est odieux. Il a interprété mon silence à son avantage ; & pour mieux me prouver que sa démarche est sincere, il veut, dit-il, passer tout l'été avec moi en Bretagne. Comment parer cet effroyable départ ? Dois-je abandonner le soin

de ma réputation ? Que penſera ma famille, ſi je refuſe de partir ? Que penſeroit-il lui-même de cette réſiſtance à ſes volontés ? Quel ſeroit mon malheur, s'il alloit démêler la cauſe de mon indifférence pour lui ! Mon cher comte, nous ſerions ſéparés pour jamais. Vous ne connoiſſez point ſes fureurs ; le moindre de mes maux ſeroit un exil éternel. Que vais-je devenir ? Quelles reſſources puis-je trouver contre lui ? Ma mere, témoin de mes pleurs & de ſes infidélités, elle qui me conſoloit autrefois, regardant cette réconciliation comme ce qui peut m'arriver de plus heureux, joindra ſes perſécutions à celles de mon mari. Blâmée, abandonnée, ſi je ne pars pas ; mourante de déſeſpoir ſi je m'éloigne de vous, ſi je vais paſſer mes jours infortunés loin de la ſeule perſonne qui me faſſe aimer la vie, tourmentée ſans ceſſe par ſon amour, dévorée du mien, trahie par ma douleur, ou forcée de la contraindre ; interrogée à tout moment ſur ce qui peut la cauſer, ne répondre que par mes ſoupirs ; & me trouver enfin expoſée à tout ce que la jalouſie peut imaginer de plus funeſte. Heureuſe cependant au milieu de tous les maux que je prévois, ſi je

vous ſuis toujours chere ! ſi vous n'abandonnez pas une infortunée, qui ne l'eſt que parce qu'elle vous aime ! Il n'y a point de tourmens, de perſécutions que la certitude d'être aimée de vous ne me faſſe ſupporter avec joie ! Conſtamment à vous, je ſerai trop payée de mes maux, ſi votre ſenſibilité les partage. Adieu, venez ce ſoir chez la ducheſſe, que je vous voie, que je jouiſſe, encore du plaiſir qui me reſte...

Fin de la premiere Partie.

LETTRES
DE
LA MARQUISE
DE M***,
AU
COMTE DE R***.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XLII.

NE craignons plus d'être féparés, mon cher comte; le même caprice qui avoit pouffé mon mari à renouer avec moi, l'a ramené dans fes anciennes chaî-

nes ; votre cousine en triomphe encore, croyez-vous que cela lui fasse autant de plaisir qu'à moi ? Nous n'avons dû tant d'alarmes qu'à la jalousie qu'il avoit contre elle, & c'étoit pour lui faire croire qu'il étoit absolument guéri, qu'il étoit revenu à moi. Ma mere est si surprise d'un changement si prompt, & si indignée en même tems, qu'elle me fait, sans y penser, des sermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne se souvient presque plus de tout ce qu'il a voulu, il agit à son ordinaire, avec un peu plus de circonspection cependant ; en un mot, avec un peu de ce que j'appellois froideur autrefois, mais que m'importe, pourvu qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi ? Que nous allons nous aimer, mon cher comte, & qu'après avoir craint de nous perdre pour toujours, notre amour va reprendre de vivacité ! Je n'avois pas besoin de tant d'alarmes, mon cœur se soutenoit assez sans elles ; mais le vôtre languissoit dans le repos. J'ai obligation au marquis de l'amour que vous m'avez témoigné ; je vous ai vu des mouvemens dont je ne vous croyois pas capable : pour la premiere fois de votre vie, je vous ai vu répandre des

larmes, elles ne m'étoient pas suspectes. Je sentois que l'amour seul en pouvoit exciter d'aussi tendres. Qu'elles me sont precieuses, & que j'en garderai chérement le souvenir! Nous ne sommes pas faits pour être un moment désunis, nous languirions si nous ne nous aimions pas. Que deviendrois-je, hélas! si je venois à vous perdre? Pourrois-je vivre un instant sans vous? Que vous-même seriez à plaindre si vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour..... Je n'ose y penser. Cette idée me fait frémir; des pressentimens dont je ne puis être la maîtresse, me remplissent l'ame de trouble & de terreurs. Sans doute la situation où je me suis trouvée les a fait naître; quoique rassurée sur le malheur dont j'étois menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en est tant pour moi! qui sçait si dans le tems que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût subit, fruit ordinaire d'une passion longue & tranquille? Qui sçait si mon mari, entraîné par son inconstance naturelle, ne me rendra pas quelque jour aussi malheureuse que je viens d'éviter de l'être? La mort peut-être..... Ah! plût au ciel qu'elle seule nous séparât! Adieu,

ſoyez ſûr que je vous adore, & que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous, pas même votre indifférence.

LETTRE XLIII.

SAINT Fer *** a eu raiſon de vous écrire que j'apprenois la philoſophie ; mais il a tort de vous faire penſer que je ne m'appliquois à cette ſcience que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre abſence m'ennuie, & j'ai cru, pour la rendre plus ſupportable, devoir m'occuper à quelque choſe. Vous devriez m'être obligé d'avoir choiſi ce genre d'amuſement. Peu de femmes auroient imaginé de chercher dans la logique à ſe conſoler de l'abſence d'un amant, & je penſe auſſi qu'en pareil cas ce ne ſeroit pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la philoſophie ne me mette aſſez de force dans le cœur pour affoiblir ce malheureux amour que j'ai pour vous. Qu'elle ſeroit admirable ſi elle pouvoit faire ce miracle ! Mais raſſurez-vous ; tout le fruit que j'en ai tiré juſqu'ici, eſt

est d'entendre des raisonnemens longs & ennuyeux ; d'être assez folle pour en vouloir faire, & d'être parvenue au point que, si Dieu ne m'assiste promptement, je ne m'entendrai plus moi-même. J'ai pour maître le plus joli pédant du monde, frisé, poudré, & qui, à ce qu'on m'a dit, a le bonheur de parler hebreu avec toute la politesse possible. Je crois que j'ai un peu dérangé sa morale ; il n'a, lorsqu'il me regarde, que des idées confuses, qu'il exprime plus confusément encore qu'il ne les conçoit. Il marmote entre ses dents des paroles barbares que ses yeux me rendent moins inintelligibles, & j'aurois déjà congédié ce charmant précepteur si ce n'étoit que j'attends une déclaration d'amour en langue hébraïque, qui sera sans doute la plus touchante du monde. Je n'ai point au reste fait d'autre profit dans cette science que celui de m'en dégoûter. Votre absence ne m'attriste pas moins que si je n'avois point cherché à me distraire ; & pour avoir eu quelques leçons de philosophie, mon cœur n'en est pas devenu plus philosophe. Ma raison voudroit en vain me conseiller de vous oublier. Vainement des réflexions tristes, mais salutaires,

voudroient me ramener à mon devoir. En proie aux remords, je sens tout le poids de mon égarement. Entraînée par mon amour, je rougis d'avoir osé le combattre. Je sçais qu'un jour vous cesserez de m'aimer, & que des liens illégitimes, nés du caprice, de la foiblesse, sont aisés à rompre. Cette certitude me tourmente & ne m'aide pas. La crainte de vous voir changer m'accable, & le malheur que j'aurois de vous perdre me ferme les yeux sur les avantages qui suivroient peut-être votre inconstance. Je sçais que, rendue à moi-même, je n'aurois plus rien à me reprocher; mais je ne jouirois plus du bonheur de vous aimer, & il n'est rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrois en le perdant. Oui, mon cher comte, je n'aime que vous, je vous ennuie sans doute à vous le dire; vous ne m'écrivez plus que froidement; vous croyez que je veux cesser d'être à vous, mes réflexions vous le font craindre. Ah! devez-vous me les reprocher? Triomphent-elles de ma foiblesse? Et si je n'ai pas eu assez de vertu pour résister à votre passion, pensez-vous que ce qui m'en reste puisse m'arracher à vous? Vous vous offensez de mes remords;

puis-je quelquefois n'en être pas déchirée? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point fait un pas, je n'ai pas écrit un mot, je n'ai pas conçu une pensée que je ne doive me reprocher. Vous ne connoissez point ce cruel devoir, vous n'y êtes pas assujetti, vous n'offensez rien; en vous consacrant à moi, vous pouvez me donner toutes vos pensées, & vous livrer tout entier au désordre de vos sens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout sacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorsque le moindre soupir qui peut m'échapper est un crime pour moi; lorsque, par les effets de ma fatale passion, je me trouve sans cesse prête à perdre le seul objet qui puisse me consoler de ma foiblesse? Adieu; vous ne vous amuserez pas en lisant cette lettre, mon dessein n'étoit pas cependant de vous ennuyer; mais il ne se présente à moi que des idées affligeantes. Revenez me rassurer par votre présence; je vous dirois de presser votre départ si je ne sçavois pas que des ordres vous arrêtent où vous êtes. Mais quelque douleur qu'ils me causent, je serois moins mécontente si je pouvois être sûre que vous souhaitez quelque-

fois de me voir. Adieu. Conservez-vous, je vous en conjure, quand même ce ne seroit pas pour moi.

LETTRE XLIV.

QU'UNE femme est à plaindre quand elle aime, & qu'un homme est ridicule quand il est aimé. Ce trait de morale vous paroît actuellement déplacé, parce que vous le prenez pour vous peut-être; détrompez-vous: quoique je pusse, sans vous faire tort, me récrier ainsi sur votre compte & sur le mien, ce n'est point vous que cela regarde. Madame de*** & Saint Fer*** viennent de se brouiller si vivement que, soit que Saint-Fer *** n'eût plus envie d'être constant, soit que Madame de *** l'ait assez maltraité pour l'obliger à prendre pour jamais son parti, à ses yeux il s'est jetté dans les bras de Madame de L***, qui, pour le recevoir plus décemment, se retire de ceux de D***. Cette inconstance marquée a fâché notre amie, peut-être a-t-elle senti par le changement de Saint Fer*** qu'elle l'aimoit encore, peut-être aussi

que sa vanité piquée se déguise sous un mouvement d'amour. Quoi qu'il en soit, elle est fort triste de la perte qu'elle a faite, & elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint-Fer*** se soit si promptement consolé de la sienne. Elle ne conçoit pas encore comment Saint-Fer***, qui a paru jusqu'ici aimer les sentimens, a pu s'attacher à une femme qui n'est connue dans le monde que par le mépris qu'elle en fait. Le plus inconsolable des deux abandonnés, c'est D***, qui ne faisant que d'entrer dans le monde, & ayant besoin de se faire une réputation, avoit choisi le cœur de Madame de***, comme celui de tout Paris le plus propre à faire connoître un jeune homme. Il parle, il est écouté, favorisé, & congédié en un mois; & voilà tout d'un coup un homme perdu de réputation. Madame de L*** passe à bon droit pour se connoître en mérite. Les femmes de son espece se reglent sur son goût. D*** pouvoit espérer des fortunes brillantes; mais le moyen de se présenter ailleurs, après avoir été abandonné avant un mois de service? Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire! Tous les regards sont aujourd'hui attachés sur Saint-Fer***.

Nombre de curieuſes examinent ſa taille, ſa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne ſçais quoi qui a déterminé Madame de L ***. Toutes en général conviennent qu'il a l'air infiniment guerrier ; & ſe fondant ſur le goût de la dame, ne doutent point qu'il n'ait beaucoup de mérite. Saint-Fer ***, au milieu de tous les applaudiſſemens & du plaiſir qu'il peut reſſentir de ſe voir homme à la mode, m'a cependant paru chagrin. Madame de *** n'eſt point une maîtreſſe à perdre ſans regret ; il ſçait mieux qu'un autre de quel prix elle eſt. Il ſoupiroit en m'en parlant, & je crois qu'il pourroit ſouhaiter de la retrouver, ſi après un ſi grand éclat il pouvoit penſer qu'elle fût encore ſenſible pour lui. Madame de ***, d'un autre côté, voudroit le ramener, mais comment ? Quel affront d'aller montrer ſa douleur & ſon amour à un homme engagé ailleurs, & qui ne ſe ſerviroit de cette démarche que pour s'affermir dans ſon nouveau choix ! Si elle ne lui témoigne que de l'indifférence, & ce feroit au fond le meilleur parti, peut-être l'oubliera-t-il abſolument. Comment accorder l'honneur du ſexe & l'amour qui la tourmente ? C'eſt à vous qu'on a recours

pour une négociation de cette importance. Parlez à votre ami, s'il est vrai que son amour pour Madame de L*** ne soit qu'un goût de caprice, ou un coup de désespoir ; car il faut être bizarre ou désespéré pour faire une pareille sottise. Faites-lui espérer son pardon. Si vous vous appercevez qu'il en soit véritablement amoureux, ne commettez point mon amie, & ne donnez pas à cet inconstant le plaisir de croire qu'on le regrette. Après tout, s'il est si méchant, on tâchera de piquer sa vanité en feignant d'en aimer un autre. Nous avons cinq ou six galans, très-propres à mortifier la sienne. On tâchera d'en aimer un, on fera du moins comme si cela étoit. En pareil cas, il faut bien se servir de toutes ces ressources. Mon Dieu, que de secrets je vous révele-là ! Ne vous avisez pas au moins d'en abuser. Prompte réponse. Adieu, aimable comte. Je serois bien fâchée de donner à Madame de *** la peine que je prends pour elle.

BILLET.

*Mon mari vient de m'annoncer l'ennuyeuse Madame de ***, & il compte qu'elle passera la journée avec moi; cela rompt, comme vous voyez, toutes nos mesures, & je veux le punir en dérangeant les siennes. Il doit aller tantôt chez votre cousine, où je sçais qu'il a un rendez-vous. Allez y dîner, & engagez son mari à une partie de plaisir qu'elle ne puisse détourner. Qu'il prenne pour la contraindre, cet air brusque & imposant dont il se sert à tout propos. Ne donnez pas même à votre cousine le tems d'écrire à son amant. Je veux, pour rendre ma vengeance complette, que cela ait l'air d'une infidélité. Votre cousine vous en voudra un peu de mal, mais vous aurez pour excuse votre étourderie ordinaire : au reste, elle ne sera pas plus malheureuse que moi, qui ne vous verrai pas de la journée. Le soir, ramenez-la chez elle bien poliment, ne lui demandez pas la cause de la mauvaise humeur qu'elle vous témoignera; sans doute cela prendroit trop de tems, & je serai pressé de vous remercier.*

LETTRE XLV.

POURQUOI ſuppoſez-vous que je vous veux du mal ? J'avois hier un air froid & contraint, eſt-ce ma faute, & ne ſeroit-ce pas à vous à diſſiper les nuages qui m'obſcurciſſent l'ame ? Vous fûtes froid vous-même toute la journée, vous ne ſçaviez que me dire, & vos yeux, en me regardant, n'exprimoient qu'un ennui & un dédain qu'il paroiſſoit que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime ? Il a été un tems que j'aurois cru qu'une paſſion nouvelle me rendoit moins aimable à vos yeux ; mais je vous connois trop, pour vous faire cette injuſtice. Votre cœur vous joue quelquefois le mauvais tour de paroître tel qu'il eſt ; il ne ſent rien, que voulez-vous qu'il exprime ? Vous avez reçu de la nature une inſenſibilité que l'uſage corrige ; mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer. Toujours maître de vous, vous n'êtes jamais que ſpectateur des tranſports que vous faites naître. Je vous vois penſif & rêveur

dans des momens qui ne ſont faits que pour éteindre la raiſon, & où ſans ceſſe vous me rappellez à la mienne. Vous vous paſſionnez pour des plaiſirs que vous ne reſſentez pas; & ſi quelquefois vous feignez des deſirs, ce n'eſt que par vanité ou par ennui. Vous me dites ſouvent les choſes du monde les plus animées, & vos yeux immobiles ou diſtraits démentent toujours votre bouche. Vous ne connoiſſez ni l'amour, ni l'amante. Vous faites l'un parce que c'eſt le bel air, & vous ne voyez l'autre que pour jouir de la vue d'un objet dont vous êtes le maître, & que vous avez le plaiſir de rendre la victime de vos caprices & de vos froideurs. Vous vous plaiſez à faire des épreuves. Occupé ſans ceſſe à me tourmenter, vous eſſayez tour à tour les abſences, les mépris, la fauſſe jalouſie, rien ne vous touche, & lorſque par le moindre de vos ſoins, vous pourriez me rendre heureuſe, que par les miens je mérite tous vos empreſſemens que je languis en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus cruelle indifférence; & ſi vous êtes attentif à quelque choſe, c'eſt à me faire verſer

des larmes. Il me semble que je souffrirois moins de me voir une rivale, & d'attribuer vos refroidissemens à votre passion pour elle, que de vous éprouver si différent de ce que vous devriez être, lorsqu'aucun objet ne me combat dans votre cœur. Pourquoi mon mari n'est-il point jaloux ? La nécessité de tromper ses soins vous arracheroit peut-être à votre indolence. Vos desirs croîtroient par la peine que vous auriez à les satisfaire ; votre passion plus vive & plus ingénieuse, tâcheroit de surmonter les obstacles que sa bizarrerie feroit naître : je vous verrois moins souvent ; mais plus tendre & plus attentif à me plaire. Que je suis folle, bon Dieu, de me souhaiter tant de maux ! il faut que je vous aime bien éperdument pour vouloir acheter votre cœur à ce prix-là. Toute votre tendresse pourroit-elle me dédommager des tourmens que celle que mon mari me feroit souffrir, & ne vaudroit-il pas mieux pour moi que, profitant de votre indifférence, je me dégageasse d'une passion qui vous ennuie, & qui me devient odieuse ? Adieu. Je suis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, & de ne

pouvoir changer. Hélas ! je n'aurai encore que trop long-tems ce reproche à me faire. . .

LETTRE XLVI.

AH ! pour le coup la guerre est sérieusement allumée. Ce qui me divertit le plus, c'est que je ne serai pas, comme il y a quelque tems, la victime de la querelle. Cette passion si vive, & qui étonnoit par sa longueur ceux qui connoissoient les gens dont il est question, vient enfin de s'éteindre. L'aventure est plaisante ; je veux vous la conter. Mon mari est venu ce matin dans ma chambre, l'air désœuvré & languissant ; son chagrin a paru à mes yeux, & je n'ai pu m'empêcher de lui en demander la cause. Madame, m'a-t-il répondu mystérieusement, il est des choses que l'on voudroit pouvoir se cacher à soi-même. Ces paroles obscures ayant redoublé ma curiosité, je l'ai conjuré plus que jamais de me faire part de ses inquiétudes. Que voulez-vous que je vous dise, m'a-t-il répondu ? les confidences que je pourrois vous faire ne sont point faites pour vous : j'ai déjà trop

de choses à me reprocher avec vous; & peut-être seroit-ce vous braver que de vous dire ce qui m'agite. Je l'ai assuré qu'il pouvoit parler. Il faut donc s'y résoudre, a-t-il repris. Vous sçavez combien je vous ai aimée; je croyois dans le tems que je vous ai épousée, que ma passion pour vous ne pouvoit pas diminuer; mais quoique je trouvasse en vous tout ce qu'il falloit pour m'arrêter, vous n'avez pu tenir dans mon cœur, contre le libertinage de mon imagination, le déréglement des maximes du monde, & la séduction perpétuelle des femmes. Je me suis d'abord livré à elles par curiosité, la facilité de les vaincre a flatté ma paresse; j'ai continué par habitude, & malgré mes réflexions, j'y ai enfin trouvé du plaisir. La raison me ramenoit quelquefois vers vous; souvent, sans vous le dire, je sentois combien vous étiez aimable; mais la sévérité de votre humeur m'effrayoit, sçachant combien vous aviez à vous plaindre. La crainte d'essuyer vos reproches m'arrêtoit sur les satisfactions que j'aurois dû vous faire; & la difficulté d'obtenir mon pardon me plongeoit dans des nouveaux égaremens. Vous vous plaignîtes enfin; mais occupé alors d'une

passion violente, je répondis mal à vos bontés, & je ne tardai pas à m'appercevoir que je vous étois devenu indifférent ; vous me l'avez depuis confirmé. Je ne suis pas injuste, & je sens trop combien je l'ai mérité, pour oser vous en faire un reproche. Mais pour venir au fait, vous avez su que j'aimois Madame de ***, & qu'elle répondoit à mes soins ; je vous avouerai même que le bruit qui couroit qu'elle n'étoit pas cruelle, & la liste de ses amans qu'on me donna, fut ce qui m'engagea le plus à lui marquer de l'amour. Je crus que je pourrois fixer son cœur, & qu'il seroit beau de ne la voir sensible que pour moi. J'envisageai aussi que ses rigueurs ne seroient pas longues, ou, qu'en cas que je fusse rebuté, j'aurois avec elle des motifs de consolation, que je ne trouverois pas auprès d'une personne plus estimable ; enfin, je m'en fis une affaire plus de fantasie que de sentiment. Je débutai avec elle sur le pied d'un homme qui ne s'attend pas à de grandes cruautés, & dont l'enjouement promet de ces flammes vives qui amusent sans attacher. Je l'instruisis de mes intentions ; les approuver & s'y conformer fut à peine l'ouvra-

ge de deux jours. Quoiqu'avec assez d'expérience du monde, je ne connoissois pas encore tout le risque qu'il y a à aimer des coquettes : elle est assurément la plus dangereuse de toutes; artificieuse même dans des momens où il semble qu'on doive tout oublier, ses transports sont aussi étudiés que ses discours. Ses gestes, ses regards, ses soupirs, tout en elle est plein d'un art d'autant plus dangereux qu'il est caché sous les apparences de la plus parfaite naïveté. Je crus tout terminé avec elle, d'abord qu'elle ne m'eut plus rien laissé à desirer; mais ce fut où je pris de l'amour, je me sentis des émotions que seul il peut faire naître; mes desirs satisfaits me fournissoient de nouveaux plaisirs à les éteindre; source nouvelle de flammes pour moi, ils augmentoient mon ivresse. Je n'étois plus à moi-même : plein de la passion qui me dévoroit, j'avois les yeux fermés sur tout le reste du monde : je m'étois arraché à tout pour n'être qu'à elle, mon esprit ne pouvoit plus recevoir d'autre idée; j'étois même si aveuglé que je démentois ce qu'on m'avoit dit sur sa façon de penser; & d'abord que je l'aimai, il ne me fut pas possible d'imaginer qu'el-

le en eût aimé d'autres. Tous les reproches que le public lui faisoit sur sa conduite me parurent des calomnies, qui ne devoient leur naissance qu'à la jalousie des femmes ; ou aux discours impertinens de quelques jeunes gens qui n'avoient pas pu se faire aimer d'elle. La jalousie si ordinaire aux amans, ne trouvoit point de place dans mon cœur ; j'aurois craint de l'offenser, en lui marquant de la défiance, & je voyois sans chagrin tout ce qu'il y avoit de gens de la ville en différens genres, venir lui rendre des hommages. Les choses auroient sans doute été toujours de même, si ses refroidissemens trop marqués ne m'avoient instruit à craindre son changement. Je commençai à voir que j'avois de rivaux, je me flattai quelque tems qu'elle étoit insensible à leurs soins ; & lorsque je m'apperçus qu'ils ne lui étoient point indifférens, je crus qu'elle ne vouloit qu'essayer mon amour ; d'ailleurs, je sçavois qu'il y a des discours qui ne tirent à aucune conséquence, & que, pour peu qu'une femme ait d'agrémens, elle se trouve cent fois par jour exposée à des fadeurs qui l'ennuient, même en flattant sa vanité ; que les hommes, même sans aimer, sont

par leur état obligés à dire des galanteries, ſans que leur cœur y prenne la moindre part, & delà je concluois, ou que les gens qui la louoient pouvoient n'en être pas amoureux, ou que, s'ils l'étoient, ils n'étoient pas favoriſés. Quand je conſidérois auſſi le nombre de ceux qui l'obſédoient, il ne m'étoit pas poſſible de croire qu'ils fuſſent tous heureux; quand j'examinois ſes façons, je les trouvois les mêmes pour tous: mêmes regards, mêmes diſcours; chacun d'eux paroiſſoit content, & je ne pouvois croire que, s'ils en étoient tous également touchés, cette uniformité de manieres ne fît naître entr'eux de la jalouſie, & la mienne, dans une ſi grande foule d'adorateurs, demeuroit ſuſpendue, faute de pouvoir ſe choiſir un objet. Que je me trompois! il n'y en avoit pas un qui eût lieu d'être mécontent; ils avançoient tous auprès d'elle par degrés. Ceux qui les premiers avoient déclaré leur paſſion, avoient les plus fortes preuves de ſa tendreſſe; & les plus malheureux en étoient à ces faveurs qui aſſurent que la derniere viendra à la premiere occaſion. Le moyen d'imaginer de pareilles choſes? Peut-on croire ce qu'on aime capable d'une auſſi

méprisable conduite? Et, d'ailleurs, avec quelle adresse n'étois-je pas trompé? Combien de fois, pour se défaire de mes empressemens, & favoriser ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait passer pour jaloux le mari du monde le plus docile, dans le tems que, pour endormir ses soupçons, on me le faisoit promener par la ville, & que je m'écartois de sa femme, afin de lui persuader que je n'avois aucune envie de lui plaire. On profitoit de son absence & de la mienne pour répondre à la tendresse d'un amant dont j'avois la bonté de faciliter les plaisirs. Combien de fois me suis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes visites ne me rendissent suspect, ou que, vu avec elle dans un endroit écarté, je ne compromisse sa réputation, lorsque, libre chez elle, elle prenoit avec un amant nouveau des plaisirs que celui de me tromper lui rendoit encore plus vifs. Je n'étois donc pas jaloux absolument; mais voyant, comme je vous l'ai dit, que mon amour ne plaisoit plus tant, je commençai à n'être plus si sûr du sien. Je fus cependant assez imbécille pour croire que je lui avois fourni des raisons pour paroître indifférente, &

qu'en lui marquant plus de tendresse, je ramenerois la sienne à sa premiere vivacité. Comment m'y pris-je pour cela? Soir & matin j'étois chez elle; mes assiduités ne finissoient point, plus de mari jaloux qui me retînt, par conséquent moins de moments pour me tromper ; jugez combien je me rendis odieux ! Mais comme je n'entrois point dans ses projets, & qu'il n'étoit pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de caresses, se rendit par-là sa premiere liberté, & me remit en même-tems dans mon ancienne confiance. J'en étois donc aussi amoureux que jamais, lorsque des regards adressés trop vivement au chevalier de Saint Fer * * *, me firent sentir encore de la jalousie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des mesures pour m'éclaircir; & pour y réussir mieux, je cachai mon dépit & mes soupçons sous un air libre & confiant. Elle en fut la dupe : le chevalier avoit enfin obténu tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'a pas la force de refuser. Ils étoient d'accord ; mais il s'agissoit de trouver un jour où personne ne vînt les troubler ; elle me dit le soir que son mari la forçoit à le suivre à la campagne le lendemain, qu'elle seroit au déses-

poir de ne me voir pas, mais qu'il falloit obéir. Je pensai la croire ; mais en l'examinant quelques momens après, je la vis qui serroit la main au chevalier ; je sortis, très-résolu de déranger le tête-à-tête. Ce jour qu'elle croyoit si fortuné arriva ; un homme de confiance étoit de bonne heure à sa porte, il vint me dire que le mari étoit sorti seul, & qu'un moment après son départ, il avoit vu entrer le chevalier. Ma douleur ne fut pas si violente à cette nouvelle que je l'aurois cru ; l'espoir de me venger de sa perfidie la calma : je me fis une joie maligne de la confusion que ma vue lui causeroit ; je me rendis promptement chez elle. Sûre de ma crédulité, elle n'avoit donné aucun ordre à son suisse qui me regardât ; j'entrai sans bruit : elle étoit dans le sallon qui est au milieu du jardin ; toutes les fenêtres, excepté celle qui regarde la maison, étoient fermées ; heureusement dans le tems que je me coulai dans le jardin, elle n'avoit pas eu le tems de me voir. Je m'approchai du sallon ; le repos qui y regnoit me fit juger que je devois chercher dans leurs actions l'éclaircissement que leur silence me refusoit. Je me mis donc à regar-

der de toutes mes forces ; je ne pouvois choisir un instant plus heureux ; & ce qui vous paroîtra extraordinaire, vu les dispositions dans lesquelles j'étois entré, c'est que je les vis sans aucun mouvement de colere. Il ne me vint pas même en tête de les troubler, je me retirai de la fenêtre, quand je crus qu'ils alloient être en situation de me voir. Je sortois satisfait de ma découverte, lorsque, pour mettre le comble à ma joie, une femme de chambre que j'avois gagnée sans y penser, mécontente de sa maîtresse, & indignée, disoit-elle, de voir tromper si cruellement un aussi galant homme que moi, m'arrêta pour me mettre entre les mains des lettres de toutes façons qu'elle avoit surprises à mon infidelle.

N'admirez-vous pas ma patience, ou plutôt mon imbécillité, de vous conter ainsi la longue & lamentable histoire de mon mari ? Pardon, mon cher comte, je l'interromps, pour vous dire que je vous aime, & que j'aurois mieux fait de ne vous écrire que pour vous en assurer. Je sçaurai demain à qui, de vous ou de moi, cette assurance fait plus de plaisir. Bon soir, je n'ai plus la force de vous parler, jugez de mon accablement.

LETTRE XLVII.

NON, je ne vous pardonne pas ; je ſuis ſeule, vous le ſçavez, & vous ne venez point chez moi ; que vos excuſes ſont foibles ! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir ? Les bienſéances, les affaires ; ſi j'étois déraiſonnable, je dirois que le devoir même, que tout doit céder. Ne méritai-je donc plus que vous me fiſſiez un ſacrifice ? Ingrat ! vous profiterez encore de ma ſolitude. Je vous écris ; mais pour vous punir, vous n'aurez de moi que la ſuite de l'hiſtoire que je n'achevai point hier. Songez que c'eſt mon mari qui parle.

Je regagnai mon carroſſe ſans bruit ; &, pour jouir ſans embarras de l'agréable lecture que j'avois à faire, j'allai me confiner dans le bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui m'y frappa les yeux : le mari de la perfide, qui s'y promenoit myſtérieuſement avec une femme qui, en m'appercevant, ſe cacha le viſage avec ſa coëffe : cette vue me ſur-

prit d'autant plus que je ne me ferois pas avifé de croire de *** homme à bonnes fortunes. J'allois me détourner lorfqu'il vint à moi. Il ne faut rien te diffimuler, me dit-il, tu vois ce dont il s'agit ici, garde-moi le fecret auprès de ma femme, fa jaloufie me défefpere, & je ferois le plus malheureux de tous les hommes fi elle venoit à découvrir ce qui fe paffe. A ce plaifir ajoutez-en un autre; cette dame te connoît, & ta préfence la gêne. Je lui promis le fecret, & je partis. Je fus fâché dans le moment de l'avoir trouvé occupé, j'aurois pu lui prouver que fa femme ne devoit pas tant le tourmenter, & en lui montrant les lettres que je tenois, & celles qui m'étoient écrites, le délivrer du moins de fa prétendue jaloufie : mais j'aimai mieux le laiffer dans l'erreur où il étoit; & puifque j'étois trompé, je crus qu'il n'y avoit pas de mal qu'il le fût auffi. Je trouvai dans les lettres qui m'avoient été données, des ftyles de toute efpece; déclarations & remerciemens de petits maîtres, langueurs & ennuis d'un homme de robe, offres de fervice & brufqueries d'un financier, amour badin & léger d'un homme de cour: il y en avoit

de toutes façons ; & j'en aurois bien ri, si quelques-unes de mes lettres, mêlées parmi celles-là, ne me les eussent pas rendues moins ridicules. Je ne me sentis, après cette lecture, ni colere ni amour pour ma charmante maîtresse ; & excepté un petit mouvement d'amour-propre qui me donna un peu de chagrin, je pris la chose en homme ferme, je fus étonné même de me trouver si peu sensible à son changement. Mais je ne sçavois point encore que la tendresse ne peut pas subsister au milieu du mépris. Je me ressouvins sur quels sentimens je m'étois déclaré son amant ; & pour n'être pas tout-à-fait la dupe de l'aventure, je résolus de paroître tranquille. Il me falloit cependant le plaisir de la confondre. Je pensai qu'une lettre ne suffisoit pas, & qu'il valoit mieux qu'armé du sang froid le plus insultant, j'allasse moi-même la féliciter sur ses conquêtes. Ce parti me parut le plus raisonnable, parce que je ne l'aimois plus, & que j'étois sûr qu'il ne m'échapperoit aucune marque de foiblesse, & le plus satisfaisant, parce que je pouvois jouir de son trouble & de sa confusion. Je me rendis donc chez elle le lendemain. Elle étoit à sa toi-

lettre, & dans cet aimable délordre où les graces sont si touchantes. Le chevalier y étoit, & la vue de son amant lui mettoit dans les yeux quelque chose de si tendre que, quoique ce fût pour un autre que moi, j'eus peine à tenir contre. Elle rougit un peu en me voyant; je l'abordai à mon ordinaire : elle savoit que j'étois venu la veille chez elle, & crut d'abord que je venois pour la gronder : mon air la rassura ; & comme elle ne m'avoit point vu, elle pensa que je pouvois fort *bien* ne l'avoir pas vue aussi. Il ne s'agissoit donc plus que de se justifier sur ce qu'étant restée chez elle, elle ne m'avoit pas fait avertir ; mais elle croyoit la chose aisée. Le chevalier sortit. J'ai été hier, me dit-elle, extrêmement malade, mon mari a été seul où nous devions aller ensemble, & je vous gronderois de ce que vous êtes venu ici, & que vous ne soyez pas resté, si ma migraine ne m'avoit pas endormie toute la journée. Ce n'est rien que de dormir, lui répondis-je gravement, si l'on ne fait pas des songes gracieux. Oh! de cela, reprit-elle, je ne m'en p'ains pas, je n'ai rêvé que de vous. Cependant, reprisje, des gens qui ont tenu compte de vos

songes, m'ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du chevalier que de moi; mais comme, quand on dort, on n'est point maître du choix de ses idées, je n'ai garde de m'en plaindre. Ne rougissez pas, interrompis-je. Il est donc vrai que vous avez dormi tout hier. Hélas! oui, m'a-t-elle répondu d'un air naïf. J'ai dormi aussi, lui dis-je, & j'ai rêvé aussi de vous : écoutez mes songes, ils sont plaisants. J'ai rêvé que vous étant endormie, vous vous étiez imaginée être dans le sallon du jardin; que dans le tems que vous preniez un plaisir infini à rêver de moi, le chevalier étoit entré ; qu'il avoit d'abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une seule qui étoit nécessaire pour avoir l'œil sur ceux qui entreroient dans le jardin; que dans le tems que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions, il s'étoit jetté à vos genoux; qu'alors vous étant troublée, mon idée avoit disparu, & que, chose fort singuliere! en voyant le chevalier, vous l'aviez pris pour moi, quoiqu'il fût toujours le chevalier; que dans cet égarement d'esprit, vous aviez laissé éclater toute la tendresse que vous avez pour moi; & que

vous paroissant un peu timide, vous aviez daigné, par les plus tendres caresses, l'encourager à partager votre ardeur, & qu'enfin, s'étant livré à ses transports, vous y aviez répondu, ne comprenant pas encore par quelle adresse, ou par quel miracle, je m'étois dans ce moment revêtu de la figure du chevalier. Et à quel propos, vous disiez vous à vous-même, a-t-il pris cette figure? Je n'aime point le chevalier; ce n'étoit pas là le moyen de me faire répondre à ses empressemens; cependant, force étrange de ma tendresse pour lui! je le favorise, quoiqu'il soit renfermé dans une personne qui m'est tout-à-fait indifférente. Et là-dessus, vous faisiez des réflexions très-sensées sur la bizarrerie des songes, & les idées ridicules qu'ils offrent aux sens. J'ai rêvé encore que vous vous étiez réveillée en surfaut, toute alarmée de la prétendue infidélité que vous veniez de me faire, protestant contre vous-même du désordre de votre esprit. Que cependant, vous étant rendormie, vous avez rêvé encore cinq ou six fois la même chose: pour écarter enfin ces impertinentes imaginations, vous vous étiez levée brusquement, si pleine de

ce ſonge que vous me voyiez encore auprès de vous, toujours ſous la figure du chevalier. Là je me ſuis éveillé auſſi, au déſeſpoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances. Je ne vous dis point quels étoient ſes mouvemens, pendant ce beau récit, ils ſont inexprimables. La honte, la fureur, la haine, ſe peignoient ſur ſon viſage, à meſure qu'elles naiſſoient dans ſon cœur. Il n'y avoit plus d'artifice, je la regardois avec des yeux où le mépris que j'avois pour elle, étoit ſi parfaitement expliqué, qu'elle ne s'y pouvoit pas méprendre. Il n'y avoit pas moyen de nier. Elle ne pouvoit pas douter que je n'euſſe tout vu. Elle m'avoit pour témoin de ſon infidélité. Que faire en pareil cas? Me demander pardon c'étoit s'expoſer aux diſcours les plus humiliants; déſavouer le fait? la choſe auroit été inutile. Voici le parti qu'elle prit. Avez-vous le tems de m'écouter, Monſieur, me demanda-t-elle? Je lui dis qu'oui. Vous avez tout vu, reprit-elle, & rien n'eſt moins rêvé que ce que vous venez de me dire. Je pourrois le nier; mais il ne me plaît pas de m'en donner la peine. J'avoue que j'aime le chevalier, & je ſuis charmée que par votre curioſité, vous ayez

ſu ce que je n'aurois pas tardé long-tems à vous apprendre. Vous m'y auriez forcée, quelqu'envie que j'euſſe de vous ménager, & vous m'étiez devenu ſi inſupportable, qu'il ne m'étoit plus poſſible de me contraindre. Une autre chercheroit des excuſes, mais tout ce que je puis vous dire, c'eſt que j'aime le chevalier, & que je ne vous aime plus. Vous auriez dû vous en appercevoir; & il y a aſſez long-tems que je vous donne des preuves de ma parfaite indifférence, pour que vous ayez pu porter ailleurs les ſoins ennuyeux dont vous vouliez bien m'honorer. Après un aveu auſſi libre que celui-ci, j'eſpere que j'aurai le bonheur de ne vous plus voir; & il me paroît ſi grand, que ſi je ſuis dans tout ceci fâchée de quelque choſe, c'eſt de ne me l'être pas procuré plutôt. Adieu, Monſieur, je vous le répete encore, j'aime le chevalier. N'aimez-vous que celui-là, Madame, lui répondis-je? J'en aime cent ſi vous le voulez, mais je ne vous aime plus; l'ai-je aſſez dit, aſſez prouvé? Finiſſons, & partez. Je vous avouerai qu'à cet excès d'impudence, je demeurai immobile d'étonnement. J'avois cru la mortifier en lui apprenant que j'étois

témoin de sa perfidie, mais le ton sur lequel elle le prit, me donna autant de confusion qu'elle en auroit dû ressentir. Je crus qu'il seroit inutile de lui montrer les lettres que j'avois apportées dans le dessein d'augmenter sa honte ; & je me contentai, en lui faisant l'adieu le plus méprisant, de prendre congé d'elle pour toujours. J'étois cependant piqué qu'elle ne le fût pas, & pour me soulager, je résolus de chercher tous ceux dont je tenois les lettres, & de leur faire entendre qu'elle me les avoit sacrifiées : cela n'est pas tout-à-fait dans l'exacte sincérité ; mais je crus que je pouvois me permettre quelque ressentiment contr'elle. Ce n'étoit pas que sa perfidie me causât un chagrin réel ; mais j'étois bien aise de punir le mépris avec lequel elle m'avoit répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche, fut Saint-Fer ***. Je sçavois qu'il avoit ardemment aimé Madame de *** votre amie, & ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne pouvois comprendre quel tems il avoit pu choisir pour faire cette infidélité. Je l'avois bien vu s'attacher depuis quelque tems à la célebre Madame de ***, mais il l'avoit quittée

presqu'aussi-tôt pour ma perfide, & lorsque je le vis dans sa maison, je ne pus jamais penser qu'il y vînt pour se mettre sur les rangs; j'imaginai qu'il pouvoit être survenu entre votre amie & lui un caprice, qui les portât à ne se point voir de quelque tems; & comme je connoissois leur passion, j'envisageai plutôt un raccommodement entr'eux, qu'une passion nouvelle de la part de Saint-Fer***. Je le regardai moins comme rival que comme un homme qui, dans le désœuvrement & l'ennui où nous jette la perte d'une habitude, cherchoit à se distraire en fréquentant ses amis. Vous sçavez combien je me suis trompé dans mon raisonnement. Je vous ai dit que j'étois parti dans le dessein de rassembler, s'il se pouvoit, tous mes rivaux. Le premier qui me tomba sous la main, fut Saint-Fer***, qui me parut bien le plus mélancolique homme à bonnes fortunes que j'aie vu de ma vie. Pourquoi donc ce prompt départ, lui dis-je en approchant de lui? J'ai pensé, me répondit-il d'un air nonchalant, quand je t'ai vu entrer chez Madame de ***, que tu pouvois avoir quelque chose à regler avec elle, & je suis sorti pour ne te point gêner.

Le procédé, repris-je, ne seroit pas étonnant dans un ami, mais dans un rival il me semble rare. Moi, ton rival, s'écria-t-il! Aimois-tu Madame de *** ? Hé! oui, dis-je, si tu ne l'avois pas su, tu ne m'aurois pas répondu comme tu viens de faire. Ecoute, reprit-il, il y a différentes façons d'aimer, mais il n'y en a qu'une qui soit du goût de la dame qui fait le sujet de notre entretien. J'ai cru que tu n'y étois attaché que par la facilité qu'on trouve auprès d'elle, & par ta paresse qui t'empêchoit de songer à d'autres amusemens, & je n'ai pas dû croire, te voyant bien avec elle, que tu y fusses sur le pied des beaux sentimens, attendu qu'elle ne les aime pas. J'aurois cependant respecté tes plaisirs si elle n'avoit pas cherché à lier avec moi une espece de commerce. Je m'y suis laissé entraîner par un mouvement qui n'est rien moins que de l'amour pour elle; & j'aurois sans doute poussé loin les choses, si l'avertissement que tu me donnes ne m'obligeoit à retirer mes prétentions. Tu n'en as donc reçu aucunes faveurs, lui répondis-je ironiquement ? Elle m'a donné beaucoup d'espérance, reprit-il, mais c'est ce dont

je me ſoucie le moins. Je ne l'aime pas aſſez pour être impatient. Il eſt dans le monde tant de ces coquettes-là, elles ſont ſi peu flatteuſes, tant de gens vous ont précédé, tant de gens vous ſuivent, que vous ne pouvez, lorſqu'une femme de ce caractere vous prie d'amour, vous faire le moindre petit compliment ſur votre bonne fortune : l'on eſt obligé de ſe regarder comme le miniſtre des caprices d'une femme mépriſable, & cela n'eſt pas ſatisfaiſant. Il réſulte donc de tout ceci, repris-je, que tu me cedes Madâme de * * *, & ſans avoir profité de ſa bonne volonté pour toi. Voilà ce qui rend le ſacrifice plus noble ; car ſuppoſons qu'hier elle eût comblé tous tes vœux, je pourrois penſer que tu ne me la rendrois que parce que tu n'aurois pas trouvé dans ſa perſonne des charmes capables de t'arrêter. A quoi bon cette ſuppoſition, me demanda-t-il tout ſurpris ? Je n'ai de Madame de *** que des aſſurances d'un bonheur prochain, que jusques à préſent je n'ai pas voulu preſſer. Tout rempli d'une autre paſſion, occupé de la perte d'un cœur que je regrette, je n'ai répondu aux avances que m'a faites Madame de *** que pour tâcher de donner de

la jalousie à l'objet que j'ai perdu. Mais je suis malheureux en tentatives, l'on m'a vu sans chagrin passer de Madame de L *** à Madame de ***, & je suis assez indifférent pour ne pouvoir ni fâcher, ni être plaint. Voilà de furieux malheurs, répondis-je, & je sçais bon gré à Madame de *** d'avoir travaillé hier à ta consolation. Le sallon fortuné où tu as reçu tant de preuves de son bon cœur .... a été le témoin des plaisirs de bien d'autres, interrompit-il brusquement. Il y a deux heures que tu me tiens ici pour me dire que Madame de *** a voulu que je passasse hier la journée avec elle, & moi en moins de tems je te dis, comme je te pense, que ce sera la dernière de ma vie. J'étois curieux, je ne le suis plus, je te ferai plaisir de ne la plus voir, je te rends ce service de grand cœur; si j'avois cependant un conseil à te donner, ce seroit de prendre le même parti que moi qui la juge indigne des soins d'un galant homme. C'est aussi ce que je fais, repris-je; mais je suis piqué, j'ai été trompé, & tu ne l'es pas; il me faut une vengeance, & j'ai de quoi la prendre; je tiens ici toutes sortes de lettres qui m'indiquent les noms & la qualité de

mes rivaux présens ; j'ai envie de les leur envoyer, ou de les faire courir dans la ville ; & pour suivre mon projet en partie, voici les tiennes que je te rends, & je te fais grace du ridicule en faveur de ta sincérité. Et que peux-tu espérer de cette vengeance, me dit Saint-Fer *** ? De la voir, repris-je, réduite pendant quelque tems à n'aimer que son mari, & à n'avoir personne à tromper. Que vous dirai-je encore ? Mon projet a réussi au-delà de mes espérances. Je l'ai brouillée avec toute la terre ; elle sçait que c'est le fruit de mes soins, & je vous avoue que je me sens autant de joie à présent d'être sûr de sa haine que quand je croyois l'être de sa tendresse : mais ce qui l'a irritée sur-tout, c'est le procédé de Saint-Fer *** ; qui vient de se raccommoder avec votre amie, & qui l'a abandonnée le lendemain de son bonheur ; que n'est-elle pas forcée de penser de ses charmes ? Quel coup humiliant pour sa vanité ! & que ce qu'elle souffre à présent me dédommage bien de tout ce qu'elle m'a fait souffrir ! Que je la hais ! Ne le croyez pas, lui dis-je alors, vous êtes en colere, & ce grand mouvement de la haine n'est peut-être que beau

coup d'amour. Vous la méprisez, je le veux bien; mais le mépris n'éteint pas toujours une passion violente; on gémit sur son choix, on en connoît toute l'horreur; mais emporté par un sentiment plus fort que la raison, on adore ses chaînes en les détestant: vous me paroissez encore dans une situation violente, & que deviendriez-vous, à quel mépris ne vous exposeriez-vous pas si vous cherchiez à la revoir? Peut-être elle-même seroit-elle charmée de vous rengager, pour vous rendre votre esclavage plus cruel que celui que vous avez éprouvé; vous m'avez parlé avec franchise, je dois répondre à votre confiance, & je ne puis mieux qu'en vous donnant des conseils désintéressés: après l'éclat que vous avez fait, il ne vous sieroit pas de la revoir, les témoins de votre rupture ne vous pardonneroient pas votre réconciliation; & si vous renouyez avec elle, vous seriez infailliblement la fable de toute la ville; vous êtes accoutumé à aimer, je n'ai rien à vous dire là-dessus, mais sauvez vous du ridicule. Vous avez raison, m'a répondu mon mari, mais je suis las d'aimer, & je ne veux plus être forcé à vous faire de pareilles confidences,

elles me coûtent trop, & je ne sçais encore comment vous avez pu me les arracher. Je ne veux point, ai-je dit, diminuer le prix de la confiance que vous m'avez marquée ; mais croyez-vous qu'en pareilles aventures le public soit muet ? J'aurois appris de lui, avec quelque changement dans les circonstances, à la vérité, tout ce que vous venez de me dire. Après quelques autres discours, il a pris congé de moi avec un demi-soupir, & m'a priée de lui faire l'honneur de l'avertir quand mon cœur seroit dans de meilleures dispositions pour lui, qu'il n'oublieroit rien pour les mériter, & enfin tout ce que peut dire un homme qui seroit trop heureux que sa femme lui voulût du bien. Mon Dieu, le croiriez-vous, il y a cinq heures que j'écris. Que ma lettre est longue ! & dans tout cela, pas un mot de douceur pour vous ; n'importe, vous sçavez bien que je vous aime. Adieu, ne manquez pas de venir ce soir, si vous le pouvez. Quelque divertissant que soit un mari, il ne vaut jamais un amant : ne voilà-t-il pas que j'ai oublié ma colere !

LETTRE XLVIII.

JE le ſçavois bien, moi, qu'à force de chercher à faire une conquête, je ferois ſoupirer quelqu'un. On eſt épris de mes charmes, on m'adore; ce ſont bien d'autres empreſſemens que les vôtres. Vous autres guerriers, qui croyez avoir ſur les belles des droits inconteſtables, vous nous traitez avec la même barbarie qu'une ville priſe d'aſſaut, & ne laiſſez pas même à notre vertu chancelante la gloire d'une courte réſiſtance. Les petits ſoins vous ennuient, & vous attendez tout de votre mérite & de notre foibleſſe. Que les armes cédent à la magiſtrature; faites retraite, Monſieur le colonel, je viens de faire emplette d'un petit magiſtrat ſi doux, ſi reſpectueux, qu'en un beſoin il effaceroit feu Céladon; il m'a même aſſurée que s'il étoit aſſez heureux pour me plaire, il auroit pour moi, malgré le feu qui le conſume, un reſpect éternel. L'aimable petit homme! Il n'a pas encore oſé me regarder en face. Il ne falloit pas moins qu'un rival auſſi dan-

gereux pour vous bannir de mon cœur. Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l'emporter toujours : voyez pourtant ce que c'eſt que le cœur d'une femme : le mien s'eſt rendu à la premiere menace. Comment auſſi le refuſer à un homme qui promet de ne jamais manquer de reſpect ? Eſt-il rien de ſi ſéduiſant ? Il me dit ſi modeſtement : je vous aime, & rougit tant après me l'avoir dit, que dans cette affaire, à voir mon air aguerri, & la timidité de mon magiſtrat, on me prendroit pour l'agreſſeur. C'eſt d'ailleurs un garçon doué de talens très-eſtimables. Croyez vous que comme vous, il ſe tienne à ma toilette les bras croiſés, qu'il ne s'y trouve que pour exercer ſa critique ſur mes rubans, ou pour rendre vains, par ſes folies, les ſoins qu'on prend pour l'arrangement de mes cheveux ? Ce n'eſt pas pour cela qu'il y vient. Oh ! pour un ſénateur, il a un plaiſant emploi : il n'y a point de préſident, dans quelque chambre que ce puiſſe être, qui friſe mieux que celui-ci. Il tourne une boucle comme une déclaration d'amour; c'eſt tout dire, il eſt mon conſeil dans mes emplettes : il a le goût merveilleux, & s'il vouloit tirer avantage de

ses talens, il pourroit se vanter d'avoir fourni des desseins merveilleux pour les étoffes. En vérité, c'est une grande école que le palais pour façonner un beau monde. Vous ne devez pas douter qu'avec de si heureuses dispositions, il ne renversât la cervelle à toutes les femmes, & n'étaignît les vertus les plus farouches, ne fît quitter prise aux soupirans les plus ténaces, ne brisât les liens les plus affermis, ne fît naître enfin de la jalousie dans le cœur des amans les plus sûrs de leur mérite, s'il ne bornoit son ambition au plaisir d'entendre dire, Madame la marquise est bien coëffée! Qu'elle est de bon goût! Je vous instruis de toutes les perfections de votre rival, afin que vous puissiez mieux comprendre que ma blessure est sans remede, & que vous vous défassiez d'un malheureux amour que je ne favorise plus. Croyez-moi, ne poussons pas les choses plus loin; n'épuisons point nos cœurs, nous nous verrons avec plus de plaisir, ayant encore quelque desir à satisfaire; plus d'une fois le dégoût a pensé rompre notre union; nous avons en vain tâché de le surmonter, il nous en est resté des impressions de tristesse, qui nous rendent plus

malheureux que ne ſont les gens qui n'aiment rien. Je le ſens, nous ne nous voyons plus que par pareſſe. Laiſſez-moi; pour éveiller nos cœurs, profitons de votre abſence. Un peu de perfidie eſt un raffinement d'amour : quand on ne craint pas de ſe perdre, on s'aime avec trop de langueur.

BILLET.

IL ne falloit point de réponſe à la lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien, & vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvois que vous féliciter ſur vos plaiſirs : mais des complimens embarraſſent, une lettre auroit été trop longue, & j'ai peine à croire que mon billet vous paroiſſe trop court. Vous êtes trop occupé pour que je vous diſe que je vous aime, & trop aimable pour que je vous diſe que je ne vous aime pas. Je n'oſe vous faire des reproches, & je ne puis vous remercier : toutes ces choſes ſuppoſent que je vous écris ſans bien ſçavoir ce que je fais. Vous me mandez que ſans mon idée qui vous ſuit par-tout, vous vous ennuieriez. Je vous rends grace de l'honneur que vous lui faites; mais j'en croirai faire autant que vous, quand je vous dirai que

je m'ennuie avec la vôtre. Vous êtes, dites-vous, avec des dames charmantes; si vous ne pensiez qu'à moi, vous en seriez-vous apperçu? Les hommes que je vois tous les jours me paroissent si laids! Elles sont belles ces femmes, & vous restez; vous vous amusez, & je suis absente. J'aurois bien de quoi vous gronder; mais vous ne méritez pas que je sois jalouse. Vous me dites que vous resterez où vous êtes encore assez de tems pour pouvoir m'écrire trois lettres; songez que je ne vous pardonne que celle qui m'anoncera votre retour.

LETTRE XLIX.

NOUS partons demain pour la campagne. Le marquis prévoyant vous a mis de la partie, & doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaisir de vous voir, de vous parler à tous momens. Vos empressemens répondent-ils aux miens? Attendez-vous ces jours comme moi? Les desirez-vous? Vous verrez-vous sans ennui si près d'une femme qui vous aime? Sentez-vous le plaisir qu'il y a à inspirer des transports si vifs? Je vous aime plus qu'il n'est possible de le fai-

re; croiriez-vous que cela va jusqu'à la folie, & qu'il me semble que je ne vous donne pas tout ce que vous méritez. Je n'ai pas assez de toute mon ame, elle est entiérement à vous, & je me trouve encore trop de tiédeur. Que je suis malheureuse, au milieu d'un amour, qui devroit être tranquille, de former des desirs qui ne seront jamais remplis! Ma passion devient fureur, rien ne la calme, tout l'irrite. Votre indifférence, vos transports vous rendent à mes yeux également aimable. Ce n'est pas assez du désordre de la journée, des songes heureux me séduisent. Quelles illusions! Quelles nuits! Quels emportemens! Et si votre seule idée répand tant de trouble dans mes sens, quels plaisirs ne me donneroit pas votre présence! Ah! que dans ces heureux momens vous ne m'accuseriez pas d'insensibilité! Ne croyez pas jouir, comme moi, des mêmes transports; je ne dois de si grands plaisirs qu'à l'excès de ma passion. Vous languissez dans les plus tendres plaisirs, & je brûle, lorsque même je ne jouis que de votre idée. Que ne pouvez-vous égaler mes transports! Mais pourquoi vous fais-je des reproches? Où me laissai-je égarer! Que

de mots pour vous dire que nous allons à la campagne ! Et comment ſe peut-il qu'ayant ſi peu à écrire, on rempliſſe tant de papier ? Qu'un amant nous rend babillardes ! Je ne veux point ſonger à cela, la tête m'en tourneroit. Plaiſe à Dieu que ce ne ſoit pas déjà beſogne faite: bonjour.... Ah ! j'oubliois de vous dire que mon mari, qui rend à l'heure que je vous parle des ſoins ſilencieux à Madame de T***, m'a priée, ſans faire ſemblant de rien, de l'engager à venir avec nous. Il y a apparence qu'il ſera ſi occupé d'elle qu'il ne ſongera guere à ce que nous ferons; ne croyez pas pour cela être diſpenſé de vous obſerver. Avec Madame de T***, il y aura beaucoup de femmes qui ſe diſent toutes les meilleures de mes amies; mais auxquelles il ne déplairoit pourtant pas que je leur fourniſſe quelques petites occaſions de médire de moi. Adieu, ſoyez ſage devant tous ces gens-là, ou, pour mieux dire, tâchez de m'empêcher d'être folle ; je le ſerai dans nos momens de liberté, peut-être plus que vous ne voudrez : avouez que je commence on ne peut pas mieux. Adieu, mon cher petit comte.

BILLET.

*Tenez, absolument nous nous brouillerons; je n'y puis plus résister, cela devient insupportable. Qu'est-ce donc qu'un amant? Pendant que j'y suis, dussiez vous vous en plaindre, je veux le définir, c'est quelque chose de ridicule. Encore si j'avois eu l'esprit de voir cela d'abord; mais il est bien tems de faire des réflexions quand on est devenue folle, & que ce soit quelque chose de ridicule qui vous renverse la cervelle; voilà ce qui n'est pas concevable. Ce n'étoit pas la peine de me gronder tant hier, pour me demander pardon aujourd'hui. Le comte de *** m'a parlé à l'oreille, savez vous bien ce qu'il faisoit là? Il me disoit une impertinence. Voulez-vous sçavoir ce que c'étoit, il me faisoit confidence de.... Oh pour cela, je ne puis l'écrire, je vous le dirai. Nous voulez vous raccommoder avec moi, n'est-ce pas? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien; mais je ne sais pas si j'aurai le tems de vous voir. J'ai envie d'être piquée: oui, venez, je n'ai rien à faire, peut-être votre présence m'amusera-t-elle. Que je suis sotte d'être si bonne! Cela est inoui! Il est cependant*

vrai qu'un raccommodement est une jolie chose.

LETTRE L.

NON, ne le croyez pas, ou je m'y connois mal, ou le repentir de Saint-Fer *** est inutile. Vous fondez son pardon sur l'amour que Madame de *** eût autrefois pour lui, & c'est ce même amour si cruellement outragé, qui s'est éteint pour jamais. La patience des amans a des bornes : on peut se passer de petites choses, mais une ame délicate souffre à pardonner souvent. Un moment d'aigreur amene des réflexions, & quoiqu'elles soient d'ordinaire effacées par l'amour, elles reviennent lorsqu'on est offensé; le cœur s'attiédit, la raison recommence à regner; & quand elle a une fois repris son empire, ce même amour ne parvient plus à la chasser. Examinez comme une passion s'établit dans notre cœur, & combien il faut que vous paroissiez différens de vous-mêmes pour nous faire céder à vos desirs. Que de tendresse, de complaisance, de respect ne nous marquez

vous point pour arriver à cet instant qui vous met en droit de reparoître tels que vous êtes ! De quelles rigueurs ne nous accablez-vous pas quand vous n'en avez plus à craindre de nous ! Dans quel esclavage ne nous reconduisez-vous point lorsque, comblés des preuves de notre tendresse, vous devriez être plus attentifs & plus aimables que lorsque nous vous les refusions ! Comment voulez-vous qu'une femme accoutumée à des soins, à tout ce que l'envie que vous avez de la vaincre vous suggere pour en venir à bout, puisse vous pardonner vos caprices, vos hauteurs, ces fausses jalousies si méprisantes, & que vous n'imaginez que pour lui cacher vos froideurs & vos dégoûts ? Pourquoi voudriez-vous qu'elle s'obstinât à aimer ce qui ne veut plus paroître aimable, & la forcer à une constance que vous ne méritez pas, & dont vous ne vous servez que pour la rendre l'objet de vos mépris ? Vous ne conviendrez pas sans doute de ces vérités ? Et plût à Dieu, pour les mieux désavouer, que vous ne ressemblassiez pas aux hommes dont je viens de parler ! Vous me direz que vous êtes fidele : cela peut être ; mais vous êtes comme

les femmes prudes, qui vantent toujours leur retenue, & qui n'en sont pas plus estimables. Vous ne vous souciez pas de plaire à d'autres; mais vous ne prenez aucun soin de me plaire. Votre fidélité vous pese & vous embarrasse. Je m'apperçois à tous momens de la mauvaise humeur qu'elle vous cause, & vous me faites payer cher le plaisir de ne me point donner de rivales. Mais pour revenir à Saint-Fer*** (car je ne sais comment vous êtes entré dans tout ceci) je crois que vous vous flattez trop quand vous croyez que Madame de*** puisse se résoudre à renouer avec lui. Vous & moi, témoins de leur passion, nous avons presque toujours été occupés à justifier les bizarreries de Saint-Fer***, & réduits souvent à condamner le fol amour de notre amie. Saint Fer*** a dans cette brouillerie un tort qu'il ne pouvoit réparer qu'en le reconnoissant sur le champ; mais loin qu'il ait daigné le faire, il y a joint l'inconstance la plus outrageante. Aujourd'hui qu'il a connu par ses nouvelles conquêtes le mérite de Madame de***, il voudroit revenir à elle; assurément le retour est flatteur, & devroit faire sentir à notre amie ce qu'elle vaut. Peut-

être

être même telle épreuve a dégoûté Saint Fer*** de l'infidélité. Il sait qu'il peut trouver des femmes disposées à l'aimer, mais qu'elles ne méritent pas toutes de l'être, & qu'il y a des cœurs dont la conquête est peu satisfaisante. Enfin, Madame de*** pourroit espérer de retrouver un amant plus tendre & plus persuadé de son mérite qu'il ne l'étoit avant son changement. Toutes ces réflexions sont justes, mais elle s'y est refusée. Non-seulement elle n'a pas voulu recevoir ses lettres, mais elle n'a pas même été touchée de son air languissant. A propos, c'est la plus plaisante chose du monde que vous autres hommes quand vous êtes amoureux. Tout est affecté dans votre personne, jusqu'au son de votre voix. Vos regards chargés de langueurs ne se tournent jamais que douloureusement sur l'objet aimé. Votre démarche lente & abattue semble à chaque pas lui reprocher une rigueur; vos soupirs longs & fréquens, vos insomnies, votre trouble, vos distractions: oh ! c'est un article essentiel que celui-là. Il sert à prouver que vous n'êtes plus à vous-mêmes, c'est par-là que vous m'avez prise. A force de réfléchir sur vos distractions, il m'en vint

de ſi fortes que j'oubliai tout ce dont il falloit que je me ſouvinſſe. J'eus la ſottiſe de vous croire bien amoureux, parce que vous étiez diſtrait; & je me ſuis apperçue depuis que c'eſt chez vous un vice d'habitude ou de tempérament. La triſteſſe eſt encore pour vous d'une grande reſſource. Vous paroiſſez triſte avec tout le monde : le bruit ſe répand par-tout qu'un tel, dont on vantoit la gaieté, eſt devenu d'une mélancolie mortelle. Ce bruit parvient juſques à celle que vous aimez; alors elle croit la choſe ſérieuſe : on ſait que la triſteſſe conduit au déſeſpoir; elle craint que cet étourdi ne faſſe un coup d'éclat, & trouve enfin qu'il vaut mieux conſerver les jours d'un homme que d'être cauſe de ſa mort. Malheureuſes que nous ſommes, de nous laiſſer ſéduire par des démonſtrations ridicules qui ne devroient mériter que notre mépris! Saint Fer*** a paru aux yeux de Madame de *** comme un homme qui s'abandonne au déſeſpoir; il m'a ſemblé qu'elle n'y prenoit aucun intérêt. Peut-être ſon cœur la trompe-t-elle; mais quoi qu'il en ſoit, je n'y ai trouvé aucun mouvement de tendreſſe pour lui ; elle en parle avec indifférence, & j'aimerois mieux qu'elle

eût de la colere. Je parlerai encore pour lui, puisque vous le souhaitez ; mais vous ne sçavez pas combien un inconstant qui veut reprendre ses premieres chaînes, est méprisé d'une femme raisonnable : & d'ailleurs, la façon dont il vous répondit lorsque vous voulûtes le ramener à Madame de ***, est de ces choses qui s'effacent rarement. Je vais chez elle, vous m'y trouverez : nous tâcherons d'obtenir sa grace. Quant à vous, aimez-moi toujours assez pour n'avoir pas besoin de demander la vôtre.

LETTRE LI.

ON cherche la solitude, on s'ennuie du tumulte de la ville ; mais le moyen de la quitter avec plaisir lorsqu'on y laisse ce qu'on a de plus cher ? Pour prévenir ce chagrin, on vous prie de vous trouver à cinq heures chez vous avec Monsieur de Saint Fer***. L'on ira vous y prendre pour vous conduire dans un lieu que vous ne connoissez pas, & que l'on ne peut vous nommer. On ne vous cache pas que l'on vous fera passer par de terribles aventures ;

mais vous êtes chevalier & amoureux, c'en eſt trop pour manquer de courage. Après avoir parcouru un pays immenſe, on vous fera entrer dans un château dont un ſeul géant du canton de Berne défend la porte contre tous les ennuyeux. Un veſtibule ſuperbe s'offrira d'abord à vos regards ; après que, ſelon l'ordre établi, vous en aurez admiré l'architecture, vous paſſerez outre; ni monſtre, ni griffons ne s'oppoſeront à votre paſſage ; & ce n'eſt pas dans la cour du château que doivent commencer vos faits d'armes. Grand nombre de chevaliers courtois vous conduiront en cérémonie dans des appartemens magnifiquement ornés, où des demoiſelles vous parfumeront & guideront vos pas dans un cabinet myſtérieux où, négligemment couchées ſur des ſophas brillans d'or & de pourpre, vous recevront deux princeſſes plus belles que les aſtres du firmament. A votre aſpect, la pudeur couvrira leurs joues du plus bel incarnat du monde, & leur donnera de nouveaux charmes. Après des ſoupirs que leur cœur, pénétré de plaiſir, laiſſera partir avec violence, on vous tendra languiſſamment une main, que vous ne manquerez pas

de baiser avec transport. La joie, pendant ce tems-là, suspendra toutes les fonctions de votre ame, & jusqu'à ce que vous soyez revenu de ce premier mouvement, on vous permettra obligeamment de ne dire que des choses mal arrangées. Ce pénible préambule fini, on vous menera dans des jardins charmans, que la nature & l'art ont embellis de concert. Il y regne un perpétuel printems ; les zéphyrs y soufflent sans cesse un air voluptueux ; les rossignols y soupirent leurs tendresses ; & leurs concerts joints aux ramages des autres habitans des forêts, font de ces lieux une seconde isle de Cythere. Il est dans un bois épais & sombre une grotte plus délicieuse que toutes les beauté de cet aimable désert, couvert par un bosquet de myrthe ; les Faunes y viennent en liberté jouir du fruit de leurs soupirs. La Driade amoureuse ne craint point de s'y laisser surprendre. Par un enchantement qu'on ne peut assez admirer, la nymphe fugitive ne peut en détourner ses pas, & l'amour qui marche devant elle, en l'éblouissant avec son flambeau, la conduit jusques dans la grotte qu'elle voudroit éviter. Il est vraisemblable que lassées d'une longue

promenade, les infantes voudront s'y reposer. Là, vous pourrez conter votre martyre; l'aspect de ce lieu charmant ranimera votre ardeur, & plût aux dieux, qu'il inspirât aux amans autant de discrétion que peut-être il inspira de foiblesse aux amantes ! Qu'ils apprennent du moins à profiter de l'exemple des bergers qui, en quittant cette grotte, n'y ont point laissé des monumens de leur bonheur. Au sortir de ce lieu, on viendra vous prier de vous rendre dans un sallon où vous trouverez une table couverte de tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis. Les vins les plus délicats brilleront dans des vases du plus clair crystal. La Folie sera priée de la fête, & Bacchus tâchera de la finir aussi-bien que l'amour l'aura commencée. Alors nous appercevant du retour de l'aurore, on enverra dire aux conducteurs des chars, d'atteler leurs coursiers; on partira, & après un assez long voyage, on se retrouvera tout d'un coup aux portes de Paris. Là, vous direz adieu aux infantes, non sans pousser quelques soupirs : de leur part, elles ne vous les épargneront pas. L'un de vous deux sera obligé à des protestations d'amour & de fidé-

lité, dont pour le présent on voudra bien dispenser l'autre. Vous monterez dans votre char, & avant que Morphée verse sur vous ses pavots, vous parlerez de l'objet de vos feux, & ainsi que cela se doit, vous leur adresserez votre oraison mentale. Adieu, comte.

BILLET.

REVENEZ dans ces lieux. Vous ne méritez pas que ce soit moi qui vous y rappelle : aussi ne suis-je que secrétaire. N'allez pas croire que l'amour me dicte pour vous la moindre fleurette ; encore une fois, ce n'est pas pour moi que j'écris. Je pourrois, il est vrai, me servir de l'occasion, mais je ne suis pas assez contente de vous pour prendre des prétextes. Vous pensez, sans doute, que votre absence me chagrine, vous le pensez, & vous vous trompez. Je vais où je veux, j'écoute qui me trouve, je réponds ce qui me plaît, je joue & je perds. Je vais au spectacle, & je m'y ennuie. J'ai des amans, dont il ne tient qu'à moi de m'amuser. Ne sont-ce pas là des ressources ? Croyez-vous qu'avec elles j'aie le tems de desirer votre retour ? Et puis, tous les jours, je vois mon mari, il m'aime d'une force inconcevable, cela me distrait ; & quoi

*que vous en pussiez dire, un mari sédentaire vaut mieux qu'un amant qui s'absente. Tout cela veut dire que vous pourriez rester où vous êtes, si les nôces de Madame de *** & de Saint-Fer *** n'exigeoient pas que vous quittiez votre solitude. Elle s'est enfin déterminée; elle prétend par-là fixer absolument Saint-Fer ***, jugez de sa folie. Si les sermens d'un amant ne valent rien, de quelle force peuvent être ceux d'un époux? Elle compte sur de la fidélité, de la complaisance, de la tendresse; & quoiqu'elle n'ait rien trouvé de tout cela dans son prémier mariage, elle veut bien imaginer que Saint-Fer *** ne manquera à rien. Je le souhaite. Mais en pareil cas, je n'en penserois pas autant de vous, & vous vous ressemblez. Adieu, Monsieur, c'est à lundi la fête; ce sera assez pour tout le monde de vous voir arriver la veille. Vous me verrez, au reste, à votre commodité: vous ne m'accuserez pas au moins d'être génante. Hé bien! Monsieur, direz-vous encore que je vous aime?*

LETTRE LII.

AH ! Monſieur, mes craintes n'étoient que trop juſtes. Que je ſerois heureuſe aujourd'hui ſi elles avoient pu me ſervir toujours contre vos deſirs ! Cette certitude que j'avois de vous perdre un jour, contre laquelle vous me raſſuriez par tant de ſermens, qui me coûtoient tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmé par vous. Ingrat vous m'abandonnez ! Avez-vous prévu ce qu'il m'en va coûter ? Vous êtes-vous réſolu à me faire mourir de douleur ? Avez-vous pu oublier ſi tôt avec quelle tendreſſe je vous aime ? Vous épouſez Mademoiſelle de la S*** ! Et je me vois réduite à vous perdre, ſans oſer ſeulement me plaindre de votre inconſtance. Mais pourquoi faut-il que je ne l'apprenne pas de vous-même ? Ne m'oſez-vous confier votre bonheur ; & quoiqu'il m'en doive coûter le mien, préſumez-vous aſſez mal de moi pour croire que je ne vous le ſacrifierai pas ? Mon cœur ne m'a jamais rien reproché ſur vous ; mais je me croirois peu digne de

votre eſtime, ſi dans cette occaſion je ſuivois tous les mouvemens qu'il m'inſpire. Il faut m'y arracher, & renoncer à vous pour jamais. Pour jamais! grand Dieu! & c'eſt ma propre bouche qui me prononce un arrêt qui peut-être ne ſortiroit point de la vôtre! Ces jours que vous paſſiez à m'aſſurer de votre tendreſſe, ſeront à jamais perdus pour moi! Vous vivrez pour un autre; vous oublierez dans ſes bras mon amour & ma douleur: vous ne me diriez plus que vous m'aimez; vous pourrez vous réſoudre à ne le plus ſentir! Ah! Dieu; qui vous forçoit de m'aimer? Ne m'avez-vous choiſie que pour me rendre malheureuſe? Ne deviez-vous pas prévoir que vous ne ſeriez pas toujours à moi; & quand enfin ma paſſion a ſi bien répondu à la vôtre, n'avez-vous pas dû vous reprocher la douleur que votre perte me cauſeroit? Vous aimer, vous le dire, vous le perſuader, étoient mes uniques ſoins. Qui pourra me dédommager de les avoir perdus? Je vous voyois, je ne vous verrai plus. Ah, ingrat! ſi vous m'aimiez comme je vous aime, qui auroit jamais pu vous arracher à moi? Que dis-je? malheureuſe! mon amour étoit trop peu pour vous,

& je ne dois plus ſonger qu'à me conſerver votre eſtime. Pardonnez-moi d'avoir eu d'autres ſentimens. Je les déſavoue, ils ne ſont dignes ni de vous ni de moi. Ne craignez pas de me déplaire en achevant ce mariage; j'ai prévu le ſacrifice, je m'y ſoumets. Vous m'aimez à préſent, qui peut vous aſſurer que vous m'aimerez toujours, & que vous ne vous repentirez pas d'avoir préféré à un établiſſement ſolide une liaiſon qui peut finir d'un moment à l'autre, & qu'un inſtant de votre caprice, ou du mien, peut détruire à jamais. Je ne vous aime que pour vous; & vous voir heureux, me tiendra lieu de tout. Vous m'avez mal connue ſi vous avez penſé de moi autrement. Oubliez-moi, ou ne penſons l'un à l'autre que pour nous eſtimer mutuellement. Vous me ſerez toujours cher. Si j'avois changé, vous m'auriez mépriſée; ſi vous m'aviez abandonnée, je vous aurois haï; n'ayons du moins rien à nous reprocher. La raiſon veut que je vous aide à me bannir de votre cœur. Soumettez-vous-y comme moi. Ne croyez pas que j'aie pris ce parti ſans qu'il m'en ait coûté & ſans qu'il m'en coûte encore bien des larmes. Jamais je ne vous ai plus

tendrement aimé; mais c'est par l'amour même que j'ai pour vous que je vous conjure de m'oublier. Ah! cela ne vous sera que trop aisé. Dans l'état où je suis ne devriez-vous pas me consoler? Avez-vous perdu pour moi jusqu'aux sentimens d'humanité? Vous ne devez pas douter que je ne sois accablée de la plus cruelle douleur, & vous restez éloigné de moi! Ah! ne me faites pas voir tout mon malheur, que je puisse me flatter du moins que vous me perdez avec quelque regret. Avec tant d'amour, méritai-je tant d'indifférence? Une ligne, un mot, devroient-ils tant vous coûter? Hélas je n'exige point que vous quittiez pour moi ce fatal objet qui m'ôte tout ce que j'aime. Mais, si vous me refusez votre vue, ne me donnez pas du moins des marques de mépris. Un peu de pitié pour moi ne sera point un crime contre elle; elle n'en triomphera que plus, & j'en serai moins malheureuse. Mais dans la situation où nous sommes, que me direz-vous pour me consoler, que vous pensassiez? Vous vous reprocheriez toutes vos paroles, vos yeux les démentiroient; je n'y verrois plus rien pour moi, & il m'échapperoit des choses que je me reprocherois

moi-même. Non, ne me voyez pas, je garderai toute ma vie le ſouvenir de notre amour. Tâchez de n'en point faire autant : renvoyez-moi mes lettres & mon portrait, ne conſervez rien qui puiſſe vous rappeller mon idée : mais s'il ſe peut cependant, ne m'oubliez pas tout-à-fait. Plaignez-moi quelquefois, je n'oſe vous demander des ſentimens plus vifs. Adieu. Les larmes dont cette lettre eſt baignée doivent vous être un témoin fidele de la douleur que je reſſens en écrivant ce funeſte mot. Ne vous préſentez plus à mes yeux. Je ſçais trop ce qu'il en coûte d'aimer ſans être aimée, pour contribuer à donner ce chagrin à Mademoiſelle de la S***, elle ne mérite que trop toutes vos attentions. Nous ſommes ſéparés pour toujours. Adieu. Hélas ! ne m'oubliez jamais. Daignez vous ſouvenir quelquefois combien je vous ai aimé ; mais ne vous rappellez pas combien je vous aime encore, & que je ne changerai jamais.

LETTRE LIII.

JE vous reconnois, Monſieur, aux idées que vous avez conçues, elles me montrent votre mépris pour moi, & m'aſſurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus, & mes alarmes ſur le bruit de votre mariage ne ſont pas réelles? Je ne les affecte que pour cacher ma nouvelle paſſion, & c'eſt un prétexte pour vous abandonner plus ſûrement? Vous êtes le ſeul qui, en pareil cas, pût imaginer une choſe ſemblable : vous ne le croyez pas; mais pourquoi me l'écrire? Ne me trouvez-vous pas aſſez infortunée? N'eſt-ce donc pas aſſez de vous perdre; & lorſque l'amour s'éteint, le mépris doit-il prendre ſa place? Moi mépriſée! grand Dieu! étoit-ce de vous, ingrat, que je devois l'être? moi, qui vous ai ſacrifié juſqu'à mon amour même; moi, qui n'étois occupée que du ſoin de vous marquer ma tendreſſe, & qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherchée ailleurs. S'il eſt vrai que vous ſoyez touché de

ma perte, ſera-ce en me donnant un caractere odieux que vous me prouverez que je vous ſuis chere? Si vous me ſoupçonniez d'infidélité, vous pouviez vous plaindre ſans m'offenſer, & encore de quoi vous ſeriez vous plaint? d'être trop tendrement aimé. Vous auriez ſenti, ſi vous pouviez ſentir quelque choſe, que je méritois d'être plainte, non outragée. Quelqu'un a-t-il jamais aimé comme vous? Il me paroît, par les choſes que vous m'écrivez, que je commence à vous devenir odieuſe, & cependant vous n'épouſez pas mademoiſelle de la S***. Comment accorder tant de haine & tant d'amour? Avec quelle froideur m'aſſurez-vous que vous êtes toujours à moi? Ah! qu'une véritable paſſion a bien un autre langage! vous me trompez. Autrefois mes craintes vous étoient précieuſes; il n'y avoit rien que vous ne fiſſiez pour les diſſiper: vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n'épouſez point mademoiſelle de la S***. Si vous ne l'aviez refuſée que par rapport à moi, vous feriez venu me jurer que vous m'aimiez encore. Je conſentois bien à vous perdre pour vous-même, je m'immolois ſans murmurer à votre bonheur; mais je ne vous verrai jamais,

ſans mourir, oublier, entre les bras d'une nouvelle maîtreſſe, le ſacrifice que je vous faiſois. Peut-être que je ſuis injuſte ; mais que m'importe que vous n'en aimiez pas d'autres, ſi vous ne m'aimez plus ? Votre inconſtance & votre froideur ſont la même choſe pour moi, & je ne vous en perds pas moins. Vous condamnerez, ſans doute, mes frayeurs ; mais toute autre à ma place en ſeroit-elle moins ſuſceptible ? Une lettre ſuffit-elle ? Et dans la ſituation où je ſuis, ſeroit-ce trop de vous même pour calmer mes inquiétudes ? Que faites-vous éloigné de moi ? Vous me croyez infidelle, & je crains que vous ne ſoyez perfide. Devrions-nous avec ces idées-là être tranquilles ? & pour peu que vous priſſiez encore quelque intérêt à mon cœur, ne ſeriez-vous pas venu me convaincre de mon infidélité, ou jouir avec moi du plaiſir de me trouver conſtante ? Ayez pitié de l'état où je ſuis, daignez, & c'eſt la ſeule choſe que j'exige de vous, daignez me raſſurer ſur mes craintes, & éclaircir vos ſoupçons. Que je ſçache ſi je dois vous aimer encore, ou ſonger à vous haïr à jamais.

LETTRE LIV.

MOI ! que je vous haïsse, cher comte, lorsque vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse ! Ne me haïssez-vous pas vous-même de vous avoir outragé dans le tems que vous écartiez les obstacles qui pouvoient vous empêcher d'être tout entier à moi ? Je vous retrouve fidele ! Concevez-vous l'excès de ma joie ? Je ne puis douter que vous ne m'aimiez. Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire sur mon cœur ? Quand vous m'auriez abandonnée, aurois-je pu m'en plaindre ? Vous n'auriez fait que m'obéir, mais vous avez connu ce qu'il m'en coûtoit pour vous en prier ; vous avez été touché de l'état funeste où m'avoit déjà réduite la crainte de vous perdre. Tâchez de ne vous en point repentir. Puissiez-vous, content de mon cœur, croire qu'il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi ! je suis sûre que vous m'aimez, ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n'avoir pas en moi la confiance que j'ai en vous ?

Les jours que nous paſſons à nous tourmenter ne feroient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur ? Et, lorſque ni jaloux ni fâcheux ne nous inquiétent, faut-il que nous nous faſſions nous-mêmes plus de maux qu'ils ne pourroient jamais nous en faire ? Avons-nous beſoin, pour ne pas tomber dans la langueur, du ſecours du raccommodement ? Les fréquentes querelles aigriſſent le cœur, & ne donnent pas à l'amour plus de vivacité. Les abſences auxquelles nous nous condamnons volontairement ne feroient-elles pas pour nous un ſupplice inſupportable, ſi quelqu'un vouloit nous y forcer ? Ne ſommes-nous pas inſenſés de nous donner tant de chagrins ? Avons-nous donc des momens à perdre ? Ne m'aimez pas avec autant de fureur que vous m'en montrez quelquefois, elle eſt toujours ſuivie de trop de tiédeur. Ce ne ſont pas vos tranſports, c'eſt votre cœur que je cherche, ce ſont ces tendres épanchemens de l'ame auxquels on peut ſe livrer ſans offenſer la vertu. Je voudrois de cet amour qu'on dit que Platon connoiſſoit ſi bien, & qu'après lui nous avons ſi mal connu : de cet amour dépouillé de toute impreſſion

des ſens, dont la pratique pourtant doit être difficile puiſqu'on a tant de peine à le faire comprendre. Adieu. Sans nous inquiéter de tout cela, aimons-nous toujours comme nous avons commencé de le faire. Notre amour nous ſatisfait, & je crois que nous perdrions à en imaginer un autre. Mon Dieu, que je ſuis étourdie! Il y a deux heures que je ne vous dis que des bagatelles, & j'oubliois de vous avertir que Madame de *** vous prie de vous rendre chez elle à midi; elle va à.... paſſer le reſte de la journée, & comme j'ai mille choſes à vous dire, je ne doute point que je n'y aille auſſi. Ah! me diriez-vous bien pourquoi je ſoupire?

LETTRE LV.

CETTE pauvre Madame de la G***, après une conſtance de quatre ans, vient enfin de perdre ſon amant, & malgré ces exhortations, les charmes de la petite J*** ont achevé ce que ſon dégoût pour elle avoit ébauché. Oui, Madame, me diſoit-il il y a quelques jours, c'en eſt fait; les ſoins que je lui

rends ne partent plus, depuis long-tems, que de ma reconnoiſſance ; & ſans une forte idée qui nous tourmente elle & moi depuis deux ans, nous ſerions bons amis, & rien de plus. Je crains que, ſenſible comme elle l'eſt, elle ne puiſſe me voir inconſtant, ſans mourir de douleur. Il n'y a rien que je n'aie fait pour l'amener inſenſiblement au point de ſouhaiter une rupture, qui de jour en jour nous devient plus néceſſaire. J'ai feint de m'attacher à d'autres. Elle a attendu avec impatience que je revinſſe à elle. J'ai été cent fois la voir pour lui dire que je ne l'aimois plus ; il ſembloit qu'elle choisît ce tems-là pour m'accabler des plus fortes preuves de ſa tendreſſe ; & j'étois obligé de la quitter ſans avoir pu prendre avec elle les arrangemens que j'aurois ſouhaités. Ces converſations, autrefois ſi animées, ſont languiſſantes & ſtériles : ces momens que je paſſois avec elle, & que l'amour rendoit ſi charmans, me peſent & m'embarraſſent. J'ai beau m'exhorter à la conſtance, je ſens, par le beſoin que j'ai de me faire des leçons, combien elles ſont inutiles. Je cherche quelquefois quelle peut être la cauſe de mon dégoût. Je vois une femme aimable,

qui a de la jeunesse & de l'esprit ; mais ses agrémens ne me touchent point. Ma raison me dit encore qu'elle est belle, mais mon cœur ne me le dit plus ; & le reste parle vainement en sa faveur. Ne devroit-elle pas sentir par ma froideur que je ne l'aime plus ; & une femme peut-elle se tromper à des transports si étudiés, après avoir joui du trouble & de la fureur d'un amant ? Malgré mes efforts, il faut que nous rompions ; & c'est, à mon sens, un plus cruel supplice de feindre de l'amour pour une femme qu'on n'aime plus, que pour une femme que l'on n'aime point. Il conclut tout ce beau raisonnement, en priant Saint-Fer***, ami de madame de la G***, de lui jetter des soupçons dans l'esprit, de lui dire qu'elle n'étoit plus aimée ; & il lui jura qu'il ne le dédiroit de rien. Mais, comte, lui répondit-il, tu ne songes pas qu'elle en mourra de douleur. Ah ! si je ne le craignois point, répondit P***, je ne te prierois pas de lui annoncer mon inconstance. Par pitié, sauve-moi ; elle veut que je l'épouse : d'ailleurs une chose de cette sorte est moins cruelle, quand elle sort de la bouche d'un autre que de celle d'un amant accoutumé à tenir un langage différent.

Saint-Fer *** refusa opiniâtrément de se charger de cette commission. Eh bien, reprit-il, je ne t'en parle plus, mais tu es cause que je vais lui porter le poignard dans le sein. Il sortit, & nous étions aux Tuileries, réfléchissant encore sur cette constance inusitée de Mme. de la G ***, quand, nous abordant avec un air effaré : ç'en est fait, dit-il, je suis content, si toutefois on peut l'être en mettant au désespoir une femme qu'on a tendrement aimée. En sortant d'avec nous il étoit allé chez elle ; elle l'y attendoit avec impatience, & le jour même avoit été pris pour se donner des preuves mutuelles de leur tendresse. L'occasion étoit pressante, l'aspect du péril le transit ; il résiste, il hésite ; elle le presse, il se fâche ; elle se désespere, & il découvre franchement à la dame l'origine du mal. Elle s'évanouit, P*** lui donne du secours ; elle revient à elle, toute en pleurs se jette à ses pieds, & lui dit les choses du monde les plus touchantes. P *** tout en pleurant aussi, l'exhorte à prendre son parti. La fureur succede à l'amour ; elle veut le tuer : il reprend son épée, se sauve, & pour ne lui laisser aucun lieu de douter de sa bonne foi, il écrit dans la loge du suisse

son congé bien signé. Il triomphoit en me contant son aventure, & m'assuroit toujours qu'elle en mourroit de douleur. En effet, elle se couche après son départ, passe le reste de la journée, & toute la nuit, à soupirer & à s'évanouir. Elle se leve avec la même douleur; & la lumière lui étant odieuse, ellefait tirer les rideaux de sa chambre, & languissamment couchée sur un canapé, elle déplore la perte de son amant. Elle tombe encore dans une foiblesse qui fait tout craindre pour sa vie; & peut-être qu'elle seroit morte, si le jeune duc de ***, qui entra dans le moment qu'on lui donnoit du secours, ne l'eût consolée une heure après qu'elle avoit pensé expirer à ses yeux. Le duc qui a trouvé l'aventure plaisante, l'a sur le champ rapportée à ses amis. Un de ceux-là, ami de P***, lui en a fait part. P***, au désespoir qu'elle ne soit pas morte, & qu'elle ait accepté si-tôt une consolation dont il la croyoit incapable, a senti rallumer son amour par ce qui auroit dû l'éteindre. Il a cherché à se remettre bien avec madame de la G***, mais vous sçavez ce que c'est qu'une personne consolée; elle l'a méprisé, & il a toutes les peines du monde

à l'oublier avec la petite J*** qu'il aimoit auparavant à la fureur. Adieu, comte ; avant de me faire une infidélité souvenez-vous de l'aventure de notre ami, & de la façon de se consoler de madame de la G***.

BILLET.

*LA précieuse Madame de*** vient d'arriver avec deux beaux esprits qui me donneront la migraine, si je n'y mets ordre. Elle me demande à souper ; je suis perdue si vous ne venez : amenez aussi Saint Fer***, je vous en conjure ; il aime à disputer & pourra tenir tête à ces Messieurs. Je vous parlerai, je vous verrai du moins ; sans ce secours je meurs. Vous ne sçavez peut-être pas à quel point ces gens sont maussades : ils parlent sans cesse & je n'entends pas un mot de ce qu'ils disent ; jugez combien je suis à mon aise. On me menace encore de la lecture d'un ouvrage. Rancune tenant, venez me délasser de l'ennui du précieux, quand même vous imagineriez que je prends un prétexte pour vous voir. C'est un service qui ne restera pas sans récompense, & je vous dédommagerai de votre ennui en vous permettant de me voir quinze jours de suite tête-à-tête. Viendrez-vous ?*

LETTRE LIV.

Y A-t-il quelque chose au monde de moins raisonnable que votre jalousie ? Et pourriez-vous m'estimer assez peu pour me trouver capable d'aimer l'homme qui vous inquiete ? Donnez-vous du moins des rivaux qui ne me déshonorent pas. Eh ! pourquoi voulez-vous en avoir quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous suis attachée ? Ne pensez pas que je veuille me justifier de l'inconstance que vous m'imputez ; je vous offenserois trop si je croyois votre jalousie véritable. Je connois vos caprices, & ceci en est un. Votre délicatesse n'est pas assez grande pour se choquer lorsque je parle à un homme qui n'est jamais venu chez moi, qui n'y viendra jamais, malgré ce que vous en voulez imaginer, qui n'est pas fait de façon à vous inspirer de la terreur. Cette modestie m'étonneroit si je n'en découvrois pas la cause Vous vous estimez, mais vous ne m'estimez pas ; & dans les traits de satyre que vous lancez sans cesse contre mon sexe, vous ne faites de moi

aucune exception particuliere. Vous croyez que je vous aime, mais vous ne m'en avez aucune obligation. Vous me ſuppoſez une néceſſité abſolue d'aimer quelqu'un ; & ſi quelquefois vous vous flattez que c'eſt votre mérite qui m'a rendu ſenſible, plus ſouvent encore vous penſez que le caprice ſeul m'a déterminée, & qu'il peut m'entraîner vers un autre comme il m'entraîne vers vous. S'il vous en ſouvient cependant, ce cœur que vous mépriſez tant aujourd'hui, ne fut pas ſi facile à gagner. Vous eûtes beſoin d'employer l'artifice pour vous en rendre maître, & vous ne l'auriez jamais été ſi, en l'attaquant, vous vous étiez montré tel que vous êtes, ſi j'avois pu, en ſuivant ce que ma raiſon me dictoit, vous croire ſemblable à ces mêmes hommes pour qui j'avois conçu tant d'horreur. Vous m'alléguerez peut-être la durée de votre paſſion ; j'avoue que je voudrois qu'elle vous fît tout l'honneur que vous en voulez tirer. Mais combien de perfidies, combien d'attachemens paſſagers n'a-t-il pas fallu que je vous pardonnaſſe ? Par combien de peines & de larmes n'ai-je pas acheté vos retours, & depuis quel tems votre paſſion ne ſeroit-elle pas finie ſi mes

ſoins & mon indulgence ne vous avoient pas empêché de l'éteindre, ſi je n'avois pas oppoſé à vos refroidiſſemens une conſtance ſi égale que vous n'avez jamais oſé m'annoncer que je vous avois perdu ? Vous m'auriez ſans doute beaucoup plus aimée ſi, moins ſenſible & moins tendre, j'avois affecté pour vous autant d'indifférence que je vous ai témoigné d'amour. Si paroiſſant avoir du goût pour toutes ſortes d'objets, je vous avois mis ſans ceſſe dans la néceſſité de ne ſçavoir que penſer de mon cœur : ma coquetterie & ma diſſimulation auroient éveillé un amour ſur lequel vous vous endormiez. Et d'abord que vous m'auriez cru capable de changer, vous auriez craint mon inconſtance ; mais je rougirois de vous devoir à de tels artifices. Je ſens que je vous perds, mais ſans me rendre la victime de vos fantaiſies, annoncez-moi tout d'un coup votre perte ; quelque douloureuſe qu'elle me ſoit, elle ne peut l'être plus que la cruelle incertitude où je vis. Je n'exige plus de vous que de me dire que vous ne m'aimez plus : pour tant de tendreſſe, eſt-ce trop d'un peu de ſincérité ?

LETTRE LVII.

AU milieu de votre plus forte passion pour moi, j'ai prévu votre changement; il m'afflige, mais il ne me surprend pas. Ai-je dû me flatter que vous m'aimeriez toujours? Et parce que mon cœur m'assuroit de ma constance, devoit-il m'être un garant de la vôtre? Vous me quittez; que ce soit pour une autre, ou que, dégoûté de l'amour, vous vous condamniez à une indifférence éternelle, je n'entre point dans les raisons qui vous font agir; on seroit trop malheureux si, quand on aime, on s'enchaînoit à jamais, & que pour conserver une conquête dont on fait peu de cas, on renonçoit à toutes les occasions qui se présentent d'en faire de nouvelles. Je n'ai point à me plaindre de vous; ce n'est pas votre faute si je vous aime encore; & vous avez fait depuis long-tems ce qui étoit nécessaire pour chasser une passion que vous ne vouliez plus entretenir. Vous ne m'aviez pas promis de m'aimer toujours, & quand vous auriez pu le faire, je ne serois

point étonnée du parjure. Vous m'avez trouvée aimable, je cesse de vous le paroître ; puisque mes seuls agrémens vous avoient déterminé, il est juste que vous changiez avec eux. La seule chose que j'exige de vous, & je ne vous la demande que parce qu'elle ne vous coûtera point, c'est que vous ne me voyiez plus. Je sens que je vous aime encore, laissez-moi m'accoutumer, par votre absence, à vous regarder comme un homme indifférent; votre vue me plongeroit dans le plus affreux désespoir. Vous ne pourriez me dire que ce que vous m'avez écrit ; & il ne seroit pas généreux à vous de voir couler des larmes, que vous ne voudriez pas essuyer. Mais est-il vrai que vous m'ayez abandonnée! Quoi dans ce cœur qui faisoit tout son bonheur de notre union, dans ce cœur parjure, ne reste-t-il plus rien pour moi? Ah que l'on sent douloureusement la perte d'une chose à laquelle on avoit attaché ses plus cheres délices ! Hélas ! malgré ce que je vous disois de votre inconstance, je ne la prévoyois pas ; tranquille sur la foi de vos sermens, rassurée contre votre perte, par l'amour extrême que j'avois pour vous, je ne pouvois pas croire que vous fussiez ca-

pable d'une perfidie. Je sentois que rien ne pouvoit vous arracher de mon ame : & je me flattois quelquefois que j'étois la seule que vous puissiez véritablement aimer. Je trouvois de la douceur à penser qu'il n'y avoit que ma mort qui pût vous rendre à vous-même, & que dans mes derniers instans je jouirois encore du plaisir de vous voir me regretter & de mourir aimée. Pourquoi m'enviez-vous la seule consolation qui me reste ? Barbare ! venez m'accabler par votre indifférence ; songez qu'il y a trop de cruauté à ne pas m'arracher la vie. Je vous perds ! Je ne vous perds que parce que vous le voulez, voilà l'idée que vous me laissez de vous ! Vous n'aimez point ailleurs, & vous m'abandonnez ! Ah ! avez-vous pensé à ce que vous m'écrivez, en avez-vous senti l'importance ? Songez-vous que rien au monde ne pourroit nous rapprocher ; & que rompant avec moi si injustement, quand je vous reverrois à mes genoux plus tendre que je ne vous ai jamais trouvé ; quand j'aurois encore pour vous ces sentimens qui ont fait si long-tems notre bonheur, je ne voudrois plus voir en vous qu'un homme digne de toute ma haine. Adieu, je n'ai plus rien à vous dire.

LETTRE LVIII.

PAR ma derniere lettre je vous ai prié de ne me plus voir, je sentois que votre vue entretiendroit en moi des sentimens qu'il m'est important d'éteindre; mais dans le cruel état où vous m'avez réduite, le plus affreux de mes malheurs est de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de la tendresse; mais je n'ai pas mérité la répugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous fasse des reproches, je me plains plus de moi que de vous. Si mes yeux n'avoient pas été si cruellement fermés, si ma passion, moins folle, m'avoit permis de réfléchir sur vos démarches, d'y voir combien vous étiez insensible à ce que je faisois pour vous, vous n'auriez pas eu besoin de m'annoncer votre inconstance; mais tel étoit mon aveuglement que je ne vous voyois que comme je desirois que vous fussiez. Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous déplairois, je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée; mais ai-je mérité votre mépris? Je suis malade, vous le sça-

vez, & je ne vous vois pas. Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté ? Vous craignez encore mon amour. Ah ! n'en redoutez rien ; quelque violent qu'il ſoit encore, votre inſenſibilité & ma fierté me ſauvent de tout ; vous ne me verrez point répandre d'indignes larmes, ni deſcendre à des prieres honteuſes ; mais pour avoir ceſſé d'être amans avons-nous renoncé au plaiſir d'être amis ? Voilà le ſeul ſentiment que je puiſſe vous demander ; mais l'inconſtance auroit peu de charmes pour vous ſi vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi ſuis-je coupable cependant ? Vous ſeul avez fait tout mes crimes ; ſans vous je jouirois encore..... Ah ! que me ſert-il d'être tourmentée par de ſi cruelles réflexions ? Elles m'éclairent ſur des fautes qu'elles n'ont pas ſçu prévenir, & redoublent mon déſeſpoir. Je me plaindrois moins de votre indifférence ſi, en ceſſant d'être aimée, je pouvois voir renaître dans mon ame le repos que vous en avez chaſſé : mais loin que votre froideur puiſſe éteindre mon amour, elle ſemble le rallumer avec plus de violence. Que je ſuis malheureuſe ! Je vous aimois éperduement quand vous feigniez une tendreſſe que

vous ne reſſentiez pas, & je meurs de douleur quand vous ceſſez de vous contraindre. Ayez pitié de l'état où je ſuis; je ne veux que vous voir, je ne ſerai point ſeule; accoutumez-moi inſenſiblement à vous perdre pour toujours: dites-moi tout ce qui peut me confirmer mon malheur, il y auroit trop de cruauté à m'épargner. Songez auſſi qu'en ceſſant tout d'un coup de venir chez moi, vous faites faire à mon mari des réflexions. Vous êtes trop honnête homme pour ne les lui point épargner. Adieu, Monſieur; vos complaiſances pour moi ne dureront pas, & je ſçaurai par une prompte abſence vous délivrer de l'embarras de les avoir long-tems.

LETTRE LIX.

DE grace, ceſſez de m'écrire, ſauvez-moi de l'affront de mépriſer ce que j'ai cru digne de mon eſtime. Vous avez rompu avec moi, je ne m'en ſuis pas plainte. J'ai aſſez bien préſumé de vous pour croire que vous ne me faiſiez pas injuſtice, & que, ſans de fortes raiſons, vous ne m'auriez pas abandonnée. Je

vous ai estimé même de la franchise avec laquelle vous m'avez instruite de votre changement. Aujourd'hui vous osez me demander pardon! Vous pouvez m'avouer que ce n'est qu'à votre caprice que j'ai dû votre éloignement! De sang-froid vous me plongez le poignard dans le sein, à moi qui ne respirois que pour vous! Pouvez-vous me mépriser assez pour croire que je puisse revenir à vous? Barbare, qui pour le seul plaisir de me désespérer, avez agi avec moi comme avec la femme dont on auroit le plus à se plaindre. Encore, si déterminé par un autre objet, vous m'aviez quittée pour vous livrer à lui, j'aurois excusé votre inconstance, j'aurois même poussé la générosité jusqu'à croire que j'y aurois donné lieu; je me serois consolée d'une passion née peut-être malgré vous. Mais que vous me quittiez, que vous m'abandonniez sans ménagement, dans la seule vue d'éprouver si je serai sensible à votre perte, voilà ce que je ne puis soutenir. Quelque peu qu'une pareille feinte puisse durer, elle dure toujours trop; il y a même de la crauté à l'imaginer. Je vous l'aurois cependant pardonnée, je vous aimois assez pour me flatter qu'elle ne seroit venue que

d'un excès de délicatesse, & quelque bizarres que puissent être les assurances qu'un amant veut prendre de notre cœur, elles nous sont toujours précieuses quand elles nous prouvent son amour. Si votre idée avoit été telle, un jour suffisoit pour votre satisfaction & mon tourment. Vous ne m'auriez pas refusé les plus légeres complaisances, vous n'auriez pas été quinze jours sans me voir; & quand vous m'avez revue depuis, & toujours accablée par ma douleur, vous n'auriez pas inhumainement joint les insultes les plus marquées à l'injure que vous m'aviez faite. Et vous osez m'écrire! Vous pouvez, sans mourir de confusion, vous rappeller mon idée! Vous m'aimez! que je serois heureuse que vous dissiez vrai! Puisse cet amour faire votre éternel supplice, & puissai-je un jour vous donner autant de preuves de mépris & de haine que je vous en ai donné d'une tendresse dont le plus détestable de tous les hommes auroit été plus digne que vous.

LETTRE LX.

EN effet il feroit très-fingulier que je vous aimaffe encore, & j'imagine comme vous que cela feroit fort plaifant. Mais, mon pauvre comte, je me fuis corrigée de rire. Je vous l'avois bien dit que la fin de la comédie ne feroit pas agréable pour vous. Si vous fçaviez combien le perfonnage que vous y jouez à préfent eft ridicule, vous n'auriez pas la force de le foutenir plus long-tems. Oui, vous êtes défœuvré, languiffant ; Madame de *** a refufé vos foins, je ris de vos foupirs. Que de mortification ! Confolez-vous, il y a peu d'hommes à qui la même chofe ne foit arrivée ; mais étoit-il poffible qu'elle vous arrivât, & qu'aimable comme vous êtes, vous vous trouvaffiez rebuté de deux côtés ! Après tout, il vous refte une reffource. Vous m'avez aimée, moi, je fçais comme vous vous y êtes pris pour me tromper ; imaginez quelque nouvelle façon dont je puiffe être encore la dupe. Je connois votre air trifte, ces foupirs affectueux que vous tirez du fond

du cœur, ces petits mots ſi joliment dits, ces lettres ſi élégamment écrites, ces beaux yeux noyés dans les larmes, ce viſage abattu, tout cela ne peut plus me toucher; & je crois pourtant que c'eſt tout ce que vous ſçavez faire. Vous perdriez encore l'eſprit que je ne m'en appercevrois pas. Ainſi vous jugez bien que toutes ces gentilleſſes ne peuvent vous être d'aucune utilité. Ce qu'il y a de fâcheux encore, c'eſt que vous paſſez pour trompeur; que peu de femmes de bon ſens voudront vous croire, & que vous n'aimez pas les conquêtes trop faciles. Vous ne trouverez pas ſi-tôt un dédommagement. Voyez combien vous êtes malheureux! Vous étiez las de m'aimer, je n'avois plus rien de touchant pour vous; à peine vous ſouvenez-vous de m'avoir trouvé belle. Vous me faites une infidélité, vous cherchez fortune, vous ne la trouvez pas, & tout de ſuite vour revenez à moi. Je ſuis un peu cruelle, & vous voilà plus amoureux que jamais. L'aimable cœur que le vôtre! Et quel plaiſir de pouvoir diſpoſer ainſi de tous ſes mouvemens! Vous aviez cependant aſſez bien arrangé cette aventure; il eſt vrai que vous aviez mis dans votre plan que je vous aimerois encore,

fans mes caprices cela étoit naturel: vous me connoiffiez, & vous pouviez répondre de moi. Je ne vous blâme point d'être étonné de me trouver fi différente de moi-même. Vous ne pouviez pas imaginer cet incident, quoiqu'il foit le plus intéreffant de tous. Mais fans m'arrêter plus long-tems à ce badinage, il faut répondre à votre letre. Je vous dois pour moi-même de bons confeils, & un aveu fincere de ce que je penfe fur votre compte. Je ne vous aime plus: dans le tems de ma colere, je vous en aurois dit tout autant; mais avec beaucoup moins de fincérité. Dans un état violent, on peut fe tromper foi-même; mais revenu de ce premier mouvement, on voit les chofes de fang-froid, & l'on en eft bien moins dupe. Il eft donc vrai que je ne vous aime plus, & que je ne vous aimerai jamais. Votre repentir, fût-il fincere, il ne me toucheroit pas. On ne pardonne que quand on y trouve du plaifir, & que lorfque les offenfes peu graves n'ont point éteint l'amour. Vous fçavez de quelle nature font celles dont je me fuis plainte, & je ne daigne pas les rappeller. Que votre cœur fe juge lui-même, qu'il vous accable de tous les reproches que vous méritez, & puiffe-

t-il vous en dire assez pour vous faire désormais éviter des procédés aussi condamnables que les vôtres l'ont été avec moi. Je vous aimois, ma passion ne s'étoit pas un moment démentie, vous l'avez éteinte. Vous me dites à présent que vous m'aimez ; vous seriez trop malheureux si vous nourrissiez des sentimens auxquels je ne puis plus répondre. Supposé cependant que cela fût, gardez-vous de vous livrer à des idées trop flatteuses. Rendez-vous justice, & n'espérez rien. Vous ne feriez pas peut-être assez raisonnable pour cesser de me voir, c'est à moi d'y mettre ordre : on ne se guérit bien qu'en fuyant ; & pour les passions malheureuses, il n'y a pas de plus cruel tourment que la vue de ce qui les cause. Si cependant, comme vous me l'assurez, vous devez bientôt partir ; je vous permets de me venir dire adieu. Je ne suis ni ne serai jamais votre ennemie, je ne serai jamais non plus votre amante. Que mes bontés ne vous en imposent pas. Vous pourriez espérer tout si j'en avois moins ; & la permission que je vous donne de me voir, doit vous être un sûr garant de mon indifférence.

BILLET.

HELAS ! oüi, Monſieur, je vous permets de venir à l'opéra, & je vous ſçais même un gré infini du ſoin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai en ſorte, puiſque vous le ſouhaitez, qu'il y ait une place pour vous : mais tous les jours d'opéra ne ſe reſſemblent pas ; quelque tendre que ſoit la muſique, & quelque jolies choſes que vous me diſiez ſur Armide & ſur Renaud, je me ſouviens trop bien d'avoir été l'une, pour ſouffrir jamais que vous redeveniez l'autre.

LETTRE LXI.

J'AVOIS cru juſques ici que le droit de montrer de la jalouſie appartenoit à l'amant aimé, & je ne puis aſſez m'étonner quand je ſonge aux choſes que vous m'avez dites hier. Tout de vous m'offenſe, lorſque je vois que l'amour ou la vanité (car vous avez ſûrement plus de l'une que de l'autre) ſe mêle encore de vos démarches. Sçavez-vous bien que l'homme du monde qui me

ſeroit le plus indifférent, ſeroit plus près d'obtenir mon cœur que vous que j'ai ſi tendrement aimé. Qu'avez-vous à me demander, & ſur quoi fondez-vous vos prétentions ? Si ma tendreſſe avoit eu quelques charmes pour vous, vous l'auriez conſervée avec plus de ſoin, & vous ne m'auriez pas forcée à n'avoir pour vous que de l'indifférence. Je ne ſuis pas ſurpriſe que vous ayez voulu ceſſer de m'aimer, puiſque je ne vous touchois plus ; il étoit naturel que vous finiſſiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d'agrémens. Quelque choſe qu'on diſe de la conſtance, elle ne dure qu'autant que l'amour ; & d'ordinaire il ne ſubſiſte qu'autant que les deſirs qu'il fit naître ne ſont pas entiérement ſatisfaits. J'ai bien ſenti, lorſque je me ſuis livrée à votre ardeur, qu'elle diminueroit, que je vous perdrois ; mais entraînée par un ſentiment qui étouffoit ma raiſon, en connoiſſant le péril que je courois, je n'eus pas la force de l'éviter. Je vous ai vu pendant quelque tems plus tendre que vous ne l'étiez avant les plus fortes marques de ma foibleſſe, & malgré ce qu'il m'en avoit coûté, je ne pouvois m'empêcher d'être contente

quand je vous en voyois faire votre bonheur. Ce tems dura peu, vos desirs s'affoiblirent : comme c'étoit la seule chose qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu'auparavant: ma passion n'avoit plus pour vous les mêmes charmes, vous aviez besoin de réflexion pour me donner ces mêmes soins que j'avois dûs à votre cœur : un reste de considération vous empêchoit de vous abandonner à votre froideur, vous languissiez auprès de moi, vous receviez à regret les preuves que je vous donnois de ma foiblesse ; tout vous ennuyoit. Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas changé? Il ne me sieroit pas de m'en plaindre: vous étiez maître de vous-même, & l'amour ne lie qu'autant qu'il plaît. Vous croyez m'aimer aujourd'hui, vous avez même des jalousies. Avez-vous oublié combien votre liberté vous étoit chere ? Ne vous souvenez-vous donc plus que vous m'avez sacrifiée au plaisir d'en jouir encore ? Vous exigez de moi des complaisances: celle que j'ai de vous écrire ne doit pas vous en faire espérer d'autres ; je vois à regret qu'elle vous entretient dans des idées que, pour votre

repos, vous auriez déjà dû détruire ; & si vous y vouliez penser, vous sentiriez qu'il y a pour le moins autant d'indifférence que de générosité à ne vous point vouloir de mal. On passe aisément de la haine au sentiment contraire, & si je m'en sentois pour vous, je ne répondrois de rien ; mais vous avez le malheur de n'être pas haï. A l'égard de vos craintes, vous vous doutez bien que je ne vous en ôterai aucune, & que, quand je vous aimerois, je ne vous tiendrois point compte de votre jalousie, sûre qu'elle naît bien plus du peu de cas que vous faites de moi, que de la défiance où vous êtes de votre mérite. Après tout, quand je me serois engagée dans une autre passion, je ne ferois que ce que vous m'avez dit ; & c'est bien le moins que je vous croie de bon conseil. Adieu, Monsieur ; mes affaires ne me permettent pas de vous voir aujourd'hui, ma fantaisie ne me le permettra pas demain ; & je ne puis répondre du reste de la semaine. Vous pouvez sur ceci arranger vos plaisirs, ou vos affaires.

BILLET.

*Vous avéz tout lieu de vous applaudir du tour ingénieux que vous m'avez joué, en me faisant gronder par mon mari. Vous vous souvenez qu'en pareil cas vous imaginâtes la même chose, & qu'elle vous réussit; mais dans ce tems-là, je vous aimois & je fus bien aise de me servir de ce prétexte pour me raccommoder avec vous. Dans la situation présente, vous pouviez vous servir d'une invention nouvelle; mais quand on n'est pas bien amoureux, on n'est guere inventif. De si grands efforts d'imagination vous épuiseroient, & je vous conseille de les garder tous pour Madame de N***. Vous voulez, m'a-t-elle dit, vous faire aimer d'elle, & je crois que vous n'aurez pas peu de peine à détruire la mauvaise opinion qu'elle a conçue de vous: je vous promets de la combattre le plus qu'il me sera possible; trop heureuse de voir vos soins se tourner vers une autre, il n'y a rien que je ne fasse pour fléchir sa cruauté. Mon mari vous portera tantôt ma réponse, & je vous prie de ne plus l'employer à de pareils messages; je suis honteuse de l'avoir souffert, & je ne serois pas pardonnable de le souffrir encore.*

LETTRE LXII.

Il est vrai que le prince de *** m'aime ; mais il n'est point vrai que je n'aime pas le prince de ***. La façon dont nous avons vécu ensemble ne me permet pas de dissimuler ; & d'ailleurs, il est si naturel d'aimer, que je ne vois pas que sur cet article le démenti soit nécessaire. Oui, je l'aime ; mais je ne sçais pourquoi, vous que j'ai vu si jaloux, vous ne le voulez pas croire ? Avez-vous donc oubliez que mon cœur est si tendre, que, fut-il occupé par trente amans, il me resteroit encore de la sensibilité pour ceux qui se présenteroient ? Il ne faut auprès de moi qu'un soupir. Je puis pourtant vous assurer que le prince n'en a pas poussé, & que j'ai pris un soin extrême de les prévenir tous. C'est une conquête trop illustre pour ne pas mériter toutes sortes d'attentions ; & j'ai peine à deviner pourquoi vous avez cru qu'il me trouveroit inflexible. Il est vrai qu'il n'a pas un esprit prodigieux ; mais tant de gens, s'il le veut, en auront pour

lui, qu'on ne s'appercevra pas qu'il en manque. On en a bien peu si l'on n'en a pas assez pour amuser une femme; & malgré ce que vous en voudrez penser, il me dit les mêmes choses que vous m'avez dites. Il me jure qu'il m'adore; il le prononce d'un ton pénétré, qui ne lui sied pas mal; & ses yeux, plus éloquens que ses discours, me persuadent encore plus qu'eux. Ses manieres douces & attentives me prouvent qu'il sent ce qu'il dit. Et ce n'est point par les soupirs étourdis que vous affectiez hier, & qui font retourner toute une compagnie, qu'il veut m'assurer de son ardeur. Plus modeste que vous, je vois dans sa timidité plus de passion que je n'en ai jamais remarqué dans votre pétulance. Il aime sans espoir; & ne fussent-elles pas vraies, je ne haïs pas ces façons désintéressées. Que voulez-vous que je vous dise? Peut-être qu'il me trompe; mais il ne me déplaît pas: & auprès d'une personne aussi dégoûtée de l'amour que je l'étois, ce n'est pas mal avancer que de persuader à demi en quinze jours. Mais avec ces merveilleuses qualités, je ne crois pas que je m'en amuse long-tems. L'amant le plus aimable cesse aisément

de l'être, la certitude d'avoir plû le rend bientôt incapable de plaire. Je suis si persuadée de ce que je vous dis, que désormais je congédirai les soupirans avant le moment de foiblesse. Se piquer de fidélité pour un homme, est le plus triste personnage du monde. La constance n'est qu'une chimere, elle n'est pas dans la nature, & c'est le fruit le plus sot de toutes nos réflexions. Quoi! par un vrai sentiment d'honneur que nous ne concevons pas même en nous y soumettant, il faut que l'on ne puisse changer quand on est mécontent de son choix! Il faut s'asservir aux caprices d'un amant bizarre, qui nous fait une loi de tout ce qu'il veut; essuyer les dégoûts que lui cause une trop longue passion; souffrir un maître où l'on ne devroit trouver qu'un esclave, & se faire un mérite d'aimer ce qui ne nous touche plus! Est-il rien de plus ridicule, & ne suis-je pas trop heureuse que vous m'ayez tirée d'une situation si cruelle? Je vous prie, malgré toutes les obligations que je vous ai, de ne pas venir si souvent chez moi. Vous voulez toujours me parler, & je crois vous avoir déjà dit que je n'ai rien à vous répondre. Vous sçavez d'ailleurs

que, lorſque je vous ai permis de me voir, j'ai compté qu'un prompt départ vous éloigneroit de moi; vous n'êtes point parti, & je ne ſuis pas d'humeur à avoir pour vous d'éternelles complaiſances. Adieu, Monſieur, la bonté que j'ai eue de vous ouvrir mon cœur, eſt moins à votre avantage que vous ne voudriez peut-être le croire : il m'étoit important de me rendre mon repos; vous le troubliez en voulant me rengager à vous aimer; & je ne puis mieux, je crois, vous en faire perdre l'envie qu'en vous faiſant voir dans mon cœur des ſentimens qui ne me permettent plus de répondre aux vôtres.

BILLET.

VOUS êtes malade ! Ah ! traître ! Et l'on veut que j'en ſois la cauſe ! Je ſerai donc coupable déſormais de tous les maux qui vous arriveront ? De combien de façons eſſayez-vous ma foibleſſe ? La derniere fois vos larmes, aujourd'hui..... Vous dirai-je de guérir ? vous mettez votre ſanté à trop haut prix. Vous voudriez retrouver mon cœur tel qu'il étoit pour vous. Vous ne vous ſerviriez du pardon que je vous accorderois que pour me faire

de

de nouvelles insultes. Il est passé ce tems heureux que vous me demandez encore ; à peine vous en souvenez-vous, pourquoi faut-il que je ne me le rappelle qu'en soupirant ? Tout le monde m'assure que vous n'avez pas cessé de m'aimer ; mais il faut qu'il n'en soit rien, puisqu'on a tant de peine à me le persuader. Guérissez pour me le dire vous-même, je ne demande pas mieux que d'être convaincue. Je sens que vous me donnez déjà de la pitié, ce n'est qu'en vous voyant que je puis répondre du reste.

LETTRE LXIII.

AH ! je ne vous ai que trop pardonné, cruel que vous êtes ! témoin hier de mes pleurs & de ma foiblesse ; que voulez-vous de plus ? Je ne m'offense point de vos craintes, mais je ne veux point trop vous rassurer. Sûr de mon amour, il vous flatteroit moins que l'incertitude où vous êtes : elle me prouve du moins que vous connoissez tous vos torts ; & craindre de ne pouvoir être aimé, c'est avouer qu'on ne mérite guere de l'être. Resterez vous long-tems dan

cette idée ? Revenez-vous véritablement à moi ? Sentez-vous combien vous me devez de tendresse & de reconnoissance ? Je vous ai vu des transports qui m'ont paru sinceres ; mais que je crains que la vanité seule ne les ait fait naître ! Vous vous êtes vu un rival, & vous ne m'avez cru digne d'être aimée que lorsque vous avez eu perdu tout espoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu'un bien si longtems à vous, alloit vous échapper ; & c'est plus pour faire sentir au prince de *** le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cherché à lui arracher un cœur qu'il vouloit se rendre favorable. Vous m'avez cru sensible à ses soins, vous avez imaginé une espece de honte à me perdre. Je n'avois pas besoin de vous pour ne le pas aimer. Toute entiere à ma douleur, vous ne m'en étiez pas moins cher : ma raison révoltée contre une passion si déraisonnable, masquoit quelquefois mes mouvemens ; je croyois vous haïr, mais ce sentiment me faisoit trop de peine pour être vrai. Je souhaitois de l'indifférence, le desir que j'en avois me faisoit connoître combien j'en étois éloignée. Déchirée par

ces deux mouvemens, ils ne cessoient qu'à votre vue; je ne me sentois plus que de l'amour, & les seuls vœux que je pusse former, étoient de vous retrouver sensible. Heureuse, au milieu de tant de trouble, d'avoir pu vous le cacher, d'avoir eu assez de force sur moi-même pour ne vous voir qu'en public! Combien ne m'en coûtoit-il pas pour vous éviter! Que ne vous aurois-je point dit si je m'étois abandonnée à moi-même! Que de pleurs les vôtres m'ont fait répandre! & comment n'aurois-je pas voulu les essuyer! & je vous écrivois que je ne vous aimois plus! Et vous le croyiez! Est-ce avec la passion qui me dévoroit qu'on exprime bien l'indifférence? Vous aurois-je écrit si je n'avois pas pris en vous le même intérêt? Mais si vous vous mépreniez à mes lettres, n'entendiez-vous pas mes regards? Ils étoient les interpretes de mon cœur. Que vous y deviez lire d'amour! Vous ne poussiez pas un soupir qui ne m'en arrachât: plus tourmentée que vous, je n'osois vous montrer mes alarmes; jalouse jusqu'à la fureur, vos yeux ne me paroissoient regarder rien indifféremment; j'y voyois de la tendresse pour tout le monde, & je ne croyois que moi

seule incapable de vous en inspirer. Si je voulois rappeller votre souvenir, j'oubliois tous les sujets de plainte que vous m'aviez donnés, & rien n'étoit cher à ma mémoire que ce qui m'empêchoit de vous en bannir. Je jettois les yeux sur votre portrait; je me disois vainement que c'étoit l'image d'un perfide; je n'y voyois que ces traits que toute ma colere ne pouvoit effacer de mon ame. Traître que vous êtes, que n'avez-vous dans le cœur la tendresse qui brille dans vos yeux? Vous me dites avec tant d'ardeur que vous m'aimez, pourquoi laissez-vous faire à votre esprit l'ouvrage de votre cœur? Que je vous plains si vous me dites ce que vous ne sentez pas! Et comment exprimez-vous si bien ce qui vous touche si peu? Contente aujourd'hui de vos sentimens, faites que je le sois toujours. Tout à moi, comme je serai toute à vous, ne vivez que pour me donner toutes les preuves d'amour que je me crois en droit d'exiger, que pour en recevoir de moi; qu'unis à jamais, nous oublyions dans nos transports qu'il y ait au monde quelque chose qui nous puisse séparer. Que ne pouvons-nous dans un coin de l'univers, nous suffisant à nous-mê-

mes, libres de tous ſoins, inconnus à tous, ne voir renaître nos jours que pour les paſſer dans les plaiſirs que donne une paſſion vive & délicate! Sûrs d'employer à nous aimer le jour qui ſuccéderoit, nous perdrions avec moins de regret celui que nous verrions s'écouler. Le paſſé ne nous offriroit un ſouvenir agréable que pour nous encourager à ne rien laiſſer perdre du préſent, & dans les charmes d'une paſſion toujours nouvelle, nous ne verrions dans l'avenir que la certitude parfaite de nous aimer toujours. Seule avec vous je ne craindrois point qu'on vînt vous enlever à mon ardeur; & la mienne toujours plus vive, vous empêcheroit de ſentir la néceſſité où vous ſeriez de n'être attaché qu'à moi : mais puiſque je ne puis prétendre à un bonheur ſi grand, faites qu'au milieu du tumulte du monde, il n'y ait de ſolitude pour vous qu'où je ne ſerai pas; que tous les objets qui vous environneront, ne ſervent qu'à vous faire deſirer celui qui vous manquera; qu'en butte aux regards de toutes les femmes, vous ne cherchiez que les miens; qu'expoſé à toutes les occaſions de m'être infidele, vous penſiez que je ſuis ſeule digne de vous. Vous ne ſçauriez me don-

ner trop d'amour pour me dédommager de ce que vous m'avez fait souffrir. Je serois morte de douleur si, dégagé pour jamais, je vous avois vu porter à une autre les sentimens qui ne devoient être que pour moi. Avez vous pu croire que j'aimasse le prince de *** ! Et quand il auroit été vrai que vos procédés m'eussent guérie, me connoissez-vous assez peu pour me croire capable d'aller chercher dans un commerce nouveau une continuation de déshonneur? J'aurois trop bien justifié votre inconstance & vos mépris. Vous sçavez que je ne m'engage pas facilement. Vous sçavez que dans de certains momens je ne me consolois de vous avoir perdu que dans l'espérance de rentrer dans mon devoir, & d'effacer par une conduite plus raisonnable les reproches que je me faisois, & que peut-être tout le monde a à me faire. Vous n'avez pas osé me demander le sacrifice de ce rival. Que je serois heureuse si vous me rendiez assez de justice pour croire que vous n'en avez pas besoin! Mais je connois votre délicatesse, & pour n'avoir jamais à le craindre, il vous suffit de la mienne. Vous ne le verrez plus chez moi, & plût au ciel que pour rendre votre

triomphe aussi éclatant que je voudrois, il eût encore plus de mérite. Adieu : je viens de m'appercevoir que ma lettre est d'une longueur effroyable, & que je ne m'y suis pas assez bien tenu parole : mais j'ai été si long-tems sans vous dire que je vous aime, que je puis bien me pardonner de vous l'avoir aujourd'hui un peu trop répété : si vous me le pardonnez vous-même, je n'aurai d'autres reproches à me faire que de n'avoir pas dit la moitié de ce que je sens. Ce n'est plus la peine au moins d'abréger nos visites. Adieu.

Vous ne devineriez pas le malheur qui m'arrive. Mon mari vient de m'apprendre que ma tante est très mal & je pars dans ce moment pour aller passer la journée chez elle. Je serois inconsolable de cet incident, si je ne croyois pas me dédommager demain du plaisir que je perds aujourd'hui. Mais y a-t-il au monde gens plus malheureux que nous !

BILLET.

J'ALLOIS vous écrire quand j'ai reçu votre lettre. J'avois bien des choses à vous mander ; maintenant je ne sçais plus que vous dire. Je ne croyois pas qu'il dût

*m'en coûter tant pour répondre. Il est pourtant sûr que je voudrois vous voir : mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop solitaire pour cela ? Depuis que j'en ai fait ôter mes livres, nous n'avons plus d'excuse pour y rester ; & puis...... Mon Dieu ! que de choses embarrassantes dans la vie ! Que vous importe ce cabinet ? J'aurois envie d'aller à la campagne avec Madame de***, mais je n'ai garde de prendre cette résolution sans que vous y souscriviez. Venez donc me tirer d'incertitude.*

LETTRE LXIV.

DEPUIS que vous êtes à la camgne, il s'est passé à la ville des choses fort extraordinaires. Madame de*** est devenue dévote, T*** est devenu libertin. L'une a quitté son amant, l'autre son bénéfice : on croit qu'ils s'en repentiront tous deux. Le comte de***, aussi désagréable que jamais, est accablé de bonnes fortunes, & la prude Madame de*** se divertit à être amoureuse. La seche marquise médit toujours, met toujours du blanc, joue sans

cesse, a conservé son goût pour le vin de Champagne, son teint couperosé, sa taille ridicule, son babil importun, sa vanité, ses vapeurs, son page, & ses vieux amans. C'est une femme immuable celle-là! Ces infidélités courent à Paris prodigieusement, c'est comme une maladie épidémique. Dieu veuille vous en garantir; mais jamais les commerces amoureux n'ont été de si courte durée: soit que les faveurs se refusent avec trop d'opiniâtreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, tout est fini en moins de quinze jours. D***, étoit avant-hier au service de Madame de***, aujourd'hui il ne lui est de rien: mais en revanche, il est de tout à la vieille comtesse, dont le galant rend ses devoirs à la premiere, & les deux bonnes dames n'en sont pas moins amies. J'allai hier à ***, vous avez eu raison de me dire qu'on y médisoit de nous. La charitable N***, que j'ai été voir, m'a tout dit; mais pourquoi s'en fâcher? Croyez-vous que, de quelque façon qu'on puisse vivre, on échappe aux discours; & si l'on ne donne point de prise à la médisance, est-on à couvert de la calomnie? Que feroient donc ces courtisans inoccupés, ces femmes abandon-

nées par la galanterie, dévotes par néceſſité, méchantes par tempéramment, & médiſantes par envie ? Telle aura eu mille amans, & ſe ſera encore plus déshonorée par le choix que par la quantité, qui trouvera que c'eſt un crime énorme à moi d'en avoir un. La vieille Madame de *** s'eſt déchaînée contre nous; mais de toutes les médiſantes, c'eſt celle dont je fais le moins de cas. Je ſuis ſûre qu'elle aura parlé en termes ſi précieux qu'on ne l'aura point entendue : on pourroit dire d'elle, ſi on vouloit, que tel marquis bel eſprit qui la voit aſſidument, & qui chante par-tout les bontés de l'adorable Climene, travaille moins d'imagination que d'après les ſujets qu'elle lui fournit. Elle aura beau médire de mes charmes, je ne veux me croire laide que quand vous ne m'aimerez plus. Le petit D ***. a tenu des propos inſolens, & vous voulez l'en punir ? laiſſez-le avec ſon fard, ſa voix féminime, & ſes mœurs équivoques, être l'opprobre de Paris; laiſſez le vivre, c'eſt aſſez nous venger. La jeune de *** vient de reparoître plus brillante, & moins redoutable que jamais; elle embellit par les abſences, & elle eſt peut-être la ſeule qui puiſſe conſerver

autant des charmes au milieu de tant de peines. Les amans lui reviennent en foule ; ceux qu'elle a maltraités jadis, ne s'en souviennent plus ; & les autres ne craignent que ses rigueurs. Madame de * * *, qui n'a jamais éprouvé la même fortune, croit que cela ne durera pas, & que dans le nombre même de ses conquêtes, elle rencontrera de quoi les lui faire perdre. Madame de ***, & ce vieux marquis de ***, qui n'a jamais eu que de l'imagination, viennent de se prendre d'une passion, dont ceux qui s'y connoissent ne sçavent que dire : Madame de S*** prude, mais sensible, le marquis amoureux, mais comme on l'étoit autrefois ; Madame de S*** attachée au goût moderne, le marquis respectant l'autre, vu la commodité dont il est pour les amans ruinés. Vous ririez trop de voir ces deux petites personnes dans leurs tendres discours : en vérité, cela est hideux. Depuis que la dame a eu la générosité de prendre le marquis sur son compte, on n'entend plus chez elle que des dissertations sur la délicatesse de l'amour. Tous les jours le marquis lui envoie des réflexions sur chaque livre de l'Astrée, & retient, par ses doctes discours, la pétulance

de la dame. Elle n'a jamais vu, dit-elle, faire l'amour de cette façon, & gronde contre la jeunesse de la cour qui l'y a introduite. Quoique ce ne soit que par nécessité, le marquis cependant n'en veut pas moins passer pour homme à bonnes fortunes; & malgré le discrédit où il est, il n'entre jamais chez Madame de ***, qu'aussi mystérieusement que s'il y alloit pour affaire. Elle en paroît contente, & croit que cela sauve la réputation; l'on dit cependant qu'elle se consoleroit moins facilement de cette maniere d'aimer, si ce n'étoit qu'elle garde encore le petit ***. C'est un enfant, mais il a des ressources & de la complaisance; il remplit le tems qu'elle ne donne pas au marquis, & il n'a pas peu à faire, car elle ne l'occupe guere à huis clos. Miséricorde! je suis bien trompée, ou voilà bien de la médisance! mais je suis piquée, & si je ne finissois pas, je crois que je médirois aussi de vous. Bon jour.

BILLET.

Vous faites tout hors de propos. Hier je vous attends à sept heures, vous venez à neuf, & vous avez encore l'impertinen-

ce de croire que pour un rendez-vous cela n'importe pas, cependant vous m'avez trouvée sortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable sommeil, pour me faire lire une lettre qui ne vaut pas la moindre circonstance de mon songe. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne se repose jamais sur d'autres du soin d'éveiller ce qu'on aime. C'étoit l'unique moyen de ne me pas faire regretter mon rêve. Oh! qu'est-ce donc que ce rêve, direz-vous? Je croyois être dans des jardins charmans; si je ne me trompe, j'étois Flore; Zéphyr ne vous ressembloit pas, & pourtant je le trouvois le plus aimable dieu du monde. Il m'avoit fait quelque méchanceté, & me prioit de la lui pardonner; comme vous m'avez mise dans cette habitude-là, je le faisois sans peine, & il étoit à m'en remercier, lorsqu'on m'a rendu votre lettre, & troublé les remerciemens de Zéphyr. Quelque mine que je fasse, je ne suis pourtant pas fâchée d'avoir été interrompue; quoique vous n'en valiez pas la peine, il n'appartient qu'à vous de commencer & de finir mes songes. Adieu. Je vous avertis que je me rendors.

BILLET.

*Non, je ne puis plus vous pardonner votre négligence. Ne croyez pas que mes craintes soient frivoles. Les démarches de mon mari, ses fréquens séjours à V***, le besoin qu'on a de lui pour remplir la place qui vaque, les préparatifs sourds qu'il fait depuis un mois, son rang, ses richesses, son esprit, les études qu'il fait sur des choses auxquelles il n'a jamais pensé, tout m'inquiete. J'ai communiqué mes frayeurs à Saint-Fer***, il les trouve justes, & vous êtes le seul qui ne vouliez pas croire ce qui en sera. J'entrevois des malheurs qui me font trembler, & je ne les vois que plus grands, puisque vous ne daignez point partager mes inquiétudes. Restez où vous êtes, vous y apprendrez mon départ, & votre indifférence me le rendra moins sensible. Quoi! supposé que mes craintes soient mal fondées, n'est-ce pas assez que je vous les marque pour vous les faire ressentir? Mais vous ne m'aimez plus. Vous trembleriez autant que moi du coup qui me menace, si l'amour vous le faisoit partager. Tant de sécurité annonce trop de froideur; & si nous nous séparons je serai seule à répandre des lar-*

mes. Vous n'en jouirez pas du moins ; vous auriez la dureté de triompher de ma douleur, & j'aime mieux en mourir que de voir votre vanité s'en repaître. Mais que faites-vous si éloigné de moi ? Je connois votre aversion pour les affaires, & je ne doute point que vous ne fussiez déjà de retour si les plaisirs ne vous arrêtoient point. Quoi qu'il en soit, ne croyez pas que je vous sollicite davantage de revenir. Ne pensez pas aussi me calmer par une lettre ; ce n'est qu'en partant que vous pouvez vous excuser, & me faire avouer ce que je sens encore pour vous, tout ingrat que vous voulez paroître.

LETTRE LXV.

LES voilà donc confirmés ces cruels pressentimens que nous avions l'un & l'autre ! Notre malheur n'est que trop certain ; l'ambition de mon mari me plonge le poignard dans le cœur, il a enfin obtenu ce qu'il desiroit, & il m'entraîne dans un pays qui, quelque beau qu'il puisse être, ne sera jamais qu'un pays barbare. Je suis enfin parvenue à tout ce qu'une passion malheureuse peut

donner de tourmens. La crainte de votre inconſtance m'occupoit autrefois toute entiere ; mais je ne ſçais ſi je n'aimerois pas mieux vous voir inconſtant, & vous voir toujours, que de vous perdre fidele. Sentez-vous bien toute l'horreur de ma ſituation ? Je vous aime ; mais que dis-je aimer ? Ah ! que ce terme eſt foible pour ce que je ſens ! & je vous quitte pour jamais ! & ce qui acheve de me déſeſpérer, hélas ! vous m'aimez auſſi ! Comment pourrons-nous vivre éloignés l'un de l'autre, nous qui nous plaignions d'un ſeul moment paſſé ſans nous voir, qui ne connoiſſions pas d'autres plaiſirs ? Je vous quitte pour jamais. Pour jamais ! grand Dieu ! Puis-je écrire ce mot ſans mourir ? Avons-nous pu mériter d'être ſi malheureux ? C'eſt donc moi qui trouble tout le repos de votre vie ; moi qui, pour la rendre heureuſe, voudrois ſacrifier la mienne. C'en eſt donc fait, nous ne nous reverrons plus ! nous ſerons pour jamais ſéparés ! Seroit-il poſſible que les adieux que nous nous fîmes, il y a ſi peu de tems, fuſſent pour nous les derniers ? Cette idée m'accable, me tue. Quoi ! toutes les heures, tous les momens vont nous éloigner l'un de l'autre. Occupés

ſans ceſſe à nous regretter, ne nous retrouverons-nous jamais? Chacun de mes jours ne ſera donc pour moi qu'un jour malheureux! Je ne vivrai donc que pour ſouhaiter la mort! Je les verrai s'écouler ces jours affreux, ſans jouir un ſeul moment de votre préſence! Je ne vous verrai plus! Mes yeux vous chercheront vainement! Encore s'il me reſtoit, dans un malheur auſſi cruel, l'eſpérance de vous revoir un jour; toute remplie de ce moment heureux qui vous offriroit à moi, que l'eſpoir de vous retrouver & de vous revoir fidele ſoulageroit mes tourmens! Un ſi grand plaiſir ne pourroit être acheté par trop de larmes; mais ce qui met le comble à ma douleur, je ne vois dans l'avenir que la continuation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs, vous ne pourrez me plaindre longtems? Hélas! je ne ſerai peut-être pas arrivée au lieu de mon exil que je ne ſerai plus préſente à votre cœur, & que notre amour ne vous paroîtra qu'un ſonge, dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rappeller le ſouvenir. Seroit-il vrai que vous puiſſiez me rendre ſi malheureuſe? Pourriez-vous oublier combien je vous ai aimé, com-

bien je vous aime encore ? Plaignez-moi du moins quelquefois ; souvenez-vous, & c'est la seule grace que je vous demande, que mon amour a causé les malheurs de ma vie, qu'il l'a terminée. Oui, mon cher comte, je ne survivrai point à votre perte, je n'ai point de courage contre de si grands malheurs. Adieu, je croirois vous faire injure si je vous disois de presser votre retour ; vous voyez combien j'ai besoin de votre présence. Je vois faire des préparatifs qui me tuent ; dans huit jours peut-être je ne vous verrai plus : on pousse la barbarie jusqu'à vouloir me priver de mes larmes ; & dans le tems où je meurs de douleur, il faut montrer un visage ouvert à ceux qui viennent me féliciter sur cette funeste dignité qui me prive de vous pour toujours. Adieu. Que je vous voie, que je puisse du moins pleurer mes malheurs avec vous. Je sçais, en souhaitant votre vue, toutes les peines que je me prépare ; mais je serois heureuse d'expirer entre vos bras !

LETTRE LXVI.

NON, ne me ſuivez pas ; je ſuis dans un état où vous ne pourriez me voir ſans mourir de douleur, votre vue augmenteroit la mienne ; & dans l'affreuſe ſituation où je me trouve, c'eſt un plaiſir que je dois me défendre ſévérement. Non, je ne vous verrai plus ; en vain, vous m'avez flattée d'un avenir plus heureux ; depuis ſix mois je languis, & je ne doute pas que mes chagrins ne rendent enfin ma maladie mortelle. Cette idée me fait ſoutenir la vie avec moins de déſeſpoir. Que ferai-je en effet dans le monde, accablée de la plus vive douleur, ſans eſpoir de la voir finir, puiſque je vous aimerai juſqu'à mon dernier moment, & que nous ne pouvons plus retrouver ces jours heureux que nous paſſions à nous jurer que nous nous aimerions toujours. Ils ſont perdus pour nous, & le ſouvenir qui nous en reſte ne peut qu'augmenter notre déſeſpoir. Comment pourrai-je ſoutenir une abſence éternelle, moi qui compte tous les momens que

je paſſe ſans vous ? Encore ſi j'avois la conſolation de vous ſçavoir heureux ! ſi vous pouviez n'être pas ſenſible à notre ſéparation, ſi vous me perdiez ſans regret, ah ! j'en mourrois de douleur ! Je ne ſçais ce que je veux ; je ſouhaite, je deſire même que vous ne m'aimiez plus, je n'enviſage qu'avec horreur ce que vous ſouffrez, & rien ne me fait cependant ſupporter mes maux que la certitude où je ſuis que vous les partagez. Quand je ſonge à l'état où je vous ai vu, à ces adieux ſi cruels, où il nous a fallu l'un & l'autre dévorer nos larmes, où tant d'yeux, témoins de nos actions, nous forçoient à les contraindre, où l'ame en proie au plus cruel déſeſpoir, mourant d'amour pour vous, je n'ai pu vous dire que je vous aimerois toujours. Conſervez-vous du moins, au nom de tout ce que vous avez de plus cher ; que je ſerois heureuſe ſi c'étoit moi ! Ménagez-vous, vivez heureux, mais ne m'oubliez point. Rappellez-vous quelquefois mon idée, vous recevrez bientôt la nouvelle de ma mort ; je ſerois trop punie ſi je traînois plus long-tems une vie ſi douloureuſe. Je penſai hier expirer en approchant de la terre dont vous portez le

nom. On fit arrêter, nous descendîmes; que j'eus de plaisir à voir ce lieu! Nous visitâmes les appartemens; on me montra celui que vous habitez: votre portrait d'abord me frappa les yeux, je tombai sans connoissance. Mon mal, qui dura assez long tems, m'obligea à prier qu'on n'allât pas plus loin. J'ai passé la nuit dans votre lit, nuit la plus triste, la plus douloureuse qu'on puisse imaginer. J'ai été la matin dans votre parc: hélas! j'ai pensé qu'un jour vous viendriez dans cette solitude me regretter, que vous reverriez avec plaisir des lieux où je vous ai laissé des marques de mon amour & de ma douleur. De combien de pleurs j'ai arrosé votre portrait. Il me sembloit que j'allois expirer en le baisant: hélas mon tombeau m'auroit rappellée à votre mémoire. Mais pourquoi vous entretenir de ces idées funestes? Veux-je augmenter votre désespoir? Je suis sûre que vous m'aimez, & je tremble pour vous si vous êtes dans l'état où je suis. Je les ai donc quittés pour jamais ces lieux que vous ne pouvez point abandonner; je vous y ai vu pour la derniere fois! Ah Dieu! vous m'y chercherez vainement? Nos souhaits ne pourront point nous rap-

procher. Eſt ce donc à moi à vous rendre malheureux ? Ne ferai-je donc point délivrée de tant de peines? Jours funeſtes ! ne finirez-vous jamais pour moi ! Je le deſire, je l'eſpere ; je mourrai bientôt. Vous m'avez exhortée à attendre des tems plus heureux : avez-vous pu croire que mon ame fût au-deſſus de tant de maux? Je ſens que j'y ſuccombe, & je le ſens avec joie. Adieu mon cher comte, vous faites tous les malheurs de ma vie, plût au ciel que je ne cauſaſſe pas les vôtres ! Souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vivoit que pour vous. Adieu, puiſſe cet adieu n'être pas le dernier ! Hélas je vous ai perdu pour jamais, que je me croirois heureuſe de mourir.

LETTRE LXVII.

IL y a trois jours que j'attends inutilement une lettre de vous, ah ! vous ne m'aimez plus ! Tout me manque. Mon unique reſſource étoit dans votre ſouvenir ; je me flattois donc en vain ! Je me ſuis donc trompée quand j'ai cru que mes

malheurs ajouteroient à votre amour. Pouvez-vous m'abandonner, ingrat, lorſque vous ſçavez que je meurs pour vous ? Vous n'aviez pas long-tems à vous contraindre. Mais pourquoi ſouhaitai-je encore d'être aimée ? Quelle eſt mon eſpérance ? Dans l'état funeſte où je ſuis, la certitude de votre amour ne peut qu'augmenter mon infortune. Je ne vous verrai plus, pourquoi chercher à nourrir des deſirs qui ne ſubſiſtent aujourd'hui que pour mon tourment ? Apprenez-moi à mourir à moi-même. Rendez-moi, s'il ſe peut, mon repos. Barbare ! n'eſt-ce donc pas aſſez de votre abſence pour m'accabler ? Il falloit pour rendre mes jours plus infortunés, que je ne doutaſſe plus de vous avoir perdu. Vous m'abandonnez ! Ah ! s'il vous reſte encore de moi un léger ſouvenir, tournez les yeux vers moi, enviſagez ma ſituation. C'eſt peu de ne vous plus voir, ce ſeroit bien moins de mourir ; mais, grand Dieu ! quel objet s'offre tous les jours à mes regards ? Qu'il me reproche de crimes ; & qu'il me rappelle douloureuſement votre idée ! vous ne ſçauriez concevoir mes malheurs ; ils ſont au deſſus de toute expreſſion. Quand même vous m'aimeriez encore, & que vous

sentiriez notre éloignement comme je le sens, vous auriez toujours dans votre affliction des ressources que je ne puis trouver. Vous m'avez perdue ; mais vous pouvez pleurer votre perte en liberté ; personne n'interrompt votre tristesse, personne ne peut vous interroger sur le sujet de vos larmes ; vous n'êtes point forcé à montrer de la tendresse à quelqu'un que vous n'aimez pas; vous pouvez me donner toutes vos pensées, tous vos regrets ; vous ne connoissez pas la contrainte, & vous avez le plaisir d'employer tous vos momens à votre douleur. Infortunée que je suis ! ai-je depuis six mois joui d'un instant de tranquillité ? Ah ! que ne suis-je séparée du reste du monde ! Dans la solitude du moins rien ne gêneroit mes soupirs. Attachée toute entiere à votre idée, je goûterois la douceur de n'en être point distraite. Vous m'avez conseillé de vous oublier ! Ah ! quand votre générosité vous auroit dicté ce conseil ; quand, touché de mes maux, vous vous seriez résolu, pour les faire cesser, à n'être plus aimé, que pourriez-vous me rendre à la place de ma douleur ? Vous oublier ! Quand je le voudrois, pensez-vous que je pusse y réussir ? Vous qui, dans

dans le tumulte du monde, dans la solitude, dans la nuit, m'occupez sans cesse ! Vous unique objet de tous mes maux, vous enfin dont autrefois l'indifférence n'a pu vous arracher mon cœur! Plus il est déchiré ce cœur, plus il se remplit de vous. Ah ! souvenir trop douloureux ! momens passés dans les plaisirs ! momens perdus à jamais ! pourquoi vous offrez-vous à ma mémoire ? Vainement je veux les en bannir, ils me suivent par-tout. Si le sommeil, au milieu de mes larmes, ferme un moment mes yeux, ne croyez pas qu'il soit pour moi un repos ; mes malheurs en deviennent plus vifs ; votre image occupe d'abord mes sens, je vous vois sensible, vous partagez ma douleur, j'ai le plaisir de pleurer avec vous, j'entends votre voix. Souvent ces idées funebres se dissipent. Je me vois avec vous dans ces lieux charmans où, nous laissant emporter à notre passion, nous nous livrions à tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre. Je me trouve dans vos bras, j'entends vos soupirs, je vous accable des plus vives carresses ; vos transports excitent les miens, je ne suis plus à moi-même, je meurs..... mais cette illusion finit. Toute remplie encore

du trouble où elle m'a jettée, je ne puis me persuader que ce ne soit qu'un songe; je vous cherche, je vous appelle, je voudrois croire qu'en effet vous êtes auprès de moi; mes desirs renouvellés me jettent dans une inquiétude affreuse, mes pleurs recommencent, je passe le reste de la nuit dans le plus cruel désespoir: le jour ne le dissipe point. Je ne le vois naître ce jour que pour le détester, & la seule espérance qui me soutienne, est d'apprendre que vous m'aimez encore. Une seule de vos lettres me calme; je la relis sans cesse. Pourquoi cherchez-vous à m'accabler? Craignez-vous qu'il ne manque quelque chose à mon infortune? & faut-il que ce qui y met le comble, me vienne d'une main si chere? Dans l'état où je suis, à qui pourrai-je avoir recours? Et si vous m'abandonnez, qui m'aidera à supporter les restes d'une vie si languissante? Peut-être que, plein d'une autre passion, vous m'avez pour toujours oubliée. Cachez-moi du moins votre infidélité. Par pitié, trompez-moi. Laissez-moi ignorer à quel point je suis malheureuse. Que je quitte la vie sans avoir à me plaindre de vous. N'ayez pas à me reprocher d'en avoir avancé le terme,

Dans votre derniere lettre, vous voulez que je vous oublie, vous ne le voulez que pour en paroître moins perfide. Peut-être vous fais-je injustice. Peut-être que rempli encore de mon idée, vous ne trouvez dans mon absence que de nouveaux sujets de m'aimer toujours. Mais je ne vous vois pas, & vous ne m'écrivez plus. Adieu. S'il est vrai que je vous sois toujours chere, n'oubliez pas combien vous me devez de tendresse, & si je ne vous suis qu'indifférente, combien vous me devez de soulagement & de pitié.

LETTRE LXVIII.

CIEL ! que venez-vous de m'apprendre ? Hélas ! après les coups dont j'ai été frappée, devois-je croire qu'il me restât encore des malheurs à éprouver ? Quoi ! Madame de ***, cette amie si généreuse, si constante, vient de mourir ! Vous l'avez vue comme je serai dans peu, & ce malheureux Saint-Fer *** comme vous serez peut-être vous même ! Ah ! que cette idée me fait frémir ! Ce n'est pas la perte de ma vie qui

m'effraie, mais juſte ciel ! que vois-je après moi. Quelle horreur ! Que de fautes, & quel repentir ! Hélas ! je la rejoindrai bientôt. Mais, que mon ſort ſera différent ! Elle eſt morte ſans remords, & ſes derniers momens n'ont point été troublés par les images cruelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu'elle aimoit le mieux, rien ne contraignoit ſa douleur, ſes larmes étoient légitimes ; mais quel funeſte état que le mien, puiſque je dois me reprocher juſqu'aux ſoupirs que m'arrachent mes malheurs ! Enſevelie ſans ceſſe dans les idées les plus noires, je ne trouve dans rien à m'en diſtraire. Votre perte, l'affoibliſſement de ma ſanté, une mort prochaine, des remords dont je ſuis perpétuellement déchirée, mon amour, qui dans un corps abattu, & dans une ame timorée, s'accroît & vit de ſes tourmens. Infortunée dès-à-préſent, craignant encore plus l'avenir, n'oſant me rappeller le paſſé, brûlant du deſir de vous revoir, & ne l'eſpérant plus : c'eſt ainſi que mes jours ſe paſſent. Enchaînée par des bienſéances cruelles, de tous mes malheurs je n'ai pu pleurer que cette mort funeſte, dont Monſieur de M*** paroît auſſi pénétré que moi.

Son opiniâtreté à ne me point quitter, sa pitié, son attachement, ces pleurs qu'il répand sur moi, achevent de me désespérer. Je voudrois être accablée de sa haine; je voudrois qu'il ne me vît point; je voudrois enfin qu'il me détestât autant que je me déteste moi-même! Je ne le vois jamais sans frémir. C'est en vain que je veux quelquefois, pour excuser ma foiblesse, me rappeller ses désordres, je sçais qu'ils ne peuvent justifier les miens, je m'abandonne à toute l'horreur que je m'inspire: je me flatte quelquefois que mon repentir a pris la place de mon amour; mais je ne puis vous oublier. Que dis-je! vous oublier! Vous regnez au milieu de mes plus tristes idées. Je crois que vous me regrettez, & je me console de mourir. Mais ne pourrois-je pas vous revoir? Ah! si vous m'aimiez encore, aurois-je besoin de vous le demander? Ne sçavez-vous pas que votre vue appaiseroit mes tourmens, ou du moins que j'en mourrois plus contente? Vous ne m'aimez plus; vous ne seriez pas si tranquille, je vous aurois déjà vu. Hélas! & que viendriez-vous faire ici? Pourquoi veux-je vous percer le cœur? Quel spectacle j'offri-

rois à vos yeux ! Vous ne pourriez me reconnoître qu'à mon amour, & j'en verrois augmenter mes remords & mon ſupplice. Adieu. Ne m'oubliez jamais, que je vive dans votre cœur ! Vous me devez cette conſolation, puiſque rien n'a pu m'arracher à vous, & que ſi je ne vous avois pas aimé, je me ſerois épargné les malheurs qui m'accablent. Hélas ! ce n'eſt pas que je vous le reproche, peut-être eſt-ce la derniere fois que je vous écris ; ſi cependant le ciel n'en diſpoſe pas autrement, je vous aſſurerai encore que je ne ceſſerai pas un moment d'être à vous. Adieu, rendez à Saint Fer*** la lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à ſupporter ſon déſeſpoir, mais cachez-lui mon état. Hélas ! vous n'aurez peut-être que trop tôt beſoin des mêmes ſecours.

LETTRE LXIX.

VOUS ne ſçavez pas dans le tems que vous vous obſtinez à partir, & que vous me donnez de ſi fortes preuves de votre tendreſſe, vous ne ſçavez pas que, quelque diligence que vous puiſ-

ſiez faire, vous n'arriverez que pour me voir expirer. La mort n'eſt-elle pas d'elle même aſſez douloureuſe, & voudriez-vous, par votre préſence, augmenter les horreurs de la mienne? Croyez-moi, ce ſpectacle funeſte ſeroit trop affreux pour vous, vous ne me verriez pas vous-même, ſans mourir, dans un état ſi déplorable; évitez une image qui ne feroit qu'aigrir votre déſeſpoir & laiſſez-moi dans ces derniers tourmens, en ſupporter ſeule tout le poids. Il faut nous ſéparer pour toujours! tout eſpoir eſt perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus! Recevez ce coup avec fermeté, & puiſque rien ne peut changer nos malheurs, ſoumettez-vous comme moi. Depuis que je vous ai perdu, qu'avois-je à ſouhaiter, que de finir une vie dont tous les inſtans ſont marqués par le déſeſpoir! Mes jours ſont enfin parvenus à leur terme, & puiſque vous m'aimez, puiſque vous pouvez par vous même juger des maux que je ſouffre, loin de vouloir que je vive, felicitez-moi d'une mort qui m'arrache pour toujours à des tourmens cent fois plus épouvantables qu'elle. Peut-être s'il m'avoit été permis de vous revoir, ne vous aurois-je revu qu'infidele? Faut-il

que dans l'état où je suis, jouissant à peine de la lumiere, cette idée me soit si douloureuse? Dans quelles dispositions, grand Dieu! la mort va-t-elle me surprendre! Que de momens dont je ne devrois me souvenir qu'avec horreur, que je me rappelle encore avec plaisir? Quelle confusion d'idées! Comment se peut-il que devant être occupée de tant de choses, je puisse seulement l'être de vous? Je ne serai donc bientôt plus! cette personne que vous avez tant aimée, qui vous consacroit tous ses vœux, victime de sa passion même & de son désordre, va expier par la mort sa foiblesse & son crime! Quelle épouvantable image! Que deviendrai-je! Quels remords, grand Dieu! Seroient-ils inutiles? Adieu, ne m'écrivez plus. Vivez, & s'il se peut vivez heureux. Je sens que ma fermeté m'abandonne. Cruels momens! Adieu; s'il le faut pour votre repos, oubliez-moi. Hélas! j'ai plus de peine à vous en prier qu'à mourir.

LETTRE LXX.

IL n'eſt plus tems de ſe flatter, le moment approche, je vais vous quitter pour jamais; je ſens que je me meurs. Ce n'eſt plus une femme foible, emportée par ſa paſſion qui vous écrit; c'eſt une infortunée qui ſe repent de ſes fautes, qui les voit avec horreur, qui en ſent tout le poids, & qui cependant ne peut s'empêcher de vous donner encore des preuves de ſon attachement. Triſte reſte de ma foibleſſe, qui au milieu des horreurs de la mort & de la crainte, me force à penſer à vous. J'ai brûlé vos lettes; & c'eſt par ce ſacrifice que j'ai commencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fidelles, & plût à Dieu qu'avec lui j'euſſe perdu tout ſouvenir de vous! Que mon ame feroit tranquille, & que je quitterois avec douceur une vie dont vous n'aurez pas rempli tous les inſtans! Objet d'horreur pour moi-même, quelle ſera mon infortune, ſi je ne ſuis pas un objet de pitié! Que je ſupporterois avec joie

mes malheurs préſens, ſi je n'en voyois pas de plus affreux pour moi! La mort va donc pour jamais me fermer les yeux! que de tourmens à eſſuyer avant que de finir! que j'en ai encore, & que j'aurois peu de regret à la vie ſi mes maux ſe terminoient à ſa perte! Mais grand Dieu! que ferai-je? que deviendrez-vous? Je vois dans un avenir dont je ne jouirai pas, des malheurs qui achevent de me tuer. Je vous vois, j'entends vos regrets, je partage votre déſeſpoir, je le ſens. Ah! funeſte idée! Mes larmes ont déja prévenu les vôtres. Je ne puis plus ſupporter ma douleur. Adieu. Puiſſent vos jours être plus fortunés que les miens! Puiſſent mes vœux être exaucés. Adieu. Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi; mais ne vous rappellez pas mes foibleſſes. Aſſurez Saint-Fer *** que je meurs ſon amie. Prenez ſoin de lui; qu'il ne vous abandonne pas. Sait-il combien je partage ſon déſeſpoir? Aimez-vous toujours. Mes pleurs & mon ſaiſiſſement m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaignez moi; mais conſervez-vous. Je ne ſerai peut-être plus quand vous recevrez cette lettre. Adieu. Il faut ſon-

ger à profiter des momens qui me restent. Je suis parvenue au dernier de mes jours, & je vais me préparer à recevoir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu, adieu, adieu pour jamais.

Fin de la seconde & derniere Partie.

LE
SYLPHE,
OU
SONGE
DE MADAME DE R***.

ÉCRIT PAR ELLE-MÊME.

A MADAME DE S***.

LE SYLPHE.

Vous vous plaignez à tort de mon silence, Madame, & ce n'est pas assez pour accuser les gens de paresse d'être une fois sorti de la sienne. Que je vous ennuierois si mon exactitude vous forçoit quelquefois à m'écrire ! A peine avez-vous le tems de penser : considérez, peut-être ne l'avez-vous jamais fait, qu'il n'y a pas d'oisiveté au monde plus occupée que la vôtre. Le tumulte de Paris qui ne vous laisse pas le loisir de former une idée nette : les plaisirs qui se succedent sans cesse : la compagnie nombreuse dont le mêlange amuse toujours, quelque ridicule qu'il puisse être : les façons de nos honnêtes gens : l'impertinence & la fadeur de nos petits-maîtres ; tant de

cour que de ville, contraste bizarre, qui dans le grand nombre se trouve toujours réuni : les aventures qui arrivent, & qui fournissent perpétuellement des occasions de médisance : les occupations de cœur qui divertissent, même quand elles n'intéressent pas : le tems de la toilette si agréablement rempli par nos jeunes sénateurs : le plaisir toujours varié que donne la coquetterie, le jeu qui occupe quand la désertion d'un amant ou les égards pour les bienséances laissent des momens à perdre. Eh comment ! dans cet embarras pourriez-vous quelquefois songer à moi ? Vous me reprochez mon goût pour la solitude ; si vous sçaviez combien j'ai été agréablement occupée dans la mienne, vous viendriez avec moi prendre part à mes amusemens, quelque peu réels qu'ils soient peut-être. Vous vous moquerez de moi, sans doute, quand je vous avouerai que ces plaisirs que je vous vante tant, ne sont que des songes ; oui, Madame, ce sont des songes ; mais il en est dont l'illusion est pour nous un bonheur réel, & dont le flatteur souvenir contribue plus à notre félicité que ces plaisirs d'habitude qui reviennent sans cesse, & qui nous pesent au milieu même du desir

que nous avons de les bien goûter.

Vous sçavez que de tout tems j'ai souhaité avec ardeur de voir un de ces esprits élémentaires connus parmi nous sous le nom de Sylphes; j'ai toujours cru que ce n'étoit point dans le fracas des villes qu'ils aimoient à se produire, & le pourrez-vous croire? Voilà l'idée qui m'entraînoit si souvent à la campagne, & me faisoit rejetter si fiérement les conteurs de fleurettes: peut-être sans l'envie que j'avois d'être digne de l'amour d'un Sylphe, aurois-je succombé; car il y en a de jolis de ces conteurs-là: je ne me repens point de ma sévérité; puisqu'elle m'a conduite à mon but, c'est un songe, je ne vous donnerai mon aventure que sur ce pied-là, il faut ménager votre incrédulité. Cependant si c'étoit un songe, je me souviendrois de m'être endormie avant que de l'avoir commencé; j'aurois senti mon réveil, & puis quelle apparence qu'un songe eût autant de suite qu'il y en a dans ce que je vais vous raconter? comment aurois-je si bien retenu les discours du Sylphe? il n'est pas naturel que j'aie pensé ce que vous allez entendre, toutes les idées que vous y trouverez ne m'ont jamais été familieres. Oh assuré-

ment ! je n'ai pas rêvé ; vous en croirez au reste ce qu'il vous plaira : quant à moi, je ne me servirai pas de ces mots, il me sembloit, je croyois voir ; je dirai, j'étois, je voyois ; mais finissons ce préambule.

J'étois un des derniers jours de la semaine passée, retirée dans ma chambre : la nuit étoit chaude, j'étois couchée d'une façon modeste, pour quelqu'un qui se croit seul, mais qui ne l'auroit pas été si j'eusse cru avoir des spectateurs. Ennuyée d'une compagnie provinciale qui m'avoit obsédée toute la journée, je cherchois quelque dédommagement dans un livre de morale, lorsque j'entendis prononcer distinctement, quoiqu'à demi-bas, & avec un soupir : O Dieu que d'appas ! Ces paroles me surprirent, & quittant mon livre, je tâchai, malgré la frayeur qui commençoit à me saisir, de prêter une oreille attentive ; n'entendant plus rien dans ma chambre, je crus m'être trompée, & m'imaginai que mon esprit distrait m'avoit rendu présent ce que je venois de lire : cependant il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût se trouver avec de la morale ; d'ailleurs, dans ce moment je ne rêvois à rien qui pût y convenir. J'étois en-

core plongée dans ces réflexions, lorſque j'entendis plus diſtinctement que la premiere fois : O mortels ! êtes-vous faits pour la poſſéder ? quelque flatteuſe que fût cette exclamation, elle redoubla ma peur, & rentrant précipitamment dans mon lit, je me mis le drap ſur la tête, demi-morte, & dans l'état affreux où peut ſe trouver une femme peureuſe. Ah cruelle ! s'écria-t-on alors, pourquoi vous dérober à ma vue ? que craignez vous de quelqu'un qui vous adore, & qui malheureuſement pour lui eſt ſi reſpectueux, qu'il n'oſe employer la violence pour vous voir ? répondez moi du moins, ne mettez pas mon amour au déſeſpoir. Hélas ! repris je d'une voix étouffée, que pourrois je répondre dans l'état où une aventure ſi ſurprenante me réduit ? mais que pouvez vous craindre avec moi, replique-t-on ? je vous ai déjà dit que je vous adore, raſſurez vous, je ne me montrerai pas ; & quoique ma vue pût bannir la crainte de votre ame, je ne veux pas vous expoſer encore à la ſurpriſe qu'elle vous cauſeroit. Remiſe un peu par ces paroles, je releve doucement mon drap, je vis qu'il ne s'agiſſoit que d'une déclaration d'amour, & je me ſouvins que j'en avois ſoutenu plus

d'une avec fierté. Je n'ai pas l'ame foible; & je crus d'ailleurs n'avoir rien à redouter d'une aventure qui commençoit de cette ſorte. Cependant on étoit amoureux, j'étois ſeule, & dans un état où j'avois tout à craindre de quelqu'un d'entreprenant, & à qui je ſuppoſois plus de force qu'à un homme. Cette réfléxion m'inquiéta, je vis tout d'un coup le riſque que je courois, & le vis avec d'autant plus de peur, que je ne trouvois pas de moyen de le prévenir. Voilà de ces fâcheuſes occaſions où la vertu ne ſauve de rien; j'imaginai auſſi que c'étoit un eſprit qui me parloit, & d'abord je le jugeai impalpable; cependant cet eſprit étoit ſenſible, il m'aimoit: qu'eſt ce qui l'auroit empêché de prendre un corps? ces différentes idées me tenoient dans une irréſolution qui ne finiſſoit pas, lorſque la voix reprenant: je ſçais tout ce qui ſe paſſe dans votre ame, ma belle comteſſe; je ſerai reſpectueux, nous ne ſommes entreprenans que quand nous ſommes aimés. Bon, dis-je en moi-même, je ne crois pas que je te mette jamais à portée de me manquer de reſpect. N'en répondez, pas dit la voix, nous ſommes des amans un peu dangereux, nous ſçavons tout ce qui ſe paſſe dans le cœur

d'une femme, elle ne ſçauroit former de deſirs que nous ne ſatisfaſſions, nous entrons dans tous ſes caprices, nous vieilliſſons ſes rivales, & nous augmentons ſes charmes, nous connoiſſons toutes ſes foibleſſes, & quand elle pouſſe un ſoupir d'amour, que la nature dans un moment de diſtraction ſe trouve la plus forte, nous le ſaiſiſſons; en un mot, la plus légere idée de tentation devient par nos ſoins tentation violente, & bientôt ſatisfaite; avouez que ſi les hommes avoient notre ſcience, il n'y auroit pas une femme qui leur échappât. Ajoutez à cela que notre inviſibilité eſt contre les maris jaloux, ou les meres ridicules, d'une reſſource merveilleuſe; point de précautions pour prévenir les leurs; point d'yeux ſurveillans qu'on ne trompe avec ce ſecret; mais de grace, ajouta-t il, ceſſez de vous cacher à mes yeux, cette complaiſance ne vous engage à rien, puiſque vous ne me verrez que quand vous le voudrez, & que vos ſentimens pour moi dépendent uniquement de vous. A ces mots je me montrai, & l'eſprit, car c'en étoit un, fit à ma vue un cri qui penſa me faire rentrer ſous le drap; je me raſſurai pourtant. Ah! s'écria-t-il, en me voyant, que de beau-

tés ! quel dommage qu'elles fussent destinées à un vil mortel ! il est impossible qu'elles m'échappent. Quoi ! vous croyez, lui dis-je, que je ne vous échapperai pas ! Oui sans doute, je le crois. Je trouve, repris-je, bien de la présomption dans cette idée. Vous vous trompez, il y en a beaucoup moins que de connoissance de votre cœur : toutes les femmes ont la même façon de penser, les mêmes mouvemens, les mêmes desirs, la même vanité, &, à peu de choses près, les mêmes réflexions, & ces réflexions toujours foibles, quand il s'agit de combattre le penchant. Mais, la vertu, lui dis-je, croyez-vous qu'elle soit inutile ? Elle ne devroit pas l'être, reprit-il, & cependant j'imagine que vous lui donnez peu d'exercice. C'est trop mal penser de nous, repris-je, de nous croire incapables de la moindre réflexion. Non, répondit-il, je crois que vous réfléchissez, mais que votre cœur plus vif & plus prompt, échappe à la réflexion, & vous détermine plutôt pour le sentiment que pour la raison. Ce n'est pas que vous ne pensiez assez bien, pour connoître ce qu'il faut éviter ; il s'éleve des combats dans votre cœur, vous les soutenez pendant quel-

que tems, & vous ſuccombez enfin avec cette conſolation, que ſi votre cœur s'étoit trouvé moins fort que vous, vous auriez remporté la victoire. Croyez-vous donc, repris-je, que nous ne puiſſions jamais vaincre notre penchant. Sommes-nous ſi cruellement eſclaves de nos paſſions, que rien ne puiſſe les réprimer? Cet article ſeroit, répondit-il, d'une trop longue diſcuſſion, je crois qu'il n'eſt pas poſſible de trouver des femmes vertueuſes; mais autant que j'en ai pu juger par votre commerce, la vertu n'eſt pas ce qui vous amuſe le plus: vous ſçavez qu'il en faut avoir, & il me ſemble que vous ne cédez à cette néceſſité qu'à regret. Une choſe qui me paroît autoriſer mon ſentiment, eſt la triſteſſe, & la mauvaiſe humeur qui regnent ſur le viſage d'une femme vertueuſe, d'une prude, de ces perſonnes qui ſe ſont faites de la vertu par orgueil, pour avoir le plaiſir d'inſulter aux foibleſſes de leur ſexe. Il eſt des tems où elles paient ce plaiſir bien chérement, & qu'elles voudroient pouvoir y renoncer. Mais, comment faire? c'eſt une vertu affichée qu'il faut ſoutenir, elles en gémiſſent en ſecret; toujours tentées, elles ſe feroient bientôt un délice de la

tentation qui les tourmente, si elles pouvoient être sûres que leurs foiblesses fussent ignorées. Leurs crieries perpétuelles contre les plaisirs, prouvent moins la haine qu'elles leur portent, que le regret qu'elles ont de s'en être privées, par une vanité mal entendue : ajoutez à cela, qu'il est rare qu'une jolie femme soit prude, ou qu'une prude soit jolie femme, ce qui la condamne à se tenir justement à cette vertu que personne n'ose attaquer, & qui est sans cesse chagrine du repos dans lequel on la laisse languir. Mais, pensez vous, lui dis-je, que toutes les femmes soïent prudes; les hommes, répondit-il, seroient bien malheureux s'il n'y avoit que des femmes de ce caractere. Cependant, repris-je, ils veulent que nous soyons vertueuses. C'est, dit-il, un raffinement de goût chez eux de devoir à leurs séductions l'anéantissement d'une chose qui leur a tant coûté à établir dans votre ame, & qui vous sied bien, quoi que vous en disiez : non, cette vertu farouche qui n'en est que la grimace, mais celle que j'imagine, & que je ne puis vous peindre, parce que je n'en ai point encore trouvé de cette sorte. Qu'est-ce donc, lui demandai je, que les hommes appellent vertu? La résistance

ſiſtance que vous oppoſez à leurs deſirs, & qui naît de votre attention ſur vos devoirs. Et quels ſont-ils, repris-je, ces devoirs? Ils étoient immenſes, repliqua-t-il; mais comme vous les abrégez chaque jour, je crois qu'il ne vous en reſtera plus à obſerver; aujourd'hui ils ne conſiſtent plus que dans la bienſéance, encore n'eſt-elle pas exactement ſuivie. Ce dérangement durera-t-il long-tems, lui demandai-je? Tant, répondit-il, que les femmes croiront la vertu idéale & le plaiſir réel, & je ne vois pas d'apparence qu'elles changent de façon de penſer. D'ailleurs il n'y a point de femme qui n'ait quelque foible; & ce foible, quelque bien déguiſé qu'il ſoit, n'échappe jamais à la recherche opiniâtre de l'amant. La voluptueuſe ſe rend au plaiſir des ſens. La délicate, au charme de ſentir ſon cœur occupé. La curieuſe, au deſir de s'inſtruire. Il en coûteroit trop à l'indolente pour refuſer. La vaine perdroit trop, ſi ſes appas étoient ignorés; elle veut lire dans la fureur des deſirs d'un amant l'impreſſion qu'elle peut faire ſur les hommes. L'avare cede au vil amour des préſens. L'ambitieuſe, aux conquêtes éclatantes, & la coquette, à l'habitude de ſe rendre. Vous êtes bien

ſçavant, lui dis-je ; c'eſt, répondit-il, que j'ai voyagé de bonne heure. Mais ne commencez-vous pas à vous endormir ? cette grande envie de philoſopher ne ſied pas dans cette rencontre, & je ſuis ſûr qu'actuellement vous me prenez pour un Sylphe des plus novices. Qui ſçait ſi mal profiter de momens auſſi doux que ceux que je paſſe auprès de vous, ne mérite pas qu'on les lui donne. Un Sylphe amoureux, parler morale ! en bonne foi me pardonnerez-vous d'avoir ſi mal employé mon tems ? Je ne ſçais pas, repris-je, quel autre uſage vous en voudriez faire ; vous m'avez piquée, & je ſerai bien aiſe de vous prouver qu'il y a de la vertu. C'eſt-a dire, répondit-il en riant, que vous n'en aurez que par contradiction. Je ne doute cependant pas que vous n'en ayez, & ſi je ne vous ai pas dit là-deſſus tout ce que je penſe, c'eſt qu'une auſſi belle perſonne que vous offre tant de choſes à louer, qu'on n'a pas auprès d'elle le tems de vanter celle-là. Je ne vous pardonne pourtant pas de l'avoir oubliée, lui dis-je ; vous m'aimez, je vous en ferai bien repentir. Ma belle comteſſe, répondit-il, on dit à une belle qu'elle a des agrémens, parce qu'en le lui répétant ſou-

vent, c'eſt une façon polie de l'exhorter à en faire uſage ; mais ira-t-on la faire ſouvenir de ſa vertu, quand il eſt de notre intérêt qu'elle l'oublie ? Au reſte, point de menaces, toutes ces fineſſes ſont bonnes avec les hommes, mais ſongez que vous ne pouvez me tromper. Cela eſt embarraſſant, & je ne m'étonne pas de vous voir rêver : un amant qui ſçait tout ce qu'on penſe, qui pénetre tout, avec lequel on n'a aucune reſſource, eſt quelque choſe de bien incommode. En ce cas, répondis-je, je puis ne point eſſuyer cette fatigue, je ne vous aimerai pas. Vous n'en ferez rien, dit-il ; pour éviter de m'aimer, il faudroit que vous me diſiez bien ſérieuſement de ceſſer de vous voir. Qui plus eſt, il faudroit le vouloir, & c'eſt ce que vous ne voudrez pas. Curieuſe comme vous l'êtes, vous ne pourrez jamais vous empêcher de voir la fin de cette aventure. Vous êtes préciſément avec moi dans le cas où ſont toutes les femmes dans les commencemens d'une paſſion. Elles ſçavent que pour ne pas ſuccomber, il faudroit fuir ; mais la paſſion plaît ; elle échauffe le cœur, éteint les réflexions, la ſéduction eſt continuelle, le retour ſur ſoi même, momentané, le plaiſir redouble, la ver-

tu disparoît, l'amant reste, comment fuir ? & assurément vous ne fuirez pas. Vous me paroissez un peu trop sûr de votre conquête, répondis-je ; je voudrois un amant plus respectueux, & dont les desirs plus timides me ménageassent davantage. C'est-à-dire, interrompit-il, que vous voudriez que je perdisse un tems qui m'est précieux, je ne suis point fait à cela. Les femmes, sans doute, ne vous y ont point accoutumé ! Non assurément, reprit-il. Et vous avez plû par-tout où vous avez adressé vos voeux ? Par-tout, non, repliqua-t-il ; j'ai été souvent obligé de changer de forme pour me faire aimer ; la premiere personne qui me plût, étoit une jeune innocente qui avoit encore peur des esprits ; je m'avisai de lui parler la nuit, je pensai la faire mourir. J'eus beau lui dire que j'étois un esprit aërien, que nous étions beaux, bien faits, l'énumération que je lui fis de nos bonnes qualités, ne la rendit que plus craintive, & si je n'avois pris la figure de son maître de musique, j'étois perdu. Celle à laquelle je m'adressai ensuite, étoit une dame d'une grande condition fort ignorante, qui ne comprit rien non plus aux substances célestes, & qui ne voulut pas

imaginer que je pusse être un corps solide ; cette idée me fit auprès d'elle un tort considérable. Ne pouvant la vaincre malgré elle-même, je crus qu'en prenant la ressemblance d'un fort aimable homme qui l'aimoit, je pourrois la ramener ; je perdis mon tems. Enfin, ne sçachant plus que faire, je me mis à son service, & me travestis si bien, qu'elle ne m'auroit jamais pris pour un esprit élémentaire ; & voyez la bizarrerie ; je réussis. En Espagne je trouvai une femme qui, après m'avoir vu, ne voulut pas de moi, & me préfera son amant ; je n'ai pas encore eu ce chagrin en France. Le détail de mes aventures seroit trop long. Je ne dois cependant pas oublier une femme sçavante, dont les études avoient eu pour principal objet l'astronomie & la physique. Je la vis, & lui dis qui j'étois ; je ne l'effrayai pas, mais quoiqu'avec des efforts incroyables, je ne la persuadai point. Comment, disoit-elle, est-il possible, si vous êtes dans votre région, matiere corporelle, que notre air ne vous ait point étouffé en descendant parmi nous ; & si votre être n'est qu'un composé de vapeurs fines qui ne peuvent résister aux impressions de l'air, & que le moindre vent peut dissoudre, à quoi

pouvez-vous être bon ici ? Loin de réfuter cet argument par des discours, je la priai de m'admettre aux preuves; elle y consentit; déterminée, sans doute, par le peu de risque qu'elle crut y courir, ou, supposé qu'il y en eût, par le plaisir d'avoir trouvé dans la physique élevée quelque chose d'extraordinaire que tout le monde ne sçut pas. J'essayai donc de la convaincre; mais dans le tems que je devois espérer qu'elle cédoit à la force de mes raisons: ah Dieu! quel songe! s'écria-t-elle. Avez-vous jamais vu d'incrédulité plus opiniâtre ? Je ne me rebutai pas d'abord; mais voyant qu'à quelque heure, & de quelque façon que je lui parlasse, elle s'obstinoit, ainsi que vous le ferez, sans doute, à me traiter de chimere & de songe, je m'ennuyai de lui donner matiere à rêver, & la quittai, quoiqu'elle me fît esperer une conversion prochaine: mais vous, ajouta-t-il, ne seriez-vous pas aussi incrédule ? Je ne serois pas du moins si curieuse, lui répondis-je, je suis persuadée que je rêve; mais contente du plaisir que ce songe me donne, je ne veux pas sçavoir s'il pourroit être vérité. Et moi, reprit l'esprit, je sens que tout devient trop vérité auprès de vous. Je ne veux plus m'exposer

au danger de voir vos charmes, je pars assez malheureux pour n'avoir pu me faire aimer de vous, je vais me dérober aux rigueurs que votre cruauté me prépare. Que vous êtes impatient! Comment voulez-vous que je vous aime? Sçais je seulement ce que vous êtes? Avez-vous eu, repliqua-t-il, la curiosité de le demander? Hélas! répondis-je, j'ai craint de vous fâcher en vous le demandant; cette peur & celle que vous ne fussiez pis qu'un esprit, m'ont contrainte; mais puisque vous me le permettez, qu'êtes-vous? Vous, dit-il, qui croyez-vous que je sois? Je vous crois, repris-je, esprit, démon, ou magicien. Mais sous quelque espece que je vous imagine, je vous crois quelque chose de fort aimable & de fort singulier. Voudriez-vous me voir, répondit l'esprit? Non, dis-je, il n'est pas tems; répondez de grace à mes questions, qu'êtes-vous? Je suis un Sylphe. Un Sylphe, m'écriai-je avec transport! Un Sylphe! Oui, charmante comtesse; les aimeriez-vous? Si je les aime, grand Dieu! Mais vous me trompez, il n'en est point; ou s'il en est, qu'est-ce que les mortels peuvent pour votre bonheur, & comment une essence aussi céleste que la vôtre peut-

elle descendre au commerce des hommes ? Notre félicité, dit-il, nous ennuie quand nous ne la partageons avec personne, & tout notre soin est de chercher quelque objet aimable qui mérite de nous attacher. Mais, interrompis-je, j'ai lu que les Sylphides étoient si belles, pourquoi..? Je vous entends, dit-il, pourquoi ne nous pas attacher constamment à elles ? Nous ne les touchons pas assez, elles nous voient trop, & ce n'est jamais que par raison, & pour ne pas laisser perdre la race des Sylphes, qu'elles nous accordent quelques faveurs ; la même considération nous détermine, & comme vous voyez, cela ne doit pas former entre nous des liens fort tendres. C'est à peu près agir comme vous autres humains quand vous êtes mariés. Nous cherchons des femmes qui nous tirent de notre léthargie, comme elles cherchent de leur côté des hommes qui les dédommagent de l'ennui que nous leur causons. Toutes ces choses sont réglées entre nous, & nous nous laissons de part & d'autre aller à notre penchant sans jalousie & sans mauvaise humeur. Vous rêvez, ajouta-il, avouez que c'est une chose gracieuse que d'avoir une Sylphe pour amant. Il n'est point, comme

je vous l'ai dit, de fantaiſie que nous ne ſatisfaſſions, de biens dont nous ne comblions ce que nous aimons; plus eſclaves qu'amans, nous ſommes ſoumis à toutes ſes volontés, incommodes dans un point ſeulement. Quel eſt-il, demandai-je bruſquement ? Nous exigeons de la conſtance, & je veux bien vous avertir que la mort la plus cruelle ſuit toujours avec nous la moindre apparence d'infidélité. Miſéricorde, m'écriai-je! je renonce à vous pour jamais. L'eſprit à ce diſcours fit un éclat de rire qui me fit remarquer la ſimplicité de ma peur. Vous riez, mon Sylphe, lui dis-je. Je ris, reprit-il, de ce qu'il n'y a point de femmes qui ne ſe révoltent ſur cet article, & qui n'aiment mieux renoncer à tous les avantages que notre poſſeſſion leur aſſure, qu'à leur inconſtance naturelle. Vous vous trompez, lui dis je, ne voulant point être inconſtante, je n'ai rien à redouter, & cependant l'idée de ne la pouvoir devenir ſans riſque, m'afflige ſenſiblement. Vous croirez toujours ne devoir mon attachement pour vous qu'à la crainte du châtiment, vous m'en aimerez moins. Pouvez-vous le croire, répondit-il ? ſi nous ſommes gênans pour les femmes diſſimulées, parce que nous

sçavons tout ce qu'elles pensent, celles qui ont le cœur bon & droit, doivent être charmées que rien ne nous échappe; nous leur tenons compte de ces délicatesses de l'ame, de ces sentimens fins que la stupidité & l'indolence des hommes n'apperçoivent pas, & plus nous connoissons leur amour, plus leur bonheur est parfait. Ne croyez cependant pas que la condition que je propose soit si terrible. Les Sylphes sont à tous égards si fort au-dessus des hommes, qu'il s'en faut bien que ce soit un supplice de les aimer constamment. J'imagine que l'ennui d'une habitude où le cœur languit, est la seule chose qui détermine une femme vers l'inconstance : elle ne voit plus dans un amant ces desirs tumultueux, lesquels, soit qu'elle les rebutât, soit qu'elle voulût les satisfaire, l'amusoient également. Ce n'est plus qu'un homme ennuyé qui s'excite par bienséance, qui dit nonchalamment qu'il aime, qui le prouve avec plus d'embarras encore, & dont le visage muet & glacé n'aide jamais à persuader ce que sa bouche prononce. Que fera une femme en pareil cas ? Par un honneur vain & mal entendu, passera-t-elle le reste de sa jeunesse dans un lieu qui ne fait plus son bonheur ? Elle change, & fait bien. On

lui fait un crime de ce qu'elle change la premiere: c'est qu'elle sent plus vivement que les hommes, & qu'elle n'a pas de tems à perdre. D'ailleurs, c'est souvent par bonté pour celui qu'elle a aimé; elle le voit languir auprès d'elle sans pouvoir se résoudre à la quitter, parce qu'il craint de se déshonorer; elle lui fournit un prétexte, & se charge du crime. C'est un procédé bien généreux, & que les hommes ne méritent pas, car ils ont l'impertinence de s'en fâcher. Les Sylphes, lui demandai-je, ne sont donc pas sujets à l'ennui & au dégoût? ils sont sans doute aussi constans qu'ils exigent qu'on le soit pour eux? Du moins, répondit-il, quand ils changent, c'est si subitement, qu'on n'a pas le tems de s'en défier; on les voit encore amoureux un quart-d'heure avant qu'ils disparoissent. Mais quelqu'un qui s'en défieroit, & qui changeroit avant eux, lui dis-je, oubliez-vous que.... ah! je m'en souviens. Vous êtes de cruelles gens de nous priver de toutes nos ressources. Quand, repartit-il, vous n'auriez point l'objet de la mort devant les yeux, vous ne voudriez point changer. Le meilleur moyen d'empêcher une femme d'être inconstante, est de ne lui pas donner le tems d'appuyer sur un caprice, mais

ce ſoin ſeroit trop fatiguant pour les humains, & ce n'eſt qu'aux Sylphes qu'il appartient de ſçavoir employer tous les inſtans, & de prévenir ces fantaiſies momentanées qui naiſſent dans votre cœur. Je crois, lui dis-je, qu'avec ces talens heureux que vous attribuez aux Sylphes, on peut encore ſe dégoûter d'eux; il eſt bon de nous laiſſer deſirer quelquefois, il eſt des tems où nos réflexions ſur nos plaiſirs nous amuſent plus que tous les empreſſemens d'un amant; d'ailleurs vous avouerez que des ſoins perpétuels fatiguent, & ce ſeroit aſſez pour m'empêcher de vous deſirer, que la certitude de ne vous deſirer jamais vainement: ce ſentiment eſt aſſez ſingulier, repartit-il, & je doute qu'il ſoit vrai. Croyez qu'avec nous on n'a pas le tems de faire ces réflexions; vous devenez Sylphides par notre commerce, & participant à notre ſubſtance, le ſoin de répondre à nos empreſſemens devient auſſi léger pour vous qu'il l'eſt pour elles. Vous ſçavez lever toutes les difficultés, lui dis-je; mais quand vous quittez une femme, lui reſte-t-il quelque eſſence de vous? Quelquefois par bonté, répondit-il, nous lui en enlevons une partie, par malice ſouvent nous la lui laiſſons toute entiere. Ce procédé

n'eſt pas bon, repris-je. Je conviens, dit-il, que nous pourrions nous diſpenſer de laiſſer après nous des deſirs que nous ſeùls pouvons éteindre, mais nous ne connoiſſons que cela pour être regretté, & c'eſt un plaiſir qui nous touche. Vous rêvez. Il eſt vrai, dis-je, je rêve que je connois dans le monde nombre de femmes Sylphides. Oh! vraiment, me dit-il, comme c'eſt à la cour que nous faiſons nos plus grands coups, il n'eſt pas difficile d'y reconnoître nos traces; mais il me ſemble que cette eſpece de malice ne vous effraie pas tant que la mort ſur laquelle vous vous êtes tantôt récriée; elle a pourtant des inconvéniens. Je les crains, mais je puis les éviter. En ne m'aimant pas, dit le Sylphe, vous n'y gagnerez rien, c'eſt auſſi la punition de celles qui nous réſiſtent. Eh! grand Dieu, m'écriai-je, de quel côté fuir? Laiſſons tout ce badinage, reprit le Sylphe. Oh! aſſurément nous le laiſſerons, me récriai-je toute effrayée, point de commerce, M. le Démon; ſi vous vouliez m'engager à vous donner l'immortalité, il falloit me cacher la perverſité de votre caractere, & les riſques qui ſuivent les engagemens qu'on prend avec vous. Expliquons-nous, ré-

pondit-il, je vois que l'esprit imbu des rêveries que le comte de Gabalis a débitées, vous croyez que vous pouvez nous donner l'immortalité, c'est-à-dire, que vous faites ce que la nature n'a pas jugé à propos de faire; je pense encore que, selon ces belles idées, vous nous croyez soumis aux foibles lumieres de vos sages, & que nous descendons à leurs évocations: quelle apparence, qu'une essence supérieure à celle de l'homme ait besoin d'être instruite par lui, & puisse être forcée à lui obéir? Pour l'immortalité que vous prétendez pouvoir nous donner, cette imagination est encore ridicule, puisqu'il est à présumer qu'un commerce fréquent avec une substance inférieure, aviliroit la nôtre, loin de lui donner de nouvelles forces; je vois, lui répondis-je, que j'ai été trop crédule, mais je n'en suis pas plus disposée à vous aimer, je vous crains: rassurez-vous, reprit-il; quant à la mort dont je vous ai menacée, nous n'en venons pas toujours à cette extrêmité; souvent nous changeons nous-mêmes, & vous pouvez alors rentrer dans vos droits; mais nous ne voulons pas plus qu'on nous prévienne que vous-mêmes quand vous êtes engagées; ce sont des

affronts que vous ne pardonnez point, & notre vanité est aussi sensible que la vôtre. Quant à l'autre châtiment, à moins que vous ne me le demandiez vous-même, je vous l'épargnerai : Voyez, consultez-vous, congédiez-moi bien sérieusement, ou acceptez les conditions que je vous propose. Comment voulez-vous, répondis-je, que je puisse assurer de ma tendresse quelqu'un que je ne connois pas, que je n'ai pas vu ? je ne désavoue pas que vous ne me plaisiez déjà un peu ; mais si malheureusement vous n'étiez qu'un Gnome *.... N'en dites point de mal, interrompit le Sylphe : il est vrai qu'ils ne sont pas d'une figure avantageuse, mais ils ne laissent pas de nous dérober bien des conquêtes ; ils sont parmi nous ce que les financiers sont parmi les hommes, & ce n'est pas ce que votre sexe considere le moins. Tous les jours même ils nous enlevent nos Sylphides. Comment ! lui demandai-je, une espece aussi supérieure que la leur, est-elle sensible aux présens ? Oui, dit-il, elles prennent des Gnomes pour donner à leurs amans, & quand ce soin ne les obligeroit pas à ré-

* Esprits habitans de la terre, gardiens des trésors.

pondre à la passion de ces esprits hideux; elles sont femelles, & par conséquent capricieuses; le changement les amuse, & la bizarrerie de leur goût est pour elles un plaisir d'autant plus touchant qu'il peut leur être reproché. Mais, ma belle comtesse, ne voudrez-vous point me faire des questions plus intéressantes; & votre curiosité s'arrêtera-t-elle toujours sur d'aussi petits objets que ceux sur lesquels je l'ai satisfaite? ne me permettez-vous donc point de me montrer? Ah, mon Sylphe! m'écriai-je, que je crains votre présence! Que ne la souhaitez-vous! dit-il en soupirant. Je ne répondis moi-même que par un soupir. En ce moment une lueur extraordinaire remplit ma chambre, & je vis au chevet de mon lit le plus bel homme qu'il soit possible d'imaginer, des traits majestueux, & l'ajustement le plus galant & le plus noble. Sa vue m'étonna, mais ne m'effraya pas. Eh bien, dit-il, en se jettant à genoux devant moi avec un air plein d'amour & de respect; eh bien, charmante comtesse, pourriez-vous me jurer fidélité? Oui, mon cher, mon aimable Sylphe! m'écriai-je, je vous jure une ardeur éternelle, je ne redoute plus que votre inconstance. Mais comment

ai-je pu mériter ?.... Votre mépris pour les hommes, & la passion secrete que vous aviez pour nous, me dit-il, ont déterminé la mienne, elle est plus tendre que vous ne pensez ; je pouvois vous susciter un songe, & me rendre heureux malgré vous ; mais je pense avec plus de délicatesse, & n'ai voulu rien devoir qu'à votre cœur. Hélas ! je montrai peut-être dans ce moment trop de foiblesse à mon Sylphe, mais je l'adorois : que vous êtes charmant, lui dis-je, mais que je serois malheureuse si vous n'étiez qu'une illusion ! est-il bien vrai que ?.... Ah ... vous êtes palpable !

J'en étois-là, Madame, avec mon Sylphe, & je ne sçais ce qui seroit arrivé de mon égarement & de ses transports, si ma femme-de-chambre, qui entra dans le moment, ne l'eût pas effrayé ; il s'envola ; je l'ai depuis vainement rappellé, son indifférence pour moi me fait penser que ce n'est qu'une agréable illusion qui s'est présentée à mon esprit : mais n'est-il pas dommage que ce ne soit qu'un songe ?

Fin du second Volume.

TABLE

De ce qui est contenu dans le second Volume.

PRÉFACE, page iij

CHAP. I. *de l'Origine de ce Livre.* Ibid.

CHAP. II. *Comment ce trésor a passé en France.* v

CHAP. III. *Inconvéniens auxquels il à fallu remédier. Eloge du dernier Traducteur.* viij

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *Ce que c'est que le prince Hiaouf-Zélés-Tanzaï.* 11

CHAP. II. *Retour du prince. Assemblée du conseil. Proposition de mariage. Arrivée des princesses; leurs agaceries; comme quoi reçues.* 17

CHAP. III. *Amour du prince. Sagesse inouïe de Neadarné.* 23

CHAP. IV. *Choix de Tanzaï. Présent de l'Écumoire.* 31

CHAP. V. *Dépit de Roussa-Blaffarda; sur quoi fondé. Quelle est la consola-*

tion qu'on lui promet, & qui. 39
CHAP. VI. *Jour des nôces. Toilette de Neadarné.* 44
CHAP. VII. *Suite du jour des nôces. Essai de l'Écumoire. Colere & refus de Saugrénutio.* 50
CHAP. VIII. *Vengeance de Concombre. Retour au palais: ce qu'on y apprend.* 59

LIVRE SECOND.

CHAP. IX. *Nuit des nôces.* 65
CHAP. X. *Suite de la nuit des nôces. Tour que joue l'Écumoire à Tanzaï.* 69
CHAP. XI. *Evénemens intéressans. Conseil rassemblé; à quoi il sert.* 74
CHAP. XII. *Oracle du Singe. Départ du prince.* 78
CHAP. XIII. *Aventure miraculeuse de la Fée au Chauderon.* 81
CHAP. XIV. *Arrivée du prince dans l'Isle des Cousins.* 85
CHAP. XV. *Comme quoi l'on se trompe à ce que l'on imagine.* 92
CHAP. XVI. *Illusion. Bonheur du prince évanoui. A quel prix on le lui rend.* 98
CHAP. XVII. *Nuit délicieuse de Tanzaï.* 103
CHAP. XVIII. *Le moins amusant du livre.* 111

CHAP. XIX. *Bagatelles trop sérieusement traitées.* 117
CHAP. XX. *Retour du prince à Chéchian.* 128

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.* 135
CHAP. II. *Ce qui fit que le prince se fâcha.* 142
CHAP. III. *Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.* 148
CHAP. IV. *Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.* 156
CHAP. V. *Comme le précédent.* 164
CHAP. VI. *Qui ne dément pas les deux autres.* 179
CHAP. VII. *Qui fera bâiller plus d'un lecteur.* 189
CHAP. VIII. *Malice de Jonquille. Comment Moustache la tourne à son profit.* 196
CHAP. IX. *Conversation intéressante de Moustache & de la princesse.* 204

LIVRE QUATRIEME.

CHAP. X. *Intéressant, s'il est bien traité.* 217

CHAP. XI. *Qui ne sert qu'à allonger l'ouvrage.* 227

CHAP. XII. *Où l'on verra, entr'autres choses, combien la musique a dégénéré.* 235

CHAP. XIII. *L'Opéra.* 242

CHAP. XIV. *Combien il est dangereux pour les femmes d'être peureuses.* 253

CHAP. XV. *Qui prépare à de grandes choses.* 265

CHAP. XVI. *Distraction de la princesse.* 274

CHAP. XVII. *Qui apprendra aux prudes, qu'il est des occasions dangereuses* 287

CHAP. XVIII. *Où le lecteur lira des choses qu'il prévoit depuis long-tems.* 297

CHAP. XIX. *Plus nécessaire qu'agréable.* 305

CHAP. XX. *Comme quoi les plus fins y sont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Différends sur l'Écumoire terminés à l'amiable. Fin de l'histoire.* 316

Fin de la Table du second Volume.

00100577

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016